SAINT AUGUSTIN [1]

QUATRIÈME PARTIE (2)

LA VIE CACHÉE

« *Fac me, Pater, quærere te!* Fais, ô mon Père, que je te cherche! »

(*Soliloques*, I, 1)

I. — LE DERNIER SOURIRE DE LA MUSE

Enfin touché par la grâce, Augustin allait-il décidément se convertir avec éclat comme son confrère, l'illustre Victorinus? Il n'ignorait pas que ces conversions retentissantes ont une vertu exemplaire qui entraîne les foules. Et, si « contrit et humilié » que fût son cœur, il savait bien qu'il était, dans Milan, un personnage considérable. Quel bruit, s'il donnait sa démission de professeur de rhétorique, pour vivre selon l'ascétisme chrétien!... Mais il préféra éviter à la fois le scandale des uns et la louange tapageuse des autres. Dieu seul et quelques amis très chers seraient témoins de sa pénitence.

Vingt jours à peine le séparaient des vacances. Il patienterait jusque-là. Ainsi, les parens de ses élèves ne pourraient l'accuser de les avoir abandonnés avant la fin de l'année scolaire, et, comme l'état de sa santé s'aggravait, il aurait une excuse valable pour se démettre de ses fonctions. L'humidité du climat lui

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril et du 1er mai.

avait donné une sorte de bronchite chronique, que l'été n'avait pas guérie. Il éprouvait de la peine à respirer, sa voix s'était affaiblie et voilée, au point qu'il se demandait si les poumons n'étaient pas attaqués. Augustin avait réellement besoin de se soigner. C'était un motif plus que suffisant pour interrompre ses cours. Ayant rempli ses obligations professionnelles jusqu'au bout, — et il nous assure qu'il lui fallut, pour cela, du courage, — il descendit de sa chaire, avec l'intention formelle de n'y plus remonter.

Le voilà donc libre de toute attache mondaine! Désormais, il pourra, dans le silence et la retraite, se préparer au baptême. Et pourtant il fallait vivre! Augustin avait plus que jamais charge d'âmes : son enfant, sa mère, son frère, ses cousins. Lourd fardeau sous lequel il se débattait depuis longtemps. Il est probable que, cette fois encore, Romanianus, qui était à Milan, vint à son secours. On se rappelle que le mécène de Thagaste avait accueilli avec empressement ce projet de monastère laïque, dont Augustin et ses amis s'étaient jadis engoués, et qu'il avait promis d'y contribuer de sa fortune. La retraite d'Augustin était un commencement de réalisation de ce projet, sous une nouvelle forme. Romanianus y fut sans doute favorable. En tout cas, il le pria de continuer ses leçons à son fils Licentius. Un autre jeune homme, Trygetius, lui demanda la même faveur. Augustin n'entendait donc pas résigner tout à fait ses fonctions. Provisoirement du moins, — de professeur officiel, il était devenu professeur libre.

C'était le vivre assuré. Il ne lui manquait plus que le couvert. Un ami, un collègue, le grammairien Verecundus, le lui offrit gracieusement. Verecundus s'acquittait ainsi d'un service qu'Augustin venait de lui rendre tout récemment. Sur les instances de celui-ci, Nébride, leur ami commun, avait consenti à suppléer dans sa classe le grammairien, qui se voyait dans la nécessité de prendre un congé. Quoique riche, plein de talent et très désireux de paix et de solitude, Nébride accepta de remplacer Verecundus dans ce modeste emploi, uniquement par complaisance. On ne saurait trop admirer la générosité et la bonhomie de ces mœurs antiques et chétiennes : l'amitié, en ce temps-là, ignorait les étroitesses et les mesquineries de nos égoïsmes.

Or, Verecundus possédait, dans la banlieue milanaise, une

villa nommée Cassiciacum. Il proposa à Augustin d'y passer les vacances et même de s'y établir à demeure, avec tous les siens, à charge d'administrer la propriété et d'en surveiller les travaux.

On voudrait retrouver les traces de cette maison hospitalière où le futur moine de Thagaste et d'Hippone fit ses adieux au monde. Cassiciacum a disparu. Il est permis à l'imagination de la rebâtir idéalement dans les plus beaux endroits de la luxuriante campagne qui entoure Milan. Si, cependant, le jeune Licentius n'a pas trop sacrifié à la métaphore dans ces vers, où il rappelle à Augustin « les soleils révolus parmi les hautes montagnes de l'Italie, » il est probable que le domaine de Verecundus était situé sur les premières ondulations montagneuses qui aboutissent à la chaîne de la Brianza. Aujourd'hui encore, les riches Milanais ont, de ce côté-là, leurs maisons de campagne.

Cette grasse Lombardie dut apparaître aux yeux d'Augustin et de ses compagnons comme une autre Terre promise. Le pays merveilleusement fertile et cultivé est un verger perpétuel, où foisonnent les arbres fruitiers, et que sillonnent, en tous sens, des canaux à l'eau profonde, lente et poissonneuse. Partout, des murmures d'eaux courantes : musique délicieuse pour des oreilles africaines. Des odeurs de menthe et d'anis, des prairies à l'herbe haute et drue où l'on entre jusqu'aux genoux. Çà et là, de petits vallons très encaissés, avec leurs nappes de verdures bocagères, où tranchent les panaches roses des tilleuls et les feuillages bronzés des noisetiers, où les sapins du Nord dressent déjà leurs noires aiguilles. A l'horizon, confondus en une seule masse violette, les étages successifs des Alpes couvertes de neiges, et, plus près du regard, des pics abrupts, des murailles dentelées, sillonnées de sombres crevasses, qui font paraître plus éclatant l'or fauve de leurs parois. Non loin dorment les lacs enchantés. On dirait qu'une splendeur émane de leurs eaux, et, par delà les escarpemens qui les emprisonnent, se répand dans tout le ciel, tantôt un peu froid, — d'un azur suave et mélancolique à la Vinci, — tantôt d'un bleu ardent où flottent de gros nuages soyeux et roux, comme dans les fonds de tableaux du Véronèse. La beauté de la lumière allège et transfigure la trop lourde opulence de la terre.

Où qu'on place le domaine de Verecundus, on y découvrait

quelque morceau de ce grand paysage. Quant à la villa elle-même, Augustin nous en a dit suffisamment, pour que nous la voyions assez bien. C'était sans doute un de ces vieux logis rustiques, que leurs propriétaires n'habitent que quelques mois de l'année, à l'époque la plus chaude, et qui, le reste du temps, sont livrés aux ébats des souris et des rats. Sans prétentions architecturales, elle avait été agrandie et remaniée, uniquement pour la plus grande commodité de ses hôtes. Nul souci de la symétrie : la porte principale n'occupait point le milieu du corps de bâtimens, et il y avait une autre porte sur un des côtés. Le seul luxe de cette maison de campagne était peut-être la salle de bain. Ces bains, tout modestes qu'ils fussent, rappelaient pourtant à Augustin la décoration des gymnases : est-ce à dire qu'il s'y trouvait de riches pavemens, des mosaïques et des statues? C'était chose commune dans les villas romaines. Les Italiens de tous les temps ont toujours eu beaucoup de goût pour les statues et les mosaïques. Peu exigeans sur la qualité, ils se rattrapent sur la quantité. Et, quand ils ne peuvent pas s'en offrir, il leur suffit de s'en donner l'illusion, en peinture. Je m'imagine assez volontiers la villa de Verecundus peinte à fresque du haut en bas, à l'intérieur et à l'extérieur, comme les maisons pompéiennes et les modernes villas milanaises.

Il n'est pas question de jardins d'agrément à Cassiciacum. Ainsi que dans une ferme, tous les environs immédiats devaient être en potagers, en prairies ou en cultures. Un pré, — rien d'une pelouse de château, — descendait devant la maison, que protégeaient du soleil et du vent quelques massifs de châtaigniers. On s'asseyait sur l'herbe, à l'ombre d'un de ses grands arbres, et l'on devisait joyeusement, en écoutant la chanson intermittente d'un ruisseau, qui coulait sous les fenêtres des bains. On vivait là en pleine nature, d'une vie presque rustique. Tout le charme de Cassiciacum était fait de silence, de paix, de fraîcheur surtout. La poitrine fatiguée d'Augustin y respirait un air plus pur qu'à Milan, où l'humide chaleur estivale est accablante. Son âme, avide de recueillement, y trouvait une retraite en harmonie avec ses aspirations nouvelles, — solitude champêtre, dont la douceur virgilienne flattait encore son imagination de lettré. Les jours qu'il y passa furent, pour lui, des jours bénis. Longtemps après, il s'en souvient avec émotion, et, dans un élan de reconnaissance pour son hôte, il

prie Dieu de lui payer sa dette : « Tu le lui rendras, Seigneur, au jour de la résurrection des justes... Tu rendras à Verecundus, en retour de son hospitalité, dans cette campagne de Cassiciacum, où nous nous reposâmes en Toi, au sortir de l'été brûlant du siècle ; tu lui rendras la fraîcheur et les ombrages éternellement verts de ton paradis... »

Ce fut un moment unique dans la vie d'Augustin. Au lendemain de la crise intellectuelle qui a ébranlé jusqu'à son corps, on dirait qu'il savoure les délices de la convalescence. Il se détend, et, comme il le dit lui-même, il se repose. Son exaltation est tombée, mais sa foi reste toujours aussi ferme. D'un esprit calme et souverainement lucide, il juge son état, il voit nettement tout ce qui lui reste à faire pour devenir un chrétien accompli. D'abord, se familiariser avec l'Écriture, résoudre certaines questions pressantes, — par exemple celle de l'âme, de sa nature, et de ses origines, — qui l'obsèdent en ce moment-là. Puis réformer sa conduite, changer les habitudes de sa pensée, et, si l'on peut dire, désaffecter son esprit, encore tout pénétré d'influences païennes : tâche délicate, malaisée, parfois douloureuse, qui demandait plus d'un jour.

Après vingt siècles de christianisme, et malgré nos prétentions à tout comprendre, nous ne concevons pas très bien quel abîme nous sépare du paganisme. Quand par hasard nous en retrouvons des traces dans certaines régions arriérées du Midi, nous nous effarons, nous ne le reconnaissons plus, tellement il est loin de nous, et nous attribuons au catholicisme ce qui n'est qu'une survivance des vieilles mœurs abolies. Augustin, lui, était tout près d'elles. Lorsqu'il se promenait par les prés et les bois de Cassiciacum, les Faunes et les Sylvains de l'antique mythologie hantaient sa mémoire et s'offraient presque à ses yeux. Il ne pouvait faire un pas sans rencontrer une de leurs chapelles, ou se heurter à une borne encore toute grasse de l'huile, dont la superstition des paysans l'avait arrosée. Comme lui, l'antique terre païenne n'avait pas encore revêtu complètement le Christ des temps nouveaux. Il ressemblait à cet Hermès Criophore qui symbolisait gauchement le Sauveur sur les murailles des Catacombes. De même que le Porteur de boucs se transformait peu à peu en Bon Pasteur, l'évêque d'Hippone se dégageait lentement du rhéteur Augustin.

Il en avait conscience, en cet automne languissant de Cassi-

ciacum, — cet automne qui était lourd de toutes les pourritures de l'été, mais qui annonçait déjà la grande paix de l'hiver. Les feuilles jaunies des châtaigniers s'amoncelaient au bord des chemins. Elles obstruaient le ruisseau qui coulait près de la salle de bains, et, pendant quelque temps, l'eau prisonnière s'arrêtait de chanter. Augustin tendait l'oreille. Son âme aussi était obstruée, — engorgée par tous les détritus de sa pensée et de ses passions. Mais il savait que, bientôt, le chant de sa vie nouvelle allait reprendre sur un mode triomphal, et il se répétait les paroles du psaume : *Cantate mihi canticum novum*, « Chantez-moi un cantique nouveau. »

Malheureusement, Augustin, à Cassiciacum, n'avait pas que le souci de son âme et de son salut : il en avait mille autres. Il en sera ainsi pendant toute son existence. Jusqu'au bout, il aspirera à la solitude, à la vie en Dieu, et jusqu'au bout, Dieu lui imposera la charge de ses frères. Ce grand esprit vivra surtout par la charité.

Chez Verecundus, non seulement il était maître de maison, mais il avait à diriger et à administrer tout un domaine rural. Il est probable que chacun des hôtes de la villa s'y employait avec lui. On se partagea les rôles. Le bon Alypius, qui était au courant des affaires et qui connaissait les arcanes de la procédure, se chargea des relations extérieures, — des achats et des ventes, probablement aussi de la comptabilité. Sans cesse, il était sur la route de Milan. Augustin tenait la correspondance, distribuait, chaque matin, leur travail aux tâcherons de la ferme. Monique s'occupait du ménage, ce qui n'était pas une mince besogne dans une maison où, tous les jours, on était neuf à table. Mais la Sainte s'acquittait de ses humbles fonctions avec une bonté et une abnégation touchantes : « Elle prenait soin de nous, dit Augustin, comme si nous eussions tous été ses enfans, et elle nous servait, comme si chacun de nous eût été son père. »

Regardons-les un peu, ces « enfans » de Monique. Outre Alypius, que nous connaissons déjà, il y avait le jeune Adéodat, l'enfant du péché, — « mon fils Adéodat, dont le génie promet de grandes choses, si mon amour pour lui ne m'abuse pas. » Ainsi parle son père. Ce petit garçon était, paraît-il, un prodige, comme le sera, plus tard, le petit Blaise Pascal : « L'esprit de cet enfant m'épouvantait, » *horrori mihi erat illud ingenium*, — dit

encore son père. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut une âme angélique. Quelques mots de lui nous ont été conservés par Augustin. Ils embaument comme une gerbe de lys.

Plus près de la terre sont les autres membres de la famille : Navigius, son oncle, brave homme, dont nous ne savons rien, sinon qu'il avait une maladie de foie, — l'ictère du colon africain, — et que, pour ce motif, il s'abstenait des plats sucrés. Rusticus et Lastidianus, les deux cousins, personnages aussi effacés que des figurans de tragédie. Enfin, les élèves d'Augustin : Trygetius et Licentius. Le premier, qui venait de faire un stage dans l'armée, était passionné pour l'histoire, « comme un vétéran. » Bien que son maître lui ait donné la parole dans quelques-uns de ses dialogues, sa physionomie reste, pour nous, imprécise. Il n'en est pas de même pour Licentius. Le fils de Romanianus, le mécène de Thagaste, fut le disciple chéri d'Augustin. On s'en aperçoit. Toutes les phrases qu'il lui a consacrées ont une chaleur d'accent, une couleur et un relief qui saisissent.

Ce Licentius se présente à nous comme le type de l'enfant gâté et du fils de famille, pétulant, vaniteux, présomptueux, très familier, ne se privant pas, à l'occasion, de plaisanter son professeur. Avec cela, étourdi, sujet à de brusques engouemens, superficiel et un peu brouillon. Au demeurant, le meilleur fils du monde : mauvaise tête, mais bon cœur. C'était un franc païen, et je crois qu'il le resta toute sa vie, malgré les exhortations d'Augustin et celles du doux Paulin de Nole, qui le chapitrait en prose et en vers. Gros mangeur et beau buveur, il faisait pénitence à la table plutôt frugale de sainte Monique. Mais, quand la fièvre de l'inspiration s'emparait de lui, il en oubliait le boire et le manger, et, dans sa soif poétique, il aurait tari, — nous dit son maître, — toutes les fontaines de l'Hélicon. Licentius versifiait avec passion : « C'est un poète presque parfait, » écrit Augustin à Romanianus. L'ancien rhéteur savait son monde et comme il faut parler au père d'un élève riche, surtout quand il est votre bienfaiteur. A Cassiciacum, sous les yeux indulgens d'Augustin, l'élève mettait en vers la romanesque aventure de Pyrame et de Thisbé. Il en déclamait des morceaux devant les hôtes de la villa, car il avait une belle voix sonore. Puis, il plantait là le poème commencé, et, subitement, il s'éprenait de tragédies grecques, auxquelles, d'ailleurs, il ne comprenait rien :

ce qui ne l'empêchait pas d'en rompre la tête à tout venant. Un autre jour, c'étaient les chants d'Église, alors dans toute leur nouveauté, qui l'enthousiasmaient. Ce jour-là, du matin au soir, on entendait Licentius chanter des cantiques.

A ce propos, Augustin raconte, avec une bonhomie candide, une certaine anecdote, qui, aujourd'hui, a besoin de toute l'indulgence du lecteur, pour se faire accepter. Comme elle nous introduit au plus intime de ces mœurs mi-païennes, mi-chrétiennes, qui étaient encore celles d'Augustin, je la rapporterai dans sa simplicité.

Un soir donc, après le dîner, Licentius étant sorti, se dirigea vers un retrait mystérieux, et, là, tout à coup, il se mit à chanter ce verset de psaume : *Dieu des vertus, convertis-nous, montre-nous ta face, et nous serons sauvés !* Depuis quelque temps, en effet, il ne chantait plus autre chose. Il répétait ce verset à satiété, comme on fait d'une mélodie nouvellement apprise. Mais la pieuse Monique, qui l'entendit, ne put supporter que, dans pareil lieu, on chantât des paroles aussi saintes. Elle rabroua le coupable. Sur quoi, le jeune écervelé répliqua assez lestement :

— Suppose, bonne mère, qu'un ennemi m'ait enfermé dans cet endroit : est-ce que tu crois que Dieu ne m'aurait pas écouté tout de même ?...

Le lendemain, il n'y songeait plus et, quand Augustin lui rappela l'incident, il déclara n'en avoir nul remords.

— Pour moi, reprit l'excellent maître, je n'en suis point choqué... En effet, ni cet endroit même, qui a scandalisé ma mère, ni les ténèbres de la nuit ne sont que trop en disconvenance avec ce cantique. Car d'où penses-tu que nous demandions à Dieu de nous retirer, pour nous convertir et contempler son visage ? N'est-ce pas de cette sentine des sens, où nos âmes sont plongées, et de ces ténèbres, dont l'erreur nous enveloppe ?...

Et comme, ce jour-là, on discutait sur l'ordre établi par la Providence, Augustin en prit prétexte pour faire à son élève un petit sermon édifiant. L'espiègle Licentius, ayant écouté le sermon, conclut non sans malice :

— Voyez un peu, quel concours admirable de circonstances pour me prouver que rien n'arrive, sinon dans le plus bel ordre et pour notre plus grand bien !

Cette réponse nous donne le ton de l'entretien entre Augus-

tin et ses élèves. Néanmoins, si libre et enjouée que fût leur conversation, elle était toujours solide, elle visait à instruire. N'oublions pas que le rhéteur de Milan est encore professeur. Pendant la plus grande partie de la journée, il n'était occupé que des deux jeunes gens qu'on lui avait confiés. Dès qu'il avait expédié les affaires de la ferme, causé avec ses paysans et donné ses ordres aux ouvriers, il reprenait son métier de rhéteur. Le matin, on expliquait ensemble les *Églogues* de Virgile. Le soir, on discutait philosophie. Quand le temps était beau, on descendait dans la prairie, et la discussion se poursuivait à l'ombre des châtaigniers. S'il pleuvait, on se réfugiait dans la salle de repos attenant aux bains : il y avait là des lits, des coussins, des sièges moelleux, commodes pour la causerie, et la température égale des étuves voisines était bonne pour les bronches d'Augustin.

Nul apprêt dans ces dialogues, rien qui sente l'école. La dispute partait des choses qu'on avait sous les yeux, parfois d'un événement menu et fortuit. Une nuit qu'Augustin ne dormait pas, — il avait des insomnies fréquentes, — la discussion fut commencée au lit. Car le maître et ses élèves couchaient dans la même chambre. L'oreille dressée dans les ténèbres, il faisait attention au murmure intermittent du ruisseau. Et il cherchait à s'expliquer ces intermittences... Soudain, Licentius s'agita sous ses couvertures, et, ramassant à tâtons un morceau de bois qui traînait, il tapa contre le pied de son lit, pour mettre en fuite les souris. Donc, il ne dormait pas, lui non plus, ni Trygetius, qui se retournait aussi dans son lit. Augustin en fut ravi : il avait deux auditeurs. Incontinent, il leur posa la question : « Pourquoi ces intermittences dans le cours du ruisseau ? N'obéissent-elles pas à une loi secrète ?... » Un thème de controverse était trouvé. Pendant plusieurs jours, on discuta sur l'ordre des choses.

Une autre fois, avant d'entrer dans la salle de bain, ils s'arrêtèrent, pour regarder une bataille de coqs. Augustin fit remarquer aux jeunes gens « un certain ordre plein de convenance dans tous les mouvemens de ces animaux privés de raison :

— Voyez le vainqueur ! leur dit-il. Son chant est fier. Ses membres ramassés font la roue, en signe orgueilleux de domination. Et voyez le vaincu, sans voix, le cou déplumé, l'attitude honteuse. Tout cela a je ne sais quelle beauté, en harmonie avec les lois de la nature... »

Nouvel argument en faveur de l'ordre : la discussion de la veille va rebondir.

Cette petite scène familière vaut la peine que nous nous y arrêtions, nous aussi. Elle nous montre un Augustin, non seulement très épris de la beauté, mais très attentif au spectacle du monde qui l'entoure. Les combats de coqs sont encore fort à la mode dans cette société romaine de la fin de l'Empire. La sculpture y avait, depuis longtemps, trouvé de gracieux sujets. Quand on lit ce passage d'Augustin, on se rappelle, entre autres motifs semblables, cette urne funéraire du Latran, où l'on voit représentés deux petits garçons, l'un qui pleure sur son coq vaincu, l'autre qui presse tendrement entre ses bras et qui baise le sien, le coq vainqueur, reconnaissable à la couronne qu'il tient dans ses ergots.

Augustin est toujours très près de ces humbles réalités. A tout instant, les choses extérieures font irruption dans le dialogue du maître et de ses disciples... Ils sont au lit, par une nuit pluvieuse de novembre. Peu à peu, une lueur vague colore les fenêtres. Ils se demandent si c'est la lune, ou la pointe de l'aube... Ailleurs, le soleil se lève dans toute sa splendeur, et l'on décide qu'on ira dans le pré s'asseoir sur l'herbe. Ou bien le ciel se rembrunit : on apporte les lumières. Ou encore c'est l'apparition du diligent Alypius, qui arrive de Milan...

De même qu'il note au passage ces détails fugitifs, Augustin accueille tous ses hôtes dans ses dialogues, il les admet à la discussion : sa mère, son frère, ses cousins, Alypius entre deux voyages d'affaires, et jusqu'à l'enfant Adéodat. Il connaît le prix du bon sens populaire, la divination d'un cœur pur, ou d'une âme pieuse nourrie dans la prière. Souvent Monique entrait dans la salle, où l'on discutait, pour annoncer que le dîner était servi, ou pour tout autre motif. Son fils la priait de rester. Modestement, elle s'étonnait d'un tel honneur :

— Mère, dit Augustin, est-ce que tu n'aimes pas la vérité? Alors, pourquoi rougirais-je de te donner une place parmi nous? Même si tu n'aimais la vérité que médiocrement, je devrais encore te recevoir et t'écouter. A plus forte raison, puisque tu as pour elle un plus grand amour que pour moi, *et je sais de quel amour tu m'aimes !*... rien ne saurait te détacher de la vérité, ni la crainte, ni la douleur, quelle qu'elle soit, ni la mort même. N'est-ce pas, de l'aveu de tous, le plus haut degré

de la philosophie ? Comment hésiter, après cela, à me déclarer ton disciple ?

Et Monique, toute confuse d'un tel éloge, de répondre avec une affectueuse brusquerie :

— Tais-toi ! Jamais tu n'as débité de plus grands mensonges !

La plupart du temps, ces entretiens étaient de purs jeux dialectiques, selon le goût de l'époque, des jeux un peu pédans, et subtils jusqu'à la fatigue. Le bouillant Licentius ne s'y plaisait pas toujours. Il avait des distractions fréquentes, dont son maître le tançait. Mais enfin, celui-ci entendait à la fois amuser ses deux nourrissons et exercer leur intelligence. A la fin d'une discussion, il leur disait, en riant :

— A cette heure, le soleil m'avertit de remettre dans la corbeille les jouets que j'avais apportés pour les enfans...

Remarquons-le, en passant : c'est la dernière fois, — avant les siècles, qui vont venir, d'universel silence intellectuel ou de scolastique aride, — c'est la dernière fois qu'on agite de hautes questions sur ce ton de badinage élégant et avec cette liberté d'esprit. La tradition commencée par Socrate sous les platanes de l'Ilissus va se clore, avec Augustin, sous les châtaigniers de Cassiciacum.

Et pourtant, quels que soient l'enjouement et la fantaisie de la forme, le fond de ces dialogues sur les *Académiques*, sur l'*Ordre* et sur la *Vie heureuse*, est sérieux, très sérieux même. La meilleure preuve de l'importance qu'Augustin y attachait, c'est que, par la suite, il les publia, après avoir pris soin de les faire sténographier. Des *notarii* assistaient à ces discussions et n'en laissaient rien perdre. L'avènement du scribe, du notaire, date de cette époque. L'administration du Bas-Empire fut effroyablement paperassière. A son contact, l'Église le devint aussi. Ne nous en plaignons pas trop, si cette manie écrivante nous a valu, avec beaucoup de fatras, de précieux documens historiques. En ce qui concerne Augustin, ces procès-verbaux des conférences de Cassiciacum ont au moins le mérite de nous renseigner sur l'état d'âme du futur évêque d'Hippone, en un moment décisif de sa vie.

Malgré leur apparence d'exercices scolaires, ces Dialogues nous révèlent, en effet, les préoccupations intimes d'Augustin au lendemain de sa conversion. En ayant l'air de réfuter les

Académiques, il combat les erreurs dont il a si longtemps souffert. Il définit son idéal nouveau. Non, la recherche de la vérité, sans l'espoir de l'atteindre, ne saurait procurer le bonheur. Et le bonheur véritable n'est qu'en Dieu. Et, s'il existe un ordre dans les choses, il faut mettre de l'ordre aussi dans son âme, pour la rendre capable de contempler Dieu. Il faut apaiser en elle le tumulte des passions : d'où la nécessité de la réforme intérieure et, finalement, de l'ascétisme.

Mais Augustin se rend bien compte que ces vérités ont besoin d'être adaptées à la faiblesse des deux jeunes gens qu'il instruit, et aussi du commun des hommes. En ces années-là, il n'a pas encore l'intransigeance que lui donnera bientôt une plus haute vertu, intransigeance d'ailleurs combattue sans cesse par sa charité et par des ressouvenirs tenaces de lettré. En matière de morale mondaine et d'éducation, il formule alors la règle de conduite que la sagesse chrétienne de l'avenir adoptera : « Si vous avez toujours l'ordre à cœur, dit-il à ses élèves, il faut retourner à vos vers. *Car la connaissance des sciences libérales, mais une connaissance sobre et réglée*, forme des hommes qui aimeront la vérité... Mais il est d'autres hommes, ou, pour mieux dire, d'autres âmes, qui, bien que retenues dans leurs corps, sont recherchées, pour des noces immortelles, par le meilleur et le plus beau des époux. Ces âmes, il ne leur suffit pas de vivre, elles veulent vivre heureuses... Pour vous, allez, *en attendant*, retrouver vos Muses ! »

Allez retrouver vos Muses : le beau mot ! Qu'il est humain et qu'il est sage ! Voilà nettement indiqué le double idéal de ceux qui continuent à vivre dans le monde selon la loi chrétienne de sobriété et de modération, — et de ceux qui aspirent à vivre en Dieu. Quant à Augustin, son choix est fait. Il ne retournera plus la tête en arrière. Ces dialogues de Cassiciacum, c'est son adieu suprême à la Muse païenne.

II. — L'EXTASE DE SAINTE MONIQUE

On passa l'hiver à Cassiciacum. Si absorbé qu'il fût par les travaux de la villa et par le souci de ses élèves, Augustin s'occupait surtout de la grande affaire de son salut.

Les *Soliloques*, qu'il écrivait alors, reproduisent jusqu'au ton passionné des méditations auxquelles il se livrait habituellement

pendant ses veillées et ses nuits d'insomnie. Il cherchait Dieu, en gémissant : « *Fac me Pater, quærere te* : Fais, ô mon Père, que je te cherche! » Mais il le cherchait encore plus en philosophe qu'en chrétien. Le vieil homme n'était pas mort en lui. Il n'avait pas dépouillé complètement le rhéteur, ni l'intellectuel. Il restait le cœur trop tendre, qui avait tant sacrifié aux affections humaines. Dans ces ardens dialogues entre sa raison et lui, on sent bien que la raison n'est pas tout à fait maîtresse : « Je n'aime maintenant que Dieu et l'âme, » déclare Augustin avec une pointe de présomption. Et sa raison, qui le connaît, de répondre : « Tu n'aimes donc pas tes amis? — J'aime l'âme : comment pourrais-je ne pas les aimer? » Que manque-t-il à cette phrase, d'un sentiment exquis et déjà si détaché, pour donner un son purement chrétien? A peine une nuance d'accent.

Lui-même commençait à s'apercevoir qu'il fallait moins philosopher et se rapprocher davantage de l'Écriture, — en écouter la sagesse, avec un cœur contrit et humilié. Sur les indications d'Ambroise, qu'il avait consulté par lettre, il entreprit de lire les prophéties de Jérémie, comme celui de tous les livres sacrés qui contient l'annonce la plus claire de la Rédemption. Les difficultés, qu'il y rencontra, le découragèrent : il en remit la lecture à plus tard. Entre temps, il avait envoyé à la municipalité de Milan sa démission de professeur de rhétorique. Puis, quand le moment fut venu, il adressa par écrit, à l'évêque Ambroise, la confession de ses erreurs et de ses fautes, en lui marquant son intention bien arrêtée de recevoir le baptême. Il le reçut sans bruit, le 25 avril, aux fêtes de Pâques de l'année 387, avec son fils Adéodat et son ami Alypius. Celui-ci s'y était préparé pieusement, s'infligeant les plus rudes austérités, jusqu'à marcher pieds nus, en hiver, sur le sol glacé.

Voilà donc les solitaires de Cassiciacum de retour à Milan. Les deux élèves d'Augustin l'avaient quitté. Trygetius était sans doute reparti pour l'armée. Licentius s'installait à Rome. Mais un autre compatriote, un Africain de Thagaste, Evodius, ancien agent d'affaires de l'Empereur, vint s'adjoindre au petit groupe des nouveaux convertis. Evodius, futur évêque d'Uzale, en Afrique, et baptisé avant Augustin, était un homme d'une piété scrupuleuse et d'une foi entière. Il s'entretenait dévotement avec son ami, qui, au sortir du baptême, goûtait tout l'apaise-

ment de la Grâce. On parlait de cette communauté que saint Ambroise avait fondée ou organisée aux portes de Milan, et, par comparaison avec une vie si austère, Augustin s'apercevait que celle qu'il avait menée à Cassiciacum était encore entachée de paganisme. Il fallait aller jusqu'au bout de la conversion, vivre en cénobite, à la façon d'Antoine et des solitaires de la Thébaïde. Alors il réfléchit qu'il possédait toujours un peu de bien à Thagaste, une maison, des champs. On s'y établirait, on vivrait là, dans le renoncement, comme des moines. La pureté du petit Adéodat le prédestinait à cette existence ascétique. Quant à Monique, qui, depuis longtemps, avait pris le voile des veuves, elle n'avait rien à changer à ses habitudes, pour mener, auprès de son fils et de son petit-fils, une vie toute sainte. D'un commun accord, on décida qu'on se rembarquerait pour l'Afrique, et qu'on y mettrait ce projet à exécution.

Ainsi, au lendemain de son baptême, Augustin n'a qu'un désir : s'ensevelir dans la retraite, vivre d'une vie humble et cachée, partagée entre l'étude de l'Écriture et la contemplation de Dieu. Dans la suite, ses ennemis l'accusèrent de s'être converti par ambition, en vue des honneurs et des richesses de l'épiscopat. C'est une calomnie toute gratuite. Sa conversion fut des plus sincères, des plus désintéressées, — et aussi des plus héroïques : il avait trente-trois ans. Quand on songe à tout ce qu'il avait aimé, à tout ce qu'il abandonnait, on ne peut que courber la tête et fléchir le genou devant la haute vertu d'un tel exemple.

La caravane se mit en route, dans le courant de l'été, et traversa l'Apennin pour s'embarquer à Ostie. La date de cet exode n'a pu être précisée. Peut-être Augustin et ses compagnons fuyaient-ils devant les bandes de l'usurpateur Maxime, qui, dès la fin d'août, franchit les Alpes, et marcha sur Milan, tandis que le jeune Valentinien se réfugiait à Aquilée avec toute sa cour. En tout cas, c'était un voyage fatigant, surtout en cette saison chaude. Monique arriva très affaiblie. Une fois à Ostie, on dut attendre le départ d'un bateau pour l'Afrique. L'occasion propice ne se présentait pas tous les jours. A cette époque-là, on était à la merci de la mer, du vent, et de mille autres circonstances. Le temps ne comptait point, on le dépensait avec prodigalité. On voyageait à petites journées, en longeant les côtes, où les escales se prolongeaient au gré du patron. Sur ces navires, — des balan-

celles à peine pontées, — si la traversée était interminable et peu sûre, elle était surtout fort incommode. On ne se hâtait point d'en subir les tortures, on les espaçait le plus possible par des relâches multipliées. Pour toutes ces raisons, nos Africains firent un assez long séjour à Ostie. Ils descendirent sans doute chez des frères chrétiens, des hôtes d'Augustin ou de Monique, dans une maison tranquille, loin du bruit et des foules cosmopolites, qui encombraient les hôtelleries du port.

Placée à l'embouchure du Tibre, Ostie était à la fois le port et l'entrepôt de Rome. Les navires de l'annone y apportaient les huiles et les blés d'Afrique. C'était un lieu de transit pour le commerce, un point de débarquement pour les immigrans de toutes les parties de la Méditerranée. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'un misérable village. Mais, à quelque distance de cette bourgade, les fouilles des archéologues ont fait surgir, en ces derniers temps, les vestiges d'une grande ville. A l'entrée, ils ont découvert une nécropole, avec des tombeaux en *arcosolia*, où fut peut-être déposé le corps de sainte Monique, — et, dans cette nécropole, une belle statue mutilée, un Génie funéraire ou une Victoire, aux larges ailes repliées comme celles des anges chrétiens. Puis, le forum avec ses boutiques, la caserne des vigiles, des thermes, un théâtre, plusieurs grands temples, des rues à galeries, pavées de larges dalles, des magasins pour les marchandises : on y reconnaît encore, alignés contre les murs, les trous dans lesquels s'emboîtaient les panses des amphores. Tous ces débris éveillent l'idée d'un centre populeux, où le mouvement du trafic et de la navigation était intense.

Dans cette ville bruyante, Augustin et sa mère trouvaient pourtant le moyen de se recueillir, de s'unir par la méditation et la prière. Au milieu de cette agitation un peu vulgaire, parmi cette rumeur de marine et de commerce, se place une scène mystique où l'amour purifié de la mère et du fils nous apparaît comme dans une lumière d'apothéose. Ils eurent, à Ostie, comme un avant-goût de l'union éternelle en Dieu. C'était dans la maison où ils étaient descendus. Ils causaient doucement, appuyés à une fenêtre, qui s'ouvrait sur le jardin... Mais la scène a été popularisée par le tableau trop fameux d'Ary Scheffer. On se le rappelle : deux figures pâles, exsangues, dépouillées de chair, où ne vivent que des yeux ardens élancés vers l'azur, — un azur dense, impénétrable, lourd de tous les secrets de l'éternité.

Nul objet sensible, rien, absolument rien ne les distrait de leur contemplation. La mer elle-même, quoique indiquée par le peintre, se confond presque avec la ligne bleue de l'horizon. Deux âmes et le ciel, — voilà tout le sujet.

C'est de la poésie vivante figée dans de la pensée abstraite. L'attitude des personnages, — noblement assis et non plus appuyés au rebord de la fenêtre, — a pris, dans le tableau de Scheffer, on ne sait quoi d'apprêté, de légèrement théâtral. Et l'ensemble est d'une sécheresse froide, qui contraste avec la chaleur lyrique du récit des *Confessions*.

Pour moi, j'avais toujours cru, — peut-être sur la foi de ce tableau, — que la fenêtre de la maison d'Ostie s'ouvrait, par-dessus le jardin, jusqu'à la perspective de la mer. La mer, symbole de l'infini, devait être présente, — me semblait-il, — à l'entretien suprême de Monique et d'Augustin. A Ostie même, j'ai dû abandonner cette idée trop littéraire : la mer y est invisible. Sans doute, à cette époque, le rivage n'était pas aussi ensablé qu'il l'est aujourd'hui. Mais la côte est tellement basse que, tout près de l'embouchure actuelle du Tibre, on ne devine la proximité de la mer que par le reflet des vagues dans l'atmosphère, une sorte de halo nacré, qui tremble au bord du ciel. Maintenant, j'incline à penser que la fenêtre de la maison d'Ostie était plutôt tournée vers le vaste horizon mélancolique de l'*Agro romano :* « Nous parcourûmes, l'une après l'autre, — dit Augustin, — *toutes les choses corporelles*, jusqu'au ciel lui-même. » N'est-il pas vraisemblable de supposer que ces choses corporelles, — ces formes de la terre, avec ses plantes, ses fleuves, ses villes et ses montagnes, — ils les avaient sous les yeux? Le spectacle austère qui se déroulait devant leur regard était d'accord, en tout cas, avec les dispositions de leurs âmes.

Cette grande plaine désolée n'a rien d'opprimant, rien qui retienne la vue sur des détails trop matériels. Les couleurs en sont pâles et légères, comme sur le point de s'évanouir. D'immenses étendues stériles, uniformément fauves, où brille, çà et là, un peu de rose, un peu de vert ; des genêts, des ajoncs près des berges de la rivière, ou quelques *boschetti* aux feuillages poussiéreux, qui tranchent faiblement dans la blondeur du sol. A droite, une forêt de pins. A gauche, les ondulations des collines romaines expirent dans un vide d'une tristesse infinie. Au fond, la masse violette des monts Albains, aux contours voilés

et très doux, se dessine confusément sur le cristal limpide et souriant du ciel.

Accoudés à la fenêtre, Augustin et Monique regardaient. C'était au crépuscule sans doute, à l'heure où les fenêtres méridionales s'ouvrent à la fraîcheur, après une journée brûlante. Ils regardaient : « Nous admirions, dit Augustin, la beauté de tes œuvres, ô mon Dieu!... » Rome était là-bas, derrière les collines, avec ses palais, ses temples, le resplendissement de ses dorures et de ses marbres. Mais l'image lointaine de la Ville impériale ne pouvait vaincre cette tristesse éternelle qui monte de l'*Agro*. Un air de nostalgie funèbre pesait sur cette lande, prête à sombrer sous l'envahissement des ombres. Ces vaines apparences corporelles qui se défaisaient d'elles-mêmes, comme il était facile de s'en détacher!... « Alors, reprend Augustin, nous portâmes plus haut nos esprits. » (Il parle comme si lui et sa mère s'étaient élevés, d'un vol égal, à la contemplation. Plus probablement, il y fut entraîné par Monique, depuis longtemps familière avec les voies spirituelles, habituée aux visions, aux colloques mystiques avec son Dieu...) Où était-il ce Dieu? Toutes les créatures interrogées par leur pressante supplication leur répondaient : *Quære super nos!*... Cherche au-dessus de nous! » Ils cherchaient, ils montaient toujours : « Nous parvînmes à nos âmes, mais nous les dépassâmes pour atteindre, Seigneur, à cette région d'inépuisable abondance, où tu rassasies éternellement Israël du pain de Vérité... Or, tandis que nous parlions, et que nous nous élancions, affamés, vers cette région divine, *par un bond de tout notre cœur, nous y touchâmes un instant*... Puis, en soupirant, nous retombâmes, y laissant attachées les prémices de notre esprit, et nous redescendîmes à ces balbutiemens de nos lèvres, — à cette parole mortelle, qui commence et qui finit... »

« Nous retombâmes! » L'inexprimable vision s'était éclipsée. Mais un grand silence s'était fait en eux, silence des choses, silence de l'âme. Et ils se disaient ;

« Si ce silence pouvait se prolonger, toutes les autres visions inférieures se dissoudre, et cette vision unique emporter l'âme, l'absorber et l'abîmer dans la joie de la contemplation, de telle sorte que la vie éternelle fût semblable à cet instant d'intelligence, qui nous a fait soupirer d'Amour, — ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : « Entre dans la joie

de ton Seigneur? » Et quand y entrerons-nous? N'est-ce point, ô mon Dieu, lorsque nous ressusciterons d'entre les morts?... »

Ils reprenaient terre peu à peu. Les couleurs mourantes du couchant s'éteignaient dans les brumes de l'*Agro*. Le monde entrait dans la nuit. Alors, Monique, touchée d'un infaillible pressentiment, dit à Augustin :

— Mon fils, pour moi, il n'y a plus rien qui me charme, en cette vie. Je ne sais, en vérité, ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis encore!... Une seule chose me faisait souhaiter d'y rester quelque temps, c'était le désir de te voir, avant de mourir, chrétien et catholique. Mon Dieu a comblé ce désir au delà de mes vœux!... Que fais-je donc ici?...

Elle le sentait : son message était rempli. Elle avait épuisé, comme dit Augustin, toute l'espérance du siècle, *consumptâ spe sæculi*. Pour elle, le départ était proche. Cette extase fut celle d'une mourante, qui a levé un coin du voile et qui n'est déjà plus de cette terre.

En effet, cinq ou six jours après, elle tomba malade. Elle avait les fièvres. Le climat d'Ostie était fiévreux, comme il l'est encore aujourd'hui, et il était malsain habituellement, à cause de tous ces étrangers qui apportaient là les contagions de l'Orient. En outre, les fatigues d'un long voyage, en plein été, avaient exténué cette femme vieille avant l'âge. Elle dut s'aliter. Bientôt son état empira, au point qu'elle perdit tout à fait connaissance. On crut qu'elle agonisait. Tous s'empressaient autour de son lit : Augustin, son frère Navigius, Evodius, les deux cousins de Thagaste, Rusticus et Lastidianus. Mais, tout à coup, elle tressaillit, se souleva, l'air égaré :

— Où étais-je? dit-elle.

Puis, voyant la consternation sur les visages, devinant qu'elle était perdue, elle prononça d'une voix ferme :

— Vous enterrerez, ici, votre mère!

Navigius, épouvanté par cette image de la mort, protesta, de tout son amour filial :

— Non, mère, tu guériras! Tu reverras la patrie, tu ne mourras pas sur la terre étrangère!

Elle le regarda avec des yeux douloureux, comme affligée de ce qu'il parlait si peu chrétiennement, et, se tournant vers Augustin :

— Entends-tu ce qu'il dit?

Et, après un silence, elle reprit d'une voix plus ferme, comme pour dicter à ses fils ses dernières volontés :

— Enterrez ce corps où vous voudrez, et ne vous en mettez point en peine! La seule chose que je vous demande, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, partout où vous serez!...

C'était le sacrifice suprême! Comment une Africaine, si attachée à son pays, pouvait-elle accepter d'être ensevelie en terre étrangère? Dans cette société, où les idées païennes demeuraient encore vivaces, le lieu de la sépulture était une grosse affaire. Monique, comme toutes les autres veuves, avait pris soin de la sienne. A Thagaste, elle avait fait préparer sa place, à côté de son mari Patritius. Et voilà que, maintenant, elle paraissait y renoncer. Les compagnons d'Augustin s'étonnaient d'une telle abnégation. Quant à lui, il admirait que la Grâce eût transformé à ce point l'âme de sa mère. Et, songeant à toutes les vertus de sa vie, à la ferveur de sa foi, — dès cet instant, il ne douta point qu'elle ne fût une sainte.

Elle languit encore quelque temps. Enfin, le neuvième jour de sa maladie, elle expira à l'âge de cinquante-six ans.

Augustin lui ferma les yeux. Une douleur immense gonflait son cœur. Pourtant, lui qui avait les larmes si promptes, il eut le courage de ne pas pleurer... Tout à coup, un sanglot perçant éclata dans la chambre mortuaire : c'était le jeune Adéodat qui se lamentait à la vue du cadavre. Il sanglotait d'une façon tellement déchirante que les assistans, démoralisés par la détresse de cette plainte, furent obligés de le faire taire. Cela frappa si profondément Augustin, que, bien des années après, le brisement de ce sanglot résonnait encore à son oreille. « Il me sembla, — dit-il, — que c'était mon âme d'enfant, qui s'échappait ainsi avec les gémissemens de mon fils. » Pour lui, — de tout l'effort de sa raison en lutte contre son cœur, — il ne voulait considérer que la gloire où la Sainte venait d'entrer. Ses compagnons étaient dans les mêmes sentimens... Aussitôt, Evodius saisit un psautier et, devant le corps à peine refroidi de Monique, il entonna le psaume : « Je chanterai, Seigneur, ta miséricorde et ta justice. » Tous ceux qui étaient dans la maison reprenaient les versets du chant sacré.

Cependant, on entraîna Augustin dans une pièce voisine, tandis que les ensevelisseurs procédaient à la toilette funèbre.

Ses amis et ses proches l'entouraient. Il consolait les autres et lui-même. Selon l'usage, il discourait sur la délivrance de l'âme fidèle, sur la béatitude qui lui est promise. On aurait pu croire qu'il était insensible : « Mais, moi, mon Dieu, tout en parlant, je m'approchais de ton oreille, où nul ne pouvait m'entendre, je me reprochais ma faiblesse, et je m'efforçais d'arrêter le flux de ma douleur... Hélas! je savais tout ce que je comprimais dans mon cœur. »

Même à l'église, où l'on offrit le sacrifice pour l'âme de Monique, puis au cimetière, devant le cercueil, il ne pleura point. Par une pudeur toute chrétienne, il craignait de scandaliser ses frères, en imitant la désolation des païens et de ceux qui meurent sans espérance. Mais cet effort même qu'il faisait pour retenir ses larmes lui devenait une autre souffrance. Sa journée s'acheva dans une tristesse noire, une tristesse qu'il n'arrivait point à secouer et sous laquelle il étouffait. Alors, se souvenant du proverbe grec : « le bain chasse les soucis, » — l'idée lui vint, pour en finir, d'aller aux thermes. Il entra au *tepidarium*, s'allongea sur la plaque brûlante. Remède inutile : « L'amertume de mon chagrin ne sortit point de mon cœur avec la sueur qui coulait de mes membres. » Les serviteurs l'enveloppèrent de linges tièdes et le conduisirent au lit de repos. Accablé par la fatigue et par tant d'émotions, il s'endormit d'un lourd sommeil. Le lendemain, au réveil, une alacrité nouvelle remplissait tout son être. Des vers chantaient dans sa mémoire : c'étaient les premières paroles de l'hymne confiante et joyeuse de saint Ambroise :

Dieu créateur de toutes choses,
Modérateur des cieux, qui revêts
Le jour de splendeur et de beauté, —
Donne à la nuit la grâce du sommeil,
Afin que le repos rende nos membres fatigués
A leur labeur coutumier,
Relève nos âmes abattues
Et les délivre des angoisses et des deuils!...

Soudain, à ce mot de *deuils*, la pensée de sa mère morte ressurgit en lui, avec le regret de toute la tendresse dont il était privé. Un flot de désespoir le roula. Il s'abattit, en sanglotant, sur son lit, et il pleura enfin toutes les larmes qu'il refoulait depuis si longtemps.

III. — LE MOINE DE THAGASTE

Près d'une année s'écoula avant qu'Augustin se remît en route. On s'explique mal ce retard. Pourquoi différa-t-il ainsi son retour en Afrique, lui qui était si pressé de fuir le Monde?

Il est probable que la maladie de Monique, le soin de ses funérailles et d'autres affaires à régler le retinrent à Ostie jusqu'au seuil de l'hiver. Le temps était redevenu mauvais, la mer dangereuse. La navigation s'interrompait régulièrement dès le mois de novembre, quelquefois même plus tôt, dès les premiers jours d'octobre, si les tempêtes de l'équinoxe étaient exceptionnellement violentes. Il fallut attendre la belle saison. Puis on apprit que les flottes de l'usurpateur Maxime, alors en guerre contre Théodose, bloquaient les côtes d'Afrique. Les voyageurs risquaient d'être capturés par l'ennemi. Pour toutes ces raisons, Augustin ne put s'embarquer avant la fin de l'été suivant.

Dans l'intervalle, il s'établit à Rome. Il y employa ses loisirs à se documenter sur les manichéens, ses frères de la veille. Converti au catholicisme, il devait prévoir des attaques passionnées de la part de ses anciens coreligionnaires. Pour leur fermer la bouche, il réunit contre eux un volumineux dossier, bourré des plus récens scandales. Il se préoccupa aussi d'approfondir leurs doctrines, afin de les mieux réfuter : le dialecticien ne sommeillait jamais en lui. Entre temps, il visitait les monastères romains, en étudiait la règle et l'organisation, y cherchant un modèle pour le couvent qu'il projetait toujours de fonder dans son pays. Enfin, dans le courant d'août ou de septembre 388, il revint à Ostie, où il trouva un bateau qui partait pour Carthage.

Quatre ans auparavant, vers la même époque, il faisait le même voyage en sens inverse. La traversée était belle, on percevait à peine le mouvement du navire. C'est le temps des grands calmes en Méditerranée. Jamais elle n'est plus féerique que dans ces mois d'été. Le ciel, légèrement teinté de bleu, se confond avec la mer toute blanche, étalée en une large nappe sans rides, moire liquide et souple, où passent des frissons d'ambre et des rousseurs orangées, quand le soleil se couche. Nulle forme précise, seulement des reflets d'une suavité étrange, des vapeurs nacrées, la douceur de l'azur à l'infini.

Augustin, à Carthage, s'était accoutumé à la magnificence de ces spectacles marins. En ce moment, la mer avait la même face apaisée et radieuse qu'il lui avait vue quatre ans plus tôt. Mais combien, depuis, son âme était changée! Au lieu du trouble et du mensonge qui déchiraient son cœur et qui l'enténébraient, la lumière sereine de la Vérité, et, plus profond que celui de la mer, le grand apaisement de la Grâce. Augustin rêvait. Au loin, les îles Lipari s'enfonçaient dans les ombres crépusculaires, le cratère fumeux du Stromboli n'était plus qu'un point noir, cerné entre le double azur du ciel et des vagues. Ainsi, le souvenir de ses passions, de toute sa vie antérieure sombrait sous la montée victorieuse de la paix céleste. Il croyait que cet état délicieux allait se prolonger, emplir toute la durée de sa vie nouvelle : il ne savait rien au monde de plus doux...

Encore une fois, il se méconnaissait. Sur le plancher fragile de ce bateau qui le portait, il ne sentait pas la force de l'énorme élément, assoupi sous ses pieds, et qui allait se déchaîner au premier souffle du vent, — et il ne se sentait pas non plus la surabondance d'énergie qui gonflait son cœur renouvelé par la Grâce, — énergie qui allait susciter une des existences les plus complètes, les plus ardentes, les plus riches de pensée, de charité et d'œuvres, qui aient illuminé l'histoire. Tout à son rêve de cloître, au milieu des amis qui l'entouraient, il se répétait sans doute la parole de l'Écriture : « Voici qu'il est bon et doux que des frères habitent sous le même toit... » Il pressait les mains d'Alypius et d'Evodius, tandis que des larmes montaient à ses yeux.

Le soleil avait disparu. Toute l'étendue frigide, désertée par la lumière, s'éteignait dans l'angoisse confuse de la nuit tombante.

Enfin, après avoir longé les côtes de la Sicile, ils arrivèrent à Carthage. Augustin ne fit qu'y passer Il avait hâte de revoir Thagaste et de s'y ensevelir dans la retraite. Cependant des signes favorables l'y accueillirent et semblèrent l'encourager dans sa résolution. Un songe avait annoncé son retour à son ancien élève, le rhéteur Elogius. Il assista aussi à la guérison miraculeuse d'un avocat de Carthage, Innocentius, chez qui il était descendu avec ses compagnons.

Il partit donc pour Thagaste aussitôt qu'il le put. Tout de

suite, il s'y rendit populaire, en donnant aux pauvres le peu qui lui restait de l'héritage paternel, selon le précepte évangélique. En quoi consista au juste ce dépouillement volontaire, il ne nous l'a point dit en termes suffisamment explicites. Il parle d'une maison et de quelques petits champs, *paucis agellulis*, — qu'il aurait aliénés. Pourtant, il ne cessa point d'y demeurer, tout le temps qu'il fut à Thagaste. Il est probable qu'il vendit, en effet, ces quelques lopins de terre, qu'il possédait encore, et qu'il distribua le produit de la vente aux indigens. Quant à la maison, il l'aurait cédée, avec ses dépendances, à la Communauté catholique de sa ville natale, à condition d'en conserver l'usufruit et de recevoir, en échange, ce qui était nécessaire à sa subsistance et à celle de ses frères. A cette époque, beaucoup de personnes pieuses procédaient ainsi, lorsqu'elles donnaient leurs biens à l'Église. Les biens d'Église étant intangibles et exempts d'impôts, c'était une manière détournée de se soustraire soit aux rapines du fisc, soit aux confiscations arbitraires ou aux expropriations à main armée. En tout cas, les âmes détachées du monde et avides de repos trouvaient, dans ces donations, un moyen héroïque de s'épargner le souci d'une fortune ou d'une propriété à gérer. Quand ces fortunes et ces propriétés étaient considérables, les généreux donateurs éprouvaient, nous dit-on, une véritable délivrance à s'en débarrasser.

La question matérielle une fois réglée, Augustin s'occupa d'aménager, dans sa maison, un monastère à la ressemblance de ceux qu'il avait vus à Rome et à Milan. Son fils Adéodat, ses amis Alypius et Evodius, Sévère, qui devint évêque de Milève, partageaient sa solitude. Mais il y avait sûrement, auprès de lui, d'autres solitaires, auxquels il fait allusion dans ses lettres. Leur règle était sans doute encore un peu lâche. Les frères de Thagaste n'étaient point soumis à la claustration. Tout se bornait, pour eux, à des jeûnes, à un régime spécial, à des prières et à des méditations en commun.

Dans cette retraite à demi rustique (le monastère se trouvait aux portes de la ville), Augustin était heureux : il avait enfin réalisé le projet qui lui tenait au cœur depuis si longtemps. Se recueillir, prier, étudier l'Écriture surtout, l'approfondir jusque dans ses parties les plus secrètes, la commenter avec cette ferveur et cette piété, dont l'Africain a, de tout temps, entouré *ce qui est écrit*, — il lui semblait qu'il y avait là, pour

lui, de quoi remplir toutes les minutes de sa vie. Mais ce n'est pas en vain que, pendant près de vingt ans, on a enseigné, disserté, discuté, écrit. Augustin a beau s'être converti : à Thagaste, comme à Cassiciacum, il se souvient toujours de l'école. Pourtant, il fallait en finir une bonne fois. Le nouveau moine fit ce qu'on pourrait appeler son testament de professeur.

Il acheva alors ou il revit des traités didactiques, qu'il avait commencés à Milan et qui embrassaient tous les arts libéraux : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, la philosophie, la musique. De tous ces livres, il ne termina que le premier, le traité sur la grammaire, — les autres n'étaient que des résumés : ils sont, aujourd'hui, perdus. En revanche, nous avons conservé les six livres sur la Musique, commencés aussi à Milan, et qu'il acheva, comme en se jouant, pendant ses loisirs de Thagaste. Ce sont des dialogues entre lui et son élève, le poète Licentius, sur la métrique et la versification. Mais nous savons par lui-même qu'il se proposait de pousser plus loin son œuvre, et, dans une seconde partie, d'écrire sur la mélodie, c'est-à-dire sur la musique proprement dite. Il n'en trouva jamais le temps : « quand une fois, dit-il, le fardeau des affaires ecclésiatiques me fut imposé, *toutes ces douces choses* me sont tombées des mains. »

Ainsi le moine Augustin ne se repose de la prière et de la méditation, que pour s'occuper de musique et de poésie. Il a cru devoir s'en excuser : « En cela, je n'ai eu qu'une intention. Sans vouloir arracher brusquement les jeunes gens ou les personnes d'un autre âge, que Dieu a douées d'un bon esprit, aux idées sensibles et aux lettres charnelles, *auxquelles il leur est difficile de ne pas être attachées*, — j'ai essayé, par les leçons du raisonnement, de les en détourner peu à peu, et, par l'amour de l'immuable vérité, de les attacher au Dieu, seul maître de toutes choses... Celui qui lira ces livres, verra que, si j'ai fréquenté les poètes et les grammairiens, c'est plutôt forcé par les nécessités du voyage, que par le désir de me fixer au milieu d'eux... Telle est la vie que j'ai choisie pour marcher avec les faibles, n'étant pas très fort moi-même, plutôt que de me précipiter dans le vide avec des ailes encore débiles... »

Encore une fois, comme tout cela est humain, et sage, — et modeste aussi! Augustin n'a rien d'un fanatique. Nulle conscience plus droite que la sienne, plus obstinée même à déraci-

ner l'erreur. Mais il sait qu'il est homme, que la vie d'ici-bas est un voyage parmi d'autres hommes faibles comme lui, et il s'accommode aux nécessités du voyage. Oui, sans doute, pour le chrétien, parvenu au suprême renoncement, qu'est-ce que la poésie, qu'est-ce que la science, « qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? » Pourtant, ces lettres et ces sciences charnelles sont autant d'échelons ménagés à notre faiblesse, pour l'élever insensiblement jusqu'au monde intelligible. Prudent conducteur des âmes, Augustin ne veut pas brusquer l'ascension. En ce qui concerne la musique, il serait peut-être encore plus indulgent, pour elle, que pour les autres arts : car « c'est par les sons que l'on saisit le mieux quel est, dans toute l'espèce de mouvemens, le pouvoir des nombres; et leur étude, nous conduisant ainsi par degré jusqu'aux secrets les plus intimes et les plus élevés de la vérité, découvre, à ceux qui l'aiment et la recherchent, la Sagesse et la Providence divines en toutes choses... » Il y reviendra toujours, à cette musique tant aimée, il y reviendra malgré lui. Sévèrement, il se reprochera, plus tard, le plaisir qu'il goûte aux chants d'église : le vieil instinct persistera quand même. Il était né musicien. Il le restera jusqu'à son agonie.

A ce moment de sa vie, s'il ne rompt pas tout à fait avec les arts et les lettres profanes, c'est, avant tout, pour des raisons de convenance pratique. Une autre préoccupation perce encore à travers ces traités didactiques : celle de prouver aux païens qu'on peut être chrétien, sans être, pour cela, un barbare et un illettré. En face de ses adversaires, la position d'Augustin est extrêmement forte. Aucun d'eux n'était en mesure de rivaliser avec lui ni pour l'étendue des connaissances, ni pour la diversité heureuse, ni pour la richesse des dons intellectuels. Tout l'héritage antique, il l'avait entre ses mains. Il pouvait dire aux païens : « Ce que vous admirez chez vos écrivains et vos philosophes, je l'ai fait mien. Le voilà ! Reconnaissez sur mes lèvres l'accent de vos orateurs !... Eh bien ! tout cela, que vous prisez si haut, moi je le méprise ! La science du monde n'est rien sans la sagesse du Christ ! »

Évidemment, la rançon de cette culture universelle, — peut-être, sur certains points, trop embrassante, — Augustin l'a payée : il a souvent abusé de sa science, de sa virtuosité oratoire et dialectique. Qu'importe, si, même dans ces excès, il n'est guidé que par le souci des âmes, par le désir de les édifier

et de leur souffler son ardeur de charité. A Thagaste, il discute avec ses frères, avec son fils Adéodat. Il est toujours le maître : il en a conscience, mais, dans ce rôle périlleux, que d'humilité! La conclusion du livre du *Maître*, qu'il écrivit alors, c'est que toutes les paroles de celui qui enseigne sont inutiles, si le Maître intérieur n'en révèle la vérité à celui qui écoute.

Sous le manteau bourru du moine, il continue donc son métier de rhéteur. Il est venu à Thagaste avec l'intention de se retirer du monde et de vivre en Dieu, — et le voilà qui dispute, qui disserte et qui écrit plus que jamais! Le monde le poursuit et l'obsède jusque dans sa retraite. Il se dit que, là-bas, à Rome, à Carthage, à Hippone, il y a des gens qui pérorent sur le forum et dans les basiliques, qui chuchotent dans les conciliabules secrets, et qui séduisent de pauvres esprits désarmés contre l'erreur. Au plus vite, il faut confondre ces imposteurs, les démasquer, les réduire au silence. De tout son cœur Augustin se jette à cette tâche, où il excelle. Il attaque, surtout, ses anciens amis les manichéens. Il écrit plusieurs traités contre eux. A voir l'acharnement qu'il y met, on juge de la place que le manichéisme avait tenu dans sa pensée, et aussi des progrès de la secte, en Afrique.

Cette campagne fut même la cause de tout un renouvellement dans sa manière d'écrire. Afin d'atteindre les lecteurs les plus incultes, il se mit à employer la langue populaire, ne reculant pas devant un solécisme, lorsque ce solécisme lui paraissait indispensable pour expliquer sa pensée. Ce dut être, pour lui, une cruelle mortification. Jusque dans ses derniers écrits, il tint à prouver que nulle élégance de langage ne lui était étrangère. Mais sa véritable originalité n'est pas là. Quand il fait du beau style, sa période est lourde, empêtrée, souvent obscure. Au contraire, rien de plus vif, de plus clair, de plus coloré, et, comme nous disons aujourd'hui, de plus direct que la langue familière de ses sermons et de certains de ses traités. Cette langue-là, il l'a vraiment créée. Avec son besoin d'éclaircir, de commenter et de préciser, il a senti combien le latin classique est malhabile à décomposer les idées et à en traduire les nuances. Et ainsi, dans un latin populaire, déjà tout près des langues romanes, il a ébauché la prose analytique, qui est l'instrument de la pensée occidentale moderne.

Non seulement, il bataille contre les hérétiques, mais son

inquiète amitié franchit sans cesse les murs de sa cellule, pour voler vers les absens chers à son cœur. Il faut qu'il s'épanche auprès de ses amis, qu'il leur livre ses méditations : ce nerveux, ce malade, qui dormait mal, passait une partie de ses nuits à méditer. L'argument qu'il a trouvé dans son insomnie d'hier, ses amis le sauront. Il les comble de ses lettres. Il écrit à Nébride, à Romanianus, à Paulin de Nole, à des inconnus et à des gens illustres, en Afrique, en Italie, en Espagne, en Palestine. Un moment viendra où ses lettres seront de véritables encycliques, qu'on lira dans tout le monde chrétien. Il écrit tellement qu'il est souvent à court de papier. Il n'a pas assez de tablettes pour y consigner ses notes. Il en demande à Romanianus. Ses belles tablettes, celles d'ivoire, sont épuisées : il s'est servi de la dernière pour une lettre de cérémonie, et il s'excuse, auprès de son ami, de lui écrire sur un méchant bout de vélin.

Avec cela, il s'occupe des affaires de ses concitoyens. Augustin, à Thagaste, est un personnage. Les bonnes gens du municipe n'ignorent point qu'il est éloquent, qu'il a des relations étendues, qu'il est au mieux avec les puissances. Ils réclament sa protection ou son entremise. Peut-être même l'obligent-ils à les défendre en justice. Ils sont fiers de leur Augustin. Et, comme ils ont peur que quelque ville voisine ne leur ravisse leur grand homme, ils font la garde autour de sa maison : ils l'empêchent de trop se montrer dans le voisinage. D'accord avec eux, Augustin, lui aussi, se cachait le plus possible, redoutant qu'on ne le fît évêque, ou prêtre malgré lui. Car, en ce temps-là, c'était le danger que couraient les chrétiens riches, ou de talent. Les riches donnaient leurs biens aux pauvres, quand ils étaient entrés dans les ordres. Les hommes de talent défendaient les intérêts de la communauté, ou lui attiraient d'opulens donateurs. Pour toutes ces raisons, les églises besogneuses ou mal administrées guettaient, comme une proie, le célèbre Augustin.

Malgré cette surveillance, ce perpétuel tracas d'affaires, les travaux de toute sorte dont il se chargeait, il goûtait à Thagaste une paix qu'il ne retrouvera jamais plus. On dirait qu'il se recueille et qu'il rassemble toutes ses forces, avant le grand labeur épuisant de son apostolat. Dans cette campagne numide, si verdoyante et si fraîche, où mille souvenirs d'enfance l'entouraient, où il ne pouvait faire un pas sans rencontrer l'image toujours

vivante de sa mère, il s'élevait vers Dieu avec plus de confiance. Lui qui cherchait, dans les choses sensibles, des échelons, pour monter aux réalités spirituelles, il regardait encore cette nature familière avec des yeux amis. Des fenêtres de sa chambre, il voyait les pins de la forêt arrondir leurs têtes comme de petites coupes de cristal à la tige mince et svelte. Sa poitrine cicatrisée respirait délicieusement les odeurs résineuses des beaux arbres. Il écoutait en musicien les ramages des oiseaux. Les scènes changeantes de la vie rustique l'émouvaient toujours. C'est à cette époque qu'il écrivait : « Dis-moi, est-ce que le rossignol ne te semble pas moduler sa voix à ravir? Est-ce que son chant, si nombreux, si suave, si bien d'accord avec la saison, n'est pas la voix même du printemps?... »

IV. — AUGUSTIN PRÊTRE

Cette halte fut de courte durée. Bientôt va commencer, pour Augustin, l'ère des tribulations, celle des luttes et des voyages apostoliques.

Et d'abord il eut à pleurer son fils Adéodat, ce jeune homme qui promettait de si grandes choses. Il est infiniment probable, en effet, que le jeune moine mourut à Thagaste, dans l'intervalle des trois années que son père y passa. La douleur d'Augustin fut profonde, mais, comme pour la mort de sa mère, il domina son chagrin de toute la force de son espérance chrétienne. Sans doute, il aimait son fils autant qu'il était fier de lui. On se souvient dans quels termes il a parlé de ce génie adolescent, dont la précocité l'épouvantait. Peu à peu, sa douleur s'apaisa, pour faire place à la plus douce résignation. Quelques années après, il écrira, à propos d'Adéodat : « Seigneur, tu l'as promptement retiré de cette terre, mais c'est d'un esprit tranquille que je pense à lui. Mon souvenir n'est mêlé d'aucune crainte, ni pour l'enfant, ni pour l'adolescent qu'il fut, ni pour l'homme qu'il eût été. » Aucune crainte! Quelle différence avec les habituels sentimens de ces jansénistes, qui se crurent ses disciples! Tandis qu'Augustin pense à la mort de son fils avec une joie calme et grave qu'il dissimule à peine, ces messieurs de Port-Royal ne pensaient au jugement de Dieu qu'avec tremblement. Leur foi ne ressemblait guère à la foi lumineuse et confiante d'Augustin. Pour lui, le salut c'est la conquête de la joie.

A Thagaste, il vivait en joie. Chaque matin, en s'éveillant devant les pins de la forêt, embuée par la rosée de l'aube, il pouvait dire, de tout son cœur : « Mon Dieu, donne-moi la grâce de demeurer ici, sous ces ombrages de paix, en attendant ceux de ton paradis ! » Mais on continuait à l'épier. Une foule de gens avaient intérêt à ce que cette lumière ne restât pas cachée sous le boisseau. Peut-être qu'un piège lui fut délibérément tendu. En tout cas, il eut l'imprudence de quitter sa retraite pour aller à Hippone. Il s'imaginait y être en sûreté, parce que, cette ville étant pourvue d'un évêque, on n'y avait aucun prétexte pour le faire consacrer malgré lui.

Un habitant d'Hippone, un agent d'affaires de l'Empereur. implorait son assistance spirituelle. Des doutes, prétendait-il, le retardaient encore sur la voie de la conversion totale. Augustin seul serait capable de l'aider à en sortir. Celui-ci, escomptant déjà une nouvelle recrue pour son monastère de Thagaste, se décida à se rendre à l'appel de ce fonctionnaire.

Or, s'il y avait un évêque, à Hippone, — un certain Valérius, — les prêtres manquaient. En outre, Valérius prenait de l'âge. Grec d'origine, il savait mal le latin et ignorait totalement le punique : gros empêchement, pour lui, dans ses fonctions de juge, d'administrateur et de catéchiste. La connaissance des deux langues était indispensable à un ecclésiastique, en un pays, comme celui-là, où la majorité de la population rurale ne parlait que le vieil idiome carthaginois. Tout cela nous prouve que le catholicisme se trouvait en mauvaise posture dans le diocèse d'Hippone. Non seulement, il y avait disette de prêtres, mais l'évêque était un étranger, mal familiarisé avec les usages d'Afrique. L'opinion réclamait, à sa place, un homme du pays, jeune, actif, suffisamment muni d'érudition et d'éloquence pour tenir tête aux hérétiques, comme aux schismatiques du parti de Donat, — et aussi suffisamment habile pour gérer les intérêts de l'église d'Hippone et surtout pour les faire prospérer. N'oublions pas qu'à cette époque aux yeux de la multitude des misérables, le christianisme est d'abord la religion qui donne du pain. Dès ce temps-là, l'Église s'employait de son mieux à résoudre l'éternelle question sociale.

Pendant le séjour d'Augustin à Hippone, Valérius fit, dans la basilique, un sermon, où il déplorait justement ce manque de prêtres, dont souffrait la communauté. Mêlé aux auditeurs, Augus-

tin écoutait, confiant dans son incognito. Mais le secret de sa présence avait transpiré. Tandis que l'évêque prêchait, des gens le désignèrent. Aussitôt, des énergumènes se saisirent de lui, et le traînèrent au pied de la chaire épiscopale, en criant :

— Augustin prêtre! Augustin prêtre!

Telles étaient les habitudes démocratiques des églises d'alors. On en voit assez les inconvéniens. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Augustin aurait risqué sa vie, en résistant, et que l'évêque aurait provoqué une émeute, en lui refusant la prêtrise. En Afrique, on ne badine pas avec les passions religieuses, surtout lorsque la politique et l'intérêt les exaspèrent. Au fond, l'évêque était enchanté de cette brutale capture, qui allait lui valoir un si éminent collaborateur. Séance tenante, il ordonna le moine de Thagaste. Et ainsi, comme dit son élève Possidius, le futur évêque de Guelma, — « cette lampe brillante qui recherchait les ténèbres de la solitude, fut placée sur le lampadaire... » Augustin, qui reconnaissait, dans cette aventure, le doigt de Dieu, s'inclina donc devant la volonté populaire. Néanmoins, il se désespérait et il pleurait à l'idée de la charge qu'on voulait lui imposer. Alors, quelques assistans, se méprenant sur le sens de ses larmes, lui dirent, pour le consoler :

— Oui, tu as raison! La prêtrise est indigne de tes mérites. Mais tu peux être certain que tu seras notre évêque!

Augustin savait tout ce que la multitude entendait par là et ce qu'elle exigeait de son évêque. Lui qui rêvait de sortir du monde, il s'effrayait des soucis pratiques qu'il lui faudrait assumer. Et la partie spirituelle de son administration ne l'effrayait pas moins. Parler de Dieu! Annoncer la parole de Dieu! il se jugeait indigne d'un si haut ministère. Il y était si mal préparé! Pour remédier, autant qu'il le pouvait, à ce défaut de préparation, il aurait souhaité qu'on lui accordât un peu de loisir jusqu'à la Pâque suivante. Dans une lettre adressée à Valérius et, sans doute, destinée à être rendue publique, il exposa humblement les raisons pour lesquelles il demandait un délai. Elles étaient si justes et si honorables pour lui que, très probablement, l'évêque céda. Le nouveau prêtre reçut l'autorisation de se retirer dans une maison de campagne, voisine d'Hippone. Ses ouailles, qui se défiaient de leur pasteur, ne lui auraient pas permis de s'éloigner trop.

Le plus tôt possible, il entra en fonctions. Peu à peu, il devint

le véritable coadjuteur de l'évêque, qui se déchargea sur lui de la prédication et du soin d'administrer le baptême aux catéchumènes. Parmi les prérogatives épiscopales, c'étaient les deux plus importantes. Les évêques y tenaient extrêmement. Quelques collègues de Valérius se scandalisèrent même de ce qu'il permît à un simple prêtre de prendre la parole devant lui, dans son église. Bientôt, d'autres évêques, frappés des avantages de cette innovation, imitèrent l'initiative de Valérius et permirent à leurs clercs de prêcher, même en leur présence. Tant d'honneurs n'enivrèrent point le prêtre d'Hippone. Il en sentait surtout les périls, et il les considérait comme une épreuve infligée par Dieu : « On m'a fait violence, disait-il, sans doute en punition de mes fautes ; car, pour quel autre motif pourrais-je croire qu'on m'ait confié la seconde place au gouvernail, moi qui ne savais même pas tenir une rame !... »

Cependant, il n'avait point renoncé à ses intentions de vie cénobitique. Prêtre, il entendait rester moine. C'était un crève-cœur, pour lui, que d'avoir été contraint d'abandonner son monastère de Thagaste. Il fit part de ses regrets à Valérius qui, comprenant l'utilité du couvent comme séminaire de futurs prêtres, lui donna un verger, appartenant à l'église d'Hippone, pour y établir une nouvelle communauté. Ainsi fut fondé ce monastère, qui allait fournir un grand nombre de clercs et d'évêques à toutes les provinces d'Afrique.

Parmi les ruines d'Hippone, vieille cité romaine et phénicienne, on cherche, sans grand espoir de le retrouver jamais, l'emplacement du monastère d'Augustin. On voudrait le voir sur cette colline où se déversait autrefois, dans des citernes colossales, l'eau, amenée par un aqueduc, des montagnes prochaines, et où se dresse, aujourd'hui, une basilique toute neuve qui, de la haute mer, attire les regards. Derrière la basilique, un couvent, où les Petites Sœurs des Pauvres entretiennent une centaine de vieillards. Ainsi se perpétue, au milieu des Africains musulmans, le souvenir du grand marabout chrétien. On aurait peut-être souhaité là un édifice d'un goût plus purement et plus sobrement antique. Mais, en somme, la piété de l'intention suffit. Cet hospice convient parfaitement pour évoquer la mémoire de l'illustre évêque, qui ne fut que charité. Quant à la basilique, l'Afrique a fait tout ce qu'elle a pu, afin de la rendre digne de lui. Elle lui a donné ses marbres les

plus précieux, et, pour l'encadrer, un de ses plus beaux paysages.

C'est le soir surtout, au moment du crépuscule, que ce paysage prend toute sa valeur et tout son charme signifiant. Les rougeurs du couchant découpent le profil noir des montagnes, qui dominent la vallée de la Seybouse. Glacée de reflets, la rivière pâle descend avec lenteur vers la mer. Le golfe, immensément, resplendit, pareil à une plaque de sel étrangement rosée. Dans cette atmosphère sans vapeurs, la netteté des rivages, l'immobilité figée des lignes ont quelque chose de saisissant. C'est comme un aspect inconnu et virginal de la planète. Puis, les constellations s'allument, avec un éclat, une matérialité hallucinante. Le Chariot, couché au bord de l'Edough, semble un chariot véritable, en marche à travers les vallons du ciel. Une paix profonde enveloppe la campagne agricole et pastorale, où montent, par intervalles, les aboiemens des chiens de garde...

Mais on peut le placer n'importe où, aux environs d'Hippone, ce monastère d'Augustin : partout la vue est aussi belle. De tous les points de la plaine, gonflée par l'amas des ruines, on aperçoit la mer : une large baie, arrondie en courbes molles et suaves comme celle de Naples. Tout autour, un cirque de montagnes : les étages verdoyans de l'Edough, aux pentes forestières. Le long des chemins en corniche, de grands pins sonores, où passe la plainte éolienne du vent marin. Azur de la mer, azur du ciel, nobles feuillages italiques, c'est un paysage lamartinien, sous un soleil plus brûlant. La gaîté des matins y est un rafraîchissement pour le cœur et les yeux, lorsque la lumière naissante rit sur les coupoles peintes des maisons et que des voiles d'ombre bleue flottent entre les murs, éclatans de blancheur, des ruelles montantes.

Parmi les orangers et les oliviers d'Hippone, Augustin aurait pu couler des jours heureux, comme à Thagaste. La règle, qu'il avait instituée dans son couvent et à laquelle il se soumettait le premier, n'était ni trop relâchée, ni trop austère, — telle enfin qu'elle devrait être pour des hommes qui ont vécu dans la culture des lettres et les travaux de l'esprit. Nulle affectation d'excessive austérité. Augustin et ses moines portaient des vêtemens et des chaussures très simples, mais convenables à un évêque et à des clercs. Comme les laïques, ils se couvraient du byrrhus, manteau à capuchon, qui semble bien l'ancêtre du burnous arabe. Tenir le juste milieu entre la recherche et la

négligence du costume, observer la mesure en tout, voilà ce que voulait Augustin. Le poète Rutilius Numatianus, qui attaquait alors, avec une sombre ironie, les moines sordides et lucifuges, n'aurait pu qu'admirer, dans le monastère d'Hippone, une décence et une sobriété qui rappelaient les mœurs antiques, en ce qu'elles avaient de meilleur. Pour la table, pareille modération. On y servait habituellement des légumes, et quelquefois de la viande, quand il y avait des malades ou des étrangers. On y buvait un peu de vin, contrairement aux prescriptions de saint Jérôme, qui condamnait le vin comme un breuvage diabolique. Lorsqu'un moine manquait à la règle, il était privé de sa part de vin.

Par un reste d'élégance chez Augustin, — ou peut-être parce qu'il n'en possédait pas d'autres, — les couverts, dont il se servait, étaient d'argent. En revanche, la vaisselle et les plats étaient en terre cuite, en bois, ou en albâtre vulgaire. Très sobre dans le boire et le manger, Augustin, à table, ne paraissait attentif qu'à la lecture ou à la discussion. Peu lui importait ce qu'il mangeait, pourvu que cette nourriture n'excitât point la sensualité. Il avait coutume de répéter aux chrétiens qui affichaient un rigorisme pharisaïque : « C'est la pureté du cœur qui fait la pureté des alimens. » Enfin, avec son perpétuel souci de charité, il proscrivait, au réfectoire, toute médisance dans les conversations. En ce temps de luttes religieuses, on se dénigrait férocement entre clercs. Augustin avait fait inscrire, sur le mur, un distique ainsi conçu :

> Celui qui se plaît à déchirer la vie des absens,
> Qu'il sache qu'il est indigne de s'asseoir à cette table.

« Un jour, dit Possidius, quelques-uns de ses amis intimes, de ses collègues même dans l'épiscopat, ayant oublié cette sentence, il les reprit vivement et s'écria, tout ému, qu'il allait effacer ces vers du réfectoire, ou se lever de table et se retirer dans sa cellule. J'étais présent avec plusieurs autres, quand ce fait s'est passé. »

Ce n'étaient pas seulement des médisances, des dissensions intérieures qui troublaient la tranquillité d'Augustin. Il cumulait les fonctions de prêtre, de supérieur de couvent et d'apôtre. Il lui fallait prêcher, instruire les catéchumènes, batailler contre les dissidens. La ville d'Hippone était très agitée, pleine d'hérétiques, de schismatiques, de païens. Ceux du parti de Donat

triomphaient, chassaient les catholiques de leurs églises et de leurs propriétés. Quand Augustin arriva dans le pays, le catholicisme y était bien bas. Et puis, les indéracinables manichéens continuaient à y recruter des prosélytes. Il ne cesse pas d'écrire des traités, de disputer contre eux, de les accabler sous la logique minutieuse de son argumentation. A la demande des donatistes eux-mêmes, il eut, à Hippone, dans les thermes de Sossius, une conférence avec un de leurs prêtres, un certain Fortunatus : il le réduisit au silence et à la fuite. Les manichéens ne se découragèrent pas pour cela : ils envoyèrent un autre prêtre.

Si les ennemis de l'Église se montraient tenaces, les propres ouailles d'Augustin étaient singulièrement turbulentes, difficiles à gouverner. La faiblesse du vieux Valérius avait dû laisser s'introduire bon nombre d'abus dans la communauté. Bientôt, le prêtre d'Hippone eut un avant-goût des difficultés qui l'attendaient dans son épiscopat.

A l'exemple d'Ambroise, il entreprit d'abolir la coutume des festins dans les basiliques et sur les tombeaux des martyrs. C'était là une survivance du paganisme, dont les fêtes s'accompagnaient de bombances et d'orgies. A chaque solennité (elles étaient fréquentes), les païens mangeaient dans les cours et sous les portiques qui entouraient les temples. En Afrique surtout, ces repas publics donnaient lieu à des scènes répugnantes de gloutonnerie et d'ivrognerie. D'habitude, l'Africain est très sobre, mais, quand il se décarême, il devient terrible. On le voit bien aujourd'hui, dans les grandes fêtes musulmanes, lorsque les riches distribuent des bas morceaux de boucherie aux indigens de leurs quartiers. Dès que ces gens, habitués à boire de l'eau et à manger un peu de farine bouillie, ont goûté à la viande, ou bu seulement une tasse de vin, il est impossible de les tenir : ce sont des rixes, des coups de couteau, la ruée générale dans les bouges. Qu'on se représente cette débauche populaire s'étalant dans les cimetières et dans les cours des basiliques, et l'on comprendra qu'Augustin se soit efforcé de mettre un terme à de pareils scandales.

Il se concerta, pour cela, d'abord avec son évêque, Valérius, puis avec le primat de Carthage, Aurelius, qui sera désormais son plus ferme auxiliaire dans sa lutte contre les schismatiques.

Pendant le carême, — le sujet étant de circonstance, — il parla contre ces orgies païennes : ce qui souleva, au dehors,

bien des protestations. Pâques se passa sans encombre. Mais, le lendemain de l'Ascension, le peuple d'Hippone avait coutume de célébrer ce qu'il appelait « la Réjouissance » par des buveries et des ripailles traditionnelles. La veille, jour de la fête religieuse, Augustin, intrépidement, parla contre « la Réjouissance. » On interrompit le prédicateur. Quelques-uns crièrent qu'on en faisait autant à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre. A Carthage on dansait autour de la tombe de saint Cyprien. Au nasillement des flûtes, parmi les coups sourds des tambourins, des mimes se livraient à des contorsions obscènes, tandis que les assistans chantaient, en claquant des mains... Augustin savait tout cela. Il déclara que ces abominations avaient pu être tolérées autrefois, pour ne pas décourager les païens de se convertir, mais que, dorénavant, le peuple, devenu tout entier chrétien, devait s'en abstenir. Enfin, il trouva des accens d'une éloquence si touchante que son auditoire fondit en larmes. Il crut le procès gagné.

Le lendemain, tout fut à recommencer. Des meneurs avaient travaillé la foule, tellement qu'une émeute était à prévoir. A l'heure de l'office, Augustin, précédé de son évêque, se rendit néanmoins à la basilique. Au même moment, les donatistes banquetaient dans leur église, qui était à proximité. Derrière les murs de la leur, les catholiques entendaient le vacarme du festin. Il fallut les adjurations les plus pressantes du coadjuteur pour les empêcher d'imiter leurs voisins. Les derniers murmures se calmèrent, et la cérémonie s'acheva dans le chant des hymnes sacrées.

Augustin l'emportait. Mais le conflit en était venu au point qu'il avait dû menacer le peuple de donner sa démission, et, comme il l'écrivait à Alypius, de « secouer sur lui la poussière de ses vêtemens. » Tout cela était de bien mauvais augure pour l'avenir. Lui qui considérait déjà la prêtrise comme une épreuve, il voyait approcher l'épiscopat avec terreur.

LOUIS BERTRAND.

(*La cinquième partie au prochain numéro.*)

LES CHOSES VOIENT [1]

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

C'était une maison d'aspect honnête, parcimonieux et cossu, une de ces maisons de province en pierre de taille qui semblent, comme les objets qu'elles abritent, avoir été longtemps gardées dans un papier soigneusement ficelé.

Il devait y avoir cent cinquante ans, à peu près, qu'elle était installée là et que de ses cinq fenêtres, trois au premier et deux au rez-de-chaussée, elle regardait les boules absurdes dont Sambin a coiffé Saint-Michel.

Un siècle et demi n'est rien pour une maison. Celle-ci n'avait donc pas de rides et pas de style. Elle n'était pas un hôtel, car sa porte ne possédait qu'un battant. Ce n'était pas non plus un de ces immeubles qu'on loue en partie et qui servent, tant bien que mal, à parfaire l'équilibre budgétaire de qui les posséda : non, elle était d'un seul tenant, très bourgeoise. Rien qu'à l'apercevoir, enserrée entre le long hôtel de La Bretonnière et l'hôtel de Chavaines, on sentait que pour avoir pris, fût-ce un si petit espace, en ce coin aristocratique du vieux Dijon, ses habitans avaient appartenu au tiers surélevé, parlementaire ou basochard.

Elle en avait gardé un air de fierté. Elle paraissait dire : « Regardez-moi : je n'ai pas de lignes somptueuses, je suis incommode, j'ai poussé sur un terrain allongé qu'on a utilisé avec difficultés ; du moins, je fais honneur à mes relations. »

A mesure que le temps avait passé, d'ailleurs, ces relations s'étaient dispersées. On ne sait trop aujourd'hui où ont échoué les Bretonnière. Quant aux Chavaines, ils cachent à Paris le regret de leur fortune dissipée. Les êtres ont la mobilité et l'éphémère durée des vagues : seules, les choses qui leur ont servi de témoins sont comme la mer et demeurent immuables.

Les maisons, de même que les hommes, ont un visage.

Le visage de celle-ci était étroit et correct. C'était un visage de bon ton, buriné par les mœurs régulières.

Il reste encore en province de vieilles dames qui donnent l'impression d'être attachées au monde, tout en traversant la vie avec des pas de couvent ; semblablement, le voisinage des Bretonnière et des Chavaines avait bien pu donner à la maison un air mondain : cependant son âme véritable était rivée à l'ombre de Saint-Michel.

A peine si, le matin, la maison échappait à cette ombre.

Dès dix heures celle-ci, trottinant à petits pas, avançait vers la place. Lentement, elle déjeunait avec les bancs qui entourent le bassin et le pré d'herbes qui pousse entre les pavés. Puis, elle faisait un saut brusque sur le trottoir et, tout d'un coup, avalait la façade. Elle demeurait là jusqu'à quatre heures ; après quoi, au lieu de repartir, elle s'évaporait ; et, comme de l'humidité restait ensuite sur les pierres, on pouvait croire que chacune d'elles pleurait son départ.

Toute la journée aussi, les cloches sonnaient.

Ce n'était pas seulement pour les fêtes, les angelus ou les messes. Il ne pouvait survenir un événement sérieux dans la ville, qu'elles ne le criassent par-dessus les toits avec une force à briser les vitres. Noces, enterremens, baptêmes, elles annonçaient tout avec une égale certitude que de tels changemens survenant dans la bonne société avaient le devoir d'intéresser la ville.

Chaque fois, la maison prenait sa part de ces excellentes nouvelles. Même, à force d'écouter, elle avait appris à les redire. A chaque coup, les châssis de ses fenêtres répondaient par un sourd grésillement. Quand le bourdon entrait en branle, la porte, elle-même, daignait s'agiter. Quelle que fût la sonnerie,

les cordes tendues au galetas pour sécher le linge se mettaient à danser.

Ainsi il apparaissait que la maison n'était pas seulement l'abri de gens qui se respectent, mais gardait encore la mémoire d'une société perdue. Elle semblait toujours attendre qu'on l'interrogeât pour fixer des généalogies. Elle pouvait décréter que celui-ci était du monde et tel autre, pas. Elle était mieux que distinguée : elle inspirait du respect et résumait des traditions.

A l'intérieur, sa disposition était singulière.

Un escalier de pierre installé au milieu la dévorait presque en entier. Il passait, au premier, entre un énorme salon éclairé par trois fenêtres qui donnaient sur la place et une chambre à peu près aussi vaste. Au rez-de-chaussée, mêmes dispositions, mais avec des dimensions moindres, à cause du couloir d'accès. Le second était formé par un grenier unique, haut comme une salle de chapitre. Un petit corps de logis installé au fond de la cour et relié au précédent par une série de pièces étroites complétait les communs. Cette cour enfin n'était qu'un puits oblong, limité, en guise de margelle, par les trois bâtimens et un mur nu d'égale hauteur.

Dès qu'on entrait, l'air de grandeur s'évanouissait. Cela paraissait uniquement triste, quoique toujours convenable. Les ouvertures étroites, les enduits verdissans, les pièces en enfilade, l'absence totale de confort, tout affirmait des habitudes de vie étroite et l'obligation de réparer les heures d'apparat par une économie de fourmi. Le résultat d'un tel système est d'ailleurs évident. Depuis sa construction, les maîtres de la maison s'y étaient succédé suivant des hasards de lignée, mais chaque fois par droit d'héritage. Sur la place Saint-Michel, on ne trouvait donc plus que les cloches et ce lieu singulier qui eussent le droit de se reconnaître comme n'ayant pas changé. Le temps aidant, la parvenue s'était transformée en aïeule authentique et, seule, survivait aux ruines d'alentour.

Or, ce mercredi 21 septembre, la façade se ferma et prit un air de morte. Le lendemain, vers huit heures, un homme approcha d'elle à pas tranquilles. Une échelle légère sur l'épaule, un seau à la main, une sacoche en bandoulière, il parcourut des yeux avec une grande attention l'appareillage des pierres et, n'y apercevant pas la place lisse qu'il cherchait, haussa les épaules d'un air mécontent.

Il déposa ensuite son échelle, prit un pinceau, et l'ayant trempé dans le seau, se mit à badigeonner avec soin le montant de la porte. Quand la paroi lui parut suffisamment humide et même un peu plus, il prit dans sa sacoche un placard rouge, l'appliqua de son mieux à grands coups de brosse, et s'en alla.

Ce fut tout. La maison était à vendre : désormais elle n'était plus *la Maison*.

Peu de monde s'en aperçut. A Dijon comme ailleurs, il s'est fait une prodigieuse levée d'êtres sans traditions et n'ayant d'attache pour aucun sol.

Durant près d'un mois, le placard, tel un soufflet, marqua de rouge la porte close.

Puis, un soir, deux messieurs vinrent.

L'un d'eux tira de sa poche une clé, la fit jouer avec peine dans la serrure, et, s'inclinant, dit avec une politesse obséquieuse :

— Entrez chez vous, monsieur.

L'autre dit :

— Après vous, mon cher Maître.

C'était Me Cornet, notaire, pilotant M. Weissgemuth, propriétaire de la Maison, depuis le matin. Ils venaient de concert la visiter.

Avez-vous constaté qu'il est impossible de pénétrer dans une maison inhabitée sans que chacun des pas y provoque un écho? Il semble que les choses, faites au silence, se révoltent contre l'importun qui les dérange. Plus tard seulement, beaucoup plus tard, elles s'habituent à de nouvelles présences coutumières...

Dès l'entrée, les murs, qui ne voient pas, mais entendent, répercutèrent les pas des arrivans.

Deux pas, d'ailleurs, très différens. Celui de Me Cornet, notaire, était menu, sautillant, pressé ; un pas de moineau en quête de la becquée. Il était l'image exacte de son possesseur, petit homme avec de gros mollets, une tête en boule et des yeux en vrille. Celui de M. Weissgemuth, au contraire, s'appliquait sur le sol avec un flac sonore. Il avait l'air de prendre possession de tout ce qu'il touchait et, à cause de cela, s'efforçait d'en toucher le plus qu'il pouvait.

Me Cornet reprit :

— J'estime qu'une belle vente, bien annoncée, sera, quoi que vous imaginiez, le mode le plus avantageux.

M. Weissgemuth répliqua :

— Je préférerais deux parts : les meubles courans que l'on vendrait ici, les autres dont je me déferais à Paris. On n'imagine pas la valeur que prend, à Paris, une vraie vieille chose, même abîmée...

Mieux à portée que les murs et plus sonore, l'escalier s'efforçait à son tour de reproduire cette conversation : mais les voix encore étaient trop différentes. M[e] Cornet parlait net, se cantonnant dans le registre supérieur. Ses mots avaient le goût d'un bonbon acidulé; on pouvait croire qu'il les croquait, et l'escalier les répétait sans peine. En revanche, la phrase de M. Weissgemuth s'étalait comme un caramel chaud: elle collait aux marches et celles-ci, malgré leur bonne volonté, ne parvenaient pas à la renvoyer intacte.

M. Weissgemuth conclut :

— Quand nous aurons reconnu le mobilier, nous déciderons du moyen de nous en débarrasser le plus avantageux.

Il ajouta :

— Par principe, je suis de mon temps. Je n'aime que le neuf.

A ce moment précis, il pénétrait au salon et crut percevoir un léger murmure. Avant même d'être dégarni, celui-ci sonnait comme une pièce vide. Mais déjà M[e] Cornet avait couru vers la croisée, l'ouvrait triomphalement :

— Regardez!

Il y eut un court silence.

Autour de la pièce, les meubles soigneusement alignés venaient de sortir de la pénombre avec l'air bourru de gens qu'on dérange dans leur sommeil. On aurait encore pu les prendre pour des dames distinguées qui, voyant apparaître dans leur cercle un monsieur mal élevé, se demandent : « Qui sont ces gens-là? »

Planté au milieu d'eux, les sourcils froncés, M. Weissgemuth se demandait aussi : « Qu'est-ce que cela? »

En effet, il n'apercevait aucune de ces vieilles choses, même abîmées, qu'il s'était fait une fête d'écouler à Paris. Tout ici était vieux, évidemment, mais pas assez. Point de crédences; aucun bois sculpté; rien que des fauteuils et des chaises en acajou, recouverts d'un velours uni couleur ponceau, tels qu'on les aimait en 1827.

— Hé bien? interrogea M[e] Cornet.

— Le reste est-il du même tonneau? répondit amèrement M. Weissgemuth.

— Peste! s'écria Me Cornet, vous êtes difficile! Ils sont pourtant, comme la maison elle-même, en excellent état.

— Continuons, fit M. Weissgemuth d'une voix sourde, nous verrons bien...

Me Cornet referma les volets. Ils parcoururent la grande chambre, les petites pièces qui font suite du côté de la cour, descendirent à la cuisine, arrivèrent enfin à la salle à manger. Partout le même murmure les accueillait à l'entrée.

M. Weissgemuth, définitivement édifié, repassa en imagination les pendules qu'il avait aperçues. Elles étaient plutôt de 1845, et représentaient soit des bergères gothiques assises au pied d'une croix dressée sur un rocher, soit des dames, également gothiques, et caressant leur lévrier. Il frappa ensuite le sol avec sa canne, et parce qu'il avait pour habitude de chiffrer ses impressions :

— Agréable surprise! le tout ne vaut pas trois cents francs.

Bien qu'il n'accusât pas précisément Me Cornet de l'avoir trompé, celui-ci piqué se redressa de toute la hauteur de sa courte taille :

— Les souvenirs aussi ont leur valeur, répliqua-t-il sèchement, et cette maison en est pleine.

Peut-être parce qu'une bouffée arrivait de la cour au même instant, il sembla que la poussière dansait.

M. Weissgemuth haussa les épaules.

— Quels souvenirs?... historiques?...

Me Cornet ne répondant pas, il reprit :

— Allons! les gens qui habitaient ici étaient de pauvres gens!

Me Cornet continuait de rester silencieux.

— Vous les avez connus... naturellement?

— Cliens de l'étude, depuis...

Cette fois Me Cornet hésita légèrement avant de forcer la note.

— ... depuis deux siècles.

— Ruinés? poursuivit impitoyablement M. Weissgemuth.

— Je ne le crois pas, soupira encore Me Cornet.

M. Weissgemuth sourit, réconforté soudain par une combinaison nouvelle.

— Soit! fit-il avec un geste coupant, on vendra tout, mais aux enchères et sur la place publique.

Si ces gens, en effet, pouvaient payer, ils n'hésiteraient pas à racheter en bloc leurs souvenirs de famille, plutôt que de les voir dispersés de la sorte avec ignominie.

Me Cornet s'assit délibérément sur une chaise, non sans avoir au préalable soufflé dessus pour éviter de salir son pantalon.

— Vous aurez tort, dit-il simplement.

— Pourquoi? Serait-ce parce que vous toucherez moins?

— Vous aurez tort, répéta Me Cornét.

Il promena son regard sur le plafond et reprit après une courte pause :

— Quand on est nouveau venu, à Dijon ou ailleurs, il vaut mieux s'abstenir de certains gestes qui prêtent à interprétation discourtoise.

— Je ne saisis pas, dit M. Weissgemuth avec sécheresse.

— Pourquoi le nierais-je? poursuivait Me Cornet : je ne puis me défendre d'un certain attendrissement à la pensée que ces meubles ont vu vivre une famille qui n'était pas, quoi que vous en auguriez, la première venue. De même, quand je vois un vieux lit, je me demande quelquefois avec émotion qui y est né et qui y est mort... Savez-vous bien, monsieur, que si cette table pouvait répéter quelques-uns des propos qui se tinrent devant elle, nous serions peut-être stupéfaits? Oh! ce qu'elle dirait, évidemment, n'aurait rien de tragique! Elle n'a jamais dû écouter que de braves gens, très méticuleux au point de vue de l'honneur et de la dépense, et qui étaient, comme ces meubles, inconfortables, mais solidement posés sur leurs pieds...

M. Weissgemuth, énervé par cette éloquence inattendue, interrompit :

—... A moins que, pour ne pas faire exception, ils n'aient été de parfaits misérables!

— Allons donc! Tout ici crie la vie saine, les traditions saines comme elle. Ne pas le voir est une folie, de même que juger le passé avec nos idées du présent. Tandis que l'un ne s'alimente plus que de spéculations et de fièvre, l'autre était embaumé dans son immobilité vertueuse. Vous-même, d'ailleurs, ne croyez pas à ce que vous dites, car, en achetant la maison, c'était un peu sa réputation que vous comptiez acquérir!... Dès lors, à votre place, croyez-moi, je ne vendrais rien. Tant pis pour mes honoraires! Je ferais monter au grenier... A propos, nous ne l'avons pas visité!

— Inutile...

— Je mettrais donc au grenier qui est très vaste le plus gros du paquet. J'utiliserais le reste pour garnir les débarras, et je respecterais tout entière l'odeur de vertu que fleure la maison.

M. Weissgemuth haussa les épaules :

— Mille regrets! On vendra la vertu sur la place, seul moyen de savoir au juste ce qu'elle vaut.

— Sans compter, continuait Me Cornet tenace, que tout Dijon les connaît, ces meubles! et les reconnaîtra. Ah! si ce n'étaient que des reliques de morts ou de disparus! ou encore, si on pouvait les écouler à la nuit, sans tapage... Mais des vivans sont là, qui les ont aperçus depuis leur enfance, qui les aiment peut-être... Et tenez, moi-même, presque à cette place, je me souviens d'avoir un certain soir causé pour la première fois avec une femme qui, plus tard...

Les cloches de Saint-Michel, qui commençaient de sonner au même instant, couvrirent la fin de la phrase.

— Il y a de quoi gagner la migraine! fit M. Weissgemuth, exaspéré à la pensée de renoncer à sa combinaison. Est-ce qu'elles font toujours autant de bruit?

— Je ne le crois pas : cependant, on est si près de l'église...

— Sortons : nous n'avons plus rien à faire ici.

Déjà M. Weissgemuth gagnait le corridor d'entrée. Me Cornet se leva pour le suivre.

— Alors, votre décision?

Mais la réponse ne lui parvint pas, car la porte de la salle à manger venait de se fermer violemment. Ce fut au tour de la porte d'entrée de battre ensuite avec un grand coup sourd. Les intrus étaient repartis...

Alors un silence inaccoutumé écrasa la maison. C'était un silence tel que l'ombre même, en cheminant, l'aurait troublé. Il semblait que les choses immobiles fussent devenues plus immobiles que de coutume. En vain les cloches amies continuaient au dehors de sonner à la volée, pour la première fois depuis qu'elle existait, la maison ne répondait plus.

Cela dura cinq minutes peut-être : le temps nécessaire pour que la porte d'entrée, qui avait mis un véritable emportement à chasser Me Cornet et son compagnon, cessât de trembler.

Puis un bruissement à peine perceptible commença.

Ce n'était rien que l'attouchement léger d'un peu d'air qui

rase les murs, le trottis d'une goutte qui descend l'escalier par le limon : moins encore, un souffle dans les serrures comme au fond d'un coquillage, de la poussière qui s'agitait sans marcher...

Aucune oreille humaine n'aurait perçu cet impalpable : pourtant cela sourdait partout, dans chaque pièce, sous chaque siège, le long des plinthes, autour des fenêtres refermées, au pied des cheminées. De la girouette aux poutres de la cave, tout reprenait vie.

Le bruissement grossit. D'ou venait-il? Est-ce qu'on sait? Cette fois, c'étaient les paravens qui, s'agitant devant le foyer, avaient l'air de respirer. Dans le corridor, l'air venu par le vasistas faisait : « Psst! psst! » Il sifflait aussi au pied des croisées mal jointes, faisait frissonner les vitres, retroussait le volant des housses. Les parquets crissaient, rongés par d'invisibles tarets. Les murs tremblaient tout bas.

Tout à coup, une pincette, probablement mal remise en équilibre par Me Cornet, tomba sur le marbre du garde-feu.

Aussitôt, ce fut un branle-bas. Éveillées à une vie inconnue, toutes les choses s'effaraient. Des voix soufflèrent :

— Êtes-vous folle?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Pourquoi cette crise?

Une chaise leva son dossier avec mépris :

— C'est bien la peine de se vanter de n'avoir que deux pieds, quand on ne peut rester d'aplomb!

La pendule placée sur la cheminée fit : « Crrr... » comme pour sonner l'heure.

Un petit nuage de poussière accourut auprès de la pincette :

— Après tout, vous serez mieux, étendue ainsi.

Le tabouret, auquel ce grand bruit avait fait si peur qu'il en avait sauté sur ses quatre pieds, répliqua d'un air agacé :

— Il s'agit bien de cette pécore! Avez-vous entendu la nouvelle? Ils veulent nous vendre sur la place!

Le mot vola :

— Nous vendre!... nous vendre!...

Nul doute que le vent ne le portât d'étage en étage. Subitement, pareille à un violon, la maison résonnait jusqu'au faite. Tout parlait.

— Oui, c'est chose décidée, déclarait le canapé dans le salon.

— Non, répliquait la table dans la salle à manger, rien n'est plus incertain.

Ventru et pondéré, le buffet suggérait :

— Interrogez plutôt les patères du couloir. C'est en sortant que la décision fut prise. Elles ont dû l'entendre parfaitement.

Mais plantées sur leur barre d'attache comme des perroquets sur un bâton, les patères répondirent :

— La porte d'entrée a fait un tel tapage que nous n'avons rien perçu.

Impassible, celle-ci affectait de regarder la place sans écouter.

— Espèce de folle, cria le paillasson, plutôt que de m'empêcher de voir les pavés que vous apercevez tout le temps, ou de battre stupidement quand il ne faudrait pas, parlerez-vous?

La porte agita orgueilleusement le pène dans sa serrure :

— Je les ai mis dehors : que souhaitiez-vous de plus?

— Enfin, nous vendront-ils?

— Oh! moi, je suis bien trop solide pour être enlevée!

Un concert irrité accueillit la réplique :

— Elle s'en moque! — Hypocrite! — Égoïste! — Entremetteuse!

— Moi? grinça la porte.

— Avez-vous jamais dit qui vous laissiez passez?

Le paillasson hurlait :

— Assez souvent, bien que je sois jeune, je l'ai vue laisser sortir la bonne, au milieu de la nuit!

— Elle n'est jamais plus muette que lorsqu'elle favorise une aventure louche, renchérissait l'escalier.

Cependant la rampe, tremblante, précisait la nouvelle :

— C'est décidé : on vendra tout sur la place!

— Qu'est-ce que cela fait? ripostaient les casseroles dans la cuisine : nous en venons, on s'y trouvait très bien!

Le salon gémit :

— M'expulser, quand à mon âge on est aussi bien conservé! C'est une dépense absurde.

Un flambeau ricana :

— Vous avez bien expulsé votre prédécesseur!

— Il n'était même pas digne du grenier!

— Au fait, reprit l'escalier, ils l'ont oublié, le grenier...

— Vous verrez qu'on ne songera pas au secrétaire!

— Ni au miroir!

— Ni à l'horloge!

— A quoi servent-ils, là-haut?

— On les brûlera, peut-être!

— On ne sait pas qu'ils existent!

Encore les voix s'entre-croisaient, tel un essaim d'abeilles.

— Le grenier! On a oublié le grenier!

Si bien que dans ce grenier, enfin, ceux dont on s'occupait ainsi commençaient d'entendre le vacarme.

— Qu'y a-t-il? murmura le secrétaire, outrageusement sourd.

— La jeunesse qui s'amuse... répondit l'horloge.

— On parle de nous, fit le miroir.

Et s'appuyant de leur mieux contre l'entrait qui les soutenait, chacun d'eux s'efforça d'écouter.

Le salon n'avait pas menti. C'étaient bien trois vieux meubles, de ces meubles précisément que M. Weissgemuth aurait aimé trouver, pour les offrir à un brocanteur de Paris. Ils n'avaient d'ailleurs entre eux aucun rapport de style.

Le secrétaire, né sous Louis XVI, portait encore très beau. Quoique boiteux, il ne lui déplaisait pas de faire parade de ses pieds en corne de biche. Il aimait aussi à rappeler que, jadis, chacun de ses tiroirs était orné d'un bouton ciselé. Une entrée de serrure, également ciselée et demeurée sur l'abattant, témoignait de l'exactitude de ce propos. Il était vêtu d'un justaucorps en bois de rose brodé avec des fleurs de marqueterie, coiffé d'un beau chapeau en marbre gris, et fermé à clé. Bien qu'il fût gonflé de papiers, personne ne se rappelait qu'on l'eût jamais ouvert; sa clé était perdue.

Le miroir était ovale, tout en verre, et biseauté. Un collier bleu, hérissé de roses vénitiennes dont la plupart étaient brisées, lui tenait lieu de cadre. C'était un miroir lourd, somptueux, né probablement à Murano aux alentours de 1825. Malgré l'épaisse couche de poussière qui le recouvrait, il trouvait moyen, maintenant encore, de happer du soleil quand des rayons passaient entre les tuiles du grenier. Il le renvoyait alors en l'éparpillant sur ses voisins, cependant que toutes ses roses, brisées ou non, s'irradiaient de points d'or.

— Vous avez l'air d'une poule qui trousse ses plumes, disait chaque fois le secrétaire agacé par cette façon d'éclabousser inutilement les dessous d'une toiture malpropre.

L'horloge, elle, était une servante de cuisine. Elle en avait

la tenue, étant engainée dans une caisse brune, plate, sans aucun ornement, comme une femme de service dans son tablier de toile bleue. En guise de poids, elle portait encore une grosse pierre suspendue à sa chaîne; et jadis, quand elle marchait, son tic tac était si lent qu'il ressemblait au pas lourd d'une campagnarde chaussée de sabots. Un cercle en cuivre repoussé, placé autour de son cadran, était le seul ornement dont elle s'enorgueillît. Il représentait des faisceaux avec des tambours, des lances et des drapeaux entrelacés. Comme aux paysannes usées par le travail, on n'aurait pu lui donner un âge.

Venue la première au grenier, elle y avait passé de longues années de solitude. Seules les toiles d'araignée tissées fil à fil et qui, parfois, venaient s'appuyer sur elle, modifiaient l'aspect de sa prison. Encore, une fois l'an, venait-on les enlever.

Les premiers jours, il lui avait paru qu'on respirait là beaucoup mieux que près du fourneau. Sans doute, il y faisait moins clair; en revanche, on était loin du feu qui fait tant souffrir les planches. D'autre part, ce grenier était énorme. Grâce à la pente du toit et à la hauteur du faîte, il ressemblait à une nef d'église.

Puis, peu à peu, une nostalgie avait accablé l'horloge. Le silence affreux qui avait gagné jusqu'à son cœur, lui était devenu une telle souffrance qu'elle bénissait les vers qui la rongeaient. Eux, du moins, la nuit, mettaient un peu de bruit dans le noir.

Un jour enfin, ô bonheur, des gens étaient venus et avaient apporté le miroir. Le secrétaire était arrivé le dernier.

Depuis lors, ils vivaient côte à côte, pareils à ces retraités qui, assis sur un banc de promenade, y restent des heures silencieux, cuvant à la fois leur tristesse de ne plus servir et le délice de ne rien faire. Ils avaient d'ailleurs l'orgueil d'être les seuls meubles du grenier, car ils ne comptaient pas pour tels un pot à l'eau fêlé, des vases égueulés, des malles, des tréteaux ou des planches à rallonge. D'autre part, ils avaient fini par mépriser le reste des meubles, certains qu'ils portaient en eux l'histoire de la maison.

— Aucun doute, reprit le miroir, on parle de nous.

A travers la chatière, percée dans la porte d'accès du grenier, l'escalier répondit :

— En effet, on en parle !

— De quoi s'agit-il ?

— Attendez que les cloches aient fini leur tintamarre : tout ce fretin d'en bas s'agite, mais ne sait rien : il n'y a que moi qui sois au courant.

— Encore les bavardages de l'escalier ! gronda le secrétaire.

— Eh ! là ! le pot à l'eau ! finirez-vous ? fit l'horloge agacée par le petit bruit continu que faisait celui-ci en frottant contre une assiette fêlée, chaque fois que le bourdon de Saint-Michel donnait de la voix.

L'escalier reprit :

— Il paraît que l'on doit vendre tous les meubles du rez-de-chaussée et du premier. On vous a oubliés : vous êtes si vieux que cela ne m'étonne pas.

Le miroir jeta un rayon de travers du côté de la chatière :

— Insolent ! au train dont vont les choses, à votre place, je tremblerais pour mes marches. Elles sont tellement usées qu'on en fera des pavés !

L'horloge s'interposa :

— Paix ! quand on a duré ce que nous avons duré, chacun est de même âge. Mais savez-vous au moins pourquoi l'on veut tout vendre ?

L'escalier bavard souffla par la chatière :

— Parce que l'acheteur n'a besoin que de la façade ! La réputation de celle-ci suffira pour couvrir son passé qui doit être douteux.

Il attendit un instant :

— Vous ne comprenez pas? C'est pourtant simple.

Le secrétaire eut un sourire de mépris :

— Bref, il achète l'odeur de vertu qui s'exhale d'un passé qu'il ignore. Jobard !

L'horloge reprit :

— Marché de dupe ! C'est d'ailleurs très bien fait. Tous les hommes sont des bandits. Si je parlais !

Le miroir dit à son tour :

— Les hommes sont très petits : j'arrive sans peine à en réfléchir un tout entier.

— La philosophie m'ennuie, siffla l'escalier. Une autre fois, je ne dirai plus rien. D'ailleurs, la nuit vient.

Il poursuivit avant de disparaître complètement dans l'obscurité :

— Surtout ne parlez pas trop ! on s'apercevrait que vous

existez encore, et on vous vendrait, — comme les autres, — sur la place publique!

— Qu'on s'en avise! répliqua le secrétaire.

Un silence suivit. Les cloches enfin s'étaient arrêtées. Les bruits de la maison n'arrivaient plus ici que faiblement. Ceux de la rue n'existaient pas, faute de passans. Une couleur cendrée filtrait entre les tuiles disjointes, preuve que le soleil venait de se coucher et que l'escalier n'avait pas menti en annonçant la nuit. Les trois meubles, retombés dans leur immobilité, semblaient songer.

Que ce soit au fond d'une prison ou dans un grenier, qu'il y ait ou non des fenêtres, un jour qui meurt est un spectacle poignant. Une angoisse incertaine commençait de flotter. On eût dit qu'à l'appel de l'ombre, des spectres se levaient, évoquant le souvenir de ce qui avait été et ne pourrait plus jamais être.

— Espérez-vous dormir? dit tout bas le miroir à l'horloge.

— Je ne pourrais, répondit celle-ci.

— Ni moi, fit le secrétaire.

Le silence croissait. Dans la lumière morte, le faîtage du grenier devenait presque invisible. Il avait l'air de se perdre au ciel, et l'on craignait en même temps de le toucher du front au premier pas.

Une heure s'écoula.

Soudain le secrétaire murmura tout haut :

— Il achète l'odeur de vertu qui s'exhale du passé!

Le miroir et l'horloge, qui n'avaient cessé de veiller, partirent d'un rire douloureux :

— Le passé!

Le secrétaire reprit :

— S'il savait!

Doucement, le miroir et l'horloge répétèrent :

— S'il savait!

Pensif, le secrétaire poursuivait, sans les entendre :

— On ne se méfie pas des choses; on ne se doute pas qu'elles ont des yeux, ni qu'elles regardent, ni qu'elles retiennent... C'est nous, pourtant, les vrais témoins de l'homme, les seuls devant lesquels il n'hésite pas à se découvrir tout entier, les seuls aussi qui n'oublient pas...

Alternativement, comme s'ils égrenaient un rosaire, le miroir et l'horloge répliquèrent à voix basse :

— Malgré notre silence, notre mémoire est implacable.

— Nous sommes la vie des morts!

— L'âme où le souvenir dort, comme en un coffre, sans s'altérer.

— L'âme de la maison, pleine de mystère et durable comme elle.

Le secrétaire acheva :

— Et l'homme ne le sait pas!

— L'homme pour qui, si patiemment, je comptais le temps, sa première illusion, répondit encore l'horloge.

— L'homme pour qui je n'ai jamais cessé de produire des images vaines! dit le miroir.

— L'homme me fait horreur! reprit l'horloge.

— J'aime l'homme, répliqua le miroir!

— Je le plains, soupira le secrétaire.

Il sembla qu'un écho léger s'emparait du mot pour le répéter dans le lointain.

— Ah! ah! dit l'horloge, on voit bien que vous mentez. Vous parlez comme des gens qui ont oublié ce qui se passa dans cette demeure vertueuse!

— J'ai vu souffrir, dit le miroir assombri.

— J'ai vu des misérables et des héros, affirma le secrétaire d'un ton grave.

L'écho, cette fois, répéta clairement :

— Des misérables et des héros!...

— On nous épie! fit l'horloge effrayée.

— Point : c'est le vent qui passe.

— La girouette a grincé!

Les trois meubles se turent.

Depuis si longtemps qu'ils causaient en bons voisins, ils n'avaient jamais osé parler de l'homme. Parce qu'ils s'y étaient résignés, ils tremblaient maintenant comme à la minute d'un sacrilège. Était-ce pourtant l'annonce que la maison passait en d'autres mains ou la crainte de la tourmente qui menaçait de les disperser, ils éprouvaient un désir violent de continuer.

Ce fut l'horloge qui y céda la première. Elle chuchota :

— J'ai toujours eu peur des hommes. Ils nous obligent à faire des choses que nous ne comprenons pas. Mais, chaque fois que j'ai compris, j'ai frémi d'horreur au spectacle qui m'était donné.

Le miroir continua :

— C'est un phénomène inexplicable que, bien que l'homme nous ait faits, ce soit nous qui lui survivions. Tant qu'il est présent, nous n'avons de raison d'être que de servir ses fantaisies. Il a aussi tant de mépris pour nous qu'il ne daigne même pas se cacher en notre présence. Cependant, à peine est-il disparu, nous ne vivons plus que pour perpétuer sa mémoire.

L'horloge reprit :

— Les hommes aussi prétendent se souvenir. C'est leur prétexte pour nous prendre, nous envelopper soigneusement, et nous enfermer ensuite, — dans un tiroir, si l'on est petit, — sinon dans une chambre où l'on ne pénètre plus. Qui peut connaître les pensées de l'homme !

Le miroir interrompit :

— Elles n'ont pas de secret pour moi. Je lis sur son visage !

Le secrétaire poursuivit :

— Je lis ce qu'il écrit ! Je suis plein de lettres mortelles.

— Alors, qu'est-ce que l'homme ? souffla l'horloge.

Elle parlait de plus en plus bas, mais, si étouffée que fût sa voix, la phrase encore avait voltigé dans la nuit. A leur tour, les poutrelles, les entraits, les tuiles sur leurs lattes, tout, dans le grenier, frissonna. Des sifflemens passèrent à travers les fentes.

— Comme il y a du vent, ce soir ! fit le secrétaire.

— Vous ne répondez pas? insista l'horloge. Au fond, vous êtes comme moi : vous ne savez qu'une chose : c'est qu'il est redoutable... Cependant, le croirez-vous ? Tout à l'heure, lorsque l'escalier a dit qu'on nous avait vendus, et que les fils de ceux que j'ai toujours vus ne reviendraient plus, mon poids a tremblé. Il me semble que les temps vont finir; je ne me sens plus d'âme...

Le secrétaire murmura :

— Horloge, ma chère, vous avez aimé ces hommes qui vous ont fait tant peur !

— Non.

Un murmure sourd répéta :

— Vous les avez aimés...

Aucun doute : la Maison, plutôt que de dormir, écoutait les trois meubles. Çà et là, des phrases légères reprirent :

— Ceux qui sont partis ont emporté notre vie !

— La maison ne sera plus la maison.

— A chaque génération, j'étais sûr de les reconnaître, car tous avaient le même pas, murmurait le cadenas.

— Étaient-ils si méchans? interrogeait le faîtage. Je ne les ai aperçus qu'une fois : ils s'étaient mis à cheval sur moi. C'étaient des enfans...

Et tout à coup, du premier, une lamentation vint :

— Eux disparus, arriverons-nous à nous rappeler?

Alors, brusquement, les trois meubles comprirent que la Maison épouvantée venait de se tourner vers eux.

Le secrétaire eut un sourire désabusé :

— Il paraît, murmura-t-il, que cette nuit, les vieux paraissent bons à quelque chose...

Puis, devenu très grave :

— Silence, dit-il, écoutez-moi!

Sa voix était solennelle et tremblait :

— Écoutez! vous, les pierres, qui faites à la Maison une façade et grâce à qui elle a pu rester jusqu'à ce soir fermée à tous les regards; et vous aussi les meubles, qui nous méprisiez parce que vous demeuriez dans les chambres ou au salon, mais qui, demain, serez vendus à l'encan sur une place publique; écoutez, ô vous, toutes les choses menacées de mourir, car personne ne tiendra plus aux souvenirs que vous portez et qui vous rendent vivantes...

Obéissante et muette, la Maison demeurait suspendue à ces paroles impérieuses : jamais d'ailleurs le secrétaire ne s'était exprimé si haut ni avec une telle autorité. Il reprit :

— Réunies, vous formiez la Maison et résumiez son histoire. Mais, dispersées, vous ne serez plus que des morceaux d'âme, et vous cesserez d'exister. Pour échapper à la mort, il faudrait que chacun de vous emportât la mémoire entière de ce qui a vécu dans ces lieux. Or, seuls ici, le miroir, l'horloge et moi, avons tout vu. Tendez l'oreille, nous consentons à parler...

— Oh! s'écria l'horloge, ce que je sais est effroyable. Je n'oserai pas!

— Qu'importe! nous dirons tout! fit le secrétaire avec une secousse violente. Il faut tout dire, car les hommes ne sont point ce que l'on s'imagine. Ce ne sont ni des dieux, ni des démons, ni des nains, ni des géans : ce ne sont que de pauvres bouchons flottant à la surface mouvante de la vie. Pareils à la terre vierge qu'ensemence le hasard, ils portent des fruits de

rencontre et obéissent aux circonstances. Il n'y a pâs un honnête homme qui ne soit, à une heure donnée, capable de commettre un assassinat, pas un malfaiteur qui ne porte en lui le pouvoir d'un miracle sublime. Toute demeure humaine, quelle que soit sa renommée, a caché des vertus et des crimes. Nous dirons tout!

Il se tut.

Et d'abord, nulle réponse ne vint. La maison restait sans parole, épouvantée peut-être à la pensée de se retrouver elle-même. Mais bientôt le même bruit sourd recommença. Les choses se consultaient :

— Il a raison!

— Comment survivre à la dispersion, si l'on ne connaît qu'une partie du passé?

— Quand on sait, on n'a plus rien à craindre...

L'escalier, soudain, se décida pour tous.

— Qui parlera le premier? fit-il à travers la chatière.

— L'horloge, déclara le secrétaire.

Un dernier silence suivit. Tout était redevenu immobile. La Maison ressemblait à un sanctuaire...

Au même instant, deux personnes qui passaient sur la place s'arrêtaient devant l'affiche rouge collée sur la porte et prononçaient :

— Encore une maison du vieux Dijon qui se ferme... Les traditions d'honneur disparaissent, le passé s'effondre et ne reviendra plus...

— C'est l'histoire d'un crime que je vais dire, fit l'horloge d'une voix morte.

La Maison, comme pétrifiée, sembla ne pas entendre : tout à coup, elle se souvenait.

———— ————

L'HORLOGE

I

Je suis entrée dans la maison en 1831. C'était en décembre, vers le soir. Une neige épaisse couvrait la ville que des quinquets fumeux éclairaient de loin en loin. Quand j'arrivai sur

la place, aucune lumière ne luisait aux fenêtres de la façade. Celle-ci, toute noire au-dessous du toit blanc, avait l'air d'un drap mortuaire et me fit peur.

Tout de suite on me conduisit dans la cuisine. M. Virot, l'horloger, enleva la couverture de lit dont il s'était servi pour m'envelopper et m'épargner les chocs. Il remonta ensuite mon poids, mit en branle mon balancier et, doutant peut-être que par un tel froid je fusse en état de marcher, écouta mes premiers battemens d'une oreille attentive.

J'étais déjà, — heureusement! — robuste et ponctuelle. Je partis sans hésiter. J'allais marcher de la sorte tant qu'on me le demanderait. Je ne m'en vante pas, mais je tiens à détruire la légende qui veut que j'aie été remisée au grenier parce que je serais devenue incapable de servir. Aujourd'hui encore, mon cœur est intact. Si l'on m'a cachée ici, c'est précisément pour m'être obstinée à battre, après avoir compté les heures que je vais révéler. Il faut que nous autres, les choses, soyons tout à fait muettes pour être supportées par l'homme. Dès qu'une apparence de vie nous anime, il nous rejette. Les seuls rappels qu'il tolère de notre part, sont ceux qui se font en silence.

Derrière M. Virot, j'aperçus deux femmes et un homme.

Les deux femmes étaient vêtues de deuil avec des robes semblables ou à peu près. Elles portaient, chacune, un bonnet de mousseline cachant leurs cheveux. A première vue, on pouvait les prendre pour les servantes; cependant, je ne m'y trompai pas et compris aussitôt que si elles habitaient, l'une et l'autre, la cuisine, ce devait être à des titres très différens.

La plus vieille, Nanette, paraissait environ soixante ans. Rien qu'aux regards d'admiration qu'elle me jetait, j'aurais deviné qu'elle était illettrée et naïve. Une bonté bourrue s'exhalait de ses traits masculins, de sa bouche barbue, de son corps épais de grenadier. En fait, elle servait depuis sa jeunesse les Clerabault et, à force de vivre dans la maison, avait fini par prendre un peu de notre air. Peu à peu, elle était devenue, elle aussi, une chose qui ne compte pas et regarde en se taisant.

La seconde était au contraire fort jeune : vingt-cinq ou vingt-six ans au plus. Elle était grande, élancée. Je ne peux plus dire si elle était jolie parce que, depuis lors, je ne l'aperçois qu'à travers les événemens que je dois raconter. Je me rappelle seulement que je fus frappée par ses yeux noirs et l'intensité

de leur regard. C'étaient vraiment des yeux de flamme, où passaient avec une incroyable rapidité les nuances les plus contradictoires. Ils étaient tour à tour caressans, voluptueux, volontaires, menaçans, menteurs et sincères. Quoi qu'ils exprimassent, ils avaient l'air de dévorer le reste du visage et empêchaient de le voir.

Aucun doute n'était possible au sujet de l'homme. Ce ne pouvait être que le maître de la maison, M. Marcel Clerabault, fils de Léon Clerabault, jadis greffier au Parlement, dépouillé de ses charges à la Révolution, mais assez avisé pour avoir sauvé de la bourrasque sa tête et son argent, si bien qu'on l'avait entouré à Dijon d'un respect unanime, dû pour le moins autant à son habileté financière qu'à la constance de ses convictions royalistes.

Ce fut d'ailleurs vers Marcel Clerabault que M. Virot, ayant achevé de fermer ma caisse, se tourna respectueusement pour dire :

— Elle marche. Il y en a maintenant pour dix ans, car je la garantis le même temps.

M. Clerabault se contenta d'approuver d'un signe de tête. Il se tourna ensuite vers la femme la plus jeune et demanda d'une voix grêle :

— Êtes-vous satisfaite, Noémi ?

Noémi Pégu, — car c'était elle, — au lieu de répondre, se rejeta sur Nanette :

— J'espère, fit-elle, que désormais vous servirez à l'heure.

Nanette haussa les épaules :

— Je l'entendais aussi bien sonner à Saint-Michel !

Sur ce, M. Clerabault reprit :

— Bonsoir, monsieur Virot, Mlle Noémi se chargera de vous porter l'argent.

Et il sortit. Il portait une robe de chambre à fleurs qui flottait jusqu'à mi-jambe, laissant apercevoir par instant sa culotte de casimir. Je fus frappée par le ton particulier qu'il avait pris en prononçant ces mots : « Mademoiselle Noémi. » Sa voix, naturellement aigre, s'était adoucie. Je vis aussi que, malgré son âge, — quarante ans à peine, — il était affligé de calvitie précoce. Son crâne, au moment où il parlait, se mit à luire comme une boule de verre dans un jardin. Je n'aurais pu déterminer enfin s'il me paraissait sympathique ou s'il me déplaisait. Il laissait une impression incertaine, ni bonne ni mauvaise. Il n'avait pas l'air

malheureux : cependant, on avait l'intuition qu'il pouvait être à plaindre. Il paraissait d'une politesse exquise, mais ses mouvemens avaient de la rudesse. Enfin, sous des dehors corrects, on pressentait en lui de l'ironie et comme un effort secret pour masquer, sous une froideur d'emprunt, des pensées désordonnées.

Ne croyez pas que je m'attarde inutilement à raconter ces menus détails. Sans eux, en effet, vous ne pourriez comprendre ce qui doit suivre. Il était écrit d'ailleurs que, dès ce premier soir, je serais entièrement au fait de la maison, et que, dernière venue, j'en apprendrais d'un seul coup plus que tous les meubles installés par M. Clerabault, greffier au Parlement...

Donc, comme je sonnais six heures, M. Virot sortit, accompagné par Noémi. Nanette se précipita vers son fourneau, prépara un potage, puis sur un coin de table installa un napperon de grosse toile et un couvert. Elle cria, ensuite :

— Monsieur est servi !

Au bout de cinq minutes, Noémi revint dans la cuisine et s'assit devant le couvert. Nanette, après avoir servi Monsieur dans la salle à manger, rentrait avec le plat et servait Mademoiselle à son tour.

Je vis ainsi clairement que *Mademoiselle*, comme on disait, occupait dans la maison une place à part. Évidemment ce n'était pas une parente : elle aurait figuré au repas de M. Clerabault. Ce n'était pas non plus une véritable domestique, car Nanette aurait partagé son repas. Était-ce une femme de charge puisqu'elle payait M. Virot ? C'était possible ; pourtant, M. Clerabault m'avait achetée pour lui faire plaisir, et ce n'est pas la coutume de se préoccuper ainsi des fantaisies d'une gouvernante à gages.

Aucune indication nouvelle ne me vint pendant ce repas. Les deux femmes ne se parlaient pas. On devinait en revanche que dans cette cuisine si nette, si propre, si bien rangée, une atmosphère de discorde sourde régnait. Le visage de Nanette paraissait se hérisser, chaque fois qu'elle approchait de Mademoiselle. Celle-ci, de son côté, semblait ignorer complètement la domestique, et s'absorbait dans des pensées lointaines.

Au moment du dessert seulement, elle s'éveilla et remarquant que Nanette lui présentait une jatte de fruits intacte, demanda :

— Monsieur ne mange donc pas ce soir? Je croyais qu'il aimait beaucoup les pommes.

— Probable qu'il n'a plus faim, répliqua Nanette sèchement.

Sans toucher à la jatte, Noémi plia sa serviette et se leva :

— Tâchez de ne pas être trop lente, fit-elle en s'en allant, j'ai des comptes à faire, ce soir, après votre départ.

Alors j'assistai à un spectacle singulier. Devenue libre, Nanette, au lieu de dîner, se mit à marcher dans sa cuisine. Elle proférait des injures que je distinguais mal, mais dont le sens n'était pas douteux, et c'était à Mademoiselle qu'elle les jetait. Elle disait :

— Traînée!... Ça sort on ne sait d'où!... quand elle était ouvrière, allez voir si on la servait! Tant que j'y serai, ça ne se fera pas!

Elle ajouta encore, cette fois d'une voix claire :

— Une folie suffit : j'avertirai Marcel plutôt que de le laisser recommencer.

A ce moment, je sonnai sept heures. Je voulais l'avertir que j'entendais, mais elle se retourna vers moi, me montra le poing.

— Elle t'a voulu : cependant, toi aussi, je saurai te faire taire!

Rageusement ensuite, elle entreprit sa vaisselle. Les assiettes heurtées criaient sous ses doigts. L'eau rejaillissait en gouttes noires sur les carreaux. On eût dit qu'une tempête s'emparait des objets et que, pareils à des feuilles sèches, ils s'enfuyaient en tourbillons. Quand ce fut terminé, Nanette prit sa chandelle, passa la porte et disparut.

Je restai un long moment dans le noir.

Pour la première fois, j'étais libre d'écouter le silence de la maison. Il était, comme toujours, grave, reposant. Rien qu'à l'entendre, on devinait que tout ici était à sa place, en bon ordre : un silence de vieille chose qui se respecte et dont la vie s'écoule suivant des lois. Pourtant déjà mon cœur changeait de rythme et s'accélérait. J'avais la prescience que cette paix mentait.

Quels événemens justifiaient cela? Aucun. Tout, au contraire, m'assurait de l'inverse. Je viens de vous dire que la maison était, à cette époque, ce qu'elle n'a jamais cessé d'être, rangée comme une boutique de pharmacien. Rien qu'à examiner la cuisine, il était évident qu'on s'y trouvait à l'abri des incidens imprévus, et que même le moindre bruit l'aurait irritée. Quant

aux habitans, impossible d'imaginer un groupe plus paisible, plus normal. Le maître, Marcel Clerabault, sur le retour de l'âge, veuf, sans enfans, — cela, je le tenais de M. Virot, — et vivant au premier, solitaire; pour le soigner, deux femmes, l'une encore jeune, il est vrai, mais tenue à son rang de première servante et ne mangeant pas à la table, l'autre vieille, bougonne, — n'est-ce pas le propre des gens âgés qui veulent tout faire et n'admettent pas de ne le plus pouvoir? — adorant Clerabault et le nommant, à part soi, par son nom de baptême, ce qui montrait qu'elle avait dû l'élever...

Ainsi, j'aurais dû être parfaitement rassurée, heureuse du hasard qui m'avait conduite là : pourtant, je le répète, une véritable angoisse m'étreignait : j'aurais voulu n'être jamais venue.

Vers huit heures et demie, comme je croyais la maison endormie, la porte se rouvrit. Cette fois, ce n'était pas Nanette, mais Mademoiselle, un gros cahier sous le bras.

Était-ce une illusion de ma part? J'eus tout de suite la certitude qu'elle s'était recoiffée. Elle avait changé de tablier. Je crus voir aussi sur son visage ce je ne sais quoi d'inexprimable qui rayonne chez la femme, chaque fois qu'elle a résolu de jouer une partie redoutable où son cœur est en jeu.

Avec des mouvemens très lents, elle approcha de la table, y déposa son cahier qu'elle ouvrit, puis alla tirer un encrier du placard qui, aujourd'hui encore, est à gauche de l'office. Elle s'assit ensuite, peut-être avec le désir d'apurer ses comptes, ainsi qu'elle l'avait annoncé, mais, au lieu d'écrire, resta, la plume en main, à me considérer.

Elle me regardait avec une joie mal réprimée, comme si j'avais été pour elle la messagère d'une bonne nouvelle longtemps espérée : elle me regardait avec ses yeux profonds, brillans, devenus tout à coup incroyablement allègres. Mais, bien que je fusse l'unique objet de son examen, je sentais qu'elle voyait à travers moi autre chose qui était sa vraie pensée. Évidemment, je continuais d'être pour elle un objet indifférent : seulement, elle y accrochait sa joie.

Cela vous est arrivé souvent, n'est-ce pas? d'être ainsi regardés non pour vous-même, mais pour quelqu'un qu'on ne voit ni ne soupçonne. Moi, je ne sais rien de plus douloureux. Les yeux pèsent sur vous avec une expression si particulière que

l'on est tenté d'abord de se demander : « Suis-je encore moi ? » Puis un malaise vous étreint. On a l'intuition nette que l'on est devenu deux. Sans vous prévenir, un être invisible s'est collé à vous. A mesure que les yeux s'obstinent, il vous enveloppe, vous étouffe. On voudrait crier, surtout on voudrait savoir quel il est : vains efforts ! plus on se débat, plus l'étreinte se resserre, et plus aussi on comprend qu'on ne saura jamais.

Soudain Mademoiselle tressaillit et vivement commença d'écrire. Je perçus en même temps un léger bruit de pas dans l'escalier. A chacun d'eux, distinctement, le cœur de Noémi battait. Enfin, la serrure tourna doucement. Une silhouette se dessina dans l'ombre. Marcel Clerabault à son tour venait d'entrer.

Mademoiselle n'avait pas bougé et continuait d'aligner ses chiffres. Il semblait qu'elle n'eût rien entendu et ignorât cette présence.

— Vous êtes restée là ? dit Marcel Clerabault, se décidant à s'approcher.

Elle poussa un cri de peur vite étouffé. Il reprit :

— Excusez-moi si je vous dérange. Je faisais ma tournée du soir. D'ailleurs, vous avez tort de travailler si tard.

Sa voix à lui me parut encore plus grêle, mais elle ne tremblait pas. De même son visage continuait de rester neutre ; pourtant, je ne sais pourquoi, j'eus l'impression fugitive que cet homme était de ceux qui haïssent ou aiment mortellement.

Voyant que Mademoiselle poursuivait ses écritures, il resta debout, affecta d'examiner si tout était en ordre et reprit la lampe à huile qui lui servait pour s'éclairer, comme s'il voulait repartir.

— A propos, fit-il de nouveau, est-ce qu'elle marche ?

Il me désignait du doigt. Mademoiselle releva la tête :

— Vous le voyez.

Il attendait autre chose, car, après avoir laissé passer un instant, il poursuivit :

— J'espère que maintenant vous ne vous plaindrez plus d'ignorer l'heure. Il n'est d'ailleurs pas désagréable d'entendre une horloge marcher à côté de soi. C'est une compagnie. Je n'ai jamais pu supporter qu'une pendule fût arrêtée dans ma chambre.

Mademoiselle, se décidant à lâcher son écriture, murmura :

— J'ai été comme vous, mais un temps vient où l'on ne

cherche plus la vie, sous quelque forme qu'elle apparaisse...

— Que voulez-vous dire ? interrogea Marcel Clerabault.

Et il s'assit. A l'évidence, il n'avait attendu qu'un prétexte pour le faire. Mademoiselle, au surplus, ne parut pas s'apercevoir qu'il s'installait. Je ne doutai pas que ce ne fût dès longtemps une habitude prise. Elle avait mis ses coudes sur la table. Ses yeux erraient comme à la recherche d'un paysage invisible et très lointain. Elle avait l'air parfaitement paisible, mais ses mains jointes tremblaient.

— Expliquez-vous, reprit Marcel Clerabault, je n'aime pas les rébus. Y a-t-il encore quelque chose qui vous manque ici?

— Rien, Dieu merci !

— Alors, pourquoi cet air découragé et cette phrase dont la signification m'échappe ?

Elle continua de regarder au loin, s'obstinant à ne pas répondre. Il fit un geste d'impatience :

— Je crains, ma chère Noémi, que vous ne vous montiez la tête en lisant trop. Les romans ne valent rien pour les jeunes filles.

Elle eut un haussement d'épaules :

— Je n'en lis pas depuis que vous me l'avez reproché, et je ne suis plus une jeune fille.

— Alors?

Leurs yeux, cette fois, venaient de se rencontrer. Tous deux étaient séparés par la table, presque dans la même position et se faisant face. Je ne perdais aucun des mouvemens qui agitaient leurs traits.

Brusquement, le visage de Marcel Clerabault se crispa :

— Je devine, fit-il d'une voix sifflante, vous songez encore à me quitter ?

Elle ne répondit que par un signe vague. On ne pouvait savoir si elle avait voulu dire oui.

— Quelque nouvelle histoire avec cette folle de Nanette! reprit Marcel Clerabault.

Cette fois, elle l'interrompit :

— De grâce, ne soyez pas injuste! Nanette ne m'a rien dit.

— Elle a dû faire, ce qui revient au même !

— Si je vous affirme qu'il n'y a rien eu entre nous, me croirez-vous ?

Les traits de Marcel Clerabault exprimèrent un soulagement:

— Dans ce cas, ce n'est pas sérieux. Je ne vois vraiment pas ce qui pourrait vous pousser à une résolution aussi dangereuse pour vous... qu'inacceptable pour moi.

— Elle est pourtant nécessaire, murmura Mademoiselle d'une voix sourde : je ne m'étonne que d'une chose : c'est que ce soit vous qui ne le compreniez pas.

Elle disait la vérité sans doute, puisque précisément Marcel Clerabault en avait parlé le premier, mais il secoua la tête d'un air ennuyé :

— Toujours du roman ! fit-il entre ses dents, vous ne guérirez jamais...

Elle l'interrompit sèchement :

— Vous ne me demandez pas mes raisons parce que vous les connaissez aussi bien que moi.

— Je vous jure que non.

— Alors, tant pis ! je vais vous les dire. J'avais toujours reculé pour le faire, mais ce soir, il n'est plus temps.

Elle s'était animée. Des soupirs douloureux gonflaient sa gorge. Je m'aperçus brusquement qu'elle pouvait être belle, mais c'était une beauté particulière, sans lien avec la forme du visage et due tout entière à la violence de passion qu'elle décelait. A cette minute, j'aurais dû déjà prévoir quels abîmes cette âme pouvait recouvrir.

En face d'elle, Marcel Clerabault m'apparaissait diminué, tout petit. On aurait dit que son crâne était devenu plus étroit. Les deux lumières mettaient dessus deux points brillans d'inégal éclat et ridicules.

Lentement, Noémi commença :

— Voulez-vous que nous résumions ma situation? Je suis née on ne sait où, de parens dont je ne soupçonne même pas les noms. On m'a baptisée Noémi Pégu. On aurait pu aussi bien me gratifier d'un titre, comme au dernier siècle, et m'appeler de Lespinasse ou La Forêt. Comme il est notoire pourtant que je viens de la rue, on a préféré une désignation qui sentît le ruisseau. Les gens de ma catégorie sont toujours repris dès l'origine par la crasse initiale : tant pis pour eux !... Remercions la Providence : au lieu de mourir sur place, je suis recueillie dans un orphelinat où l'on m'élève, gagnant ma vie dès que mes doigts peuvent tenir une aiguille et avec la perspective, — combien brillante ! — de devenir domestique ou fille de ferme.

Cela me mène jusqu'à dix-huit ans. Allons! reconnaissez qu'au moins jusqu'à cette date, je n'ai pas abusé du romanesque. Je n'ai même connu de l'existence que ses tares. Il y a mille façons de plonger dans la lie. Je ne m'étendrai pas sur celle où je me suis crue noyée. D'ailleurs, cela me paraît aujourd'hui si loin que j'ai presque oublié et que je pardonne...

— Alors, à quoi bon? interrompit Marcel Clerabault.

Elle l'arrêta d'un geste :

— Laissez-moi finir : cela me fait du bien.

Ayant ensuite repris sa position, elle poursuivit :

— Un jour, je suis appelée par la mère supérieure et j'apprends que j'entre dans la maison Clerabault. Qu'y ferai-je? On ne sait trop : fille de chambre, bonne d'enfant, ou femme de charge. Peut-être un peu tout cela, peut-être beaucoup moins. On m'a arrêtée sans me connaître, sur la foi du couvent. Quand on achète un meuble, on se garderait d'en confier le choix à un étranger, mais s'agit-il d'un être humain, il ne vaut pas la peine qu'on se dérange. On avait dit simplement à la supérieure : « Envoyez-moi ce que vous avez de mieux. » Il paraît que je représentais ce mieux rêvé. Je suis donc venue ici. C'était un soir comme celui-ci. Pour me recevoir, on fit moins de frais que pour installer cette horloge. Nanette seule m'accueillit et m'indiqua ma chambre. J'y montai. Je ne vous ai vu que le lendemain...

Elle s'interrompit une seconde. Elle avait cessé de regarder Marcel Clerabault pour se tourner vers moi. On aurait cru vraiment qu'elle me priait de l'aider à revivre ce passé auquel j'étais si étrangère!

Une émotion fit ensuite trembler sa voix : elle reprit, presque pour elle-même :

— Vous étiez alors marié... Ce n'était pas à moi de juger : pourtant, tout de suite, je compris et, sans attendre qu'on me demandât rien, je m'efforçai de tenir le rôle qu'une autre négligeait de remplir. M'y avez-vous encouragé? Je ne m'en souviens pas. Sans que je me rendisse compte moi-même de ce qui s'était passé, je me trouvai un jour avec la charge des clés. Une autre fois, ce furent les cahiers de dépense. Puis j'arrêtai les menus. Quand votre femme s'ennuyait, elle m'appelait pour lui faire la lecture. Elle n'écoutait pas, mais je m'instruisais. J'ai passé ainsi quatre ans qui auraient pu être des années de

paradis, si j'avais su fermer les yeux et ne pas voir. A vingt ans, malheureusement, on manque d'expérience. Je m'irritais devant certains aspects de la vie qui m'étaient révélés. J'avais fini par trop me croire de la maison, et je souffrais... oui, j'ai souffert pour vous... souvent... douloureusement...

Marcel Clerabault ne bougeait plus. Il semblait ennuyé qu'on parlât de son histoire. Les sourcils de Mademoiselle se froncèrent :

— Puis, vous êtes devenu veuf... Mon Dieu! c'était très simple : j'étais un objet utile dans la maison ; pourquoi s'en serait-on débarrassé à cette occasion? Moi-même, si j'avais désiré partir, où serais-je allée? Vous voyez que je ne vous cache rien. Je n'avais pas encore pris racine, ni dépouillé ce détachement des choses qui est le plus clair de l'enseignement du couvent. Si l'on m'avait offert un autre asile, sans doute je vous aurais quitté. Ce n'est qu'après, un peu plus tard, qu'à force de vous voir confiné dans votre chagrin silencieux, et en même temps si solitaire dans la vie, la pitié m'est venue. Alors seulement j'ai commencé de vivre! Ah! vous ne vous doutez pas du bonheur que je vous dois! Pour la première fois, grâce à vous, je savais donc ce que c'est que penser à un autre! C'est une chose singulière que mon bonheur ait été fait ainsi de votre malheur, à vous... Seulement... seulement, c'était trop beau. La maison vivait dans une paix trop profonde. Comment admettre que les faits soient aussi simples et qu'un homme tel que vous accepte les services d'une femme de mon âge sans exiger d'elle autre chose? A certains soirs, d'ailleurs, vous êtes descendu comme aujourd'hui. Je ne vous le reproche pas, certes! Il ne vous déplaisait pas de voir où j'en étais de mon instruction, ni de rompre sans contrainte le long silence de votre journée. Oh! j'ai très bien compris! Ce n'était même pas pour cela que vous veniez, mais surtout parce que j'ai vu le passé!... Quoi qu'il en soit, Nanette s'en est aperçue, elle a parlé. Il y a quinze jours, en me confessant, M. le curé de Saint-Michel m'a laissé entendre que je devais lui cacher une faute grave. Le matin, à la messe, je suis regardée. Vos parens, qui sont vos héritiers, chuchotent de leur côté des histoires, en attendant de crier au scandale. Vous n'avez rien à y perdre : soit, mais moi? Le jour où, sous la poussée de l'opinion, vous aurez dû me congédier, que devenir avec une réputation salie, et dans l'impuissance d'accepter même

l'aide pécuniaire que vous pourriez provisoirement m'offrir? Je serais votre parente : le monde se tairait. Je suis une orpheline recueillie par la charité des sœurs : du même coup, je ne puis être qu'une intrigante ou une coureuse. Vous demandiez mes raisons : les voilà. Je vous défie d'en récuser la valeur. Je dois partir. Je m'en irai d'ici avec le regret de jours que vous avez su rendre si heureux et la pensée que, si j'ai pu monter un peu au-dessus de ma condition, c'est à vous encore que je le dois; mais je m'en irai, dès que j'aurai trouvé la remplaçante que je cherche et qu'il vous faut!

Pendant ce long discours, Marcel Clerabault avait continué de rester immobile, les coudes sur la table. Il semblait écouter ces choses sans surprise. A quoi pensait-il? Avait-il même suivi ce que disait Noémi? Par instant, j'avais eu l'idée qu'il ne songeait peut-être qu'à l'ennui d'un changement d'habitudes dans sa maison. Puis, vers la fin, son visage était devenu de glace. Un tel froid s'en était exhalé que Noémi même s'était mise à parler plus lentement. Enfin, il parut s'apercevoir qu'elle ne parlait plus et sortit de sa torpeur. Une ironie fit grimacer sa bouche.

— Vous raisonnez comme un enfant, dit-il en jetant sur Noémi un regard perçant : je tiens à vous, cela suffit pour que je vous garde.

Une lueur passa dans les yeux de Mademoiselle, mais ce ne fut qu'un éclair.

— Vraiment? murmura-t-elle. Si Nanette vous entendait!...

Il haussa les épaules.

— Laissez donc Nanette en paix : vous comprenez fort bien.

— Non.

Il fit un nouveau geste d'impatience :

— A votre tour, vous désirez des explications? Soit,

Ses bras s'abaissèrent pour se croiser sur la table. Il apparaissait cette fois en pleine lumière, encore différent. Une fatigue démesurée tirait ses traits. Parler devait lui être une souffrance.

— Vous avez deviné très juste : quand je viens ici le soir, c'est avant tout le passé que je cherche, reprit-il d'un ton sourd.

La figure de Mademoiselle se décomposa. Elle allait ouvrir la bouche pour répondre : il l'arrêta d'un geste :

— De grâce, moi aussi, laissez-moi aller jusqu'au bout... Quelle stupeur dans Dijon, si l'on soupçonnait ce que je ressens

et qu'aujourd'hui encore, après trois ans de veuvage, le mari que j'étais, ridicule, dédaigné, malheureux, bafoué, en est encore à pleurer son supplice ! C'est entendu : Rose ne m'a jamais aimé ; elle laissait aller la maison à la diable ; elle était imprudente, écervelée, coquette... Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il est criminel d'enfermer un oiseau dans une cage ? Depuis sa mort, il m'est arrivé souvent de regarder dans la glace l'étrange figure que je fais. Alors je songe que je n'ai pas vieilli, qu'au jour de notre mariage, j'avais déjà ce teint jaune, cette face funèbre de magistrat, et non seulement je pardonne, mais je comprends... C'est quelque chose de monstrueux que, parce qu'il est riche et bien né, parce qu'elle est pauvre et d'origine obscure, un homme laid puisse s'acheter le luxe d'une femme belle !

Mademoiselle eut un sursaut :

— Vous n'avez jamais été laid !

Mais c'était à Marcel Clerabault de ne plus entendre. Emporté par le flot des souvenirs, il poursuivait :

— J'ai commis ce crime ! Elle s'en est vengée... Si peu, vraiment ! que je demeure encore étourdi de mon bonheur, honteux des délices dont j'ai joui et qui ne m'étaient pas dues. Savez-vous que, tout à l'heure, quand vous aviez l'air de me plaindre et de la condamner, j'ai été sur le point de vous chasser? Heureusement, je me suis ressaisi. J'en suis là, en effet, que, morte, je la cherche encore à travers les êtres qui l'ont approchée, parmi les choses qui l'ont regardée vivre. J'ai ainsi des heures de folie où je me heurte au vide, puis d'autres au contraire où je crois entendre de nouveau son pas, et j'imagine alors que son ombre revient, parce qu'elle a découvert enfin ce que cachaient mon air stupide et la maladresse de mon amour. Comprenez-vous maintenant pourquoi je n'admettrai jamais que vous disparaissiez d'ici, vous qu'elle avait prise en affection... Car, elle vous aimait, vous ! et vous n'avez pas l'air de lui en être reconnaissante ! La place que vous avez prise dans cette maison, c'est elle qui vous l'a donnée ! Quand elle allait mourir, c'est vous qu'elle réclamait, et non pas moi ! Vous étiez sa confidente, presque son amie !...

Il eut un geste coupant :

— Vos objections ! Parbleu ! je les savais d'avance ! On dira que vous êtes ma maîtresse : et après ? Qu'est-ce que cela vous

fait, à vous, si je vous garde quand même? Les clabaudages? Vous êtes au-dessus d'eux, j'imagine ! Quant à moi, j'ai prouvé, je pense, à quel point je m'en moque. Quand le fils Clerabault décida d'épouser la fille d'une gantière à façon et la fit entrer à son bras dans cette demeure, je suppose que les ossemens des Clerabault ont dû frémir d'horreur au fond du caveau des ancêtres : pourtant, ai-je hésité? Ainsi, votre intérêt...

— Mon intérêt! répéta Noémi avec une indicible amertume.

— Évidemment! Avons-nous à parler d'autre chose?

Elle s'était dressée à demi, frémissante :

— Je croyais cependant vous avoir montré combien il comptait peu pour moi!

Mais de nouveau Marcel Clerabault n'entendit pas, ou ne vit pas.

— Ne supposez pas d'ailleurs que je veuille attendre pour vous marquer d'une manière efficace ma reconnaissance...

Cette fois, Noémi s'était levée. Un rire nerveux la secouait.

— Ce qui veut dire que vous envisageriez sans effroi une augmentation de gages que je ne demande pas, et qu'à ce prix mon honneur vous paraîtra suffisamment payé!

— Votre honneur! Encore des mots de roman...

Le rire de Noémi s'éteignit, en même temps que celui de Marcel Clerabault s'élevait, sec comme si l'on avait agité des noisettes dans un sac.

— A qui en avez-vous, ce soir, ma pauvre Noémi? Vous savez aussi bien que moi que, pour des raisons diverses, mais également impérieuses, nous sommes rivés l'un à l'autre! Aller ailleurs? Redevenir simple domestique, vous qui avez pris désormais, et grâce à moi, des habitudes de dame et, — ce qui est pis, — une mentalité de bourgeoise? Vous ne passeriez pas vingt-quatre heures derrière vos nouvelles casseroles, sans rêver de suicide!... Regardez donc la vie en face, et tâchons d'en tirer, s'il est possible, un minimum de douleurs. Voici près d'un mois que je sentais venir cette explication et que je l'écartais, sachant d'avance qu'elle n'aboutirait qu'à des constats inutilement pénibles. Vous y avez tenu, vous l'avez. Le meilleur, maintenant, est de l'oublier. Au surplus, ne croyez pas que si je parle raison, je méconnaisse votre affection...

Il laissa passer un temps. Sa voix s'amollit.

— Je sais qu'entre les deux vous aviez fait un choix et que

c'était elle, — votre amie pourtant, — que vous condamniez. Moi non plus, je ne supporterais pas sans déplaisir la perspective d'être privé de vous. Si j'ai parlé un peu durement, n'était-ce pas en somme une façon de vous le prouver ?

Elle écoutait, pétrifiée. Elle avait cet air absent de la bête traquée et qui se heurte à un abîme.

Voyant qu'elle ne répliquait rien, Marcel Clerabault se leva :

— Allons, dit-il, c'est entendu. Nous oublions ce qui s'est dit ce soir. Demain sera comme hier.

Noémi ne put que répéter dans un souffle :

— Demain !...

On sentait que tout autre mot se serait arrêté dans sa gorge, même si elle avait souhaité d'en prononcer un autre.

Marcel Clerabault reprit sa lampe.

— Bonsoir. Allez vous reposer. Vous en avez besoin autant que moi.

Elle redit comme un écho :

— Bonsoir !

Il lui tendit la main. Elle avança la sienne, lentement. Il la sentit glacée.

— Comme vous avez froid ! Prenez garde de prendre mal.

Puis, sans insister plus, il sortit doucement, marchant du même pas feutré qui l'avait annoncé.

Alors, elle demeura longtemps debout, comme il l'avait laissée. Son visage était devenu couleur de cire. Ses yeux fixaient la place qu'il avait occupée tout à l'heure, mais s'ils apercevaient quelque chose, ce devait être au delà du réel, dans l'univers des songes.

Enfin, elle rit ! Les animaux, les choses, tout dans la nature peut pleurer : l'homme seul parvient à rire, et c'est le plus souvent un spectacle terrifiant. Dans ce rire de Noémi Pégu, comment ne pas lire d'avance la destinée qui allait s'accomplir, tant il s'y trouvait de haine et d'amour exaspérés.

— Imbécile !

Elle avait tendu le poing vers la porte. Mais, à faire ce simple geste, son énergie sombra. Je la vis s'effondrer sur une chaise. Elle sanglotait maintenant, tamponnant sa bouche avec un mouchoir pour ne pas troubler le silence. En même temps, des mots entrecoupés lui échappaient. Elle ressemblait à un enfant qui se plaint.

— L'autre !... Ah ! l'autre !... S'il savait à quel point je suis encore sa confidente !

De nouveau, elle jeta :

— L'imbécile !

A ce moment, je sonnai dix heures et demie.

Aussitôt, rappelée au présent, elle se tourna vers moi :

— Toi !... commença-t-elle.

Elle aussi, comme Nanette aurait déjà voulu me chasser !

Un bruit interrompit la phrase. La cloche du dehors venait de retentir violemment. Surprise, Mademoiselle s'arrêta pour l'écouter. Qui pouvait venir à pareille heure ? On se trompait, ou bien ce devait être quelque farce de gamin en train de polissonner sur la place. Mais non : après cinq minutes d'attente vaine, la cloche recommençait.

— Est-ce dehors ? cria la voix de Nanette.

Séchant ses larmes, Mademoiselle répondit :

— Ne l'entendez-vous pas ? Allez voir ce que c'est !

Un quart d'heure s'écoula. Je percevais des allées et venues sans fin dans le corridor et l'escalier. Seul un événement grave pouvait ainsi troubler la maison. Toujours immobile, Mademoiselle écoutait anxieusement.

Nanette enfin parut, en costume de nuit, affolée :

— Mademoiselle, c'est une dame qui couche ici.

— Une dame !

— Monsieur veut qu'on l'installe dans la chambre du fond. Heureusement qu'on a nettoyé mardi, mais il n'y a pas de draps.

Perdue dans ses réflexions, Noémi ne répondait pas. Nanette reprit :

— Mademoiselle a-t-elle entendu ? Il faut des draps.

— Mais enfin, qui est cette femme ? La connaissez-vous ?

— Il paraît que c'est Mme Morcins, la cousine Rose, comme Monsieur l'appelle. Pour les draps...

— Venez, dit brusquement Mademoiselle.

Et ce fut ma première soirée dans la maison. Avant que d'y avoir passé une nuit, je ne doutais déjà plus de la catastrophe.

II

C'est le lendemain que je fis connaissance avec la cousine Rose. La matinée s'était écoulée sans bruit. Rien dans la maison

ne trahissait la présence d'une étrangère. Il semblait au contraire que cette arrivée eût provoqué un calme plus grand. Mes heures tintaient dans le vide. Nanette, comme d'habitude, vaquait à sa cuisine. Mademoiselle n'avait pas paru. Aucun mouvement enfin dans la chambre de Marcel Clerabault.

A dix heures, suivant l'usage, on servit le déjeuner.

Répondant à l'appel de Nanette, Mademoiselle descendit. Elle avait les traits tirés par l'insomnie. Ses yeux, plus mobiles que d'habitude, guettaient les alentours. Ce fut à peine si elle toucha au repas. Quand elle eut terminé, au lieu de se lever en hâte, ainsi qu'elle en avait l'habitude, elle s'attarda, pensive, à regarder Nanette aller et venir. Peut-être désirait-elle lui parler : ce qu'elle avait à dire, cependant, devait être singulièrement délicat, car elle persistait à se taire. Nanette, de son côté, affectait de ne pas soupçonner sa présence.

Soudain la porte s'ouvrit. Je perçus un froufrou de soie, des pas d'oiseau, un parfum de verveine : la cousine Rose entrait...

Je la vois encore distinctement. Elle avait un visage d'un ovale extrêmement pur, des yeux en amande, et, par une singulière fantaisie, portait les cheveux courts séparés par une raie. Quand elle souriait, deux rangs de perles se découvraient entre ses lèvres. Tout en elle était enfantin, matinal. On n'aurait jamais cru qu'elle pût être mariée. On se demandait son âge : seize ans ou vingt-cinq? on pouvait choisir. Au surplus, vous la connaissez aussi. Son portrait est dans la chambre de M. Clerabault. Il serait ressemblant si un portrait était capable de rendre la vie du regard, le geste puéril, cette allure de poupée choyée et toujours en toilette, l'inexprimable enfin qu'est la mobilité d'un visage où nulle pensée ne s'arrête, parce que trop de pensées s'y pressent à la fois et tumultueusement.

Elle s'arrêta au seuil et fronça légèrement ses sourcils noirs. Il était évident qu'elle ne s'était pas attendue à trouver là Mademoiselle. Puis, faisant contre mauvaise fortune bon visage, elle salua Noémi d'un geste gracieux, et allant vers Nanette :

— Voilà, ma bonne Nanette, j'ai voulu vous faire visite. C'est bien le moins, puisque je vous encombre.

Nanette, rouge d'ébahissement, contemplait la cousine Rose, ne sachant que balbutier.

— Oui, je vois, reprenait celle-ci, vous ne vous souvenez plus de m'avoir vue; mais, moi, je ne vous ai pas oubliée.

Rappelez-vous : c'était au mariage de Marcel... Je n'étais encore qu'une petite fille ; alors, on ne me regardait pas. Depuis ce temps, à mon tour je me suis mariée, mais cela ne m'a pas réussi. Vous devez me trouver terriblement vieillie : vous, je vous retrouve pareille, telle que je vous avais laissée... Mon Dieu ! quelle chaleur ici ! Vous n'ouvrez donc jamais la fenêtre ?

— Pas en hiver, bien sûr : on récolterait le coup de la mort !

— Et vous restez dans cette cuisine toute l'année ? C'est effrayant !... Comment respirez-vous ? Moi, chaque fois que je faisais des confitures, j'étais certaine d'avoir une migraine atroce. Je crois que je n'en ferai plus, d'ailleurs... Enfin, l'existence n'est pas gaie pour tout le monde !...

— Je ne me plains pas, bégaya encore Nanette.

Inquiète et ravie, elle dévorait des yeux cette belle dame venue pour causer avec elle. Une telle attention, si peu dans les usages, la bouleversait. Elle reprit :

— Et Madame, naturellement, va rester quelque temps ?

— Oui... je l'ignore... Enfin cela peut durer... Je compte sur Marcel : il est si bon !

Distraitement, la cousine agitait son mouchoir garni de dentelles, pour s'éventer. De nouveau, un parfum de verveine fusa dans l'air, se mêlant à l'odeur âcre des casseroles. Voyant qu'on ne s'occupait pas d'elle, Mademoiselle se leva :

— Si Madame a besoin de quelque chose dans sa chambre ou ailleurs, elle n'aura qu'à me le demander, fit-elle d'une voix sèche.

— Ah ! Mademoiselle ! vous êtes aussi de la maison ! Mille pardons, je ne m'en doutais pas... sans cela...

La cousine Rose s'interrompit. Eut-elle un pressentiment ? Ses jolis yeux s'éteignirent. Son sourire restait en panne. Il lui fallut un effort pour achever :

— Sans cela, je me serais empressée de faire connaissance. Vous vous appelez ?

— Noémi.

— Hé bien ! mademoiselle Noémi, soyez certaine que j'aurai toujours plaisir à vous rencontrer... Allons ! je remonte auprès de Marcel : nous avons tant à causer d'affaires importantes... Bonne santé, Nanette... Mademoiselle...

Mais, au moment de disparaître, elle m'aperçut :

— Ah ! fit-elle, la belle horloge neuve !

Et elle repartit comme elle était venue. Un bruissement de volans tournoyait autour de sa jupe de soie couleur puce : soulevée par le mouvement de l'air, la guimpe en dentelle qui décorait son col avait l'air de battre comme une aile. C'était décidément un oiseau joli, délicieux, déconcertant. Elle n'était plus là qu'on la cherchait encore...

Alors, debout toutes les deux, Noémi et Nanette se regardèrent. Le bon visage de Nanette semblait chauffé par du soleil. Celui de Mademoiselle exprimait au contraire une exaspération farouche. Enfin une phrase siffla :

— Elle ment ! Elle savait qui je suis !

— Oh ! Mademoiselle ! protesta Nanette.

Mais ses yeux ne pouvaient céler leur joie. Elle non plus ne doutait pas que la cousine Rose n'eût résolu d'ignorer Noémi :

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ? reprit celle-ci de la même voix sifflante.

Et Nanette, cette fois, comprit que c'était là cette question qui, depuis le déjeuner, dévorait Mademoiselle. Une nouvelle joie éclaira ses yeux. Dès lors que Marcel n'avait rien dit à cette femme, celle-ci n'en était pas encore au point qu'on pouvait craindre.

— Comment le saurais-je ? fit-elle goguenarde, demandez-le-lui.

— Et elle s'installe ! poursuivait Noémi.

— Elle n'en est pas bien sûre... glissa Nanette.

— Je vous dis qu'elle s'installe !

— En tout cas, elle ne sera pas gênante, et cela ne pourra que distraire Monsieur. Avez-vous remarqué ? Elle s'appelle Rose, comme l'autre... J'avais peur que cela ne le tourmentât : mais je ne le crois plus. Elle est aussi jolie, sans lui ressembler.

— Elle a l'air aussi folle !

— Un air de jeunesse. Ça ne rime à rien et ça fait plaisir.

— Ah ! vous croyez, vous !...

Brusquement Noémi s'arrêta. Qu'allait-elle dire ? et quelle anxiété la troublait pour qu'elle se fût oubliée au point de prendre presque cette domestique pour confidente ?

— En tout cas, reprit-elle s'efforçant de reconquérir son sang-froid, c'est plus de besogne pour vous ; mais, quoi qu'en pense cette dame, j'espère bien que cela ne durera pas. Ne vous tourmentez pas.

— Ce n'est pas moi qui me tourmente, répliqua Nanette d'un ton ambigu.

Et Mademoiselle sortit.

L'après-midi, je la vis passer dans la cour, en chapeau, les mitaines aux mains et tenant son paroissien. Elle se rendait soi-disant à l'église.

— Tiens, murmura Nanette, ce n'est pas samedi pourtant.

Puis je n'entendis plus rien, ou plutôt j'entendis marcher dans la chambre du haut, et je reconnaissais clairement le pas feutré de Marcel Clerabault, escorté par un autre sautillant, celui de la cousine Rose évidemment.

La journée s'écoula sans que Noémi reparût. Celle-ci ne revint qu'après six heures, c'est-à-dire quand le souper commençait.

Elle pénétra directement dans la cuisine ; un air de fête l'enveloppait toute.

— Je vous demande pardon, fit-elle, je suis en retard.

Nanette haussa les épaules.

— Oh ! Mademoiselle n'a pas à se gêner.

Cette prévenance inusitée lui avait fait peur.

Hâtivement, Mademoiselle dévora son potage. Je l'examinais pendant ce temps, et de même que Nanette je sentais qu'un événement était survenu qui l'avait transformée. Elle était partie défaite : elle rentrait chantant le triomphe. A coup sûr, elle venait de vivre une de ces heures où l'âme, après avoir agonisé dans la nuit, se réveille en face d'un soleil levant. Cela se découvrait à ses gestes saccadés : cela s'exhalait d'elle comme un hymne. Il était impossible qu'elle gardât longtemps son secret. A défaut de la voix, son regard l'aurait livré !

Et tout à coup, en effet, elle repoussa l'assiette placée devant elle, se tourna vers Nanette et jeta :

— Hé bien ? cette cousine Rose ?... Je sais, maintenant !

Nanette, immobilisée sur place, attendit sans mot dire. Mademoiselle reprit :

— Elle a un mari, un fils de quatre ans, et elle a lâché le tout pour un amant qu'on ne connaît pas : voilà !

Nanette laissa retomber ses bras :

— Jésus-Dieu !

— Cela court Dijon, tout le monde en parle, c'est le secret de Polichinelle. Elle les a lâchés et vient plaider ici en sépara-

tion, car elle a tous les toupets! Elle réclame son fils!

Elle s'arrêta pour éclater d'un rire terrible, presque semblable à celui qui l'avait saisie la veille, après le départ de Marcel Clerabault. Anéantie, Nanette répéta :

— Jésus-Dieu!

— Et les voilà ses affaires! Comme on ne reçoit pas ces gens-là dans les hôtels convenables, elle s'est dit que M. Clerabault, lui, serait moins dégoûté. Heureusement, quand il saura...

Nanette eut un cri :

— Vous n'allez pas lui dire...

— Ah! non, inutile! Qu'il sorte comme moi cinq minutes, et il sera fixé!

De nouveau Nanette chancelait :

— Et elle a un enfant!

Un coup de timbre, frappé dans la salle à manger, la tira de sa stupeur.

— Mon Dieu! à quoi songez-vous? dit Mademoiselle, allez vite! elle a failli attendre!

Elle riait encore, mais toute seule, cette fois, pour elle-même.

Elle riait d'avoir désormais la certitude que cette cousine Rose ne *pourrait* pas rester. Car ceci était l'évidence : *elle ne le pourrait pas!* A cette époque, en effet, mieux eût valu être lorette que séparée. La femme séparée était une excommuniée en marge de la loi, hors du monde. On n'allait pas chez elle ; on aurait changé de route plutôt que de la saluer.

Cependant une ombre légère passait déjà sur cette ivresse de Mademoiselle. Brusquement une pensée très simple venait de l'effleurer : était-il bien sûr, après tout, que Marcel Clerabault ne fût pas au courant?

Elle l'écarta :

— Impossible! Il ne l'aurait pas acceptée chez lui.

— Pourtant, reprenait la voix, ne se vante-t-il pas d'être au-dessus des préjugés?

Elle secoua la tête :

— Quand il s'agit de lui : pas quand il s'agit des autres!

Elle conclut :

— Si j'ai raison, avant quarante-huit heures, elle sera dehors.

Et comme Nanette rentrait :

— Allons! fit-elle méchamment, j'espère que cette mère modèle n'a pas perdu l'appétit.

Nanette, tremblante, se recueillit, puis brusquement :

— Non, Mademoiselle, je l'ai bien regardée, *ça ne peut pas être vrai.*

— Vous avez l'habitude en effet de ne croire qu'à ce que vous ne voyez pas, repartit sèchement Mademoiselle.

Et ce fut tout pour ce soir-là. Noémi ne revint pas apurer ses comptes. En revanche, vers onze heures, j'aperçus deux lumières qui passaient dans la cour. Marcel Clerabault ramenait la cousine Rose à son appartement. La nuit ensuite couvrit définitivement la maison. Je vis celle-ci s'endormir avec une sérénité d'enfant : on aurait pu croire qu'elle n'abritait que des cœurs paisibles...

Avez-vous songé parfois que la grâce du sommeil est accordée à tout ce qui est, sauf à l'horloge? Je ne me plains pas de la fatigue. Je ne regrette pas les rêves : on rêve aussi tout éveillé. Ce qui est terrible, la nuit, c'est d'être seule à vivre. Alors on nourrit des pensées étranges, déraisonnables. Des peurs insoupçonnées vous font blêmir. On craint aussi d'avoir trop tardé à frapper l'heure, tant la durée du temps semble changée. Quand l'aube approche enfin, on guette sa lumière avec cette angoisse du marcheur harassé qui a vu de loin le gîte promis et désespère de l'atteindre.

Cette fois, contre l'habitude, j'imaginai que tous les habitans de la maison ne cessaient pas de guetter ma sonnerie. Cependant aucun bruit n'aurait permis de justifier cette supposition bizarre. D'ailleurs, pourquoi ne pas dormir cette nuit-là, comme les autres? Revenu dans sa chambre, Marcel Clerabault s'était couché. La chandelle de la cousine Rose avait été soufflée un quart d'heure après qu'il avait retraversé la cour. Nanette se vantait d'un sommeil à défier les plus violens orages. Quant à Mademoiselle, ne l'avais-je pas vue partir heureuse?

Pourtant, non, j'étais sûre que personne ne reposait. Ah! l'on donnerait beaucoup à certains momens pour être le miroir et pénétrer la pensée des hommes! Donc, je savais, j'étais certaine que toute la maison était remplie de pensées anxieuses. Je les sentais rôder. Je n'aurais pu dire ce qu'elles étaient, mais je les voyais passer, tels des fantômes.

Je ne me trompais pas.

Dès quatre heures, je distinguai le pas de Nanette. Chassée par l'insomnie, elle descendait une heure plus tôt que de coutume. Elle vint directement à la cuisine, s'y promena un instant, enfin, par habitude plutôt que par nécessité, s'occupa d'allumer son feu.

A peine avait-elle commencé qu'un nouveau pas se fit entendre. Cette fois quelqu'un se promenait dans la cour. Même on approchait de la fenêtre. Une tête se montra derrière le carreau inspectant les aîtres, puis un coup léger fut frappé.

— Est-ce toi, Nanette?

Effrayée, Nanette lâcha son fourneau, courut à la croisée :

— Monsieur!

— Tais-toi : ouvre la porte.

— Aller dans la cour, à cette heure, par un temps pareil!

Déjà elle se précipitait vers la porte-fenêtre, tournait la clé.

— Ne fais pas de bruit, dit Marcel Clerabault.

Il était en costume de nuit, la tête emmaillotée dans un foulard de coton rouge parsemé d'arabesques noires. Il n'avait passé qu'un simple caleçon de tricot. Ainsi vêtu, la figure bouffie, il paraissait grotesque, très vilain.

Il s'assit tout de suite près du fourneau.

— Qu'est-ce que tu fais, si tôt? demanda-t-il.

Nanette secoua les épaules d'un air bourru :

— Au moins, je reste dedans, tandis que vous...

— Moi, j'avais perçu du bruit, je me suis demandé ce que c'était, et m'étant levé...

Il s'interrompit :

— C'est bon, le feu...

— Chauffez-vous... d'ailleurs, vous devriez aller vous recoucher.

— C'est entendu, j'y vais, mais auparavant...

Marcel Clerabault s'arrêta encore, comme pour respirer plus à l'aise. Il reprit :

— Tu as eu raison de te lever. J'avais à te parler tranquillement. Dans la journée, ce n'aurait pas été aussi commode.

— A qui la faute? murmura Nanette entre ses dents.

Marcel Clerabault fit un geste d'impatience.

— Ne perdons pas de temps, cela vaudra mieux... Sais-tu où demeure M. Tiphaine?

— Tiphaine?...

— Oui, le juge... Au surplus, peu importe. C'est rue du Petit-Potet. Le premier venu t'indiquera la maison. Voici une lettre à lui porter.

Il la tirait de sa chemise et la tendait, preuve évidente qu'il avait menti tout à l'heure en assurant qu'il venait par hasard. Certainement, il avait guetté l'arrivée de Nanette.

— C'est tout? interrogea celle-ci.

— Oui... ou plutôt, suis-moi bien... J'en aurai d'autres probablement à faire parvenir à la même adresse. Je te les donnerai quand il faudra. Toutefois, pour celle-ci, comme pour les suivantes, je tiendrais à ce que tu fusses la seule à savoir que je les envoie. Comprends-tu?

Une joie mal réprimée éclaira le visage de Nanette.

— Rapport à Mademoiselle? demanda-t-elle.

— Si tu le veux : d'une manière générale, à cause de tout le monde.

— C'est bon, donnez... tout sera remis comme vous le désirez.

Elle s'empara du pli et le glissa dans son tablier. Ils se souriaient.

Que d'impressions diverses troublent le cerveau des hommes, même aux heures où les soucis les accablent! Je suis sûre qu'à ce moment, Nanette revoyait Marcel Clerabault en robe courte, trottinant sous sa garde dans les allées du Parc. De son côté, celui-ci devait sentir passer sur lui, telle une brise fraîche, le souvenir de ce dévouement nourri par les années.

— Tu es une brave femme, murmura-t-il soudain, d'une voix que je ne lui connaissais pas.

C'était, cette fois, une voix chaude, enveloppante, câline. Elle faisait un contraste navrant avec l'accoutrement de celui qui parlait.

— Vous savez bien que je fais ce que je peux, repartit Nanette; même quand je vous tourmente, c'est toujours pour vous épargner du souci.

Il ne répondit rien. Il semblait plongé dans ses pensées.

Elle reprit :

— Et puisqu'on est tranquille, j'ai, moi aussi, bien envie de parler... Depuis le temps que ça me travaille!...

— A quoi bon? fit Marcel Clerabault d'un ton bas.

— Si! la première fois, quand vous avez épousé Rose, c'était

vous qui le vouliez et pour votre plaisir : je n'avais rien à dire, tandis que, maintenant...

Elle hésitait, cherchant des mots qui résumassent son long souci, sans pourtant blesser. Si souvent, depuis une année, elle avait espéré cette heure! Ne lui était-il pas arrivé, à maintes reprises déjà, d'enlever son tablier, de monter jusqu'à la porte de Marcel, puis, vaincue par la crainte de l'accueil qui suivrait, de redescendre sans être entrée! Et voici que l'occasion se présentait, unique. Nulle présence à redouter : auprès d'eux, j'étais la seule chose qui eût l'air de vivre, témoin muet et qu'elle aurait découvert bienveillant, si elle avait su regarder!

— Maintenant, voyez-vous, c'est très différent. C'est elle qui vous veut, et j'ai si peur qu'à force de vouloir, le chasseur ne force le gibier! Oh! pour sûr! elle est férue de vous. Cela se voit à des signes qui ne trompent pas une vieille femme de mon espèce : elle l'a même été du premier jour qu'elle vous a vu : mais, alors, elle savait bien que le gâteau ne pouvait être pour elle. C'est seulement depuis la mort de Rose...

Elle disait « Rose » tout court, tandis qu'elle n'osait plus, en sa présence, appeler Marcel Clerabault par son nom de baptême.

— Ah! depuis cette mort, la route est libre, et c'est cela qui grise! quand on a comme elle le goût des hauteurs et, par-dessus le marché, le goût d'un homme! Chaque jour, quand elle s'imagine que je ne fais pas attention à elle, je vois, rien qu'à son air, les progrès qu'elle a faits. Lorsqu'elle examine la vaisselle, ma cuisine, quels regards! On dirait qu'elle les guette. Elle semble dire : « Il n'est pas possible que tout cela ne soit pas un jour à moi! » Coucher dans le lit des Clerabault! Elle n'y songe pas! Si encore elle était jolie! rien que rouée... Par exemple, comme elle vous prend! Comme elle nourrit votre chagrin, pour que vous restiez toujours seul... avec elle! Tant que vous l'écouterez, elle fera le vide autour de vous. Si vous aviez simplement vu son état parce que la cousine Rose va demeurer quelque temps, vous vous douteriez...

Marcel Clerabault, qui avait laissé couler le flot, dit encore d'un air las :

— Je ne doute pas : je sais très bien qu'elle m'aime, et qu'elle veut m'épouser : mais qu'est-ce que cela peut te faire, du moment que je ne l'épouserai pas?

Nanette hocha la tête :

— On dit cela, on le croit... puis un jour vient, l'occasion...

— Non.

— Bien vrai ?

— Pas plus tard qu'avant-hier, ici même, je le lui ai dit, et elle a compris.

Nanette ferma les yeux. Elle avait envie d'embrasser son petiot pour cette parole de salut.

— Alors, dit-elle simplement, tu ne m'en veux pas?

Faute de l'embrasser, elle était revenue au tutoiement des jours lointains.

— Tu es bien toujours la même, soupira Marcel Clerabault : tu n'as jamais pu te faire à l'idée que j'avais plus de six ans.

Ils se turent.

Soudain Nanette approcha vivement de la fenêtre.

— Ah! j'ai eu peur en voyant de la lumière. Je craignais que ce ne fût *elle*.

— Une lumière?

— C'est dans la chambre de la cousine.

Ainsi la cousine Rose était debout. Quelles inquiétudes avaient pu réveiller l'oiseau dans son nid?

Revenue près du fourneau, Nanette fourgonna le foyer, puis, obéissant tout à coup au désir de profiter de cette heure unique :

— Est-ce que la lettre est pour elle? fit-elle d'un air ambigu.

— Comme tu dis cela! Pourquoi?

— C'est qu'à en croire Mademoiselle...

Marcel Clerabault se redressa vivement :

— Qu'est-ce qu'on t'a raconté?

— Il paraît que ce serait une mauvaise femme : elle a quitté son enfant pour un amant.

— C'est faux.

— Alors, elle n'est pas séparée ?

Marcel Clerabault eut un sourire énervé :

— Peste! te voilà bien au fait!... Mais comme je le prévoyais justement, je voulais te dire encore... C'est d'ailleurs une brève histoire. Rose... elle s'appelle Rose aussi!... Rose, effectivement vient pour plaider en séparation. On l'a mariée à seize ans, sans la consulter, avec un ivrogne et une brute. Imagines-tu cette petite chose frêle, ce joujou délicat mis entre les griffes d'un homme de cinquante ans fêtard et gangrené? Partout ailleurs, cela relèverait des assises, mais, dans la famille, cela ne

compte pas. Le ménage ainsi assorti a duré ce qu'il a pu. Un jour, lasse de mauvais traitemens, elle s'est enfuie, mais elle a laissé là-bas la seule passion sérieuse qu'elle ait au monde : son fils. Pour le ravoir, il faut que les juges interviennent. Nous plaiderons. Voilà !

Ébranlée, Nanette examinait Marcel Clerabault.

— Et l'amant? dit-elle enfin.

— Il n'y en a jamais eu.

— Est-ce bien sûr ?

— Mais, malheureuse, il suffit de la regarder : elle n'a jamais aimé que l'enfant !

— Je pourrai, en conscience...

Marcel Clerabault se leva :

— Tu le peux.

Il repartait, ayant dit sans doute tout ce qu'il souhaitait, l'air content. Qui sait si la pensée de rendre service à la cousine Rose ne lui donnait pas aussi du plaisir ?

En passant, il jeta un coup d'œil vers la chambre de celle-ci. De la lumière continuait d'y briller, et cette lueur menue donnait à la cour solitaire une vie inaccoutumée. Marcel Clerabault eut l'intuition que la maison lui souriait, et sourit. Au lieu de quitter la cuisine, il se tourna encore vers Nanette :

— Je suis sûr qu'elle pense à lui. On n'imagine pas l'intensité que peut prendre une passion unique chez ces êtres frêles : si elle ne l'obtenait pas, elle serait capable d'en mourir !

— Oh ! monsieur ! elle est bien trop jolie, répliqua Nanette définitivement conquise.

— C'est vrai qu'elle est jolie, répéta Marcel Clerabault, presque aussi jolie que l'autre... Mais si différente ! Allons ! je vais me recoucher. Je n'avais pas dormi. Je suis très las...

Nanette l'escorta jusqu'à la porte :

— Oui, vous aurez raison, reposez-vous et comptez sur moi.

Elle écouta ensuite le pas de Marcel Clerabault qui remontait vers sa chambre. Quand il s'éteignit, elle revint près de la croisée, s'assit et, regardant à son tour la lumière qui luisait chez la cousine Rose, tomba dans une longue rêverie.

— Comme il s'en occupe ! murmura-t-elle.

Peut-être revoyait-elle la délicieuse apparition venue la veille, dans la cuisine ; peut-être encore songeait-elle à cet enfant dont Tiphaine devait décider le sort et qui, sans doute,

était pareil au Marcel d'autrefois. Mais sa coiffe oscilla. Peu à peu le sommeil descendait sur elle, d'un vol furtif. Elle soupira. Ses paupières battirent. Puis, ce fut un silence profond, et j'eus la sensation que personne n'était plus là. Tout dormait.

Oui, tout était retombé dans le calme coutumier, dans la muette agonie de la nuit, et pourtant le jour venait, un jour d'hiver au ton froid, dont le ciel ne s'aperçoit pas.

De nouveau, j'étais seule à vivre dans la maison. Sans mes battemens réguliers on aurait pu se croire au fond d'un sépulcre. Mon Dieu! les hommes soupçonnent-ils quelles pensées nous bouleversent à ces minutes de solitude absolue? Tandis que mon balancier allait et venait, je me faisais l'effet, ce matin-là, d'un oiseau entré par mégarde dans une chambre et qui s'affole, allant d'une glace à l'autre heurter ses pauvres ailes, sans jamais trouver l'issue.

C'est probablement aussi parce que le temps, pour moi, est toujours d'une valeur égale que je juge mieux des événemens. Ce que j'avais entendu depuis la veille n'avait fait qu'accroître mon anxiété. Que voulait Marcel Clerabault tenant à Noémi et se cachant d'elle? Nanette, par vengeance, songeait-elle à jeter la cousine Rose dans les bras de son maître? Et quels projets atroces Noémi pouvait-elle nourrir contre cette dernière, venue en trouble-fête à travers son beau rêve?

Mais tout dormait, je vous l'ai dit. Pareil à ces gros cylindres qui écrasent les cailloux sur une route, le sommeil à ce moment faisait rentrer dans les âmes toutes les aspérités de la haine; au réveil seulement, on s'en apercevrait à la dureté plus grande.

Cinq heures... Cinq heures et demie... Six heures... Soudain les cloches qui sonnent. C'est l'angelus à Saint-Michel. Allons! éveillez-vous, Nanette! rallumez ce feu qui s'est éteint: le jour est levé.

Le jour!... A peine si une clarté blafarde frissonne à travers les carreaux. Cela ressemble à un reflet de la neige tombée ces jours derniers. Et c'est si triste! si glacial! dans cette cuisine, avec ce fond de cour pour paysage!

Il y a des choses heureuses, le miroir par exemple, qui presque toujours reflète du soleil; d'autres voient des arbres, les nuages... Moi, dans ce coin sombre je n'ai jamais pu qu'*écouter* l'aube!

Elle a d'ailleurs des bruits bien à elle, des bruits ouatés,

mystérieux, et qui vous suggèrent l'envie de chanter, même si l'on a le cœur serré! Ce matin-là, j'entendis ainsi la ville s'éveiller...

C'est presque toujours la girouette qui commence parce que l'air chauffé sort le premier de sa torpeur et court aussitôt le long des rues. Puis viennent des souffles, des sons amortis, comme si, dans le lointain, chaque demeure arrachée à son somme s'étirait au fond d'une alcôve bien fermée. Alors se lèvent aussi les bruits des vivans, isolés, — quelquefois un sabot qui fait crier le pavé, un juron de chiffonnier qui a mal culbuté sa hotte, un aboi de chien, un hennissement... A mesure, la lumière croît. Elle se coule subrepticement vers les creux, semble caresser la pénombre, afin d'obtenir qu'elle s'éloigne. Enfin, brusquement, sans qu'on sache à quel instant précis, on voit clair!...

J'aperçus ainsi Nanette définitivement réveillée, qui installait une casserole d'eau sur le feu, non sans avoir au préalable vérifié avec soin que la lettre pour M. Tiphaine était bien dans la poche de sa robe.

Je distinguai ensuite le pas décidé de Mademoiselle; elle traversait la cour se rendant comme d'habitude à la première messe.

Après ce passage, une croisée grinça: la cousine Rose, certainement qui, ayant soufflé sa chandelle, examinait avant de se recoucher la couleur du temps... Quelle idée passa dans la tête de Nanette? Soudain, je la vis faire des signes et se précipiter vers la cour. Un chuchotement suivit. On parlait presque à voix basse. Cependant quelques phrases me parviennent entières.

— S'il est à Brazey, c'est peut-être facile d'avoir de ses nouvelles!

— Mon Dieu! Nanette, vous êtes adorable, mais comment ferez-vous?

— J'ai une amie au marché. Elle vient de Brazey, chaque mercredi et chaque samedi.

Encore des exclamations, et Nanette reparaît en coup de vent, un sourire de triomphe sous ses moustaches. A la volée, elle jette son tablier, raffermit son bonnet, tâte ses clés. Avant de partir, elle se tourne vers moi, semble me défier:

— C'est pardieu vrai, me lance-t-elle, elle adore son petit et je lui en aurai des nouvelles!

Quoi ! Nanette ! Vous n'aviez pas cru Marcel ? Il a fallu que vous vissiez par vous-même en interrogeant la cousine Rose ? Maintenant, c'est deux commissions dont vous voici chargée : porter la lettre et courir au marché, afin de remplir votre promesse. Or vous avez oublié de me bien regarder : voyez comme le temps passe : je vais sonner la demie !

— Dépêchons-nous !

Elle s'enfuit.

Quand elle revint, Mademoiselle attendait à la cuisine.

— Huit heures bientôt, Nanette, et rien n'est encore prêt.

— Dame ! j'ai fait comme Mademoiselle, je reviens de la messe.

— Je ne vous y ai pas aperçue.

— Mademoiselle ne voit pas tout.

— En revanche, j'entends...

On entendait en effet une voix de clochette flûtée qui chantait :

Il était une bergère
Et ron ron petit patapon
Il était une bergère...

Les notes en s'envolant avaient l'air de dessiner la ronde. Elles s'échappaient à travers la cour comme des écoliers sortant d'une classe. Pour célébrer sa chance, la cousine Rose n'avait trouvé que cette chanson d'enfant.

— Et elle a planté là son fils ! dit Mademoiselle.

Une joie perfide éclairait ses yeux sombres. Il lui semblait impossible que Marcel Clerabault n'entendît pas aussi. Cette écervelée, pour se perdre, n'aurait pas besoin qu'on l'aidât !

— Elle compte peut-être qu'une bonne âme va lui en donner des nouvelles !

Nanette riait aussi, mais du bout des lèvres, déjà plus récompensée par cette chanson que si la cousine Rose l'avait embrassée.

Mademoiselle, inquiétée par cette façon d'accueillir sa remarque, fronça les sourcils. Cette fille, par hasard, en aurait-elle appris plus qu'elle ne disait ?

— C'est compter sans les juges, reprit-elle d'un ton sec.

Mais, cette fois, je fus seule à répondre. Sans me soucier de la chanson, je m'étais mise à sonner...

Le prologue du drame était joué.

III

L'entr'acte dura trois semaines : trois semaines où l'on ne vit rien, où tout avait repris sa marche accoutumée. Pendant cette période, on aurait cru la maison enfouie dans un sommeil agité par des rêves, ses habitans transformés en somnambules. Aucun mot, sinon par nécessité, quand les besoins de la vie journalière ne permettaient plus de se taire. Une régularité de couvent. Chacun se levait, sortait, se couchait aux mêmes heures. Moi-même, j'imaginais être enfermée au fond d'un tiroir en compagnie de paquets étiquetés et qui, utilisés chaque jour, chaque jour aussi sont remis soigneusement à leur place.

Pourtant, comment ne pas reconnaître dans cette paix je ne sais quoi d'artificiel et un air de volonté tel qu'à chaque minute on attendait un éclat? Si tout se passait suivant la règle, il était clair que certaines choses qui avaient existé, n'existaient plus. Telles des intermittences dans un cœur malade, des arrêts brusques interrompaient le cycle des occupations normales. Cette existence unie était pleine de soubresauts dont personne ne semblait se douter, parce que personne ne se souciait de les remarquer.

Il faut une longue expérience pour se convaincre que l'essentiel réside précisément dans ce que l'on ne voit pas. Ce n'est donc que plus tard, beaucoup plus tard, que j'ai compris. A ce moment, n'apercevant rien ou presque rien, je ne me doutais pas que ce rien forgeait l'avenir.

De l'extérieur, voici à peu près ce qui frappait des yeux nouveaux comme l'étaient les miens...

Nanette d'abord. Une Nanette pas tout à fait la même, affectant avec Mademoiselle une politesse inaccoutumée, ayant évidemment suspendu les hostilités, mais aussi qui gardait sous ses moustaches un petit air de supériorité agressif.

Fréquemment, durant cette période, il lui arriva d'oublier en cours de sortie une ou deux commissions essentielles. A peine rentrée, elle s'en apercevait, geignait sur son manque de mémoire.

— Est-ce que vous êtes malade? interrogeait Mademoiselle, impatientée par ces absences qu'elle attribuait à la vieillesse.

— Non, mais je ne sais ce qui me prend. Par momens, je

me sens tout étourdie, murmurait Nanette d'un ton ambigu.

— C'est bon : reposez-vous. J'irai à votre place.

— Jamais de la vie! répliquait vivement Nanette. En y retournant, je veux me punir. Peut-être ensuite parviendrai-je à mieux me souvenir.

Et elle repartait aussitôt.

D'autres fois, elle rentrait avec de longs retards dont elle s'excusait à peine. Les jours de marché enfin, au lieu d'attendre Mademoiselle suivant la coutume, elle sortait de grand matin. A son retour, elle rencontrait souvent la cousine Rose.

A côté de Nanette, Mademoiselle plus silencieuse que jamais, la face close comme une armoire, ne faisant d'ailleurs aucune allusion au prolongement inattendu du séjour de la cousine dans la maison.

Au début, cinq ou six jours de suite, je la vis revenir le soir à la cuisine. Elle arrivait avec son livre de comptes, tirait du placard la plume et l'encrier, puis s'installait face à la porte, guettait les bruits du dehors. Elle demeurait ainsi près d'une heure, perdue dans ses songes, parfois les yeux fermés, puis tout à coup se décidait à tracer rapidement une page de chiffres et s'en allait. Un soir, elle ne descendit pas. Elle ne revint plus, et ce fut là tout le changement apparent survenu dans sa vie.

Marcel Clerabault, lui, était devenu invisible. Il n'accompagnait jamais la cousine Rose, ne quittait que rarement son appartement, et toujours quand celle-ci était sortie.

Je ne l'entrevis qu'une fois : le temps pour lui d'entre-bâiller la porte, de s'assurer que Nanette était seule et de lui glisser une lettre. Précisément, une heure après, Nanette fut victime d'une de ces défaillances de mémoire qui inquiétaient Mademoiselle. J'appris ainsi à compter les missives adressées à M. le juge Tiphaine et pus constater que, vers la fin de la deuxième semaine, le nombre s'en accrut notablement.

La cousine Rose, enfin, ne chantait plus. Enfermée dans la chambre de Marcel Clerabault, sortant à peine pour de courtes promenades, elle ne faisait aucun bruit. Vraiment, j'aurais pu m'imaginer qu'elle n'était plus là. Un jour, cependant, elle parut à la fenêtre de la cuisine, affolée, cherchant des yeux Nanette qui lisait auprès de moi.

— Hé bien? demanda-t-elle, avez-vous imaginé quelque chose?

Et comme Nanette ne répondait pas aussitôt :

— Ah! ma bonne Nanette, je crois que je deviendrai folle : jamais je n'attendrai jusqu'à samedi.

Nanette alla vers elle. Son vieux visage se pencha maternellement par-dessus le chambranle vers celui de la cousine Rose que je devinais en pleurs :

— Voyons, madame, pour une rougeole! Vous n'allez pas vous mettre la cervelle à l'envers! Ça n'est méchant qu'avec les grandes personnes, mais les enfans s'en moquent!

Désespérée, la cousine Rose reprit :

— Nanette! je vous en conjure! tâchez de m'avoir des nouvelles avant samedi, il le faut. Le médecin peut-être pourra vous renseigner... C'est affreux : ne pas même savoir si ce petit a beaucoup de fièvre! Je suis morte d'anxiété et tout me manque à la fois. Jusqu'à mon mari qui a inventé des horreurs! on m'accuse maintenant de choses que Marcel ne veut pas me répéter... Tenez, il y a des heures où je me demande si lui-même ne doute pas quelquefois...

— Lui! Allons donc! moins que tout autre!

Et Nanette, prenant presque Mme Rose dans ses bras, ajouta :

— Je vous jure que, même si c'était vrai, il refuserait d'y croire!

Mais un bruit insolite les interrompit :

— Prenez garde! quelqu'un...

— Je me sauve. Alors, pour les nouvelles?

— Promis.

C'était une fausse alerte, mais la cousine Rose avait disparu. Si bref qu'eût été ce dialogue, il m'apprit donc que Nanette, les jours de marché, tenait ses promesses. Je savais aussi que si Mme Rose ne chantait plus, c'est que son fils était malade et que le procès traînait.

Tel était l'extérieur.

Moi-même, lasse de n'être plus regardée, vaguement inquiète, je m'efforçais pour me distraire de causer avec les autres meubles. La nuit, je les interrogeais, mais en vain. Ils se montraient d'autant plus discrets que j'étais nouvellement arrivée.

Cependant, même des apparences aussi unies, une telle continuité dans la paix succédant aux menaces d'orage qui m'avaient effrayée, la simple logique enfin auraient dû m'avertir de l'existence de courans profonds. Que Mademoiselle soit

venue attendre le soir Marcel Clerabault, puis ait renoncé à cette attente; que Nanette fût restée fidèle correspondante de M. le juge Tiphaine, et renseignât la cousine Rose sur le sort de son fils, cela ne prouvait-il pas qu'aucun des êtres demeurés là n'avait renoncé à suivre son chemin? Le fleuve roulait toujours son flot, mais souterrainement : marche cachée, d'autant plus redoutable qu'elle mine le sol sans qu'on l'entende!

En effet, tandis que s'écoulaient ces journées quiètes, toutes ces âmes, fermentant dans le vide, se cherchaient elles-mêmes, et choisissaient la route fatale qui devait les conduire à l'abîme. Il en est de l'homme tout autrement que des choses. Nous, au moins, savons ce que nous sommes, d'où nous venons, pourquoi nous sommes faites. L'homme, lui, s'ignore absolument. Non seulement il ne soupçonne pas son origine et doute de sa destinée, mais le présent lui échappe. Viennent les heures troubles, il s'épuise à se diriger à travers un torrent de pensées contradictoires. Il cherche encore son chemin qu'il roule, emporté par le courant des faits, entraînant avec lui tout ce qui l'approche, à la fois inconscient du sort qui l'attend, et lourd de la destinée d'autrui. Si j'avais su lire à ce moment, j'aurais vu non pas le tableau que je viens de vous rendre, mais un autre déjà tragique, et que voici.

Attachée à Mme Rose et détestant Mademoiselle, Nanette ne rêvait plus que d'une aventure imprévue qui rapprocherait les deux cousins et chasserait Noémi. Elle, si honnête pourtant, ne réfléchissait pas à ce qu'une telle combinaison avait de suspect ou d'inquiétant.

De leur côté, Marcel Clerabault et Mme Rose, à force de préparer ensemble le procès, peut-être aussi et plus simplement parce qu'elle était jolie et lui sevré depuis longtemps d'une présence de femme, éprouvaient un plaisir sournois à prolonger leur tête-à-tête. Ni l'un ni l'autre ne savaient encore quel péril ils couraient en s'abandonnant au charme de pareilles réunions. Tous deux se seraient refusés à s'en passer. Ils ne s'apercevaient pas d'ailleurs que chaque minute de leur intimité était surveillée, et que Mademoiselle était autour d'eux, *regardant*. Les amoureux sont aveugles : seuls, ceux que le désespoir a touchés de son aile, deviennent clairvoyans.

Parce qu'elle était désespérée, Mademoiselle enfin était devenue le témoin auquel rien n'échappe. Mieux qu'eux-

mêmes, elle *savait* et *sachant* continuait de *regarder* sans trêve.

Mon Dieu ! je voudrais vous faire comprendre ce que ces trois mots peuvent résumer d'effroyable ; à quelles tortures, à quels cris de révolte, à quels besoins de vengeance ils peuvent correspondre !

Imaginez une femme qui, durant huit années, a souhaité passionnément d'être aimée par un homme dont tout la séparait, situation, fortune, habitudes, éducation... Il est entendu que cette femme adore cet homme pour lui-même, que si, plus tard, elle a désiré aussi devenir riche et considérée, c'est uniquement pour diminuer les distances et lui permettre de réaliser son rêve. Il est entendu encore que cette femme n'est pas malhonnête, ni méchante, au sens précis de ces mots; que son amour même, à défaut de morale, la préserverait de toute rébellion contre l'ordre social établi. Non, elle n'est qu'une femme passionnée comme la plupart, sans penchant déterminé pour le bien ni pour le mal. Elle est même très pieuse ; elle croit en Dieu ; elle pratique la religion avec minutie et sans esprit de critique... Supposez maintenant que, par un jeu du hasard, cette femme ait vu peu à peu l'homme qu'elle adore se rapprocher d'elle, qu'elle ait pu se croire même à la veille du triomphe, puis que, tout à coup, par un autre jeu du hasard, parce qu'une étrangère passe, — qui aurait pu ne pas venir, qui pourrait ne pas rester, — elle voie l'abîme se reformer et l'homme pour qui elle vit, s'éloigner d'elle !

Je m'exprime encore mal.

Le supplice de Mademoiselle était plus raffiné, car, dès le premier jour, et depuis, sans arrêt, avec la clairvoyance que donne la jalousie, elle avait pressenti ce qui allait arriver. Alors que ni Marcel Clerabault ni la cousine Rose ne soupçonnaient encore la passion qui les minait, Mademoiselle l'avait déjà lue dans leurs yeux. Elle savait avant eux-mêmes, mieux qu'eux, à quel point ils en étaient. Elle dosait leur amour. Chaque matin, elle pouvait se dire : « Aujourd'hui, il y a cela de plus qu'hier. » Elle se le disait, elle était certaine de ne pas se tromper, elle en mourait de désespoir, et elle devait se taire !

Je ne m'étonne plus si, durant ce temps où rien ne semblait se passer, j'étais surtout frappée par le silence de la maison : ce n'était pas la maison qui se taisait, c'était Mademoiselle ! Ce silence projetait autour de lui une contagion de peur. En

élevant la voix, on avait la certitude de troubler on ne savait où, mais tout près, un être qui se mourait de ne pouvoir parler !

Était-ce bien vrai, pourtant ? Était-il possible que Marcel Clerabault, qui gardait Mademoiselle parce qu'elle incarnait le souvenir d'une femme aimée follement, était-il possible qu'un pareil homme, rude, méthodique, averti, se laissât prendre aux charmes d'un oiseau joli, mais sans cervelle, de passé douteux et plus désireux de ravoir son enfant que de courir à nouveau les mauvaises fortunes de l'amour?

Cette question, Mademoiselle avait dû se la poser mille fois: toujours, la même réponse était venue.

Certes, une autre femme aurait tenté sciemment la conquête de Marcel Clerabault : il l'aurait chassée ! Mais celle-là! ne disant mot, toujours occupée d'autre chose et si loin de l'amour; celle-là, agissant à toute heure, sans même en avoir conscience, par son air évaporé qui rappelait *l'autre*, son nom identique à celui de *l'autre*, sa joliesse différente de *l'autre* et pourtant si voisine!... Ah! celle-là n'avait qu'à être présente pour rallumer à son profit l'incendie des souvenirs: Marcel Clerabault ne pouvait pas ne pas l'aimer! Comment d'ailleurs se défendre contre un péril qu'on ignore? Il aurait fallu, pour arrêter Marcel Clerabault, qu'il vît clair en lui-même : or tout, dans la cousine Rose, contribuait à l'aveugler; son passé même était un attrait, prétexte à forfanteries philosophiques pour un homme se piquant de libéralisme et qui, au surplus, ne s'y trouvait pas intéressé.

Cependant, si le danger ne tenait qu'à l'ignorance de Marcel Clerabault, pourquoi ne pas parler?

Parler... soit, mais de quel droit? où ? quand? Depuis que la cousine Rose était venue, Marcel Clerabault ignorait Mademoiselle. Jadis, presque chaque soir, il descendait à la cuisine : il n'y venait plus. Dans la journée, il n'était jamais seul. L'occasion serait-elle venue, que dire? Pouvait-on définir cet inexprimable qui faisait la certitude de Noémi Pégu?

Elle imaginait Marcel Clerabault l'écoutant. Quels regards d'ironie scandant chaque mot qu'elle prononcerait, puis peut-être pour unique réponse, ce mot qu'elle redoutait plus que tout :

— Restez à votre place!

A sa place, c'est-à-dire à une place de servante gagée, quand

on a cru devenir la maîtresse! Non, elle ne parlerait pas!

Alors, entreprendre la cousine Rose?... Cela semblait acceptable à première vue. Au fond, n'était-ce pas une inconsciente? Elle n'agissait que guidée par son instinct de femme, courant comme l'alouette au premier rayon du miroir et prête à fuir aussi au premier coup de fusil. Allons! il fallait s'adresser à celle-ci, l'obliger à partir, au besoin en l'effrayant...

Mais aussitôt une objection surgissait : si, dans son émoi, la cousine Rose allait droit à Marcel Clerabault pour demander conseil?... Et de nouveau l'issue se fermait : Mademoiselle se retrouvait murée dans ce caveau de silence dont elle avait cru un instant pouvoir s'évader, mais qui la tenait bien prisonnière, ivre d'impuissance et de chagrin.

Avez-vous compris, cette fois, que lorsqu'on regarde, comme regardait Mademoiselle, tout devient possible, la colère, la folie, la haine, le meurtre?

Pourtant, il faut rendre justice à chacun. Si cette âme était labourée à vif, je ne crois pas qu'il y ait poussé à ce moment autre chose que des fleurs de désespoir. Mademoiselle souffrait trop pour avoir encore une volonté réfléchie de libération. On prétend que toutes les résolutions tragiques sont conçues dans le délire. Ce délire, si c'en est un, est souverainement lucide. Il faut, pour faire un choix et surtout s'arrêter à certaines solutions, avoir la perception aiguë de la valeur relative des faits. Mademoiselle ne percevait encore que sa propre souffrance. Elle en était au premier degré, c'est-à-dire à cette heure où, faute de réfléchir, toutes les imprudences paraissent naturelles, où après avoir répété cent fois : « J'aurais tort d'agir ainsi, » on oublie ses belles résolutions et l'on perd tout.

Or l'occasion vint le dimanche 1er janvier, et c'est ce dimanche qui décida du reste.

Édouard Estaunié.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LA VILLE ET LA COUR

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE[1]

EXTRAITS DU JOURNAL
DU COMTE RODOLPHE APPONYI

II[2]

ANNÉE 1832

---

2 février. — Voilà encore un grand bal à la Cour passé heureusement; nous dansons toujours sur un volcan; cette fois-ci, on a découvert une conspiration à 10 heures du soir; quelques minutes plus tard, il n'était plus temps. Douze personnes devaient être poignardées : le Roi, le Duc d'Orléans, Casimir Perier, Sébastiani et les autres ministres, Soult excepté.

La famille royale et ses entourages avaient l'air bien tristes. Le Duc d'Orléans m'avoua lui-même qu'il se sentait si fatigué qu'il n'attendrait pas la fin du bal. Il a fort peu dansé, s'est assis bien souvent à côté de la Reine, ce qui n'est pas son habitude et a témoigné d'une préoccupation extrême.

Déjà, dans la matinée d'hier, le bruit s'était répandu qu'on avait l'intention d'attaquer les Tuileries pendant le bal pour assassiner le Roi et sa famille, que la conspiration avait été découverte et que le Roi, pour sa défense, avait fait entrer

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre 1912 et du 1er mai 1913.

8000 hommes au château et qu'ils étaient cachés dans les caves et dans l'orangerie.

On a ajouté d'abord peu de foi à ce bruit; cependant, il est arrivé à la Cour plus d'excuses pour cause d'indisposition qu'à l'ordinaire. Au bal, la disproportion entre le nombre d'hommes et celui des femmes était frappante; celles-ci étaient beaucoup moins nombreuses que les hommes. Tout ce monde avait l'air fort inquiet, et cette inquiétude, loin de diminuer, fut augmentée par les nouvelles qui arrivaient du dehors, annonçant des attroupemens et des charges de la troupe. La disparition de gardes nationaux et d'officiers de ligne, qui étaient rappelés d'urgence à leur corps, mit le comble aux anxiétés; les pauvres mères ne savaient si elles devaient s'en aller ou bien rester; en quittant les Tuileries, elles s'exposaient à se trouver dans l'émeute et empêchées de rentrer chez elles. Lady Granville était dans ce cas, puisque des charges se faisaient dans la rue Saint-Honoré et aux Champs-Élysées. Elle suivit donc mon conseil et se résigna à rester, au grand contentement de ses filles. Mais laissons parler un de mes correspondans qui, ordinairement, est bien informé. Voilà ce qu'il me dit sur les nouvelles du jour :

« Moi, qui suis sceptique, j'ai peine à croire tout ce que l'on débite sur la conspiration du 1er février. Ce que je vais avoir l'honneur de vous dire, venant de personnes dignes de foi, je vous avoue que je ne sais plus que penser. — Le coup serait manqué et ajourné; les auteurs de la conspiration restent inconnus, ils sont à Paris. Un journal, *La Tribune*, affirme qu'un maréchal de France est mêlé au complot dans lequel plus de 10000 individus étaient enrôlés. On leur avait dit qu'il s'agissait seulement de proclamer un gouvernement provisoire à la tête duquel on aurait vu le duc de Bellune, Martignac, et peut-être Chateaubriand. Quatre courriers étaient prêts pour la Duchesse de Berry, pour l'empereur d'Autriche, pour le roi de Prusse et pour l'empereur de Russie. Huit conjurés, qui étaient au bal et qu'on me nommera demain, devaient faire monter Louis-Philippe en voiture et on devait l'emmener à Vincennes. On aurait pénétré aux Tuileries par la Galerie des Tableaux; on avait déjà la clef. »

A ces détails, je suis en mesure d'ajouter qu'à dix heures du soir seulement, la police a appris par deux transfuges ce qui allait arriver. Les chefs de la conspiration l'ont su, et contre-ordre

a été donné à ceux de leurs complices qui étaient postés aux Tuileries. Ils étaient sans armes, mais ils avaient reçu chacun 10 cartouches; on devait leur distribuer des fusils de munition au dernier moment. Un cocher de cabriolet, dont je me sers quelquefois pour mes courses lointaines m'a montré les 10 cartouches et m'a dit qu'il en était et qu'il avait reçu 25 francs pour sa part. Ceci est donc du positif. Il n'a voulu me nommer personne. Le 16ᵉ régiment de ligne devait se porter de Rueil et de Courbevoie sur le Louvre, deux régimens d'Issy devaient appuyer le mouvement. Le gouvernement est, dit-on, si troublé des complicités qu'il rencontre dans l'instruction, que le *Moniteur* d'aujourd'hui ne dit mot. La garde nationale est très mal disposée. Il y a eu beaucoup d'argent distribué.

Mon armurier m'a dit qu'il avait vendu presque tous les pistolets de la fabrique de Liège, qu'il avait dans sa boutique ; que ses confrères en avaient aussi vendu considérablement; on a acheté également beaucoup de sabres, épées et fusils sur les quais. J'y suis allé hier et j'y ai interrogé à ce sujet un nommé Moreau, marchand de vieilles armes, qui m'a confirmé ce qu'on m'avait dit. La garnison de Soissons est très compromise dans tout ceci; elle se compose d'un bataillon du 11ᵉ régiment d'infanterie légère, les deux autres bataillons de ce régiment sont au château de Ham où ils gardent les anciens ministres. Ce bataillon de 895 hommes est là avec deux batteries du 8ᵉ régiment d'artillerie dont l'esprit est ultra-républicain.

2 avril. — J'ai eu la première nouvelle de l'arrivée du choléra à Paris dans la soirée du mardi où il y a eu grande et nombreuse réunion chez nous; ce fut entre la tasse de thé et la brioche qu'on nous l'annonça; cela ne nous empêcha pas de prendre de l'un et de manger de l'autre. On n'a pas la moindre frayeur ou tout au moins si peu, que dîners, raouts, spectacles, bals, concerts, tout va son train sans interruption ; la seule précaution qu'on prenne et qui est même devenue à la mode, c'est de porter sur soi des sachets de camphre que les belles dames offrent aux jeunes cavaliers et de petites cassolettes avec une pastille odoriférante composée de menthe et de camomille; il est de bon genre de porter cette petite boîte dans la poche de son gilet et de la respirer de temps en temps. Il n'y a que très peu de maisons qui changent leur régime. Chez nous, l'eau à la glace,

la salade, les truffes, et les glaces sont abolies; tout le reste est comme à l'ordinaire. La progression de la maladie a été particulièrement sensible entre hier et avant-hier. Hier, il y a eu deux cent un cas, tandis que, les jours précédens, il n'y en avait eu que cinquante au plus. On compte en tout quatre cent cinquante malades et cent quarante et quelques morts.

Le bas peuple, ici comme partout, croit qu'on empoisonne les fontaines, le pain, etc., etc. Les chiffonniers, qui ne trouvent plus autant d'immondices à ramasser dans les rues depuis qu'on les nettoie un peu plus soigneusement, n'ont pas de quoi vivre et s'ameutent; ils brisent les tombereaux de la nouvelle entreprise et les jettent dans la Seine, trop heureux le cheval et son conducteur s'ils n'éprouvent pas le même sort.

Il y a bien quelques personnes qui désertent Paris, mais pas autant que j'aurais cru, surtout avec ce beau temps et à l'approche de la saison qu'on aime à passer à la campagne. Nous autres, nous resterons tranquillement ici, nous avons un beau jardin et une grande et belle maison facile à aérer. Personne de nous n'a peur.

3 avril. — Nous avions le projet de passer une partie de notre soirée chez la Reine, mais les attroupemens étant devenus plus forts et plus sérieux dans la journée, nous avons remis notre visite à un autre jour. On nous dit que la Cour n'est pas inquiète, mais que la Reine est indignée contre les misérables qui profitent d'une calamité publique terrible, pour agir contre le gouvernement. Ayant renoncé à paraître aux Tuileries, nous allâmes tout droit chez Mme de Labriche, qui nous avait priés pour entendre un superbe concert. Entre le chant divin de Rubini, de Lablache, et la musique de Kalkbrenner, des nouvelles nous arrivèrent de tous les côtés sur les mouvemens dont les rues Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Antoine, les places du Châtelet, de l'Hôtel-de-Ville et de Grève étaient le théâtre.

En commentant ces rumeurs, on fut conduit à parler de fontaines empoisonnées et du vin mêlé d'arsenic qu'on accuse le gouvernement de laisser vendre et qui tue ceux qui en font usage. Mme de Lespinasse a raconté qu'une amie de sa femme de chambre est morte dans les crampes les plus horribles après avoir bu du vin qui provenait de la boutique du marchand qui fournit sa maison. Naturellement, elle a donné l'ordre de ne

plus acheter de ce vin, mais de donner à ses gens du cidre qui se trouve dans sa cave.

— Alors, madame, dis-je à la comtesse, vous ne ferez que changer de poison, car le cidre en est un en temps d'épidémie.

— Ah! vraiment! s'écria-t-elle; alors je mettrai mes gens à l'eau.

Toutes ces histoires et le bulletin de la maladie qui constate pour la journée d'hier deux cent cinquante cas, n'ont pas empêché l'enthousiasme qu'ont excité Rubini et Lablache de se manifester; on les a applaudis à outrance. La comtesse Pozzo et sa cousine, la princesse de Chalais, étaient resplendissantes de diamans; elles avaient des robes superbes en blondes et ont causé beaucoup d'ombrage à une autre jeune mariée, Mme de Maillé, qui avait une robe en moire couleur de rose et garnie en blondes, des diamans et des plumes dans les cheveux, mais pas avec autant de profusion que les deux autres. Cependant, elle est encore plus belle, et sa mise plus simple rehaussait, à mon avis, les charmes de sa figure si belle avec cette expression de modestie qui pare tant les femmes.

En quittant ces splendeurs à une heure et demie, j'ai fait une ronde à travers Paris. J'ai trouvé sur le boulevard, devant la porte du général Sébastiani, les trois bataillons du 3e de ligne; à la porte Saint-Denis, le 1er et le 2e bataillon du 1er de ligne. Là, il y avait déjà un attroupement fort considérable et, à deux pas, un escadron du 2e dragons; à la porte Saint-Martin, les 3e et 4e bataillons du 1er de ligne et un bataillon de la 7e légion; mais c'est tout ce qu'il y avait en fait de garde nationale. A la Bastille stationnaient deux bataillons du 16e de ligne, arrivés de Courbevoie pour remplacer le 52e qui part et sur la place, outre ces bataillons, deux escadrons du 2e dragons et du 6e de la même arme.

J'ai vu arriver le Duc d'Orléans précédé de 25 carabiniers et suivi d'un escadron du même régiment; il était au milieu d'un état-major où figurait le maréchal Lobau. J'ai continué ma course jusqu'à la barrière du Trône, confiée à la garde d'un bataillon du 25e de ligne. Là, l'émeute m'a semblé plus hideuse; j'y ai vu des chiffonniers et les débris de tombereaux qui ont été brûlés.

C'est là que j'ai lu le placard suivant, à moitié déchiré par la police :

REMÈDE CONTRE LE CHOLÉRA MORBUS

« *Prenez 200 têtes de la Chambre des Pairs, 150 de celles des Députés, qu'on vous désignera, celles de C. Perier, Sébastiani et d'Argout, celles de Philippe et de son fils, faites-les rouler sur la place de la Révolution et l'atmosphère de la France et de la Belgique sera purifiée...* — Signé : UN DÉCORÉ DE JUILLET. »

La prison de Sainte-Pélagie était gardée par la garde municipale à pied et à cheval. Je suis revenu le long des quais où j'ai vu les tambours de la garde nationale battre en vain le rappel; il n'arrivait que des officiers. Les rues Saint-Denis et Saint-Martin sont veuves de leurs réverbères, qui sont tous brisés. On promenait sur les quais un ouvrier blessé ; il avait reçu d'un dragon du 6e régiment un coup d'épée dans l'œil. Cette promenade lui a valu des aumônes. Moi-même, arrêté dans mon cabriolet, j'ai été forcé d'y contribuer. On répète toujours dans les groupes que le gouvernement et le Roi lui-même font empoisonner le peuple.

6 avril. — Nous avons passé hier une grande partie de notre soirée chez la Reine. Sur les escaliers, nous avons rencontré Casimir Perier et d'Argout ; ces deux ministres avaient l'air assez préoccupés. Le premier nous dit que le nombre des malades augmentait prodigieusement et qu'on n'en guérissait presque pas. Dans la galerie de Diane, nous avons vu Mme de Boigne qui venait de quitter la Reine et qui nous dit qu'elle avait laissé Sa Majesté, pour la première fois de sa vie, non seulement triste et douloureusement affectée, mais même irritée contre la méchanceté atroce de l'esprit de parti qui exploite ces tristes circonstances pour essayer d'en tirer avantage. La comtesse nous dit aussi que l'ambassadeur de Russie n'était malade que pour avoir pris trop de précautions contre le choléra, telles que quatre jattes de chlorure dans la même pièce, puis un régime très échauffant, que tout cela avait fait remonter sa goutte qui, d'ailleurs, depuis ce matin, reprend son siège dans les jambes.

La Reine et Madame Adélaïde étaient, comme à l'ordinaire, à côté de la cheminée, par conséquent là où il y a le plus de courans d'air. Ni elle, ni le Roi, ni personne de la famille royale

n'ont apporté de changement dans leur régime. Ils n'ont même pas cessé de prendre de l'eau glacée pendant et entre les repas. Sa Majesté nous a soutenu qu'il fallait avant tout ne rien changer à sa manière de vivre, que leur médecin le lui avait fortement recommandé et qu'elle abondait dans ce sens. Sa Majesté nous a rassurés aussi sur les empoisonnemens qu'elle taxe de pure invention. Elle prétend que les recherches minutieuses de la police ont prouvé que ce n'était qu'une très mauvaise plaisanterie imaginée par quelques individus ou bien un moyen de répandre la terreur en jetant de la poudre blanche tout à fait inoffensive sur les comestibles et dans le vin pour faire croire qu'il n'y a point de choléra, mais bien des empoisonneurs.

— Il est déplorable, nous a dit la Reine, que le peuple de Paris ajoute foi à des mensonges et y trouve prétexte pour se livrer à des excès atroces.

Mme du Roure m'a parlé de l'attaque de choléra qu'elle a eue et dont elle a heureusement conjuré les effets en provoquant par tout son corps une forte transpiration qu'elle a maintenue pendant seize heures. J'ai su par Madame Adélaïde qu'il y a eu six cas dans la domesticité du château : deux des malades sont morts ; les autres ont été sauvés.

Nous avons fini notre soirée chez la marquise de Bellissen. Chaque personne qui arrivait nous apportait une mine de circonstance et quelque histoire épouvantable. La plus écoutée était celle qui donnait sur l'épidémie les détails les plus sinistres. Dieu ! combien, par le temps où nous sommes, sont heureux les gens sans imagination ! A quoi bon exagérer le mal quand il est déjà si terrible?

7 avril. — Malgré le choléra, il y avait foule hier chez nous. La seule chose que j'aie remarquée, c'est qu'on a pris deux fois plus de thé qu'à l'ordinaire. Au reste, on n'a servi ni glaces ni boissons acides ou glacées. On était d'une gaîté folle, et cependant la journée d'hier est faite pour inspirer les plus tristes, les plus douloureuses réflexions sur les forfaits qu'engendre l'esprit de parti. Les perturbateurs voyant que le choléra ne répandait pas assez de terreur dans le public, ont imaginé d'augmenter la mortalité en empoisonnant le vin, les fontaines, etc. : on a poussé la cruauté jusqu'à distribuer dans les rues des bonbons

et des gâteaux empoisonnés à des enfans qui, après en avoir mangé, meurent dans des douleurs atroces. Ces horreurs rendent le peuple comme fou. Hier, dans la rue Saint-Denis, on a mis en pièces un individu qu'on accusait d'être un empoisonneur. La police et la troupe, rien n'a pu soustraire ce malheureux à la rage de la populace. Était-il coupable, était-il innocent? On l'ignore : l'événement n'en est pas moins horrible.

Deux marchands de vin m'ont assuré que, ce soir, des agens de police leur ont recommandé de bien surveiller les personnes qui viendraient chez eux leur demander un verre d'eau ; que ces individus, au moment où l'on ne s'y attend pas, jettent un poison dans les fontaines de la boutique. Dans un café de la rue des Petits-Champs, on avait surpris un de ces misérables au moment où il jetait un petit paquet de poudre blanche dans une de ces fontaines et on aurait trouvé sur lui douze paquets de cette poudre qu'on a reconnue être de l'arsenic.

8 avril. — La populace de Paris est en train de prouver que le peuple reste toujours peuple et qu'en tous les pays du monde, dans les mêmes circonstances, il se livre aux mêmes excès. Les médecins de Paris, comme partout ailleurs, ont été en butte aux soupçons les plus affreux. Ici, pas plus que chez nous, qu'en Russie et que partout ailleurs, on ne veut croire au choléra; on crie au poison, on parle d'aller délivrer les malades des hôpitaux où, dit-on, on les assassine. L'esprit de parti a profité de la frayeur populaire pour pousser au désordre et répandre la terreur. Soit qu'on ait vraiment empoisonné quelques personnes, soit qu'on ait fait semblant, on est parvenu à exaspérer le peuple et il en est résulté des faits profondément regrettables.

En voici un, cependant moins tragique que beaucoup d'autres qu'on raconte. Un des prétendus empoisonneurs a été, l'autre jour, jeté du haut du Pont-Neuf dans la Seine. Heureusement pour lui, c'était un excellent nageur, et il se dirigea vers le pont des Arts. La populace rassemblée sur les quais et les ponts, qui, tout à l'heure, criait : « A l'eau ! à l'eau ! » l'applaudit à outrance ; on se porta à son secours et on le promena en triomphe à travers les rues, distinction toute faite pour lui donner le choléra ; cependant, il en échappa fort heureusement et se porte aujourd'hui aussi bien que nous tous.

9 avril. — Le baron de Delmar, riche étranger, d'origine prussienne, établi à Paris, nous a donné, ces jours derniers, un superbe concert : on y a exécuté *La Création* de Haydn avec la plus rare perfection. Rossini en était le directeur, ayant autour de lui Lablache, Rubini, Consul, Benatti et autres artistes et amateurs, parmi lesquels le duc de Montesquiou-Fezensac, qui conduisait les chœurs d'hommes. Du côté des dames, il y avait, outre les artistes, Mme de Delmar, la duchesse de Rauzan, la marquise de Caraman, Mlle de Fezenzac, la comtesse Potocka, la comtesse de La Redorte, Mlle Greffulhe et la duchesse de Vallombrosa; une soixantaine de musiciens composaient l'orchestre; en un mot, rien ne manquait à un ensemble parfait, à une exécution qui ne laissa rien à désirer. Il y avait donc de tout, musique divine et ce qu'il faut pour la faire valoir, et cela dans un local admirable, magique, et pour la vue des spectateurs, un demi-cercle de femmes charmantes sur une estrade. Le choléra semblait bien oublié.

Dans les hôpitaux, on compte de 1 000 à 1 200 malades par jour, mais on n'en avoue que 826 dans le bulletin d'aujourd'hui. Les cholériques ne sont point spécifiés, car le nombre serait par trop effrayant. Cependant, la vie mondaine n'est changée en rien; visites, dîners, spectacles, soirées, concerts, enfin réunions de toute espèce se continuent comme à l'ordinaire.

Nous avons depuis hier un cholérique à l'ambassade : c'est le domestique du baron Koller, qui est malade, à ce qu'il paraît, pour avoir bu une trop grande quantité d'eau de framboises; on lui a mis cinquante sangsues sur le bas-ventre, on lui donne des infusions de menthe à boire avec quelques gouttes d'extrait de camphre.

Jusqu'à présent, les médecins sont très malheureux dans leurs essais; les malades meurent comme des mouches, on ne comprend rien à cette maladie. Koreff m'a dit hier que les autopsies n'apprenaient rien du tout, qu'il avait ouvert dans la matinée d'hier dix cadavres de cholériques et qu'il n'y avait trouvé aucun symptôme de destruction intérieure, aucune lésion dans aucune partie et que tout est encore mystère dans la maladie.

Le comte de Caumont-La Force a été attaqué et est resté pendant trois jours entre la vie et la mort. Koreff a été assez

heureux pour le sauver du choléra, mais il n'est pas encore hors d'affaire : il souffre ordinairement d'une maladie de cœur et on craint pour lui l'effet des remèdes qu'on a dû lui administrer ; on l'a frictionné d'une manière si forte que son corps ne présente qu'une plaie.

Casimir Perier paraît sauvé. Le médecin Broussais l'a traité par des sangsues et de la glace pilée administrée à fortes doses. Hier soir, chez Mme de Delmar, la comtesse de Saint-Maurice m'a dit qu'un médecin, depuis le matin, avait guéri nombre de malades avec du charbon pilé. En réalité, les médecins n'y comprennent rien, et c'est pur hasard si le malade ne meurt pas. Les enfans ne sont pas plus épargnés que les grandes personnes. Mme de La Ferronnays vient de perdre le sien, une petite fille de vingt-deux mois.

12 avril. — Après avoir parlé de toutes les horreurs commises au début de l'invasion du choléra, il est juste de parler de tout le bien qui se fait, de tout l'argent qu'on donne pour les pauvres et pour les malades. Les dons en argent se montent à 60 000 francs par jour; outre cela, on envoie des couvertures de laine, des lits complets, des chemises, des chaussettes. Certaines personnes ont cédé leur maison pour y établir des ambulances. D'autres ont organisé des refuges soit à l'aide de souscriptions dont ils ont pris l'initiative, soit en fournissant eux-mêmes les fonds nécessaires. Il en est de tout rang, de tout âge qui se font inscrire dans les infirmeries pour y faire le service de garde-malade. L'ambassadeur a remis 1 000 francs en argent au Préfet de la Seine et des couvertures de laine pour 600 francs au bureau de secours de notre arrondissement.

15 avril. — Les expériences auxquelles se livrent les savans pour décomposer l'air n'ont rien produit qui puisse expliquer l'épidémie. Mais ce qu'on sait, c'est que personne ne revient du choléra asiatique. Les médecins sont au bout de leur latin, et les plus habiles se perdent en conjectures.

Mme de Laverdine, sœur des Anisson, s'est couchée bien portante; pendant la nuit, un frisson la prend; les médecins accourent à l'appel de son père, Hippolyte Anisson, et arrivent juste à temps pour la voir expirer. M. de Chauvelin, membre de la Chambre des Députés, a été également enlevé en peu

d'heures. Mme de Couronnel, fille du duc de Laval-Montmorency, au moment d'accoucher, a eu la cholérine.

— Sa pauvre mère, m'a dit le duc, et Mme de Mirepoix ont manqué mourir de frayeur ; heureusement pour nous tous, ma pauvre fille va mieux en ce moment.

Un médecin me dit dernièrement :

— Mangez, buvez tout ce que vous voudrez, sans faire d'excès cependant ; enfin, vivez comme à l'ordinaire et vous n'aurez pas le choléra, si vous n'avez pas la disposition ; mais, si la disposition est dans votre corps, il n'y a rien au monde qui vous préservera, et vous êtes perdu sans retour si le choléra asiatique vous prend, car jamais personne n'en est revenu.

— A la bonne heure, docteur, vous parlez franchement, en honnête homme.

— Avez-vous peur? me demanda-t-il.

— Pas le moins du monde ; il faut bien mourir une fois ; je ferai comme les autres.

16 avril. — Mme de Champlâtreux, fille cadette du comte Molé, mariée depuis deux ans à peine à M. de La Ferté-Meun, frère du marquis de ce nom, qui a épousé la sœur aînée, vient de mourir en peu d'heures du choléra. Son père l'idolâtrait; c'est à elle qu'il voulait léguer son nom et sa belle terre de Champlâtreux. Elle n'est plus, et laisse après elle une petite fille âgée de neuf mois. La pauvre femme n'avait pas vingt ans. Le désespoir de la famille est difficile à dépeindre; la pauvre mère est comme folle et Mme de Labriche, la vieille grand'mère, se meurt de chagrin.

Mme Molé et ses deux filles avaient une peur horrible de la maladie régnante et décidèrent de partir pour la Suisse. Mme de Labriche, leur mère et grand'mère, ne voulant pas se séparer d'elles, se décida à les accompagner, bien que n'approuvant pas ce voyage, à la condition toutefois qu'on emmènerait le médecin ordinaire de la maison. Celui-ci, non seulement déconseilla le départ, mais encore déclara au comte Molé qu'il ne pourrait quitter Paris en ce moment, sans se faire accuser par ses confrères d'avoir déserté son poste au moment du danger. Le projet de voyage fut donc abandonné.

Le jour même de la mort de la pauvre Mme de Champlâtreux, le samedi, j'ai rencontré, vers les quatre heures, M. Molé

chez Mme Alfred de Noailles, qui reçoit ses amis tous les samedis matin. Il nous raconta le refus de son médecin et ajouta :

— Je sais bien une chose, c'est que jamais une épidémie ne m'attrapera plus : je saurai la fuir à temps.

A son retour chez lui, vers six heures, sa pauvre fille commençait déjà à souffrir; mais les symptômes étaient encore si peu alarmans que Mme de Labriche la quitta à neuf heures pour faire ses visites. Elle se trouvait encore à minuit chez la princesse de Vaudémont, à qui elle dit que sa petite-fille de Champlâtreux était malade et qu'elle irait la voir avant de se mettre au lit. Lorsque la pauvre grand'mère arriva chez sa petite-fille, le choléra s'était déjà déclaré; le mal, malgré tous les soins, fit de tels progrès que, trois heures après, il ne restait de Mme de Champlâtreux qu'un cadavre défiguré. Il y a de quoi devenir fou de douleur.

17 avril. — Nous sommes à 15 000 décès depuis le début de l'épidémie. Le jour où l'on avait annoncé dans le *Moniteur* 1 009 malades, il y avait eu 1 064 morts et, depuis, le nombre a été de 800, 900, 700 et enfin 600 depuis peu de jours. Le gouvernement compte qu'à la disparition du fléau, il y aura eu près de 30 000 décès. Nous ne sommes encore qu'à la moitié. On était dans la ferme persuasion qu'à Paris, le choléra ne serait rien ; à entendre messieurs nos médecins, ils étaient sûrs de le guérir comme un rhume de cerveau; or, l'un d'eux avouait l'autre jour que, pour son compte, il avait eu 800 cas mortels et que ces malades avaient expiré sous ses expériences. Après tant de malheureux essais, il n'est pas plus avancé qu'au premier malade qu'il a traité.

La Duchesse de Berry ayant envoyé 12 000 francs à M. de Chateaubriand pour être distribués en secours, les ministres ont refusé le don. Le vicomte s'est alors adressé aux maires des arrondissemens. Ils lui ont répondu qu'ils n'osaient accepter ce que le gouvernement venait de refuser. Devant cette réponse, il a pris le parti de distribuer lui-même la somme. Mais il annonce une brochure qui sera, paraît-il, virulente.

Le prince de Castel-Cicala, ambassadeur de Naples, vient de mourir, non du choléra, mais d'une inflammation du tube intestinal, à ce que les médecins prétendent. Il n'est pas moins mort et la pauvre princesse et Mlle Dorothée Ruffo, sa fille, sont

dans la plus profonde douleur. L'ambassade d'Autriche a mis un appartement à la disposition de la princesse ; mais elle a déclaré qu'elle ne quitterait pas les restes de son mari jusqu'à son enterrement.

18 avril. — La marquise de Montcalm, sœur du feu duc de Richelieu et de la marquise de Jumilhac, s'est trouvée incommodée hier soir à quatre heures. Nous y avons envoyé à huit heures afin d'avoir de ses nouvelles ; elle était déjà au plus mal et, à dix heures, elle expirait dans les plus affreuses souffrances.

Mme de Montcalm était une de ces femmes qui ont le grand art de conserver leurs amis ; elle avait une société d'hommes et de femmes, qui la soignait beaucoup. L'ambassadeur de Russie y allait tous les soirs depuis trente ans qu'il la connaît. La conversation de la marquise était spirituelle et nourrie ; elle avait un esprit véritablement français, gai, aimable et prompt en reparties et saillies. Ses souffrances continuelles, résultant d'un désordre dans les organes de son côté gauche, qu'elle appelait son petit enfer, la faisaient paraître capricieuse ; dans ces momens, elle brusquait un peu son monde, elle grognait, elle disait même des duretés ; mais, le lendemain, on était sûr de recevoir d'elle un charmant billet tout rempli d'excuses et de regrets, avec l'invitation la plus aimable de venir le soir. Elle ne sortait presque plus ; c'était un événement de la voir aux Tuileries, chez la duchesse de Gontaut, son amie de jeunesse, ou chez la comtesse de Chastenay, qui logeait dans la même maison qu'elle, ou bien chez nous, en tout petit comité.

On ne parle plus que de morts, on ne fait autre chose que se lamenter. Le marquis de Vence a perdu sa sœur ; sa fille a perdu le dernier de ses trois fils. Mme de Rougemont, la mère, a perdu sa sœur cadette. On a enterré sept à huit pairs, quatre à cinq députés. Tout le monde souffre ou croit souffrir. Les églises tendues de noir, des cercueils, des corbillards, des bières dans toutes les rues, dans toutes les maisons, des équipages, des hommes, des femmes en deuil, partout enfin la mort ou ses emblèmes, voilà le lugubre spectacle que présente Paris.

La nuit, on voit arriver de loin, dans les rues désertes, des hommes vêtus de noir, des torches à la main, avancer doucement à la triste lueur vacillante ; on voit jusqu'à cinq cercueils entassés sur un corbillard fait pour n'en recevoir qu'un seul.

Un réverbère rouge frappe vos yeux; il désigne le bureau de secours contre le choléra. C'est là qu'on trouve des médecins, des médicamens; combien de mères, de fils, de frères, de pères, de maris et d'amans ont vainement espéré y trouver le salut d'un être cher!

Tant d'horreurs devraient anéantir les passions de l'homme, imposer silence à l'esprit de parti. Tout au contraire, c'est la même rage des uns contre les autres; c'est un plaisir infernal que d'apprendre la mort de celui qui, pendant sa vie, professait d'autres opinions que vous; il ne vous a fait personnellement aucun mal; vous ne l'avez pas même connu et vous éprouvez une véritable satisfaction en écoutant la nouvelle de son trépas.

Le gouvernement a eu la faiblesse, la gaucherie de ne point accepter l'aumône de la Duchesse de Berry, envoyée de sa part à M. de Chateaubriand pour être distribuée dans les douze arrondissemens de Paris. M. de Chateaubriand en est furieux :

— Comment, dit-il, on refuse le denier de la veuve!

Il a fait insérer aujourd'hui dans *la Quotidienne* une lettre fort désagréable pour le gouvernement.

5 juin. — Déjà, depuis quelques jours, on avait annoncé un mouvement républicain, à l'occasion des funérailles du général Lamarque. Le convoi, partant de sa demeure, passa par la place Vendôme; là, des gens en veste qui précédaient et suivaient en foule le cortège de troupes et de gardes nationaux poussèrent des cris séditieux : *Vive la République! A bas Louis-Philippe! A bas la poire molle!* Pendant qu'ils poussaient ces cris, on agitait au milieu d'eux un drapeau rouge portant l'inscription : « Fraternité, liberté. » On força le cortège à faire trois fois le tour de la colonne de la place Vendôme, ce qui devait commémorer les adieux de Lamarque à Napoléon, le dernier hommage du général à son empereur. On obligea aussi le poste militaire placé à l'état-major, qui se trouve sur cette place, à se mettre sous les armes et à battre la caisse, honneur qu'on ne rend qu'au Roi seul.

Cependant les groupes des perturbateurs, des criailleurs augmentaient à chaque pas et, déjà, on remarquait parmi eux un grand nombre de gens bien vêtus, quelques uniformes d'infanterie et d'artillerie de la garde nationale, des élèves de l'École polytechnique et de l'École d'Alfort. Arrivés au boulevard, vis-

à-vis de la rue de Grammont, où se trouve le Club des étrangers, les manifestans voulurent forcer le duc de Fitz-James et les autres membres du Club à ôter leur chapeau au moment où passait le corbillard du général Lamarque. Ces messieurs et le duc de Fitz-James surtout, ne voulant absolument pas se soumettre aux ordres de la populace, des pierres furent lancées sur le balcon et dans les croisées de la maison; en une minute, toutes les vitres furent cassées, de même une cinquantaine de chaises qui se trouvaient au café Tortoni. Les tapageurs s'emparèrent des débris de ces chaises et s'en servirent en guise d'armes; puis ils escaladèrent le Club, y brisèrent les glaces et autres objets et ce ne fut qu'après s'être convaincus que le duc de Fitz-James et ses amis avaient pris la fuite par une autre porte qu'ils se retirèrent pour continuer la marche funèbre. Je tiens ces détails de Greffulhe, qui était présent à la scène et qui fut légèrement blessé à la main gauche par une pierre lancée du boulevard. Il est au nombre des courageux qui sont venus nous voir dans la soirée.

Le corbillard éprouva quelques difficultés pour arriver à la place du pont d'Austerlitz, à cause du rétrécissement du chemin fermé par le pont du canal de la Bastille. C'est sur ce pont qu'aurait dû avoir lieu la grande scène toute préparée, mais qui n'a réussi qu'en partie.

Le plan était de se faire attaquer et charger par la troupe de ligne, de tirer sur elle et de la forcer par là à faire la même chose. De cette manière, les gardes nationaux et la ligne qui se trouvaient dans le cortège, derrière les tapageurs, auraient été exposés au feu tout comme les républicains et on avait espéré que, plutôt que de se faire tuer ainsi, ils passeraient du côté de ceux-ci; on avait encore le projet de jeter en même temps le cercueil dans la Seine, afin d'augmenter la confusion et d'irriter le peuple.

Mais ce plan, dont la police était avertie, fut entièrement déjoué. On coupa la foule, de manière qu'elle se trouva isolée et sans armes. Cependant, après une espèce de nécrologie du général Lamarque lue par M. Lepelletier du haut d'une estrade érigée sur cette place et tendue en noir, un jeune homme vêtu en noir prononça un discours très véhément dans lequel il proposa de porter le corps du général au Panthéon. Le corbillard fut à l'instant couvert des drapeaux des réfugiés étrangers, parmi

lesquels on distinguait le polonais et celui de la nouvelle Germanie : rouge, noir et or. Il fut également parlé du haut de cette tribune des fautes du gouvernement, de l'inexécution de ses promesses et l'on proposa de proclamer la République, de mener le général de La Fayette à l'Hôtel de Ville et de là aux Tuileries, proposition qui fut accueillie par des cris de : *Vive la République ! A bas Louis-Philippe !* Un fiacre fut aussitôt dételé. La Fayette y monta plus mort que vif, à ce que m'ont assuré les personnes qui l'ont vu dans cette singulière équipée ; de la véritable canaille entourait ce fiacre avec son héros dedans ; des gens déguenillés le traînaient et le héros des deux mondes salua ses chers amis, tout pâle, tout tremblant, tout défait.

Dans ce moment, on aperçut plusieurs drapeaux rouges dont l'un portait l'inscription : *La liberté ou la mort* et un autre surmonté d'un bonnet rouge, autour duquel l'on dansait *la Carmagnole*, accompagnée de chants révolutionnaires. Parmi ces gens, se trouvait une femme qui proposa d'ôter le coq des drapeaux et de le remplacer par un crêpe noir. Cette proposition fut immédiatement exécutée ; on couronna aussi d'immortelles le bonnet rouge et les chefs de la révolte promirent le pillage à la populace.

Sur ces entrefaites, les dragons arrivèrent et chargèrent les mutins ; on tira de part et d'autre deux cents coups environ. Le désordre et la confusion se répandirent partout, des barricades furent improvisées, des jeunes gens, dans une exaltation difficile à dépeindre et armés de pistolets chargés, faisaient entendre les exclamations les plus singulières.

— Aux armes ! criaient-ils ; on nous massacre. La Fayette vient d'être assassiné par les dragons ; il faut le venger. A l'Hôtel de Ville, à l'Arsenal !

Ils s'adressaient surtout aux gardes nationaux et leur disaient :

— Nous abandonnerez-vous ? Nous laisserez-vous massacrer ? Venez avec nous ou donnez-nous vos armes.

Dès ce moment, les révoltés parcoururent les rues Saint-Antoine, Saint-Denis, le Marais et les faubourgs aux cris répétés de : « Aux armes ! »

En quelques instans, la terreur devint générale. Partout où passaient des bandes d'agitateurs, les réverbères étaient brisés ; plusieurs postes furent désarmés ; des barricades s'élevaient

dans beaucoup de rues; on battit la générale pour réunir la garde nationale; le gouvernement se trouvait attaqué comme celui de Charles X; on prit la poudrière, déjà on avait désarmé le poste de la Banque et cela sous la direction d'un colonel polonais, qui voulait s'emparer de l'argent qu'il y avait. On parvint cependant à le repousser lui et ses satellites. La Mairie aussi a manqué être prise par une bande ayant à sa tête un élève de l'École polytechnique, qui venait parlementer au nom du gouvernement provisoire.

Cependant le maréchal Soult donnait ordre aux troupes stationnées à Paris et dans les environs de prendre les armes. A sept heures du soir, à l'Ambassade, nous venions de nous lever de table, lorsqu'un grand nombre de canons avec leur escorte, la mèche allumée, passèrent au grand galop devant la terrasse de notre hôtel qui donne sur l'esplanade des Invalides. Nous entendions en même temps les fusillades plus ou moins rapprochées et la générale qu'on battait dans les rues de notre quartier.

A huit heures et demie, nous arrivèrent M[mes] les comtesses de Vaudreuil et de Vignolles, très effrayées; elles ne restèrent que très peu de temps, de peur d'être coupées soit par l'émeute, soit par l'artillerie qui obstruait toutes les issues. Il fut décidé cependant que nous recevrions, malgré le canon qui grondait, toutes les personnes qui viendraient à notre réception, mais nous étions persuadés que nous prendrions notre thé et nos brioches, seuls, en partie carrée. Plusieurs cependant furent assez courageuses pour venir non seulement de notre quartier, mais même de l'autre côté de la Seine : d'abord le baron et la baronne de Werther avec leur fille, l'ambassadeur de Sardaigne avec la marquise de Brême, la princesse de Béthune avec sa fille, la vicomtesse Alfred de Noailles avec M[lle] Cécile, M[me] de Vaudreuil, la belle-sœur de celle que j'ai nommée tout à l'heure, la comtesse de Virieu avec ses deux filles, la marquise de Caraman; en fait d'hommes, les ducs de Noailles, de Montmorency, de Caraman, puis le comte Medem, le marquis de Bartillat avec son fils, Jean Greffulhe, le comte de Grigny et autres jeunes gens. On courait aux croisées pour voir si l'on n'avait pas encore mis le feu aux quatre coins de Paris. Le canon grondait toujours et, malgré cela, la conversation fut encore assez animée. Voilà une belle journée, j'en suis fatigué et ne sachant pas trop si je ne me

réveillerai pas avec la République, je prends avant tout le parti de me coucher.

6 juin. — Le gouvernement déploie une force imposante : partout des bivouacs, des canons braqués, ou attelés, tout prêts à se rendre, au premier signal, là où l'on en aurait besoin. On se bat toujours; les boutiques sont toutes fermées. Je reviens des boulevards; je me trouvais entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin, plusieurs individus s'étaient postés sur cette dernière en tirant sur la troupe qui se trouvait dans la rue et sur les boulevards. Une barricade, avec un groupe nombreux, les défendit pendant quelque temps; mais, se voyant repoussé de tous les côtés, le groupe a dû se retirer en abandonnant à la troupe de ligne la barricade et les frères placés en haut de la porte. Le colonel du régiment les fit descendre et fusiller sur-le-champ.

Comme des coups de fusil sifflaient de tous les côtés et que j'avais rendez-vous chez la marquise de Caraman, dans notre faubourg, j'allai retrouver mon cabriolet pour descendre le boulevard des Italiens et me rendre dans la rue de Grenelle. Au coin de la rue de Richelieu, je rencontrai le Roi précédé et suivi de plusieurs détachemens militaires et de garde nationale. En tête de la troupe, se trouvait le comte de Chabannes, qui ouvrait la marche en uniforme de colonel. Il me salua en souriant et en haussant les épaules. Le Roi et le Duc de Nemours me rendirent mon salut avec un air de contentement et de triomphe. Parmi les aides de camp, le seul qui eût l'air triste, c'était M. de Laborde. Le comte de Chabot passa si près de mon cabriolet qu'il put me tendre la main en disant :

— Cela va bien, nous n'avons plus rien à craindre.

Le rappel avait battu aussi à la campagne et les gardes nationales de la banlieue s'était mises en mouvement. Plusieurs bataillons sont arrivés sur la place des Victoires, où ils ont été accueillis avec joie et cordialité par leurs frères de la garde nationale de Paris. C'est eux qui ont le plus souffert à l'affaire du Cloître Saint-Merry. Le mouvement général des troupes avait principalement pour but de cerner les postes occupés par les insurgés, de manière à leur fermer toute retraite. Cette tactique a eu, non sans beaucoup de peine, un complet résultat sur la plupart des points. Le passage du Saumon était enlevé à quatre

heures du matin. Parmi les individus arrêtés au quartier Montmartre, se trouvent, dit-on, deux élèves de l'École polytechnique, un prêtre déguisé, quelques étudians et beaucoup de vagabonds.

Une immense barricade s'élevait à l'entrée du faubourg Saint-Antoine; elle avait plus de neuf pieds d'élévation et était si bien construite avec des pavés et des planches qu'il fallut force boulets pour la démolir; on a remarqué que les barricades étaient beaucoup mieux construites cette fois-ci qu'aux grandes journées. Celle dont je parle a résisté depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après-midi. C'est alors seulement que ses défenseurs ont cédé à la force de l'artillerie et aux troupes nombreuses qui arrivaient de tous les côtés. Je me suis trouvé près de la porte Saint-Martin sur les boulevards et vis-à-vis de la scène; il était près de une heure, et la barricade n'était point encore enlevée.

Les révoltés se sont défendus avec un acharnement et un courage extraordinaires; des jeunes gens de quinze à seize ans franchirent les barricades, s'approchèrent à deux pas de la troupe de ligne qui tirait toujours, se jetèrent comme des tigres enragés sur les soldats et les gardes nationaux, en tuèrent plusieurs à bout portant pour se faire hacher en pièces quelques minutes après. Un cafetier de la rue Saint-Denis, un homme à formes athlétiques, républicain enragé, qu'on avait fait dans le temps capitaine de la garde nationale, espérant le gagner au gouvernement, a passé du côté de la révolte dès les commencemens. Il combattait en uniforme de capitaine de la garde nationale; il se précipitait dans les rangs de ses camarades d'autrefois avec une rage féroce, il en tua sept avant qu'on pût s'emparer de sa personne.

L'insurrection, repoussée de la rue Saint-Martin, était, dès lors, concentrée dans les quartiers des Lombards et de l'Hôtel de Ville. Les étudians et les élèves des écoles, au nombre de trois cents, se trouvant abandonnés de la population de Paris, rentrèrent chez eux vers midi. Cet exemple n'a pas été suivi par les principaux meneurs. Chassés de tous les points, délogés de toutes les rues adjacentes à la rue Saint-Martin, ils ont concentré leurs forces derrière la grande barricade élevée dans le quadrangle formé par cette même rue et celles de Saint-Merry et d'Aubry-le-Boucher. Les charges successives d'infanterie ayant été insuffisantes pour emporter cette barricade, on a employé

l'artillerie; une pièce de huit, placée au marché des Innocens en face de la rue Aubry-le-Boucher, a commencé, vers une heure de l'après-midi, à battre en brèche le parapet. Obligés d'abandonner leur dernier retranchement, les insurgés se sont retirés dans la maison faisant face, dans laquelle ils avaient établi leur quartier général. La lutte déjà si sanglante et si acharnée semblait arriver à son terme, lorsque, contre l'attente générale, elle a pris un caractère d'opiniâtreté et de rage qui a prolongé le carnage depuis trois heures jusqu'à cinq heures et quart.

C'est par des compagnies du 14e léger et du 1er de ligne, soutenues par des gardes nationaux de la banlieue, qu'a été remportée cette victoire si douloureuse, disputée avec un courage dont tout homme raisonnable doit déplorer le funeste abus. Depuis ce moment, le calme, l'ordre et la tranquillité se rétablissent partout et les rues retentissent des cris : *Vive le Roi, vive la ligne, vive la garde nationale!*

Nous avions aujourd'hui quelques personnes à dîner; dans le nombre se trouvaient le duc et la duchesse de Noailles, le duc de Laval-Montmorency, le duc de Caraman, Maurice de Noailles, etc. Après dîner, il a été beaucoup moins question des événemens de Paris que de ceux de la Vendée et de la malheureuse présence de Mme la Duchesse de Berry dans ce pays, présence si compromettante pour ses amis et si peu favorable pour sa cause et celle de Henri V.

M. de Laval nous a raconté que, dans une de ses courses aventureuses, la princesse, accablée de fatigue, conjura son guide de demander pour elle, dans une maison inconnue, l'autorisation de se reposer. Il lui fit observer que les gens qui l'habitaient n'étaient pas des blancs.

— Cela m'est égal, lui dit la princesse; et elle y entra. — Je vous demande l'hospitalité, supplia-t-elle, en s'adressant aux personnes qui se trouvaient assises autour d'une table. Je suis la Duchesse de Berry, mère de votre souverain, de votre roi légitime.

Toute la famille se jeta aux pieds de Madame et lui offrit tous les soins qui étaient dans son faible pouvoir.

7 juin. — Tout est rentré ce matin dans un certain ordre, c'est-à-dire qu'on ne se bat plus; cependant, la ville de Paris est déclarée en état de siège; nous sommes donc sous un gouvernement militaire et tout délit sera puni militairement. Le Roi ne

fait que passer la troupe en revue. Dans les Champs-Élysées, il y a un camp. Dans ma tournée de visites, je m'y suis rendu pour voir le général marquis de Saint-Simon; je l'ai trouvé établi dans son quartier général, sur le grand carré des Champs-Élysées, au milieu de sa brigade.

— Eh bien! me dit-il, que pensez-vous de tout cela?

— Je ne suis pas moins étonné que vous, monsieur le marquis, dis-je, de vous voir assiégeant Paris. Vous ne l'auriez certainement pas cru, si je vous l'avais prédit, il y a quelques jours.

— Mais trouvez-vous que le Roi ait mal fait?

— Tout au contraire, mon cher marquis; le Roi, à moins de vouloir céder la partie comme Charles X, n'a pu faire autrement; il s'est conduit avec courage, avec force.

— Vous auriez dû le voir hier, reprit le général; c'était un autre homme, il fit l'étonnement de nous tous; je l'ai vu à son arrivée de Saint-Cloud; nous l'attendions avec impatience aux Tuileries. Dès qu'il se vit entouré de ses généraux, il nous dit: « — Messieurs, ma position est grave, mais je ne céderai pas comme mon prédécesseur, je ne quitterai point Paris; je veux tout voir moi-même, je veux agir avec force. Tout ce qu'il y a de troupes dans et autour de Paris, doit se mettre sur le pied de guerre; il faut pousser la chose jusqu'au bout, et, si nous sommes battus, je me retirerai avec mes troupes fidèles hors Paris, et je ferai une proclamation dans laquelle j'inviterai à venir auprès de moi tous ceux qui veulent un gouvernement fort et constitutionnel; puis, je déclarerai Paris en état de siège et je la prendrai, cette ville, comme Henri IV. Messieurs, êtes-vous d'accord avec moi? » Un : Vive le Roi! retentit dans la salle. « — Partons donc, dit Sa Majesté. » Elle monta à cheval et rien n'arrêta plus sa marche. Nous passions à travers les barricades; les balles sifflaient autour de nous, et, bien souvent, on représenta au Roi qu'il s'exposait trop; il nous répondit avec la phrase que vous avez lue dans les journaux : « — J'ai une excellente cuirasse, ce sont mes cinq enfans. » Quant à la Reine, elle n'a pas montré moins de courage; elle nous disait : « — Je compte sur vous, messieurs, je compte sur la garde nationale de Paris, vous ne nous abandonnerez pas. » Nous avons été assez heureux pour réussir. Il faut rendre justice au maréchal Soult; tout a été parfaitement ordonné. En peu d'heures, il y a eu 60 000 hommes sur pied. Enfin, il me semble que ce n'est que

d'hier qu'on peut dater le règne de Louis-Philippe ; persuadé qu'on ne peut réussir dans ce pays qu'avec de la force, il n'agira plus autrement. »

Cet événement, si le Roi continue à aller ainsi, peut avoir les plus heureux résultats, non seulement pour la France, mais aussi pour toute l'Europe. Si l'on parvenait à détruire ici le foyer de la Révolution et de la propagande, nous aurions tout gagné.

22 juin. — Berryer avait été envoyé par le Comité carliste auprès de Madame la Duchesse de Berry pour la conjurer de quitter la France. Porteur d'un acte signé par les chefs du Comité, Chateaubriand, Bellune, Hyde de Neuville, Fitz-James, il fut arrêté avant d'avoir pu s'acquitter de sa mission. Interrogé par les magistrats, il perdit complètement la tête au point de dire des choses dont le gouvernement aurait tout autant aimé ne pas être instruit publiquement, car ces révélations l'obligeront à sévir avec rigueur contre des personnages considérables, sous peine d'être accusé par les Républicains de partialité pour les Carlistes.

30 juin. — La princesse Louise d'Orléans, qui va épouser le roi des Belges, est de taille moyenne, très blanche, d'un blond un peu pâle avec des yeux d'un bleu clair ; elle est douce, spirituelle ; elle ressemble de figure et de manières à la Reine dont elle est la favorite. Dans le monde, elle est la réserve même ; elle ne fera jamais la plus petite faute contre l'étiquette, elle ne sourira que lorsque ce sera tout à fait de convenance. Elle salue bien en observant les nuances avec un tact admirable. Elle voit tout, observe tout, sans avoir l'air de s'en occuper. Telle est son attitude dans le monde. Dans le salon de la Reine, dans l'intérieur, dans l'intimité, c'est une autre personne ; elle est rieuse, elle saute, elle est gaie, sa figure si pâle, si solennelle, s'anime ; elle est cordiale et affectueuse pour ses frères et sœurs, pour ses amis. Elle a du talent pour la musique et le dessin, elle excelle à trouver les ressemblances. Elle est occupée maintenant à faire les portraits de toute sa famille : les Ducs de Nemours et d'Aumale, et ses sœurs, Marie et Clémentine, ont déjà subi l'ennui des séances, qui n'ont pas été cependant trop nombreuses.

Mme de Caraman vient d'achever mon portrait, qui est très réussi et dont elle a fait hommage à l'ambassadrice.

12 juillet. — Madame Adélaïde a eu ces jours derniers une attaque assez forte de choléra. On est parvenu à la sauver, mais elle est d'une faiblesse extrême. Plusieurs personnes du château de Saint-Cloud en ont été atteintes, c'est ce qui fait que la princesse, sœur du Roi, ne veut pas qu'on sache que ce fut le choléra dont elle a souffert, afin de ne point effrayer le reste des habitans de Saint-Cloud.

On s'occupe beaucoup du trousseau de la princesse Louise, auquel le Roi consacre une somme de cinquante mille francs. Madame Adélaïde donne à sa nièce une parure en diamans de la valeur de cent mille francs. Le mariage se fera très prochainement. Le roi des Belges viendra à cet effet à Compiègne où les noces se célébreront dans la plus grande intimité et très bourgeoisement, ainsi que le prouve déjà le voyage du roi Léopold, qui vient lui-même chercher sa femme.

25 juillet. — J'ai passé ma soirée d'hier à Saint-Cloud, chez la Reine. Le Roi et toute sa famile s'y trouvaient réunis. Madame Adélaïde avait l'air un peu fatiguée de sa maladie et avait la parole plus traînante encore qu'à son ordinaire. La Reine était de fort bonne humeur, de même les princesses, Mademoiselle Louise d'Orléans exceptée. Elle avait la figure un peu allongée ; elle pensait à son futur et à son trône ; je ne lui ai parlé ni de l'un, ni de l'autre, Mme d'Hulst m'ayant prévenu qu'elle n'aimait pas à en parler et qu'elle pleurait à chaudes larmes lorsqu'il était question de la séparation d'avec sa famille.

La princesse Louise, sans être belle, a un extérieur fort agréable ; elle est bien faite, elle a une belle peau, de belles épaules, un beau bras, une jolie main et un charmant pied, ce qui fait un assez bel ensemble. Elle est de moyenne taille ; ses mouvemens sont gracieux, mais elle a des manières un peu trop froides, trop calculées pour son âge ; je n'ai jamais surpris chez elle le moindre abandon ; elle aime beaucoup la danse, mais elle cessera de danser dès qu'elle aura remarqué que le mouvement commence à déranger sa toilette ; elle est toujours en représentation lorsqu'elle est devant le monde. La princesse Marie m'a

assuré qu'elle était tout autre dans son intérieur, qu'elle parlait, qu'elle riait beaucoup, qu'elle était la plus gaie de toutes. Il se peut que sa pâleur et ses cheveux excessivement clairs, de ce blond qu'on ne voit ordinairement qu'en Allemagne, avec des yeux d'un bleu grisâtre, lui donnent un air encore plus froid qu'elle ne l'est réellement.

J'ai eu une longue conversation avec les Ducs d'Orléans et de Nemours. Le premier a été surtout fort aimable; il m'a parlé des anciens temps, du temps de Charles X, de nos amusemens et des regrets qu'il avait de ne plus me voir autant qu'autrefois et qu'il espérait que, peu à peu, il pourrait renouer ses anciennes relations. Il entra après cela dans des détails de société, ce qu'il n'avait pas fait depuis les Glorieuses. Il me demanda des nouvelles de toutes les dames que nous voyions constamment chez la Duchesse de Berry et dont plusieurs étaient des dames d'honneur; je lui ai parlé avec beaucoup de franchise sur tout cela et sur le changement regrettable que le départ de Charles X a opéré dans la société. Le prince m'a dit qu'il en était au désespoir, mais qu'il espérait cependant que, l'hiver prochain, on parviendrait à déblayer un peu les Tuileries. Ce propos m'a fait un sensible plaisir.

31 juillet. — La nouvelle du décès du Duc de Reichstadt nous a gâté notre petit bal, qui était arrangé comme surprise pour Rodolphe II qui atteint aujourd'hui l'âge de vingt ans. Nous avions réussi à inviter quelques centaines de personnes sans que le secret fût arrivé à ses oreilles; il a donc appris notre projet et sa non-réussite à la même heure. Nous avons été tous fort contrits et nous nous sommes mis aussitôt à la triste besogne d'écrire des lettres d'excuse aux personnes invitées. Le pauvre Rodolphe, l'ambassadeur et moi nous nous partageâmes en parties égales cet ennuyeux ouvrage qui, grâce à nos efforts réunis, fut bientôt terminé.

Cette triste nouvelle a fait bien peu d'effet sur les Napoléonistes, ce qui prouve que ce parti depuis longtemps n'existait que de nom, et que, réellement, le Duc de Reichstadt n'avait que peu de partisans en France. Le parti carliste est celui qui a montré le plus de plaisir à la disparition d'un rival de Henri V; il a de la peine à dissimuler devant nous.

L'existence de ce malheureux prince fut toujours considérée

par la branche aînée comme un danger. Les Bourbons craignaient que l'Autriche ne le lâchât un jour et son nom seul les faisait trembler. Madame la Dauphine elle-même, malgré son attachement personnel à la maison d'Autriche, partageait cette crainte. Des royalistes de l'ancienne cour m'en parlaient sans déguisement en disant que semblable astuce ne leur paraissait nullement contraire à la politique du Cabinet de Vienne. Quand je protestais, on feignait d'être convaincu par ma réfutation, mais néanmoins, on continuait à partager cette opinion avec d'autres personnes de tout rang, de toute condition. Les plus polis énonçaient leurs craintes à ce sujet en disant qu'ils avaient peur que le jeune Napoléon, arrivant à l'âge d'homme et ne pouvant plus être tenu en tutelle sous la surveillance immédiate d'un gouverneur, ne s'échappât de la Cour de son grand-père pour venir en France conquérir le trône de son père. J'avais beau dire que c'était matériellement impossible et que pareille entreprise n'entrait pas même dans les idées du Duc de Reichstadt, qui était beaucoup trop fier pour faire l'aventurier, on revenait toujours sur la même question. Cette méfiance a beaucoup gâté les relations, même dans les grandes affaires, entre ces deux empires; elle dirigea constamment toutes les démarches du Cabinet de Charles X; les conseils salutaires de l'Autriche ne furent jamais écoutés et, qui plus est, on agissait presque toujours dans un sens diamétralement opposé aux vœux de l'Empereur, ce qui n'a pas peu contribué à la chute de la branche aînée.

2 août. — Le chansonnier Béranger, si populaire par son talent et plus encore par ses mauvais principes, qui attaquait autrefois, dans ses chansons, le gouvernement de Charles X avec autant de violence que de mauvaise foi, vient d'en lancer une intitulée : *Le lion muselé*, où il attaque le gouvernement de Louis-Philippe. Les royalistes, comme les républicains, se sont emparés de cette chanson; on se la dit, on se la répète; tout leur paraît plus désirable que le régime actuel.

10 août. — Voilà donc Mademoiselle Louise d'Orléans reine des Belges. Jamais on n'a vu une jeune mariée plus éplorée. Le roi des Français, la Reine, les princes et les princesses et toute la Cour pleuraient à cette cérémonie comme des enfans.

Le Duc d'Orléans, avec des efforts inouïs, est parvenu à se vaincre pendant la cérémonie et pendant toute la journée qui précéda cette solennité. C'est lui qui s'approchait, de temps en temps, de sa sœur pour lui prêcher le courage; mais, lorsque le moment arriva où la princesse, donnant le bras au roi des Belges, ne fut plus parmi les siens et se trouva entourée de sa nouvelle Cour, la force du Duc d'Orléans l'abandonna; il fondit en larmes et ce ne fut que le lendemain qu'il reprit un peu plus de contenance.

Jamais famille ne fut plus unie que celle du roi des Français; les sœurs et les frères s'aiment tendrement. Ils sont partagés dans la famille en ménages, d'après le degré de l'intimité qui règne entre eux; ainsi on appelait le ménage d'Orléans la princesse Louise et le prince royal, le ménage de Nemours la princesse Marie et le Duc de Nemours, le ménage Joinville le prince de ce nom et sa sœur la princesse Clémentine. Le Duc d'Orléans se propose d'aller voir sa sœur à Bruxelles quinze jours après le départ de la princesse.

Les nouveaux mariés partent le 13 pour la Belgique. La princesse Marie est au désespoir du départ de sa sœur; c'était son amie, elles ont été élevées ensemble, couchaient dans le même appartement, ne se quittaient jamais. Quel vide lui laissera ce départ! Leur ancienne gouvernante, Mme de Malet, qui a été nommée depuis dame d'honneur de la princesse Marie, devait accompagner à Bruxelles la reine des Belges, mais elle est mourante de la poitrine. Ce n'est même qu'au prix du plus énergique effort qu'elle a pu assister à la cérémonie.

12 août. — Philippe d'Orléans est le père le plus tendre, l'époux le plus fidèle, le plus soigneux, le plus aimable, ne pensant, ne s'occupant que du bien-être de sa femme et de ses enfans. Rien n'est plus touchant que les rapports de ce prince avec sa famille; c'est une union, une confiance sans bornes. Il ne se console pas du départ de sa chère Louise; à chaque lettre qu'il reçoit d'elle, il pleure de joie et de regrets, de joie lorsqu'elle lui dit que le roi des Belges est tout soin, toute tendresse pour elle et qu'elle serait parfaitement heureuse si elle n'était point séparée de ceux qu'elle chérit. Elle tâche de consoler son père en lui disant que le mois d'octobre approche et que le bonheur du revoir compensera les douleurs de la sépa-

ration; elle le dit, mais on voit bien qu'elle ne le pense pas.

La jeune reine a été enchantée de l'accueil qu'on lui a fait en Belgique; elle est dans ce moment établie à Laeken, château royal qui lui plaît beaucoup. « Je suis très bien logée, dit-elle dans sa lettre à la Reine; mes appartemens sont vastes et plus beaux que ceux du Roi même; le parc me rappelle notre jardin de Mousseau, ce qui me le rend cher; il est cependant beaucoup plus grand. »

La princesse Louise aimait à se lever de très bonne heure; elle ne le fait plus maintenant, ne voulant pas contrarier le goût du roi des Belges, qui aime à se lever vers les dix heures; puis elle se promène à cheval avec lui dans le parc; à son retour, on sert le déjeuner; le Roi et la Reine se retirent ensuite chacun dans son appartement. C'est l'arrivée du courrier de Paris, par conséquent l'heure de la journée que la reine Louise attend avec impatience. Elle est seule dans son cabinet, toute seule; elle peut lire et relire toutes ces chères lettres de sa mère, de son père, de ses frères, de sa tante, de ses amies; elle peut pleurer à son aise sans faire du chagrin à son mari, qui ne voit pas couler ses larmes; puis, elle répond à chacune de ces épîtres, elle tâche de consoler les autres, mais elle ne parvient pas à se consoler elle-même de la cruelle séparation, de l'isolement dans lequel elle se trouve. Elle regrette tout, même les caprices, la mauvaise humeur de M[me] de Malet, son ancienne gouvernante que la maladie rendait insupportable aux yeux de tout le monde, excepté à ceux de la princesse Louise, qui supportait ses travers avec une douceur, une patience exemplaires.

Avant l'heure de sa toilette, la reine des Belges fait avec le Roi une promenade en voiture. On dîne à cinq heures et demie précises èt, après-dîner, la Reine passe dans son salon. Le roi Léopold a fait meubler cette pièce exactement comme le salon de la reine des Français à Saint-Cloud et aux Tuileries : une même table ronde couverte de drap vert avec des tiroirs tout autour, un grand candélabre au milieu et un petit bougeoir devant chacune des dames qui entourent cette table; la Reine dans un fauteuil, les dames sur des chaises, chacune une tapisserie à la main. Le Roi va, çà et là, parler avec les hommes ou jouer au billard qui se trouve dans une pièce à côté; une autre table un peu plus éloignée de la cheminée que celle de la Reine est remplie de journaux de tous les pays. La Reine, après avoir

parcouru les feuilles qui paraissent à Bruxelles, s'occupe de préférence de celles de la France.

Si quelques dames arrivent de Bruxelles pour faire leur cour à la reine des Belges, Sa Majesté les reçoit avec cette grâce qu'elle a héritée de sa mère; mais, à Laeken comme à Saint-Cloud, ce sont à peu près toujours les mêmes personnes. Là, toute la haute aristocratie est orangiste comme on est carliste ou henriquinquiste en France.

2 septembre. — J'ai rencontré, dans la rue de Varenne, la duchesse de Liancourt; elle arrivait de la campagne pour voir la comtesse de Narbonne-Pelet, son amie intime. Elle me dit, en s'arrêtant dans la rue, qu'elle avait trouvé son amie très fatiguée.

— Vous n'êtes cependant point inquiète pour la comtesse?

— Je n'en sais rien, me répliqua la duchesse, je n'en sais rien; je l'ai trouvée bien changée, et, si je n'avais pas tout ordonné pour retourner chez moi à la campagne dans une heure, j'aimerais tout autant rester à Paris.

Effectivement, deux jours après cette conversation, Mme de Liancourt revint en toute hâte à Paris auprès de Mme de Narbonne qui, deux heures après, allait expirer dans ses bras.

C'est une désolation universelle, tout le monde aimait la comtesse de Narbonne; elle était si douce, si jolie, si aimable, si bienfaisante, si spirituelle, si instruite, si gaie, si bienveillante, si affectueuse, si désireuse de plaire, d'une humeur si égale! Tout le monde la gâtait pour être gâté; on lui faisait mille petites surprises, autant pour lui faire plaisir que pour lui donner une nouvelle occasion de dire des choses aimables et obligeantes; elle avait le don de prouver à ses amis combien elle était touchée de leurs attentions et cela de la manière la plus gracieuse, la plus spirituelle du monde; elle leur attribuait mille charmantes idées qu'elle supposait ou qu'elle mettait pour ainsi dire dans la bouche de celui qui lui faisait une petite surprise, au point que la plupart s'en allaient de chez elle tout enchantés d'eux-mêmes et de leur amabilité, car ils finissaient par se persuader qu'ils avaient véritablement eu toutes les intentions que Mme de Narbonne leur attribuait.

Un jour, le comte de Turpin, qui a un tel talent de peintre qu'il peut rivaliser avec les premiers artistes, eut l'idée de peindre

en arabesques à l'huile la salle à manger de la comtesse, et cela pendant qu'elle était malade. Le comte de Narbonne était dans le secret et, lorsque la comtesse fut entièrement rétablie, il invita M. et Mme de Turpin à dîner afin qu'ils eussent le plaisir de voir la surprise de sa femme. A son entrée dans la ravissante salle, elle reconnut sur-le-champ le goût si distingué de Turpin et le combla d'éloges, de remerciemens si aimables, si gracieux, que le comte m'avoua lui-même qu'elle avait trouvé des perfections dans le dessin de ses arabesques et beaucoup de poésie dans la composition de tout l'ensemble et, qu'il y trouvait réellement tout cela depuis que la comtesse le lui avait fait voir, mais qu'il était trop franc pour ne pas avouer qu'il n'y avait pas pensé en travaillant et que son ouvrage devait ces mérites uniquement aux interprétations judicieuses de la comtesse.

Mme de Narbonne passait la moitié de sa vie sur une chaise longue. Malgré toutes ses souffrances, elle restait toujours gaie et aimable. C'était curieux de la voir couchée sur son lit de repos, tout enveloppée d'écharpes et de fichus en dentelles, et cela dans une salle éclairée à jour, une salle de bal avec orchestre et tout ce qui s'ensuit. Les jeunes gens, les jeunes personnes entouraient son lit dans les intervalles de repos, elle les excitait à la danse, à la gaîté. On arrangeait pour elle des bals costumés, des quadrilles burlesques ou de caractère, et le tout était exécuté pour ainsi dire au chevet de la malade. A une certaine heure qu'elle reculait jusqu'au moment où ses forces l'abandonnaient, elle prenait congé de la société; on la roulait jusqu'à sa chambre éloignée de la salle et elle y passait sa nuit, tandis que la jeunesse continuait la danse jusqu'à l'aube.

20 septembre. — Une des dernières victimes du fléau épidémique a été la marquise de Coigny, une des femmes les plus spirituelles de la société, belle-mère du général Sébastiani, mère du duc de Coigny, tante des princesses Charlotte et Berthe de Rohan. Son nom de fille était Conflans. Née sous des auspices les plus brillans, tels qu'un grand nom, une grande fortune, avec de la grâce, de l'esprit et de la beauté, il n'est pas étonnant qu'elle se fût mariée fort jeune et que bientôt elle ait occupé une place éminente dans la société.

Son salon fut le plus recherché de Paris; tous les jeunes

élégans de la Cour de Louis XVI furent aux pieds de la spirituelle et séduisante marquise. Elle exerçait un tel pouvoir sur ces messieurs, qu'un jour où elle se trouvait brouillée avec la reine Marie-Antoinette et avec la princesse de Lamballe, et que Sa Majesté, donnant un petit bal, ne la pria point, la marquise se vengea en donnant chez elle un bal magnifique où elle invita tous les élégans de la Cour et de la ville, et pas un de ces messieurs n'osa mettre le pied dans le salon de Marie-Antoinette, craignant de déplaire à la marquise de Coigny.

Elle fut surtout célèbre pour ses charmans bons mots, ses reparties piquantes et enfin ses billets du matin, qui étaient d'une élégance de style, d'une originalité rares. J'en ai lu beaucoup, car elle en écrivait à tout le monde et nommément à ma cousine, qu'elle appelait « l'Excellence de toutes les excellences et la plus excellente. »

Cette femme si élégante, si recherchée, si aimable, avait un défaut dont elle ne put se défaire, dont elle riait elle-même, mais qui la subjugua entièrement, ce défaut fut l'avarice. Déjeuners, dîners, soupers étaient rayés de son budget; la première chose qu'elle avait faite après la mort de son mari, avait été de supprimer dans sa maison, la cuisine. Elle s'invitait chez ses amies et lorsqu'elle était malade à ne pouvoir sortir, elle avait un petit pot dans lequel elle réchauffait sur quelques charbons des restes de volailles ou autres, qu'elle emportait dans son sac à ouvrage des dîners qu'elle faisait chez les autres.

Sa vie est remplie de traits semblables. En voici un et non des moins piquans : M. Alfred de Vigny venait d'achever un de ses ouvrages et demanda la permission à Mme de Coigny de lui en faire la lecture. La marquise accepta avec reconnaissance et invita avec M. de Vigny quelques amis de la littérature à dîner chez elle. Pareille chose n'était plus arrivée depuis la mort du marquis; toute la ville parla de cet événement comme d'un phénomène précurseur de la mort prochaine de la marquise; ses enfans, dont elle était adorée, en furent très inquiets.

Cependant, le jour du fameux repas arriva. La marquise, pendant toute la lecture qui précéda le dîner, se surpassa en amabilité, en esprit; ce fut un volcan de bons mots, de remarques gaies et remplies de justesse. La lecture était déjà finie depuis longtemps, sept heures venaient de sonner, le dîner n'était pas annoncé et déjà l'on commençait à se regarder avec quelque

inquiétude, lorsque tout à coup la marquise partit d'un grand éclat de rire.

— Ah! par exemple, dit-elle, c'est la chose la plus drôle qui me soit arrivée de ma vie; c'est vous, monsieur de Vigny, qui en êtes la cause; j'étais toute à vous, toute à votre ouvrage et, dans ma préoccupation, j'ai oublié de commander le dîner. La seule chose qui nous reste à faire, c'est d'arranger entre nous un pique-nique. Chacun de vous fera venir du restaurant un plat, moi je me charge du dessert.

Ce dessert fut composé de quelques oranges qu'on venait de lui envoyer en cadeau de Chantilly.

On pourrait écrire un volume entier sur ses manies. Mais le résultat de tout cela fut une fortune immense qu'elle laisse après elle. On a trouvé de l'argent partout, dans son lit, cousu dans les matelas, dans ses jupons, sous le parquet, derrière les vieilles tentures, dans les coussins des canapés. Malgré ses travers, elle était adorée de sa famille; fils, gendre, petite-fille, nièces, amis et amies, tous sont inconsolables de sa perte.

9 novembre. — Ce qui devait arriver est arrivé, voici deux jours, à dix heures du matin : Madame la Duchesse de Berry a été arrêtée à Nantes avec M. de Mesnard, Mlle de Kersabiec et M. Guibourg, cachés dans une maison rue Haute-du-Château. Les recherches dans cette maison ont duré plusieurs heures; on a découvert enfin une plaque de cheminée qui, tournant sur elle-même, donnait accès à une petite chambre. C'est là qu'avaient cherché asile la Duchesse et les personnes qui l'accompagnaient. Elle fut transférée au théâtre de Nantes où elle est détenue et confiée à l'honneur de la garde nationale et de la garnison. On annonce aussi que le gouvernement veut en référer aux Chambres pour statuer sur le sort de la Duchesse de Berry. J'espère encore qu'il ne fera pas cette bêtise.

Le Roi, à la première nouvelle de l'arrestation de Madame Royale, a fondu en larmes. La Reine et les princesses sont vraiment inconsolables de cet événement. Le *Constitutionnel* commence déjà à déclamer contre toute espèce de loi d'exception en faveur de Madame la Duchesse de Berry.

12 novembre. — Le château fort de Blaye près de Bordeaux, a été arrangé pour recevoir Madame la Duchesse de Berry, avec

un luxe, une magnificence royale; le Roi et la Reine ont donné les ordres nécessaires pour que Madame Royale fût traitée de la manière la plus convenable et comme nièce de Leurs Majestés. Aussi, ne reste-t-il au château de Blaye que le nom de prison, car pour le reste, toutes les mesures sont si bien prises, tout est tellement prévu qu'il faudrait plus que de la mauvaise volonté de la part de Madame, pour ne pas être contente d'une pareille réclusion.

La Reine a envoyé à Madame la Duchesse de Berry tout un trousseau complet et magnifique et tout ce qu'elle a pu retrouver en fait de tableaux, de meubles et autres objets ayant appartenu autrefois à sa nièce et dont celle-ci se servait journellement aux Tuileries et à Saint-Cloud. Le tout attendait Madame à Blaye, et, ces jours derniers, la Reine a fait partir pour ce même château tous les maîtres et maîtresses qu'employait autrefois Madame la Duchesse de Berry pour cultiver ses talens ou pour s'amuser.

On m'a dit aussi que les dames amies de Madame et qu'elle désirera avoir auprès d'elle, seront admises, mais à la condition de partager sa réclusion. Le Roi a fixé à 100000 francs par mois la somme allouée à Madame la Duchesse de Berry et dont le premier semestre a été déjà assigné d'avance.

Madame, une fois entre les mains de ses gardiens, reprit son ancienne gaîté. Elle dit au préfet, au général et aux autres personnes qui assistaient à la rédaction du procès-verbal :

— Me voilà donc enfin en votre pouvoir; j'espère que la galanterie française ne se démentira pas dans cette occasion; j'y compte non seulement pour moi, mais aussi pour ceux de mes fidèles qui ont partagé tous les dangers avec moi; je vous recommande surtout mon pauvre vieux Mesnard que j'ai presque tué. Vous voyez, il n'en peut plus de fatigue.

Puis, elle invita tout ce monde à dîner avec elle, mangea avec appétit et entretint ses convives de toutes ses petites aventures, entre autres de celle où elle-même, en traversant une rivière à cheval, a manqué périr.

— Et mon pauvre Mesnard, dit-elle, était déjà dans l'eau tout de bon; il fallut l'en retirer, il était à moitié noyé.

Elle rit beaucoup de tout cela et témoigne d'une grande amabilité avec ces messieurs qu'elle appelle ses geôliers. Pour moi, je déplore pour elle le manque complet de dignité et cette étourderie qui est dans le caractère de Madame, dont elle

ne pourra jamais se défaire et qui gâte tout l'effet que produiraient sans cela ses grandes qualités, telles que son courage, son dévouement à ses amis et à la cause de Henri V. Dans ses courses, elle s'est oubliée, dit-on, un peu trop souvent; on prétend même que la grande intimité avec les hommes, qu'exigeait souvent sa position critique, est devenue encore plus intime que le cas ne le nécessitait et qu'il en est résulté un inconvénient qui serait fort à regretter en ce moment, puisque, s'il transpirait dans le public, il deviendrait nuisible à la cause du fils en ce qu'il jetterait au moins du ridicule sur la mère.

21 novembre. — Avant-hier, nous avons eu l'ouverture des Chambres. S'il n'y a pas eu d'émeute, il y a eu tentative d'assassinat contre le Roi (1). *Le Constitutionnel* du 20 et *le National* d'aujourd'hui contiennent les détails de l'événement et le discours du trône. Ce discours est parfait. Le Roi, tout en parlant des complications générales, ne dit cependant rien qui puisse le compromettre devant les Chambres ou devant les puissances étrangères. Je trouve de fort bon goût qu'il n'ait pas nommé Madame la Duchesse de Berry.

Sa Majesté, après l'incident fâcheux qui venait de se passer quelques minutes avant son entrée dans la Chambre, n'a pas eu l'air troublé le moins du monde. Elle avait défendu à ses aides de camp d'en parler, de sorte que ce ne fut qu'après la séance que cette nouvelle s'est répandue.

Nous avons fait hier notre visite de condoléances et de félicitations aux Tuileries. Il y avait foule et grand cercle dans la salle du trône. La nouvelle galerie a été ouverte pour la première fois; elle est immense et du plus beau style possible. C'est dans le genre de Versailles, de Fontainebleau, enfin de tout ce qu'on a jamais vu en France dans ce genre de plus beau, de plus grandiose.

Entre autres choses, Madame Adélaïde m'a dit que le Roi, dans la crainte que les détails de l'affreux attentat contre sa vie n'arrivassent défigurés aux oreilles de la Reine, a préféré l'en faire instruire par son aide de camp dans la Chambre même, et au moment où la Reine et sa famille ont pu le voir.

(1) Le Roi se rendant à la Chambre pour ouvrir la session, un coup de pistolet fut tiré sur lui, sans l'atteindre, au débouché du Pont Royal. Arrêtés comme auteurs de cet attentat, les sieurs Bergeron et Benoist furent traduits en Cour d'assises et acquittés, faute de preuves.

— Nous avons tous été atterrés, a ajouté la princesse; mais il fallait se contenir pendant la séance; nous y avons réussi; en revanche, une fois dans la voiture, nos larmes ont coulé; elles coulent encore!...

Madame m'a exprimé aussi son admiration pour le Roi, pour son courage et le désir qu'elle a qu'on trouve l'auteur d'un crime aussi affreux, afin de pouvoir le punir. C'est de toute nécessité et surtout dans ce pays-ci.

Les ministres qui, dans la Chambre, ne savaient rien de l'événement, ont regretté que le Roi dans son discours n'en ait pas parlé; je trouve que le Roi a eu parfaitement raison; on n'aurait pas manqué de dire qu'il se servait de ce moyen pour faire effet, pour provoquer des applaudissemens. Madame Adélaïde m'a dit aussi qu'elle avait remarqué dans la foule, un peu avant l'attentat, des gens d'un aspect sinistre, et qu'elle y avait rendu la Reine attentive.

Le maréchal Soult disait hier pendant le Cercle :

— Tout ce que cet événement nous prouve, c'est que nous avons passé de l'époque des émeutes à celle des assassinats.

Ce n'est pas bien consolant pour la famille royale. Les ministres, le Roi sauvé, sont enchantés d'un événement dont ils comptent tirer tout le parti possible pour dompter l'opposition, pour se raffermir au pouvoir. Ils en ont grand besoin, car le déficit de près de 200 millions de l'année dernière et un budget peut-être encore augmenté pour l'année 1833 ne seront pas chose facile à faire digérer par la Chambre.

La première chose que la Reine a faite, au retour au château, a été d'écrire à ses fils, en ce moment en Belgique, et à la reine des Belges, pour les rassurer. Le Roi et les autres membres de la famille royale ont chacun ajouté quelques lignes de leur main à l'épître de la Reine.

Le Roi nous a dit hier qu'il avait fait pratiquer un escalier dans le château de Blaye pour permettre à Madame la Duchesse de Berry de communiquer de ses appartemens avec un très joli jardin qui se trouve dans l'enceinte des murs du château et qu'il espère pouvoir bientôt trouver le moyen de lui faire rejoindre sa famille à Prague.

Comte Rodolphe Apponyi.

ÉRASME

L'ÉVANGÉLISME CATHOLIQUE

L'ébranlement causé par Luther ne se propageait point dans des sphères sereines. Dès la fin du xve siècle, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, comme en France, s'était éveillé un désir ardent de rénovation religieuse et de réformes. L'humanisme chrétien avait répondu à ces aspirations. Avant Luther, Érasme et Lefèvre avaient parlé. Hors de Wittenberg, et au sein même du catholicisme, s'était produit un mouvement doctrinal beaucoup plus dirigé contre une théologie que contre le dogme, les méthodes de l'école que les pratiques ou les formules de la foi. Le retour à l'antiquité chrétienne, à l'Écriture et aux Pères, un christianisme plus spirituel, une Église plus libre, telles étaient ces tendances qui avaient constitué l'Évangélisme. Courant profond et large, dont Luther s'était servi, qui le portait, qui s'enflait à sa voix. Mais à mesure que déviait le flot, se brisait son unité. Les élémens divers qui l'avaient formé, allaient cesser de se confondre. A la rupture avec Rome, répond une autre rupture, tout intérieure, celle du Réformisme. Derrière Luther un évangélisme révolutionnaire, une théologie qui se sépare de l'Église établie; derrière Érasme et Lefèvre, un évangélisme modéré, intellectualiste ou mystique, qui, fidèle à ses origines, s'efforce de concilier, non de détruire, et rêve, dans le catholicisme, d'un esprit nouveau du catholicisme, laissant debout sa structure historique et son gouvernement.

I

Au début de 1520, la royauté d'Érasme est encore incontestée. « Tous les savans, lui avait écrit J. Eck, le 2 février 1518, sauf quelques porteurs de cuculles et quelques théologastres, sont érasmiens. » De Louvain où il réside alors, cette cour intellectuelle va le suivre à Bâle où il se fixe. Bâle, ville cosmopolite, libérale, savante, « où la douceur du ciel s'allie à l'aménité des habitans, » nulle autre capitale n'eût mieux convenu à celui qui ne voulait être « qu'un citoyen de l'univers. » Dans ce centre où se croisent les grandes voies de l'Europe, c'est l'humanisme entier, chrétien et lettré, qu'il représente et qu'il domine. Prodigieux d'activité, appliqué à ses travaux de philosophie, d'exégèse, de polémique, protégé de Rome, courtisé des rois, loué à l'envi, jusqu'en Espagne, comme le prince des théologiens, consulté de tous, informé de tout, le « divin » Érasme est le souverain qu'on ménage, qu'on adule et qu'on écoute. Comment la France n'eût-elle pas subi l'entraînement? Pas de pays qu'il n'aimât et n'appréciât davantage. Il y avait séjourné trois années sous Charles VIII, des mois entiers, et à plusieurs reprises, sous Louis XII. Séjours ou voyages lui avaient créé de précieuses amitiés. Des hommes d'Église comme Poncher ou Hüe, des magistrats comme Ruzé et de Loyne, des savans ou des lettrés comme Cop, de Brie, J. de Pins, Nicolas Bérauld, le reconnaissent pour chef; et il serait facile de retrouver, dans les idées religieuses de Budé, l'influence des *Adages* ou de *l'Enchiridion*. » En 1520, *la Folie* est traduite dans notre langue. Trois ans plus tôt, François Ier avait commencé les démarches qu'il renouvellera à plusieurs reprises pour appeler Érasme à Paris. Vainement d'ailleurs! Le maître préférait sa liberté. Il n'en garda pas moins pour la science française, pour l'esprit français, une véritable prédilection. Nos qualités répondaient aux siennes, à ce goût de la clarté, de la mesure, de l'éloquence, des idées raisonnables. « Je crains, écrivait-il en 1521, de regretter un jour d'avoir méprisé les offres de la France. » C'était presque une prophétie.

Qu'à Wittenberg, on comprit l'importance d'un tel concours, rien ne le prouve mieux que les efforts tentés pour l'obtenir. L'adhésion de Hutten, du petit cercle d'Erfurt pouvait servir

beaucoup la cause de Luther. Mais Érasme, c'était l'humanisme international, et par lui, avec lui, l'Europe savante venant à la Réforme. Aussi, rien ne semblait plus naturel que d'arriver à une entente. Mêmes aspirations : le retour à l'Évangile; mêmes ennemis : la scolastique et les moines. Ces raisons, des amis communs, Spalatin, Lang, se chargeaient de les faire valoir. Dès 1516, le premier avait transmis à Érasme les jugemens de Luther sur son œuvre, se flattant peut-être de le gagner à la doctrine de la justification. Le 13 novembre 1517, une nouvelle lettre de Spalatin appelle son attention sur la controverse luthérienne. Érasme eut-il alors connaissance des thèses célèbres contre les indulgences? Nous l'ignorons. Personnellement, Luther se prêtait peu à ces démarches. Mais au début de 1519, les instances de Mélanchthon, surtout les controverses qui engageaient définitivement la lutte, devaient l'amener à une autre attitude. Le 28 mars, il écrivit à Érasme. Sous des éloges savamment calculés, c'était une proposition d'alliance qu'il venait offrir.

Le grand humaniste n'avait point attendu pour se faire une opinion. S'il proteste déjà qu'il ne connaît pas Luther, qu'il n'a pas lu ses livres, « sauf une ou deux petites pages, » il est plus informé qu'il ne veut le paraître, et c'est d'une curiosité bienveillante qu'il observe et s'instruit. Peut-être, dès 1517, avait-il eu l'écho des leçons sur saint Paul et songeait-il à leur succès en commençant ses *Paraphrases* par les Épîtres. A coup sûr, en 1518, il regarde vers Wittenberg. L'année suivante, il lit les *Commentaires sur les Psaumes* et la *Tessaradecas*. Il se fait renseigner sur l'état religieux de la Bohême, suivant ainsi le réformateur dans son évolution vers le hussisme. Et de la vie même du jeune moine, il n'ignore rien. Il loue la pureté de ses mœurs, la sincérité de ses convictions, la puissance de sa foi. S'il remarque déjà la violence de son tempérament, il admire sa science des Écritures et son sens profondément chrétien. Luther ne ramène-t-il point la théologie à ses sources? N'est-il point le héraut, hardi, passionné, de l'Évangile? Cette justice, Érasme la lui rendra pendant longtemps encore. En 1519, après la dispute de Leipzig, il écrit à l'archevêque de Mayence : « Luther a de belles clartés de la doctrine évangélique. » En 1520, au lendemain même de la rupture, il rend témoignage à Léon X de sa vie comme de son talent, et à un cardinal, Campeggio,

il adresse ce jugement presque définitif : « Luther... a reçu de rares présens de la nature, un génie admirablement préparé à expliquer les obscurités de l'Écriture, à s'ouvrir aux lumières de l'Évangile. Sa vie était louée de ceux mêmes qui ne partageaient point ses opinions. C'est ainsi que j'ai été favorable à Luther : je dis mieux, moins à Luther, qu'à la gloire du Christ. »

C'était peu de le louer, Érasme s'emploie encore à le défendre. On trouverait peut-être sa main dans les pamphlets écrits contre les facultés de Louvain et de Cologne. En tout cas, publiquement, il intervient. Dans le déchaînement des passions et des colères soulevées, dès la fin de 1519, « contre l'hérésiarque, » il y avait quelque courage à prêcher la modération, à dénoncer aux autorités religieuses, déjà alarmées, l'ignorance, la haine, la perfidie de certains de leurs défenseurs. Quoi donc? Les violences de Luther ne sont-elles point provoquées par les violences de ses ennemis? Il demande à discuter, on l'insulte; Rome se tait, on le juge. Ceux-ci dénaturent sa pensée, falsifient ses écrits, et, au lieu de lui répondre, l'attaquent dans ses mœurs; ceux-là lui répondent, tels Mazzolini et Alfeld, mais sans le réfuter : aux preuves solides qu'il emprunte à l'Écriture, ils n'opposent « que leurs syllogismes. » Moines ou docteurs s'efforcent d'étouffer sa voix, de supprimer ses livres, de le supprimer lui-même. « Hérétique ! antéchrist ! apostat ! » les chaires, les écoles, les places publiques retentissent de ces anathèmes. C'est la querelle de Reuchlin qui recommence, avec les mêmes procédés et la même fureur !... Comment ne voit-on pas qu'à menacer Luther, on l'enhardit; qu'à l'accabler, on l'exalte ! La bulle même qui le condamne, « arrachée par les clameurs du parti intransigeant, » peut le frapper avec raison ; ce qui est déraisonnable, c'est la manière dont on le frappe. Avec des réformes, des ménagemens, de la justice, que n'eût-on pas obtenu ?

Luther n'ignorait pas ces sentimens que des confidences divulguées, des lettres rendues publiques, avaient mis au jour. Son entourage se flattait toujours de compter Érasme comme un allié. En cela, on se trompait. Érasme avait pu louer Luther et le défendre ; il ne songe pas à le suivre. Plus clairvoyant, moins enthousiaste que ses amis, dans le « drame » qui commence, il entend n'être qu'un « spectateur. » Luther l'attire et l'inquiète à la fois. Et dès 1518, se dessine cette attitude de neu-

tralité, qui, en 1521, se changera en dissentiment, puis en opposition ouverte. La rupture bruyante a pu surprendre des observateurs superficiels. Elle était en germe dans cette abstention volontaire et réfléchie qu'Érasme s'était imposée au premier contact.

Aux avances de Luther et de Mélanchthon il avait répondu, poliment, par un refus. Et quelque effort que fît, dans la suite, le parti luthérien pour l'entraîner, il demeura inébranlable. On le pressait de tous côtés, d'Allemagne comme de Bohême, et ne pouvant le conquérir, les évangéliques s'efforçaient de le compromettre. Son parti était pris, comme sa voie tracée d'avance. Ni les flatteries intéressées, ni les manœuvres, ni les menaces ne l'en détournent. Habilement, il se dégage. « Je n'accuse point Luther, écrit-il en 1518, je ne le défends point et je n'entends point me mêler à ses affaires. » — « Je ne suis ni son accusateur, ni son défenseur, ni son juge, » répétera-t-il en 1520. Indifférence calculée, qui ne l'empêchera point d'agir. Au moins entend-il garder sa liberté. A ses amis, à des prélats comme Marliano, le conseiller de l'Empereur, il écrira : « Aucune manœuvre ne me fera sortir de mon attitude intellectuelle. Je connais le Christ. Je ne connais pas Luther. » Aux amis du réformateur qui le pressent de s'enrôler dans leurs rangs, il riposte froidement : « S'il y a quelque bien dans ses œuvres, je le cueille ; s'il y a quelque mal, je le passe. » A mesure même que le conflit s'aggrave, ces protestations se multiplient. En 1520, Érasme peut être de ceux qui regrettent la bulle de Léon X ; il ne songe point un instant à s'associer à une révolte. Il conseille la soumission. Il refuse de recevoir Hutten à Bâle. Visiblement, le grand érudit ne veut être ni entraîné, ni poussé dans la « faction nouvelle. » Il peut continuer encore à défendre Luther avec habileté et avec courage. Il n'est pas luthérien.

Lâcheté, envie, amour de l'argent et des honneurs, scepticisme d'épicurien et de négateur?... Hutten et Luther l'ont souffleté de ces outrages, et ces accusations ont trouvé un écho dans l'histoire. Érasme eut lui-même à s'en défendre. Mieux que ses paroles, sa vie suffit à le justifier. Certes, on ne saurait nier que l'amour du repos, l'influence de ses protecteurs, une rancune secrète contre une renommée déjà égale à la sienne n'aient pesé sur son attitude. Mais ces petitesses n'expliquent point les préférences d'un grand esprit. A l'homme qui défendit Luther

auprès de Léon X, ne manquait ni le courage intellectuel, ni même le courage. L'écrivain qui, pour rester libre, se déroba aux richesses et aux honneurs, n'oublia jamais sa dignité. Si donc, dès le début du schisme, il n'est point avec Luther, et que, bientôt, il sera contre lui, c'est au plus profond de son être qu'il faut chercher les raisons de sa conduite. Tout éloigne Érasme de Luther : sa nature, son rôle, son idéal.

Jamais deux caractères furent-ils plus opposés? — Une âme religieuse, pénétrée, obsédée du sens du divin et de l'inquiétude du salut : une âme intellectuelle, faite d'équilibre, moins sensible que raisonnable, et où les facultés se contrôlent, se modèrent et se complètent ; un mystique qui jette aux pieds de son Dieu la raison humiliée et la liberté maudite : un sage qui croit à la noblesse de l'être comme à la beauté des choses, et bénit la vie comme la lumière du jour ; un théologien, familier d'absolu, avide de vérités, simples et crues, qui éclairent, qui consolent et qui sauvent : un lettré, historien et moraliste, habitué à saisir les nuances et la complexité des choses, se défiant, dans sa théologie même, des affirmations tranchantes et des dogmatismes étroits ; un homme d'action, qui se fait peuple pour parler aux foules, écrit, tonne, gesticule « pour les savetiers » qu'il veut convaincre : un aristocrate de l'esprit qui ne discute qu'avec l'élite et n'enseigne que des cénacles ; un génie national qui, dans la plus haute et la plus large des religions, reste l'interprète des sentimens et des aspirations de son pays : un génie universel qui unit toutes les idées de son siècle et la culture de tous les temps... comment ces contraires eussent-ils pu se comprendre, et surtout se concilier? Avant de se tâter, Luther et Érasme s'étaient déjà jugés l'un l'autre. « Je lis notre Érasme, écrit le premier en 1517, et chaque jour décroît mon affection pour lui. Je crains qu'il ne travaille pas assez au règne du Christ et de la grâce. Les choses humaines ont beaucoup plus d'empire sur lui que les choses divines. » — « Luther nous a avertis excellemment de beaucoup de choses, pense déjà le second ; plût au ciel qu'il l'eût fait avec plus de modération ! » A mesure qu'ils se connaîtront davantage, réformateur et humaniste verront mieux encore ce qui les sépare. Ils ont beau se ménager, ils ne s'aiment point. Ils se louent, mais avec réserves ; l'épine perce sous la fleur.

Ce ne sont point seulement les natures qui se heurtent, mais le sens de l'action, l'idéal de vie qui s'opposent.

Le grand humaniste est un pacifique. Par conviction, par tempérament, il est l'ennemi de toute violence, même au service de la vérité. « La paix et l'union, aime-t-il dire, voilà toute la somme de notre religion. » Comment donc, si favorable qu'il fût aux idées de Luther, eût-il pu approuver son attitude? Ces emportemens, cette véhémence dominatrice, cette impatience d'avoir raison, l'effrayent. Dès le printemps de 1518, il confie ses craintes au recteur d'Erfurt. L'année suivante, c'est Luther lui-même qu'il s'efforce de modérer. « Prenons garde, lui écrit-il, de ne rien faire, de ne rien dire, qui sente l'esprit d'arrogance ou de faction... » Il priera Mélanchthon d'agir pour que « le ciel tempère le style et l'esprit de son maître. » Peine perdue! A l'exemple du Christ, Luther ne se flattait-il point d'être venu déchaîner la guerre ? A mesure que le réformateur redouble d'invectives et d'audace, grandit cette aversion. Après la bulle, Érasme stupéfait peut se demander « quel dieu agite » le grand révolté et le pousse à s'élever « avec cette licence contre le pontife romain, les écoles, les ordres. » Non, « nul ne retrouve ici l'esprit de l'Évangile. » Un an plus tard, c'est tout le parti dont les violences vont le détacher à jamais du luthéranisme comme de son chef.

Car Luther est dépassé. Contre la vieille faction des moines, des « pharisiens, » des « théologastres, » sa révolte n'a créé, en effet, qu'une « faction nouvelle, » aussi injuste, aussi étroite, aussi enragée : coalition d'élémens divers et mêlés, d'idées nobles, d'espoirs sincères, de chrétiennes attentes, mais aussi de haines, de licences, de débordemens, armée composite et disparate, qui suit son chef et qui le pousse, le jetant dans des violences contraires à sa doctrine et indignes de son génie. Voilà bien le sort de toute révolution de remuer cette lie humaine. De jour en jour, « la secte luthérienne croît en nombre, mais aussi en fureur, en imposture, en arrogance. Elle mord à pleines dents. Elle jette l'outrage à la face de tous avec une impudence barbare. » Ce sont « des fous et des sots... Que parlent-ils de renouveler le monde quand ils ne peuvent se réformer eux-mêmes? Pour quelques-uns qui rêvent une réforme, combien ne cherchent que la folle liberté des plaisirs de la chair. » Combien aussi qui « n'envient que la richesse des prêtres ! » Ils n'ont que

« cinq mots à la bouche : l'Évangile, la Parole de Dieu, la Foi, le Christ, l'Esprit. » Valent-ils mieux que les autres ? Mêmes abus, même intolérance, mêmes vices, mêmes procédés contre ceux qui refusent de les suivre ; Érasme, tout le premier, dont ils divulguent les lettres, qu'ils déchirent de leurs pamphlets, qu'ils salissent de leurs mensonges. Se prononcer entre eux et les moines, c'est tomber de « Charybde en Scylla. » Au fait, pourquoi choisir ? Quels que soient les défauts de la vieille Église, tout, plutôt que « cette liberté séditieuse » et ce tumulte. « J'aime mieux, avoue notre lettré, les pontifes, les évêques tels qu'ils sont, que ces Phalaris émaciés qui sont plus intolérables encore. »

Aussi bien, est-ce moins une réforme qu'une révolution : le contraire de cette rénovation progressive et pacifique rêvée par l'humanisme. Épurer la théologie au contact de l'Écriture et des Pères, spiritualiser la religion, en l'allégeant d'observances trop étroites, restaurer dans le catholicisme la liberté intellectuelle, la réforme érasmienne ne demandait point autre chose. Elle se flattait de renouveler l'Église sans la détruire, de la pénétrer sans la déchirer. « Il faut, disait son chef, traiter les choses de l'Évangile avec l'esprit de l'Évangile, » ou encore : « La piété exige que l'on cache parfois la vérité : il ne faut pas la montrer toujours, n'importe où, n'importe quand, n'importe à qui... Peut-être faut-il admettre avec Platon qu'il est des mensonges utiles pour le peuple ? » Ainsi, du vieil édifice l'humanisme chrétien entendait garder les fondemens et la structure. S'il bafoue les superstitions, il exalte la piété. S'il se moque des quiddités, des syllogismes, des barbarismes, il ne prétend point supprimer l'École. Il revise la Bible, non le dogme, et, flagellant les vices du sacerdoce, il n'en attaque point l'institution. Il ne veut de réformes que par la hiérarchie et avec la hiérarchie. — D'un geste brusque, Luther a jeté bas toutes ces méthodes. Aux suggestions discrètes, aux compromis, aux ménagemens, une parole âpre oppose un radicalisme hautain, des injonctions ou des menaces ; aux vérités en demi-teinte qui s'insinuent, des formules intégrales et brutales qui s'imposent. Et à quels pouvoirs s'attaque-t-elle ? A cette cour brillante de Rome, tolérante et humaine, ces évêques, généreux et cultivés, qui protègent la culture et ont pris la direction du progrès intellectuel. Et à quels pouvoirs surtout s'adresse-

t-elle? A la foule. Il eût fallu disserter dans les écoles, entre théologiens ou lettrés, et convaincre les évêques ou les princes, peu à peu, doucement, à force de patience et de raison. La voici qui jette le débat sur la place publique, dans les carrefours, dans les échoppes. Le peuple théologien? Quelle dérision! Et la voici encore qui s'en prend à tout, non seulement aux abus, mais aux traditions, aux habitudes, au culte, ne craignant personne, fonçant sur qui lui résiste, condamnant qui la condamne. De réforme pacifique il est bien question! La lueur douce qui filtrait peu à peu dans les âmes est devenue l'incendie qui embrase. A ceux qui prétendaient encore souder le mouvement luthérien à l'humanisme, Érasme pouvait répondre par la phrase célèbre: « J'ai couvé un œuf de colombe, Luther en a fait sortir un serpent. » Dans cet héritier illégitime, il ne se reconnaît plus.

La pièce est devenue une tragédie. Et maintenant on peut voir que le dernier acte est tout l'opposé du scénario primitif. Les progrès promis et attendus, où sont-ils? — D'une part, dans cette fièvre théologique qui brûle tous les cerveaux, plus de place pour la douce et sereine quiétude du savoir. Ce n'est point seulement la vraie réforme, c'est la culture que les réformateurs menacent. Qu'attendre d'un parti dont le chef lui-même a dénoncé toute recherche rationnelle comme une erreur et un péché? On ne lit plus Cicéron ou Homère, mais la Bible et saint Paul. On ne récite plus de vers, mais des versets. Tout le monde dogmatise. Les qualités aimables de la raison humaine, créatrice de beauté et de bonheur, ont fui devant l'exaltation farouche des âmes éprises de vérité et de salut. Les universités sont en déclin, nombre de chaires sont désertes. « Presque toutes les études, écrira Érasme, en 1525, sont en ruine comme la culture lettrée. — D'autre part, pour défendre le dogme menacé, jamais le dogmatisme ne s'est fait plus étroit. Une réaction furieuse va s'en prendre aux humanistes du malheur des temps et, pour combattre la licence, « rendre plus dure la servitude. » Dans la tourmente, partisans des vieilles doctrines, des observances, du conservatisme, du passé, ont serré leurs rangs et relevé la tête. Et cette fois, c'est au nom de l'unité menacée qu'ils vont s'attaquer à tout élargissement de la pensée religieuse ou de la discipline. Hébraïsans, hellénistes, exégètes ou philologues, ceux qui touchent au texte sacré de la Vulgate, ceux qui osent critiquer le canon des Écritures, ceux qui parlent de rendre l'Évan-

gile au peuple, tous suspects, tous complices ! Il faut brûler les livres d'Érasme, comme ceux de Luther, extirper toute culture pour détruire le schisme. — De ces clameurs furieuses qui montent plus pressantes, plus hostiles, comment le grand érudit ne serait-il pas troublé ? Et quel meilleur moyen de défendre les Lettres que de séparer leur cause, en se séparant lui-même de la cause de Luther ? Rien donc de commun entre Wittenberg et Bâle. Aux théologiens de Louvain ou de Cologne, Érasme dénoncera les confusions injustes qui s'accréditent. Il met en garde ses protecteurs et ses amis. Il écrit à Wolsey. Il détourne Reuchlin d'entrer dans le parti ; on ne doit point laisser croire que le mouvement nouveau est la suite de sa querelle. Léon X lui-même, bien placé cependant pour discerner les deux Réformes, est prévenu. On comprend qu'Érasme fasse tout, pour que la haine qui s'attache à Luther ne retombe point sur les Lettres. En défendant son orthodoxie, c'est du même coup l'orthodoxie de la Renaissance chrétienne qu'il justifie.

Sentimens intimes, horreur des violences, conceptions réformistes, culture intellectuelle, c'est tout cela qui oppose Érasme à Luther, et enfin, bien plus encore, c'est sa vie même, brisée, broyée, avec ses espoirs les plus nobles, et dont il ne pardonnera point à son grand ennemi le douloureux écroulement. Oh ! ce rêve d'une Europe, d'une Église pacifiée dans le progrès de la raison, de la liberté, de l'amour ! De 1516 à 1520, il semble que l'humanisme le touche du doigt. Après les grandes secousses des premières années, le siècle se repose. Un pape « débonnaire » et lettré, de jeunes princes amoureux d'art, de plaisirs et de fêtes, une diplomatie habile et heureuse qui ajuste leurs différends dans les trames de ses intrigues et de leurs alliances, la Renaissance partout acclamée et triomphante : le présent est si plein de promesses ! Poussé vers les conquêtes de l'esprit ou les découvertes des continens, saisi de la douceur de vivre ou de la volupté de savoir, le monde est désormais à l'abri des commotions. La Salente nouvelle ne doit plus connaître d'autres débats que les discussions savantes ou polies, les jeux des cours d'amour ou des cénacles, les disputes théâtrales et futiles qui charment les heures. Apollon calmera toujours les caprices d'Éole. — La trêve a été courte. En 1519, l'élection à l'Empire réveille les querelles des princes. Mais qu'est cela, auprès de la guerre des dogmes ? Voici bien l'explosion qu'Érasme

redoutait, le cyclone prévu, mais foudroyant, qui va balayer l'Allemagne. Un bruit assourdissant de vociférations et de libelles, la discorde, bientôt l'émeute, dans l'église, sur la place publique, des couvens fermés ou détruits, des moines qui défroquent, des prêtres qui se marient, des seigneurs qui pillent, des prophètes qui dogmatisent, puis, sous l'empire de la grande névrose religieuse dont Luther lui-même s'épouvante, la multiplicité des sectes, l'anarchie morale ou sociale, des brutes illuminées et fanatisées qui, affranchies de l'Église, veulent jeter bas la société, des châteaux qui flambent, le Christ prêché par le fer et par le sang, un pandémonium de démens et de scélérats qui se croient appelés par l'Esprit à changer le monde; et ces fureurs au nom de l'Évangile! Quel spectacle offre la moitié de l'Europe! Jamais licence plus grande n'a été donnée « à l'impudence, à la sottise, au crime... » Le monde retourne « à la barbarie turque. » Il n'y sera bientôt plus d'asile pour la pensée; où le sage fuirait-il?... « Il vaudrait mieux cultiver son champ. »

Décidément, Érasme sera catholique. Et être catholique, c'est rester avec Rome, chef et symbole de l'unité. Dès 1519, il avait écrit à un ami de Bohême, qui le pressait de se joindre à Luther : « Je serai pour lui, s'il est avec l'Église. » Un an plus tard, il précise : « Je reconnais l'Église romaine, qui ne diffère point, à mon sens, de l'Église catholique. Ni la vie, ni la mort ne me sépareront d'elle, à moins qu'elle-même ne se sépare du Christ. » La réserve même du début ne tiendra pas longtemps. En 1518, l'humaniste pouvait s'abstenir encore, suivre d'un regard bienveillant ou amusé les attaques contre les indulgences, la scolastique et les moines. Après *la Captivité de Babylone*, le doute n'est plus permis. Luther est d'un côté, l'Église de l'autre; non seulement il faut choisir, mais il faut combattre. Dès la fin de 1521, les instances de Rome, les démarches des princes, de ses amis, les violences des luthériens, la pression de l'opinion catholique ne lui laissent plus le moyen de se dérober. « Ils me traitent comme un adversaire, écrit-il à Mazzolini : je le suis. » — Ce n'est plus seulement par des raisons de sentiment. Il a pris une conscience plus nette du conflit doctrinal : celui-là même qui va heurter la Réforme et la Renaissance et, avec elles, deux conceptions du christianisme : l'une qui, pour en faire goûter l'efficace consolatrice, lui immole la nature; l'autre

qui, pour en montrer l'universelle vérité, lui incorpore l'esprit humain.

II

Pour prendre position, le grand lettré n'a qu'à rester fidèle à lui-même. Si, déjà, il regrette des écarts de pensée et de style qui, en 1511, n'offraient aucun danger et dont la Cour romaine donnait d'ailleurs l'exemple, tout au moins il ne désavoue en rien, ni son idéal religieux, ni ses méthodes intellectuelles. Il s'honore au contraire de cette unité qui rattache son âge mûr à sa jeunesse, ses travaux de 1520 aux *Adages* et à l'*Enchiridion*. « Personne, écrit-il alors, ne pourra jamais m'opposer une seule assertion dans laquelle je me montre contraire à moi-même. J'écris ce que j'écrivais autrefois. » Et à Luther dont il relève les contradictions, il peut déclarer fièrement : « J'ai toujours écrit, toujours dit, toujours pensé les mêmes choses. » Ainsi, du terrain qu'il a choisi, où il se meut, rien ne le fera dévier, ni la révolution qui se déchaîne, ni la réaction qui s'enhardit. Son aversion pour les moines et l'École ne l'a point jeté dans le parti luthérien; sa rupture avec Luther ne le rapprochera pas davantage de l'École et des moines. Injures, soupçons, attaques passent sur lui, non sans l'émouvoir, mais sans l'ébranler. Et ce qu'il veut, ce qu'il défend toujours, comme jadis, c'est l'idéal que ses amis et lui-même ont formulé avant Luther, le principe initial de l'Évangélisme : le retour à l'Évangile. Il dira avec énergie, en 1522 : « Il faut restaurer le royaume de Dieu, c'est-à-dire la doctrine évangélique. » Par là, il n'entend point une forme nouvelle d'Église ni de croyance, mais un rajeunissement de la croyance comme de l'Église, par un accord entre la foi et la culture, l'autorité et la liberté, les idées de tradition et de réforme.

Œuvre critique surtout. Elle consiste, en premier lieu, à épurer la religion des abus séculaires : abus de la pensée, de l'autoritarisme ou de la piété. On sait comment, depuis vingt ans, les humanistes s'étaient acquittés de la tâche. L'ironie cinglante de *la Folie* ou de l'*Enchiridion* avait plus contribué que de lourds traités à discréditer la vieille théologie. A l'âpreté de ces attaques ou des satires, la révolution religieuse ne retranche rien. *La Méthode* parue en 1519 avait résumé les griefs de l'évangélisme

érasmien. En 1524, ce sont les *Colloques* qui, sous une forme mordante, vont livrer au ridicule les défenseurs attardés et obstinés des vieux usages. Vendeurs de pardon et trafiquans de miracles, théologastres ignorans qui déclament contre la science, moines corrompus qui matérialisent la dévotion, prêtres à l'affût de bénéfices, pharisiens des observances qui ne craignent point d'offenser Dieu, mais ne sauraient omettre la syllabe d'une prière ou la formule d'un rite, voici de nouveau toutes les sottises, toutes les superstitions, tous les judaïsmes dénoncés, flétris, flagellés par l'implacable ironiste. Ces traits ramassés dans les *Colloques*, nous les retrouvons épars dans ses autres œuvres : les lettres, les polémiques, les commentaires. La gravité tragique des événemens n'enlève rien à sa verve. On comprend les colères que devaient éveiller pareilles attaques. Imprudences souvent stériles d'ailleurs, et qui donnèrent plus d'une fois aux ennemis d'Érasme les argumens qu'ils cherchaient pour l'accuser d'être luthérien.

Heureusement, il y a autre chose dans cette œuvre critique. N'eût-il fait que railler les abus, l'érasmianisme n'eût guère été qu'une négation. Mais les textes qu'il publie, les méthodes qu'il applique, contiennent une doctrine autrement féconde, celle qui va conduire à une analyse plus complète, plus rigoureuse des élémens dont la pensée, les institutions, la vie chrétienne sont constituées.

Nous en connaissons le point de départ. Restaurer l'Écriture et les Pères... Effort immense, qui prépare tous les autres et sans lequel nulle réforme, nul progrès ne sont possibles. De cette maxime fondamentale vont naître les grands travaux qui, depuis 1516, se succèdent sans relâche. L'Écriture d'abord! En 1516, Érasme avait publié, sur les manuscrits grecs, la revision, la traduction latine du *Nouveau Testament*. Une seconde édition paraît en 1518; une troisième en 1521, une quatrième en 1524. Revoyant sans cesse son travail, consultant de nouveaux manuscrits, fouillant partout, à Bâle, à Constance, à Bruges, à Strasbourg, appelant de lui-même les critiques des théologiens, amis ou adversaires, comme Fisher, Biard, Le Masson, Érasme se flattait de donner une édition définitive. On sait l'influence prodigieuse qu'exerça cette publication. En 1518, elle s'enrichit des *Adnotationes*, expliquant le texte sacré à l'aide de la grammaire et des anciens commentateurs, comme Origène, saint

Hilaire, saint Jérôme, saint Chrysostome. « Tout autre ouvrage, avait dit l'auteur, n'est qu'un jeu à côté de celui-là. » Ces notes rédigées, il songe encore à un commentaire sur l'Épître aux Romains, le cinquième évangile du luthéranisme. Et enfin, le *Nouveau Testament* « restitué » pour les théologiens, il va l'expliquer à l'élite. Une exposition simple et claire, en langue polie, mettant en saillie les doctrines fondamentales, les enseignemens ou les faits, tel est le travail qu'il entreprend, à l'usage des gens du monde ou des gens de lettres. En 1518, il commence les *Paraphrases*, celles sur les *Épîtres de saint Paul;* en 1521, à la demande du cardinal de Sion, celles sur les *Évangiles;* en 1524, celles des *Actes* qu'il dédiera à Clément VII. Œuvre capitale, dans la théologie érasmienne, puisque nous y trouverons presque toutes ses idées sur la nature et la valeur du christianisme, le problème moral, les justifications, la grâce et le péché.

Voilà donc, sous une double forme, l'Évangile « retrouvé. » Et après la Bible, les Pères. — En 1519, Érasme avait publié *Saint Cyprien :* en 1522, il édite *Saint Hilaire*, les *Commentaires d'Arnobe sur les Psaumes*. En 1525, sont traduits quelques *Traités de saint Chrysostome* « qu'il serait très opportun de faire connaître tout entier. » En 1527, paraît *Saint Ambroise;* en 1528, *Saint Irénée;* en 1529, *Lactance*, et, dans ces mêmes années, le prodigieux érudit revise, annote, publie *Saint Augustin*. Mais son œuvre préférée est encore *Saint Jérôme*. On peut dire qu'il passa presque toute sa vie à lire, à étudier, à faire revivre celui qui fut son maître. Il avait entrepris, dès 1516, la publication de ses *Lettres;* il y revient, en 1521, puis, en 1524, et, l'année suivante, c'est l'œuvre intégrale qu'il donne. « J'y ai restitué une foule de choses qui m'avaient échappé, » écrit-il à Égnatius. — Ce grand travail d'éditions absorba Érasme jusqu'à sa fin. Malade, infirme, chassé de Bâle par la Réforme, il trouva encore la force de publier, en 1532, *Saint Basile;* cinq ans plus tôt, il avait commencé à réunir les fragmens d'*Origène*. Il eut cette dernière joie de les voir imprimer avant que la mort ne fît tomber la plume de ses mains.

Ainsi, en moins de vingt ans, c'est toute l'antiquité chrétienne rendue à la lumière. Labeur sans égal, dont on reste confondu et qui reste le meilleur, sans doute, de la gloire d'Érasme. Qu'apportait-il ? Peu de chose en apparence. Des

textes épurés, une traduction plus exacte, des commentaires plus riches, empruntés à l'histoire ou aux Pères, bref, une contribution d'historien et de philologue aux sciences sacrées. « Je me suis uniquement appliqué, dit notre érudit, à mettre au jour de très anciens auteurs et à corriger ceux dont le texte est corrompu. » De quoi donc l'orthodoxie s'effrayerait-elle? Rétablir le contact de la théologie avec l'hébreu et le grec, lui ouvrir d'autres horizons que la pensée du moyen âge, est-ce l'altérer, ou, au contraire, l'universaliser et l'enrichir? A tout prendre, l'exégèse ne propose pas un système, mais une méthode.

Une méthode? N'est-ce que cela en vérité? Et qui n'en mesure les conséquences? Quelque soin que prenne l'auteur à se défendre de toute attaque, à ne proscrire que les abus de la scolastique, les arguties et les « sophismes, » c'est en réalité, avec la dialectique, l'édifice construit par elle qui tombe à terre. Ce sont, mises à part dans la spéculation, toutes les vérités qui n'ont point de fondement solide dans l'Écriture ou de relation directe avec notre âme; vérités « inutiles, » qui peuvent être l'aliment des discussions d'école, non de la vraie religion et de la piété chrétienne. Ramenée à l'exégèse et aux problèmes moraux, la théologie se détournera « des causes premières et des substances, » vers cette réalité vécue qu'est l'histoire, vers cette réalité vivante qu'est l'âme humaine. Elle renoncera à explorer le mystère de l'être de Dieu, pour s'incliner vers le problème de ses rapports avec l'homme; elle descendra de l'abstrait pour s'installer dans la vie. Voilà donc limité le domaine propre de la science religieuse. — Et n'est-ce que cela encore? Dans ce domaine, c'est le cercle des définitions strictes et des croyances nécessaires qui se rétrécit. Il n'était pas indifférent de remettre la spéculation en contact avec les Pères. Un Origène, un saint Jérôme étaient pour elle des maîtres autrement libres, autrement hardis que ces « modernes » qu'elle s'était habituée à suivre aveuglément. On avait pu voir ce que Luther avait tiré de l'augustinisme. Les *Annotations* allaient montrer à leur tour comment les grands exégètes des premiers siècles avaient interprété les Évangiles. Que l'on compare donc les deux théologies! Comment ne pas remarquer la part d'idées, de « vérités théologiques, » d'opinions humaines, incorporées au dogme, de prescriptions ajoutées aux préceptes, sans nécessité évidente et sans profit pour le salut?

Comment aussi ne pas voir que, sous l'effort continu des théologiens, des canonistes, c'est la liberté chrétienne qui se restreint de plus en plus? Et, par exemple, si les Pères ont varié sur la nature du mariage, si la confession a son origine dans les consultations secrètes demandées jadis par les fidèles à leurs pasteurs, pourquoi ériger en article de foi cette division des sacremens, telle que le Lombard l'a établie? S'il y a des contradictions, « des fautes de mémoire, » des erreurs de détail dans les Livres saints, ne sont-ce point nos théories de l'inspiration que nous avons à reviser? Si l'épître aux Hébreux, comme le veut saint Jérôme, n'est pas de saint Paul, s'il y a des doutes sur tel verset de saint Jean, comme celui des Trois Témoins, le canon des Écritures est-il invariable? Et s'il est vrai que les Apôtres ou les Évangélistes aient écrit en langue vulgaire, pour le peuple, comme le peuple, de quel droit empêcher les fidèles de lire l'Écriture dans la langue de leur pays?... Accumulez ces petits faits, dites-vous qu'il y eut un temps dans l'Église où on n'enseignait pas, où on n'imposait pas telle doctrine enseignée, imposée par les écoles, et demandez-vous où aboutit maintenant ce grand travail critique de l'érasmianisme. Non, en vérité, il ne change pas seulement les méthodes, il ne déplace pas seulement les problèmes, c'est le bloc doctrinal que le moyen âge a constitué qu'à son tour il dissocie.

La vraie réforme, la voici donc. Elle n'est point dans une théologie nouvelle, une interprétation du christianisme qui ruine l'Église sous prétexte de l'épurer. Elle est, dans l'Église même, une séparation plus nette des deux élémens qui la composent : dogme et « opinions, » religion et observances, loi morale et règlemens, autorité et formes de l'autorité : bref, l'œuvre de Dieu, spirituelle et immuable, l'œuvre des hommes, positive et mobile : action en bornage qui peut seule sauver l'unité organique en faisant la part des changemens. Ce travail d'analyse, de dissection, qu'avaient amorcé déjà l'*Enchiridion* et la *Méthode*, Érasme va le pousser à fond dans ses écrits ultérieurs : les *Paraphrases* ou les *Colloques*, et le petit traité qu'il dédie, en 1522, à l'évêque de Bâle « sur l'usage des viandes. » Nous allons voir à quoi il va conclure.

Que notre humaniste soit traité en ennemi, en suspect, qu'on lui reproche d'unir sa voix, par momens, à celle de Luther, pour dénoncer les confusions et les abus, peu lui importe. Il ne

conteste pas les rapprochemens, mais du même coup, aussi, il marque les distances. Il sait ce qu'il veut et où il va; ce qui est intangible, ce qui est revisable. Épurer la théologie, c'est classer simplement ses ordres de concepts. Vérités dogmatiques, vérités théologiques, certaines ou probables, simples « opinions : » les voici dans leurs degrés de certitude. Si les premières s'imposent à tous et ne peuvent être discutées de personne, si l'Église, mais l'Église seule, a le droit de formuler, et en nombre restreint, les secondes, dans le dernier domaine, une seule chose est possible : la liberté. Il faut surtout que les théologiens se guérissent de cette maladie qui leur est propre, celle de définir. Opinions, que les systèmes de saint Augustin, de saint Thomas, d'Occam, sur les rapports de la liberté humaine et de la grâce; opinion, que la doctrine de Luther lui-même sur la justification... Sacrifierons-nous l'unité de l'Église à ces querelles? Les écoles proposent, l'Église impose : elles cherchent, l'Église conclut : elles expliquent, l'Église formule. Point d'articles nouveaux ajoutés à la croyance générale et publique, en dehors des vérités nécessaires à notre sanctification.

Épurer la religion, ce n'est point détruire les moyens extérieurs que l'Église nous procure, c'est les ramener à leur rang et leur donner leur véritable sens. Observances, cérémonies, règlemens ecclésiastiques, n'ont point par eux-mêmes une valeur propre. Y mettre l'idéal de la vie chrétienne, c'est la « judaïser. » Et décidément aussi, il y en a trop. La croyance en leur efficacité en a multiplié le nombre. Le peuple en est-il plus religieux et plus moral? Excessif le nombre des fêtes, elles ne sont trop souvent qu'une école de jeu, de paresse et de débauche. Excessif le nombre des indulgences et des pardons. Il est devenu un trafic, un pillage éhonté, un tribut sur le repentir : « On vend la rémission du Purgatoire : on ne la vend point seulement à qui l'achète, on l'impose à qui la refuse. » Excessif, l'accroissement prodigieux des dévotions et des cultes particuliers. On n'invoque plus seulement le Christ, mais « des parties de son corps : » la Vierge et les saints, mais « les reliques les plus fabuleuses. » Excessifs, les jours de jeûne ou d'abstinence. « On arrive à ne plus savoir que manger une partie de l'année... » Les œufs sont-ils permis? Le lait est-il défendu? Et à qui profitent les dispenses? « Si un édit ordonnait que les riches vécussent, en ces jours, frugalement, et que leur superflu fût donné aux pauvres,

alors seulement on rétablirait l'égalité... » Eh quoi? Faut-il donc, comme Luther, les abolir? Non. Les expliquer, les ramener à leur rôle d'hygiène morale, les élaguer, et pour beaucoup, les laisser libres, comme l'antiquité primitive les a connues, voilà le vrai moyen de décharger les consciences chrétiennes.

Et enfin épurons l'autorité. C'est ici surtout que, depuis longtemps, humanistes et réformistes ont rappelé à l'envi le caractère spirituel de l'Église et de son gouvernement. Trop de prélats oublieux qu'ils sont des pasteurs, « appelés à paître, non à tondre le troupeau. » Trop de censures, de décrets, de taxes, de tribunaux, d'amendes; trop de tendances à gouverner par des moyens humains, à coups de privilèges, d'immunités et de contraintes; trop de penchant, chez ces hommes d'Église, à se substituer à Dieu, à croire à leur infaillibilité propre comme à leur toute-puissance. Faut-il donc rejeter la primauté et le sacerdoce? A Dieu ne plaise! Mais qui ne voit ici clairement le travail de séparation qui doit se faire : celle du spirituel et du temporel, et dans le spirituel même, des formes juridiques, historiques, que l'autorité a revêtues et des moyens évangéliques que son fondateur lui a attribués : « Lapider est le fait des Juifs, guérir, des chrétiens. » Une société ne vit point sans garanties et sans droit. C'est fortifier l'autorité que la définir.

Nous commençons à entrevoir comment, sous l'œuvre critique, se dégage une œuvre positive. Réforme mesurée, modérée, qui répond bien au génie du maître, mais aussi à sa notion plus historique et morale que dialectique du christianisme : unité et variété à la fois, identité et changement, autorité et liberté, seule conciliation possible entre les exigences de sa propre vie et celles de la vie intellectuelle ou morale des siècles. Et s'il le conçoit tel, c'est qu'aucune représentation religieuse ne répond mieux à sa philosophie générale du développement et de la vie. Sur cette notion fondamentale, Érasme va contre Luther reconstruire les assises du vieil édifice. L'opposition doctrinale ébauchée en 1519, va se formuler nettement en 1524 et en 1525 dans les deux traités de la *Diatribe* et de l'*Hyperaspistes*. Du christianisme catholique, le grand humaniste va défendre les principes constitutifs : son universalité, son unité.

III

« Où ai-je dit que la vie de l'homme fût un péché?... » Dans cette remarque faite en 1519, se traduit déjà l'antithèse initiale qui va mettre aux prises Érasme et Luther, et bientôt, derrière eux, la Renaissance et la Réforme. Le grand érudit ne s'y trompe pas. Cette conception de la vie est la ligne de partage. Ici, point de transaction possible. Pour Luther, croire est nier la valeur de l'homme : de l'absolu théologique où il s'est placé, le réformateur foudroie la liberté et la raison. Pour Érasme, croire est unir à la foi les aspirations humaines, et dans la voie moyenne où il se meut, le philosophe cherche le point où l'homme et Dieu se retrouvent. Le christianisme est universel parce qu'il se concilie toutes les forces intellectuelles et morales de la nature dont il est l'harmonique achèvement.

La croyance serait-elle donc une pure notion spéculative, et aux yeux de l'écrivain, la vérité de la religion aurait-elle son fondement dans un syncrétisme rationnel? Cela, les ennemis, évangéliques ou orthodoxes, d'Érasme, l'ont répété. Un « impie, » diront Luther et les sorbonnistes; « un libre penseur, » ajouteront les modernes! Nul humaniste cependant qui ait affirmé avec plus de force cette nécessité de la foi, qui va devenir, comme l'Écriture, le ralliement de l'Évangélisme. Il avait pu écrire déjà dans l'*Enchiridion :* « La foi est la seule porte qui nous mène à Jésus-Christ. » Cette notion toute chrétienne s'accuse dans les premières *Paraphrases* écrites en 1517 et en 1518, peut-être sous l'influence du luthéranisme naissant. Cette foi, « à laquelle nul n'est contraint, mais à laquelle tous sont invités, » n'est pas seulement pour Érasme une évidence de la pensée; elle est une adhésion totale de l'être : « l'œil qui voit et connaît Dieu, » et, en même temps, cette vérité qui échauffe et qui console, cette conviction « qui croit au message » et cette confiance qui « s'abandonne à la promesse. » Elle est le principe de notre justice. « J'appelle l'Évangile, la justification par la foi en Jésus le fils de Dieu, que la Loi a promis et figuré. » Elle est la condition de notre pardon comme de notre pénitence. « Quand le Christ remet les péchés, il ne parle point de nos satisfactions et de nos œuvres... Il suffit de venir aux pieds de Jésus. » Elle est enfin « le point de départ »

de notre béatitude. « Tout ce qui nous est donné pour la vraie vie, par la bonté divine, nous est donné seulement par la foi... Dieu veut que le salut des hommes dépende de sa miséricorde et non de nos mérites... Où est la voie? Où le salut? Dans nos mérites et le bienfait de la loi de Moïse? Où donc alors? Dans la munificence toute gratuite du Père. Nous ne sommes que l'organe de la puissance divine qui exerce son action en nous. » Retenons ces formules. Visiblement, à l'heure même où la doctrine de la foi s'affirme comme l'essence du christianisme, Érasme tient à publier son adhésion. Il est avec Luther pour exalter la foi et la gratuité de la grâce. — Il n'est point avec lui, contre l'homme. « Spiritualiser » le christianisme n'est point le mutiler.

Du dogme luthérien, tout le détourne, sa nature comme sa culture. Il est trop ennemi des extrêmes pour souscrire à une condamnation sans réserve et sans appel. « Ceux-là exagèrent singulièrement le péché originel, dit-il, qui prétendent que les forces les meilleures de la nature humaine sont tellement corrompues qu'elle ne peut rien par elle-même que haïr et ignorer Dieu... » « Hyperboles! » dont Luther est coutumier. Érasme volontiers eût dit, avant Pascal, le modifiant légèrement : « Deux excès : exalter la nature ou la condamner. » Mais s'il est trop chrétien pour croire à la bonté originelle de l'homme, il est trop humaniste pour admettre sa corruption totale. Depuis longtemps, ses idées sont arrêtées, et avec Platon, c'est le dualisme qu'il affirme. « L'homme est un composé... » Nulle assertion plus évidente pour lui et plus conforme à la nature des choses. Quand tout, dans l'univers visible, est un mélange de bien et de mal, d'erreur et de vérité, comment l'homme échapperait-il à cette loi? Elle seule explique la vie : la contrariété de nos penchans, la divergence de nos doctrines. Sur elle seule se fondent nos théories et nos méthodes d'éducation. Si nous naissions également intelligens et bons, d'où viendraient l'ignorance et le mal? Si également pervers, quelle énigme que nos penchans au bien et notre aptitude au progrès! Et quelle condition serait la nôtre, pire que celle de la brute « capable au moins de reconnaissance, de bonté et d'efforts! » Sur ce terrain solide de l'observation morale ou psychologique, Érasme est à son aise pour contester l'idée luthérienne du péché. Il puise dans l'étude de l'homme ses meilleures armes pour défendre l'homme. Et en fait, si la

nature est totalement corrompue, comment le christianisme se peut-il concilier avec l'expérience? Mais, inversement aussi, si la nature est capable de vérité et de vertu, où est la nécessité du christianisme? Problème redoutable que Luther a soulevé et dont la philosophie religieuse d'Érasme va chercher la solution.

Cette solution, ce n'est point à la foi, tout d'abord, qu'il la demande. Pour prouver le christianisme, il ne se place point au dedans, mais au dehors; non aux profondeurs de la doctrine, mais aux sommets de l'histoire. Et ce qu'il voit, ce n'est pas, comme Luther, la contrariété, mais la continuité. Loi de nature, loi des œuvres, loi de la grâce, ou en d'autres termes : antiquité, judaïsme, christianisme, telles sont les étapes qui s'appellent, se préparent, se complètent. Ces formes, successives et progressives, que Luther avait séparées et opposées, Érasme les réunit dans sa démonstration du christianisme universel.

Que l'homme, depuis sa chute, ait été abandonné à la corruption totale de sa raison ou de sa volonté, contre cet anathème proteste toute son histoire. Ce qu'elle nous montre, ce n'est point l'uniformité du mal, mais des contrastes ; dans ce fleuve boueux de misères ou d'erreurs, il y a des paillettes d'or. Même séparée de Dieu, la raison antique a pu, au spectacle de ses œuvres, le concevoir et le connaître. « Platon a enseigné comme les poètes que le monde a été créé, que l'âme survit au corps. » Les philosophes ont enseigné que Dieu était esprit, « puissance souveraine et souverain bien partout présent, circonscrit nulle part. » Ces idées sont-elles des erreurs ou des vérités? Même sans la Loi, la volonté a eu pour se guider cet idéal de bien qui ennoblit les mœurs et les lois non écrites qui dictent le devoir. La sagesse humaine a « séparé l'honnête de l'utile, proclamé l'excellence du dévouement, prêché les vertus domestiques, la pudeur, la modération, la générosité et la justice... » Ces règles sont-elles ou non conformes au Décalogue? Même sans la grâce, l'homme a pu pratiquer quelques-unes de ces vertus qu'il avait appris à connaître. L'antiquité a eu ses débauchés et ses monstres : un Alcibiade ou un Tibère. Mais elle a eu aussi un Aristide et un Socrate, un Décius et un Caton. Elle a connu le remords, exercé la bienfaisance, goûté la douceur du pardon et l'héroïsme du sacrifice. Cette noblesse des grandes âmes ne serait-elle que mensonge et orgueil?

Concluons qu'il y a eu, de tout temps, dans notre nature, un

élément de vérité et de moralité. Élément rationnel, car par un renversement remarquable des valeurs, contre le nominalisme théologique, ce n'est plus la liberté, mais l'intelligence qu'Érasme remet au premier plan. « Il y a une raison dans tout homme, et dans toute raison un essor vers le bien. » Voilà la loi « non écrite, » gravée en nous, comme le sceau du créateur sur l'âme, qui, nous mettant à part et hors pair dans l'universalité des êtres, explique seule le progrès de l'individu comme le progrès de l'espèce. — Mais alors, où serait la nécessité du christianisme? — Dans cet autre fait. C'est qu'incomplète, imparfaite, la loi naturelle postule d'autres lois qui viennent la couronner. Quelque droite que soit, en effet, notre raison, il y a dans l'homme un autre agent qui l'enténèbre et qui la fausse : la volonté. Et c'est par là que le péché est entré dans le monde, nous opposant à nous-mêmes, nous laissant capables d'entrevoir, de désirer Dieu, non de le posséder. L'antiquité a pu avoir ses héros et ses sages. Fleurs exquises, mais à peine ouvertes; fleurs solitaires, nourries sur les sommets de l'humanité où ne peuvent atteindre ces myriades de plantes qui végètent dans la plaine. « L'homme par lui-même peut vouloir quelque bien : il ne peut vouloir efficacement le bien qui le mène au bonheur. »

Il lui fallait donc une règle supérieure de vie, « un pédagogue », extérieur et infaillible, qui redressât en lui la volonté déchue, et ne se bornât plus à conseiller, mais à prescrire. Œuvre du judaïsme, la Loi a été ce code éternel. Elle est venue enseigner, et pour jamais, la distinction du bien et du mal, commander et défendre. Elle a été « la connaissance du péché. » — Seulement cela, comme le veut Luther? — Elle nous a donné aussi les premières armes pour le combattre. En multipliant les exhortations et les défenses, en prescrivant les observances et les œuvres de miséricorde, les jeûnes, l'aumône et le sabbat, la Loi a créé une discipline. Discipline extérieure, soit! mais qui « a voulu habituer le peuple rebelle aux préceptes divins et le conduire, comme par la main, à l'intelligence des choses spirituelles. » Et enfin la Loi qui commande, qui menace, contient encore la Promesse. Abraham a cru et a trouvé grâce. Tout le mosaïsme est l'affirmation du Messie. Les Psaumes le figurent; les Prophètes le décrivent; or, qu'est le prophétisme lui-même, sinon déjà la religion spirituelle? La Loi des œuvres prépare celle de la foi; elle est à sa manière une justice, quoique imparfaite,

puisque son but suprême a été de nous conduire au Christ, « qu'elle-même n'a pas enseigné autre chose que l'Évangile, mais autrement. »

Nous voici au terme : le christianisme. Révélation définitive qui apporte au monde une foi et une grâce : la foi dans un Rédempteur qui a mérité pour tous; la grâce, effusion de l'Esprit qui, gratuitement, nous sauve; l'une et l'autre créant en nous cet homme nouveau, intérieur, spirituel, qui ne connaît point seulement Dieu, mais participe à son être, ne produit pas seulement les œuvres de la Loi, mais les vivifie par l'amour. Une certitude de salut, une loi universelle de charité, une possession libre et réfléchie de soi-même, en un mot, une adoption divine, voilà ce que l'humanité a dû à l'Évangile. — Mais en cela encore, l'Évangile transforme, rénove, achève; il ne détruit pas. Il s'ajoute à la nature comme à la Loi, non pour les abolir, mais pour les consommer.

Thèse chère à l'humanisme, qu'après Pic et Reuchlin, Érasme reprend avec une vigueur et une richesse incomparables, comme une des idées de fonds de sa pensée religieuse. Ainsi, se trouvent soudées les unes aux autres toutes les pièces de la chaîne qui du premier homme nous mène à Jésus. Dans ce développement grandiose de la vérité, ce qui commence prépare ce qui s'achève, ce qui s'achève absorbe ce qui commence, comme au joyeux midi fusent en gerbes de feu les clartés roses du matin. Plus de contradiction entre le christianisme et l'antiquité. L'Évangile plonge dans « la sagesse » et dans la « Loi. » Le Christ est vrai, le Christ est nécessaire, car lui seul crée l'unité de l'histoire. L'humanité le cherche, et il s'offre à elle, pour qu'elle le vive. — Assise large, indestructible de la démonstration évangélique! La vérité religieuse n'est plus contenue seulement dans un texte, si vénérable qu'il soit : elle repose sur le témoignage des siècles. Elle déborde la révélation positive; elle s'appuie sur cette révélation, antérieure et extérieure, qui éclaire tout homme en ce monde, et qui est elle-même mouvement et progrès. — Et c'est sous cette forme encore qu'elle opère dans l'âme individuelle. Elle est en nous, ce qu'elle est dans l'histoire : une *coopération*, un accord entre la vie de l'homme et la vie de Dieu.

Nous touchons au problème initial de la Réforme : grâce et nature. Si Érasme le résout contre Luther, c'est que non seule-

ment il a une conception autre de la nature, mais aussi de l'Évangile.

Il avait pu écrire dans ses *Paraphrases* : « J'appelle l'Évangile la justification par la foi en Jésus. » Mais tout aussitôt, ce principe commun de l'Évangélisme va être interprété et complété. — L'Évangile n'est qu'une foi, avait dit Luther, — une foi et une règle, riposte Érasme, une règle de vie, parce qu'il enseigne l'amour. La charité : voilà même le principe, la racine de la loi évangélique, ce par quoi elle se distingue des autres cultes, ce par quoi elle a fondé la religion unique, définitive, parfaite, celle de l'Esprit. Et voilà aussi le précepte fondamental auquel tout se ramène, la foi elle-même, qui ne serait qu'une chose morte sans l'amour qui l'accomplit. Croire au Christ, c'est l'aimer, et l'aimer, c'est le suivre. « Tu crois en vain, que Dieu est, qu'il est un, si tu ne crois pas aussi que tu dois attendre ton salut de lui seul. Mais tu ne croiras pas comme il faut, si tu n'unis la charité à la foi, si tu n'attestes par tes œuvres ce que tu crois ou ce que tu aimes. » Ou encore : « Celui-là ne vit point pour Dieu, qui ne vit pas pour la piété, pour la justice, pour les autres vertus... La sève que le Christ nous infuse doit se traduire par des fleurs... » Luther avait pu accuser Érasme « d'avoir enseigné la charité sans la foi. » Reproche injuste, qui n'en traduit pas moins cependant la différence initiale qui les sépare. La vision dogmatique, si puissante chez le premier, cède, chez le second, à la vision morale ou sociale. L'évangélisme luthérien s'était constitué sur l'idée de la justification par la foi seule, l'évangélisme érasmien sur celle de la sanctification par la foi et par l'amour.

Que l'on pèse maintenant les conséquences de cette conception. C'est par elle, que tout l'édifice moral de l'ancienne théologie va, pierre par pierre, se reconstruire. — Elle ramène la doctrine des œuvres. Qui dit amour dit devoirs, et qui dit devoirs dit actes. Concédons à Luther que les œuvres « extérieures » et « rituelles » ne sont rien. Les œuvres « spirituelles » demeurent. L'amour n'est point seulement la perte de l'être dans la contemplation de l'Infini, il est une loi de fraternité et d'assistance humaine. Aimer Dieu, c'est aimer le prochain, et aimer le prochain, c'est être bon, généreux, bienfaisant, équitable. — Elle restaure la doctrine traditionnelle du péché. Et en effet, si celui qui manque à la charité a violé toute la loi, le péché

n'est plus dans notre nature, mais dans nos actes. Ceux-là seuls sont bons qui sont conformes aux préceptes; ceux-là, mauvais, qui y dérogent. — Elle restitue aux œuvres leur valeur de justification. Car si Dieu les exige de nous, comment n'en tiendrait-il pas compte? Où il y a précepte, il y a sanction, et où sanction, punition et récompense. Notre salut ne saurait être uniquement l'appréhension par la foi de la justice du Christ, mais encore une création intérieure de notre volonté. « Ce n'est point seulement celui qui parle de justice qui est juste, mais celui qui la pratique dans sa vie et par ses mœurs. » — Et comme nous ne pouvons être responsables, sans être libres, ce qui reparaît avec la conception érasmienne, c'est enfin, c'est surtout l'idée de liberté.

On peut dire qu'Érasme emploie le meilleur de ses forces à la défendre. Que ses raisons spéculatives soient médiocres, n'en soyons point surpris. Il n'est pas métaphysicien. Mais avec quelle richesse, l'historien accumule les argumens de raison pratique ou d'autorité! Contre la théologie, d'abord, qui se couvre de la Bible, il attaquera avec la Bible. L'Écriture reconnaît-elle le libre arbitre?... Querelle de textes, où l'érudit a beau jeu, à son tour, d'entasser les citations. Entendons bien que la Bible ne définit point la liberté. Elle la suppose. L'Ancien Testament nous parle de récompenses et de peines, nous montre Dieu irrité de nos fautes, apaisé par nos repentirs. « Pourquoi maudire, si je pèche nécessairement? A quoi bon ces préceptes, s'il n'est pas dans mon pouvoir d'observer ce qui a été prescrit? » Plus nettement encore, c'est l'Évangile qui nous invite à lutter, à agir, à veiller. « Priez; ne vous laissez point surprendre... Comme l'arbre à ses fruits, vous serez jugé à vos œuvres. » Or comment le péché nous serait-il imputé, s'il n'est pas volontaire, et qui parle de lutte, là où il n'y a pas de liberté? » — Quelle démonstration invincible enfin, si, à ces affirmations des Saints Livres répondent et les opinions des sages et la tradition des docteurs, et notre sentiment intérieur et la croyance séculaire de l'humanité! Nous pouvons discuter sur la nature du libre arbitre, et qu'il soit, par exemple pour Occam, la puissance souveraine de choisir, ou, pour Thomas, l'habitude du bien (et Érasme incline vers cette solution); nous ne pouvons nier la liberté même. Nous ignorons ce qu'elle est. Qu'il nous suffise de savoir qu'elle est; parce que sans elle, et sans la notion de mérite qu'elle

implique, la morale, la religion, la vie n'ont aucun sens. A merveille ! Mais comment cette doctrine de la liberté et du mérite se peut-elle concilier avec le salut par la foi et la gratuité de la grâce? — Contradiction apparente, répond Érasme, et qu'une analyse plus serrée permet peut-être de résoudre. Dans l'exercice de notre volonté libre, sachons distinguer, et la grâce qui s'offre, et notre consentement qui répond à la grâce. Dans nos œuvres, ne confondons point la valeur que nous leur attribuons, et celle que Dieu, dans sa bonté pure, leur reconnaît. Si nous nous flattons par nos seules forces de faire le bien, si nous nous donnons nous-mêmes le moindre mérite, nos œuvres sont vaines. Aussi bien, au problème soulevé par la Réforme, Érasme ne prétend point donner de solution originale. Il en connaît la complexité. Mais n'est-il point remarquable que, dans cette controverse, entre les deux grands systèmes qui ont prétendu concilier la nature et la grâce, c'est vers la solution augustinienne que ce rationaliste incline? « Ceux qui sont le plus loin de Pélage, écrira-t-il, attribuent le plus possible à la grâce, presque rien au libre arbitre, sans pourtant le supprimer; ils nient que l'homme puisse vouloir le bien sans une grâce particulière, qu'il puisse l'entreprendre, y progresser, l'accomplir entièrement sans le secours essentiel et perpétuel. Leur opinion me paraît assez probable. » Que sauve-t-elle au moins? L'*effort*. C'est là surtout ce qui importe. Nous restons libres devant la grâce, pouvant répondre ou non à son appel; libres devant le salut « offert à tous, » sauvés par la bonté seule de Dieu, « damnés uniquement par nous-mêmes. » Et d'un mot, l'homme peut et il veut; il demeure une cause, une activité qui s'offre, s'incorpore à cette action divine qui s'infuse en lui pour le régénérer.

Seule doctrine qui réponde aux lois comme à la dignité de sa nature. Seule aussi, conforme à la nature de Dieu, souverainement libre, mais souverainement bon et juste. Seule, enfin, qui, dans la foi et la raison réconciliées, affirme la transcendance du christianisme, en l'unissant à l'histoire qu'il domine, à l'âme qu'il transforme, à l'univers qu'il explique. Non, il n'est pas vrai que le surnaturel soit la négation de l'être : il en est la plénitude. Non, il n'est pas vrai que la liberté ne soit qu'un mot, une illusion généreuse ou coupable de notre orgueil : elle est au moins la fin suprême à laquelle tend la création. Sur

cette terre, obscurcie encore par les ténèbres et par le mal, l'homme pleure sa servitude, et comme lui, avec lui, « le monde gémit et appelle dans son enfantement le terme de ses douleurs. » Regardons maintenant; il semble qu'une attraction irrésistible soulève les choses comme les âmes. La nature est en travail, poussée par un immense, un invincible effort. Que veut-elle ?... Comme l'histoire, comme la vie, se dégager de la nécessité qui nous accable. L'univers aspire vers « le meilleur, » et dans cette ascension qui est sa loi, il sera un, il sera libre, le jour où toutes choses consommées par le Christ, totalité de l'idée et totalité de l'être, « la liberté parfaite sera, dans les cieux renouvelés, l'apanage des fils de Dieu. »

IV

Le christianisme véritable n'est pas seulement universel : il est *un*. Une seule foi, une seule vie, une seule Église. — Mais à quels signes se reconnaît, de quels élémens se constitue cette unité ?

Ce principe qu'il cherche, où l'évangélisme érasmien le trouverait-il d'abord, sinon dans la personne même de Jésus ? « Le Christ est commun à tous. » Historiquement, il a pu rapprocher les deux grandes familles religieuses du passé : celle de la sagesse et celle de la Loi, les Gentils et les Juifs. Idéalement, c'est encore lui qui assemble, dans l'unité de son être, ceux qui croient à sa parole. Ce Christ, personnel et vivant, l'Évangile nous le découvre. « Lis l'Évangile, tu touches Jésus. » Voici bien dans le rayonnement de cette personnalité incommensurable, divine, la vie qui, nous unissant à Dieu, nous unit par surcroît les uns aux autres. Et du même coup, voici l'Église, « corps mystique » du Christ, qui apparaît.

Société éternelle et spirituelle des âmes, l'Église ne repose donc point sur les moyens extérieurs et temporels, rites, cérémonies, lois, gouvernemens, tout ce qui crée les sociétés humaines, mais change et périt avec elles. L'unité apparente est fragile, si elle n'est supportée, vivifiée par l'unité intérieure. La pierre angulaire, c'est la foi. Or seul, l'Évangile, commun à tous, rendra la foi commune à tous. Nous sommes au point initial de l'Évangélisme. Ainsi, en dépit même du schisme, de l'abus que les Luthériens vont faire de l'Évangile, des dissidences et

de l'anarchie, Érasme reste fidèle à son principe. Tout chrétien a droit à l'Évangile, et la diffusion du livre sacré sera toujours à ses yeux, en 1524 comme en 1516, la condition première de l'unité vivante. Il faut lire l'Évangile « d'un cœur pur, attentivement, ardemment. » Il faut que l'Église fasse lire l'Évangile. Si les hérétiques abusent des Saintes Lettres, est-ce une raison pour en défendre l'accès à tous ? « Doit-on chasser l'abeille des fleurs, parce que de temps à autre en sort une araignée ? » Et avec une même ardeur, il réclamera des traductions populaires des Livres Saints. Contre les chicanes des théologiens ou le mauvais vouloir des autorités, il remarquera qu'ils ont été rédigés pour le peuple, dans la langue du peuple. Ils sont le message de Dieu aux petits et aux humbles. Souhaiter qu'ils soient compris, est-ce donc une hérésie, ou même une nouveauté ? C'est revenir au contraire à la tradition de l'Église. Il n'est pas d'autre moyen de refaire dans les masses cette unité de foi et de vie dont l'unité extérieure n'est que le revêtement.

Tout est-il donc chimérique des craintes des orthodoxes ? Et si l'Évangile est à lui seul, par lui seul, un principe d'union, comment expliquer l'anarchie qui partout, en son nom, sous son couvert, se développe ? Ne va-t-on point dissoudre l'Église sous prétexte de la purifier et de l'unifier ? C'est que l'Écriture, âme d'une croyance et d'une piété communes, est encore le germe d'un développement doctrinal et d'une théologie. Et c'est ici que va devenir nécessaire un autre principe d'unité.

S'en tenir à l'Évangile ! La théorie est simple en effet, trop simple, car elle suppose que Dieu ait parlé comme un géomètre, en termes clairs, concis, et que sur le livre à jamais clos de la Révélation, la pensée chrétienne n'ait plus qu'à dormir son sommeil. — Or, d'une part, l'Écriture n'est pas claire. Saint Augustin a pu dire que Dieu avait permis que parfois « l'Écriture soit obscure, pour exciter notre zèle à la pénétrer. » Obscurité des mots, altérés par les traducteurs ou les copistes ? Obscurité des choses, dont la complexité, notre ignorance, le temps même nous cachent le véritable sens ? Qu'importe ! Saint Jérôme a hésité. Saint Augustin a hésité. Luther hésite à son tour qui ne peut invoquer cependant son ignorance des langues ou l'inintelligence de l'Esprit. Si l'Écriture est claire, que signifient donc ces sens divers entre lesquels a tâtonné la science ? Comment l'Église a-t-elle dû réserver son jugement

sur certains dogmes ? Et comment Luther qui l'interprète n'est-il point d'accord avec Carlstadt, avec Zwingli, avec Bucer, avec lui-même ? Il faut interpréter l'Écriture, — et, d'autre part aussi, la dépasser. La Révélation n'est point un ensemble de formules tombées du ciel, dans des âmes inertes et vides. Elle crée la vie parce qu'elle-même est la vie. Mais la vie, c'est le mouvement, c'est le progrès dans la vérité comme dans la nature. Il y a un développement dans la Bible, de la Genèse à Moïse, de Moïse aux Prophètes, des Prophètes à Jésus. Et, au delà même de Jésus, la fécondité créatrice de son verbe se continue. Si la parole de Dieu n'était qu'une lettre figée, transmise de siècle en siècle, par une adoration inconsciente et par une pensée morte, où serait l'œuvre de l'Esprit, son action invisible et présente, dans la vie morale de l'humanité ?

Il y a donc une pensée religieuse qui, partant des formules divines, s'élève au-dessus d'elles, qui, dans le champ immense de la Révélation, sonde les profondeurs, discerne les sommets, les relie les uns aux autres, et montant toujours, attirée elle-même par de plus larges sphères, découvre des horizons qui s'étendent et des altitudes qui se dépassent. Voilà le développement doctrinal, celui qui, depuis le Christ, a suscité les interprètes de son message. Il commence avec Paul, le premier des théologiens ; il se prolonge avec les Pères ; il se poursuit par les docteurs. Il crée la théologie et l'exégèse, étend la Révélation, enrichit le dogme, travail incessant de l'esprit sur le texte, effort renouvelé de l'âme vers l'intelligence de la vérité. Mais dans cette suite de doctrines, nous devons savoir où est la vérité, et par quel organe cette vérité se constitue.

« L'inspiration individuelle, la révélation intérieure de l'esprit, » proclame Luther. — Soit ! Et de tout temps, en effet, cette illumination a été reconnue. Elle existe dans les Apôtres, elle se manifeste dans les Pères ; pourquoi cesserait-elle d'agir dans la vie de l'Église ? « Je la préfère, dit Érasme, au savoir ; » et lui-même n'en avait-il point fait, dans sa *Méthode*, une des conditions de l'intelligence des Écritures ? Mais l'inspiration, seule ?... En 1524, le nouveau dogme a porté ses fruits. Luther n'a qu'à regarder autour de lui pour en voir l'aboutissant final. Il l'avait opposé à l'Église : d'autres l'invoquent contre son « Évangile. » « Faudra-t-il ajouter foi à tous ces fanatiques, à ceux qui crient le plus fort qu'ils sont l'Esprit ? » Et dans une

discussion serrée et pressante de la *Diatribe*, Érasme prend corps à corps la doctrine, l'étreint, la disloque. « J'entends bien. Le nombre ne fait rien pour juger du sens de l'Esprit. Je réponds : Que fait l'individu ? —On me dit : Que vaut la mitre à l'intelligence des Écritures ?... Que valent le froc ou la cuculle ? — Sans valeur, la connaissance de la philosophie... Et l'ignorance ? — L'Esprit seul est juge ?... Qui sera juge de ceux qui possèdent l'Esprit ? Eux-mêmes ? On a cru avec peine aux apôtres qui confirmaient la doctrine par des miracles. Qu'un de ces nouveaux apôtres me montre un seul d'entre eux qui ait pu guérir un cheval boiteux ? Et si contre eux, autrement qu'eux, d'autres parlent au nom de l'Esprit, qui décidera ? Nous voici au rouet. »

L'inspiration intérieure ne saurait donc être, par elle-même et par elle seule, un principe de certitude. Ce n'est point à l'unité, mais à l'anarchie qu'elle mène. Et, si légitime que soit le droit de la conscience « éclairée de l'Esprit, » il faut, à comprendre la Bible, un autre critérium, extérieur et supérieur, de vérité.

Ce critérium existe. Sous sa première forme, il est la raison impersonnelle, la science, qui, avec ses méthodes, aura toujours un droit de revision et de contrôle. Luther avait dû reconnaître les services rendus par la philologie à l'interprétation scripturaire. Nous suffit-elle ? La clé des Écritures nous est donnée encore par l'histoire et la critique. Ici là liberté de l'inspiration s'arrête devant l'autorité de l'exégèse. A l'exégèse seule, de classer les matériaux, d'en peser la valeur. Les textes ne sont pas ce que nous voulons qu'ils soient. Dans cet infini qu'est la Bible, nous n'avons droit de les choisir, de les exclure, moins sur leur contenu théologique, que d'après leur origine et leur authenticité. De plus, nous ne pouvons pas plus les séparer de leur milieu que les isoler les uns des autres. Et par exemple, rappelons-nous que Paul « a écrit pour les Juifs qui opposaient les prescriptions légales du mosaïsme à l'Évangile... Il est probable qu'il eût parlé tout autrement s'il avait vécu dans notre siècle. » Vue profonde, qui amènera Érasme à contester toute l'interprétation luthérienne du paulinisme et à rejeter les textes scripturaires invoqués par Carlstadt. Mais si la science seule crée les compétences, jointe à l'inspiration individuelle comme à la sainteté, elle rétablit l'autorité : celle des maîtres,

Pères ou docteurs, qui ont, sur la pierre angulaire de l'Évangile, élevé peu à peu l'édifice de la tradition.

Paul, Irénée, Cyprien, Origène, Jérôme, Ambroise, Augustin, Chrysostome, Grégoire le Grand, Thomas, longue suite des ouvriers qui tour à tour, à leur heure, ont construit la doctrine chrétienne. « — Ce sont des hommes, dites-vous, et ils se trompent... » — Cela, nous, humanistes, nous l'avions dit. Aussi bien, ne s'agit-il point d'étouffer sous l'autorité exclusive de chacun, quels que soient la sainteté et le génie, les droits de la pensée et de la liberté individuelle. Mais nous ne cherchons point la vérité dans un seul, elle est dans ce qui est commun à tous; non dans leurs opinions propres et parfois contraires, mais dans leur accord : et pour tout dire, en ce par quoi ils se confirment les uns les autres, se relient les uns aux autres, moins dans une inspiration isolée, que dans ces inspirations accumulées. Le consentement général, voilà l'assise ferme de notre certitude. Le progrès doctrinal se fait de toutes ces découvertes qui s'enchaînent, comme les terres d'un même pays que le voyageur découvre dans sa course. Et quand le consentement des docteurs crée à son tour le consentement des fidèles, la croyance raisonnée, la croyance générale, la tradition vaut la valeur d'une révélation. Elle fonde, en la perpétuant, en l'élargissant, l'unité du dogme sur l'unité du Christ.

Cette autorité doctrinale nous suffit-elle encore? Et s'il est vrai que l'Église soit une société, comment n'appelle-t-elle point une dernière forme plus concrète encore et plus visible de l'unité, qui est un gouvernement?

Ce gouvernement, c'est le sacerdoce. On peut discuter sur l'étendue de ses droits et critiquer l'exercice de son pouvoir : on n'en saurait contester l'institution. Le Christ a choisi ses apôtres, comme les apôtres ont choisi leurs successeurs. Ainsi le sacerdoce est né avec l'Église et a grandi avec elle; dès le début, les chefs de la communauté chrétienne exercent les fonctions qui se préciseront plus tard. Ils enseignent et ils prêchent; ils confèrent le baptême et imposent les mains; ils consacrent, ils surveillent, ils administrent; et déjà, dans saint Paul, se peuvent discerner les premières constitutions ecclésiastiques. Sous ces formes diverses, à l'origine, se constitue l'autorité. Et pareillement encore, hiérarchie, conciles, primauté sont en germe dans ces pouvoirs primitifs. Autorité inspirée. Car si l'inspira-

tion existe dans l'Église, comment ne pas croire que Dieu ne l'envoie d'abord « à ceux qui ont reçu le sacerdoce? » Et n'est-il point plus sûr de s'en rapporter au corps des pasteurs « qu'aux conventicules privés, » à l'ensemble, qu'à un seul ou quelques-uns? Autorité nécessaire et bienfaisante. Puisqu'il vient une heure, en effet, où « il faut mettre fin aux disputes, » constater, consacrer, imposer la tradition. Cette légitimité d'un pouvoir modérateur entraîne la nécessité de l'obéissance. « Ce qui a été transmis par l'assentiment général des docteurs orthodoxes, ce qui a été défini clairement par l'Église ne doit plus être discuté, mais cru. » L'unité du christianisme est à ce prix.

Voici donc enfin l'Église, telle que la tradition l'a consacrée, telle qu'Érasme la conçoit, au-dessus des factions ou des écoles, des opinions ou des systèmes, d'Augustin ou de Scot, de Wittenberg ou de Rome, société vraiment universelle, dont les frontières larges et souples encadrent les vies, les doctrines, les traditions, les individus ou les peuples, une et multiple à la fois, immuable et mobile, dans la fécondité inépuisable de ses grands hommes, de ses saints, corps vivant qui plonge dans le passé, sans s'y enfermer, s'adapte à l'avenir, sans se déformer, comme l'embryon qui naît, grandit, évolue, dans l'identité de sa nature et de sa structure. Elle se développe dans sa foi, dans ses institutions, dans ses rites, toujours en progrès, toujours en marche, éternelle voyageuse qui garde le meilleur de ce vêtement des siècles dont elle se couvre. Et vouloir la ramener à ses origines, sectionner son histoire, ne serait point douter seulement de l'assistance du fondateur, mais « faire revenir l'adulte à son berceau. » — « Le temps apporte bien des choses avec lui : il en change beaucoup d'autres. Autrefois la petite communauté chrétienne se réunissait dans des réunions privées : maintenant la foule des fidèles s'assemble dans un temple public... Autrefois, dans l'assemblée des frères, celui-ci chantait un hymne, cet autre, un psaume; celui-là parlait en plusieurs langues, cet autre en prophéties. Maintenant quelques-uns seuls ont un rôle fixé d'avance... Autrefois les évêques étaient créés par le suffrage du peuple. Les abus ont amené à confier à quelques hommes le soin de les élire. Pendant quelques siècles, il a paru abominable aux chrétiens de voir dans leurs temples des statues ou des images... Maintenant l'usage de ces symboles s'est tellement accru que le nombre n'en est point seulement excessif, mais que le sujet

même en est parfois inconvenant... Si saint Paul vivait de nos jours, réprouverait-il ces mœurs? »

Loi fatale du temps qui ajoute, transforme, détruit. Qu'importe! si l'âme de l'Église ne change pas, si, au contraire, dans son union avec l'histoire, elle s'enrichit de tout ce qui mérite de survivre dans les conquêtes de l'esprit humain.

V

Œuvre de mesure, de raison, d'équilibre, qui essaie de réformer l'Église, en la conservant, de restaurer l'Évangile, sans rejeter la tradition, les idées de foi et de grâce, sans rompre avec la nature, de concilier la liberté chrétienne avec l'autorité, en un mot, entre deux extrêmes, voie moyenne et large qui peut seule conduire à la paix, voilà les traits de l'évangélisme érasmien. On a dit à tort que, de Rome à Wittenberg, il était une transition : entre le catholicisme, la Renaissance et la Réforme, il est une transaction.

Il n'est guère dans la nature des choses que de tels arbitrages aient chance de réussir. La paix érasmienne s'offrait à une heure où, dans la lutte naissante, toute concession semble une trahison et où les partis ne demandent point à s'entendre, mais à se détruire. Et, par malheur, il manquait à l'arbitre ces dons qui, seuls, maîtrisent ou soulèvent les âmes : l'énergie de l'action ou la puissance d'un système.

L'action? Érasme, on le sait, ne l'aimait guère. Ce n'est point qu'il se dérobât à ses devoirs, ni s'enfermât dans la tour d'ivoire de sa pensée. Ce passionné de beauté et de savoir n'était pas un sceptique. Il ne se borna pas à se démontrer à lui-même l'efficacité de ses remèdes. Tant qu'il crut la paix possible, avec une énergie inlassable, il s'employa pour elle. Il essaye de modérer Luther et ses ennemis. Il pèse sur les humanistes pour les empêcher de prendre parti. A Rome, comme à Vienne, il donne des conseils qui, suivis plus tôt, eussent peut-être modifié le cours des choses. Lui-même, assiste aux conférences de Calais en 1520, intervient, l'année suivante, à la diète de Worms; en 1523, il s'apprêtait à se rendre à l'appel d'Adrien VI, si la maladie ne l'eût arrêté. Le jour enfin où, publiquement, il dut rompre avec Luther, il descendit dans l'arène... Mais il est vieux, infirme, et avec quel regret il se mêle à ces luttes! Non,

il n'est point fait pour être « gladiateur, » encore moins, conducteur d'hommes. L'incomparable vigie peut scruter l'horizon et signaler les tempêtes qui viennent du large; il n'est point de ceux qui les dispersent. Cet aristocrate n'agit que dans le secret et sur les puissances; mais ceux-là seuls entraînent les foules qui pensent, luttent, souffrent, pour elles et avec elles. — Un système? On a pu dire que sa pensée légère flottait à la surface des choses, sans les pénétrer, que ce génial railleur, qui s'amusait des vices de son siècle, se souciait peu de les corriger. Il suffit de lire Érasme pour l'absoudre de ces critiques; mais ce fut la faiblesse de ce grand esprit, si fin, si souple, si ouvert, de ne point pouvoir, par ses qualités mêmes, ordonner sa pensée dans une doctrine ou la condenser dans des formules. On chercherait en vain dans son œuvre ce qui fut la force de Luther ou de Calvin : ces idées simples, qui rayonnent en phrases sonores, jetées comme une fanfare, aux vents du ciel; ces raisonnemens serrés, qui enlacent l'esprit et l'étreignent dans l'évidence. Lui, a horreur du dogmatisme. Il propose plus qu'il ne démontre; tout système lui répugne comme une geôle; ménageant ses idées comme ses émotions, il disperse ses vérités, rayons de lumière discrets, projetés en tous sens, que la main de l'ouvrier ne sait pas ou ne veut pas réunir. Assurément, il y a dans Érasme une doctrine, à la fois chrétienne et humaine. Mais cette pensée savante et subtile contient trop de nuances, trop de réserves pour qu'elle crée des certitudes et une foi.

Et surtout à ce génie, il a manqué une âme. Il ne vibre point : il ne passionne et ne se passionne point; il ne souffre que dans sa vanité. Ne demandons point à son stoïcisme l'heureuse faiblesse des larmes. S'il a été chrétien, sincèrement, profondément, cette religion a la sérénité marmoréenne d'une belle philosophie : « la philosophie du Christ. » Harmonie et équilibre, elle est plus un produit de son cerveau qu'un jaillissement de vie intérieure. Qu'on compare ce christianisme, plus intellectuel que mystique, à la richesse de vie et d'accent d'un Luther... Et c'est pourquoi, apôtre d'une élite, le grand humaniste devait compter avec le temps. Il avait pu croire qu'il finissait en vaincu. Suspect aux catholiques, censuré par les théologiens, chassé de Bâle, en 1529, par les évangéliques, il devait s'éteindre tristement, désespérant de la grande cause de l'unité et de la paix. Mais il était de ceux qui ont raison à distance,

sans même toujours obtenir justice, et dont les idées ont leur créance sur l'avenir.

Hors du catholicisme, Zwingli, Castalion, Calvin subiront son influence. Si, en Allemagne, la Réforme luthérienne a repris contact avec les Lettres, si on a pu croire un instant qu'elle reviendrait à l'unité, ce fut l'œuvre de Mélanchthon, le plus catholique, parce que le plus érasmien des protestans. Dans cette Église même à laquelle il est resté fidèle, Érasme aurait pu suivre partout la diffusion de ses idées. Elles arrivent au pouvoir avec Paul III, qui s'honore en lui offrant le chapeau de cardinal. Elles inspirent, comme on l'a remarqué, la réforme des études; elles dominent enfin l'œuvre de Trente, et plus d'une définition conciliaire sur la liberté et sur la grâce nous apporte comme un écho de la polémique érasmienne contre Luther. Enfin et c'est surtout dans notre France, que son esprit s'est continué. C'est qu'en effet cette France qu'il aimait, où il était aimé, a été le pays où l'érasmianisme fut le mieux compris et a porté ses meilleurs fruits; nulle part le grand solitaire de Bâle n'a eu de disciples plus fidèles. C'est dans les *Adages* que Montaigne va puiser en partie sa connaissance de l'antiquité. C'est aux *Colloques*, que les politiques reprendront plus tard la grande doctrine de la tolérance, et notre XVIIe siècle cartésien, avec sa philosophie de la liberté et sa croyance à la raison, peut être compté parmi ses fils intellectuels. Plus loin encore, c'est jusqu'aux temps modernes qu'il plonge, par son œuvre érudite, son exégèse, sa conception dynamique du christianisme, ses idées de développement et de progrès.

Si la pensée française est restée catholique, c'est beaucoup à ce grand esprit, si proche de notre esprit, qu'elle le doit.

IMBART DE LA TOUR.

LES SALONS DE 1913

ET

LE SALON NÉCESSAIRE

Les temps sont proches où les *Salons* ne rendront plus les services pour lesquels on les fit. Ils ne les rendent déjà guère, semble-t-il, car, dans la série ininterrompue des expositions particulières, qui va du 1er janvier au 31 décembre, ils ne forment qu'un épisode marquant par son énormité plutôt que par son intérêt. Tous les artistes qui le peuvent exposent ailleurs qu'au Grand Palais. Tous les prétextes leur sont bons pour déserter leur société officielle : débuts d'un jeune peintre, œuvre complète d'un maître, décoration commandée par un particulier, retour d'un artiste qui fut en exploration dans un pays lointain, groupemens de spécialistes ou de régionalistes, « unions » ou « sociétés » diverses ; — enfin, expositions de clubs, qui, pour les portraits tout au moins, sont de véritables répétitions générales de la représentation salonnière. Tout cela est public ou quasi public, et sur tout cela, les gazettes s'expliquent copieusement. Quand s'ouvrent les *Salons* officiels, les 15 avril et 1er mai, le public des amateurs a, déjà, vu presque tout ce qui pourrait l'intéresser. S'il s'inquiète de l'absence de tel ou tel maître, on lui répond invariablement : « Il se réserve pour son exposition particulière... » Hors les sculpteurs, qui n'ont point, jusqu'ici, trouvé d'emplacement aussi favorable pour y dresser leurs monumens que le hall des Champs-Élysées, il n'est pas d'artiste, inconnu ou célèbre, qui ne rêve de se montrer hors du *Salon*, comme autrefois toute son ambition était d'y rester.

Que s'est-il donc passé qui a, ainsi, renversé toutes choses? Pour le conjecturer, retournons d'un siècle en arrière. Ouvrons le catalogue d'un *Salon* sous le premier Empire, celui, par exemple, où ont paru les deux grandes œuvres typiques de David: le *Sacre* et les *Sabines ;* le *Salon* de 1808. C'est une chose mélancolique et reposante que de feuilleter ce léger cahier à couverture rouge marbré, qu'on vendait, il y a cent ans, dans les salles du Louvre et qui s'imprimait rue Ventadour. On y trouve des conseils pratiques. On y est averti, par exemple, qu'il ne faut point acheter le livret en dehors du *Muséum*, où on le paierait plus cher, et aussi qu'on trouve, à la porte, des préposés à qui l'on peut confier « son sabre. » Mais comme ce livret est mince! C'est qu'il contient seulement 834 numéros. Or, notre *Salon* des Champs-Élysées, en 1913, en contient 5 510 et celui de l'avenue d'Antin, qu'il faut y ajouter, pour avoir l'équivalent du *Salon* de 1808, en contient 2829. N'allons pas plus loin. Notre enquête est fermée. Nous voyons, tout de suite, pourquoi le *Salon* ne joue plus le même rôle qu'autrefois. Autrefois, c'était une sélection, sinon judicieuse, du moins effective. La collection d'art présentée au public n'était peut-être pas toujours bien choisie, mais elle était restreinte. Être reçu, c'était être vu et, par conséquent, jugé. Aujourd'hui, être reçu, être exposé parmi 8 339 autres, n'est rien ou presque rien. Car notre faculté d'attention ne s'est pas accrue en proportion des tableaux à regarder, qui ont passé de 834 à 8 339, c'est-à-dire exactement de 1 à 10. Nous ne pouvons, ni physiologiquement, ni moralement, recevoir ces impressions avec la force qu'il faudrait pour leur rendre justice.

Nous allons faire, pourtant, comme si nous le pouvions. Nous allons considérer ce qu'il peut y avoir de bon dans cette invasion annuelle de la peinture mondiale. Mais, après l'avoir considéré, nous nous demanderons ce qu'il faudrait faire pour restituer à nos expositions officielles l'intérêt qu'elles ont perdu, et, ayant dit ce que sont les *Salons* de 1913, qui paraissent un peu inutiles, ce que serait le *Salon* nécessaire.

I

Notre époque est favorable aux *Mémoires*, en peinture comme en tout le reste. Cette année, les grandes toiles décora-

tives ne valent pas grand'chose, les scènes d'histoire ne valent rien. Les symboles resteront indéchiffrables, parce que personne n'a la moindre envie de les déchiffrer. Parmi les scènes de genre ou de style, on ne trouve guère que le *Parc* et *Famille en deuil* de M. Lucien Simon, la *Nuit Joyeuse* de M. La Touche, *Avant de paraître* de M. Frieseke et le *Premier regard au miroir* de M. Muenier, qui retiennent l'attention. Mais les portraits honorables sont légion; les paysages, où l'on aimerait vivre, forment tout un monde. Or, un artiste, qui peint un portrait ou un paysage, sans s'occuper de le faire entrer dans un ensemble imaginé ou préconçu, c'est un passant qui écrit, au jour le jour, ses *Mémoires*. S'il a le moindre talent, quelque don d'observation, de la clarté, de la bonhomie, il nous intéresse, parce que la Nature s'est chargée elle-même de tout le travail de composition, d'équilibre et que, même dans ses exemplaires les plus communs, il est rare qu'elle ait échoué.

Encore faut-il les bien voir et ne pas gâcher ses modèles! Cette année, les peintres et les sculpteurs en avaient d'admirables: MM. Briand, Forain, Paul Deschanel, Jules Lemaître, Paul Hervieu, Thureau-Dangin, Paul Déroulède, le cardinal Merry del Val, Léon Bourgeois, Branly, — de quoi illustrer tout un traité de physiognomonie comparée. Qu'en ont-ils fait? Ce sont, assurément, de « bons portraits, » pour la plupart, c'est-à-dire bien peints ou bien modelés, et ressemblans, mais de cette sorte de ressemblance qui frappe seulement ceux qui connaissent le modèle. Or pour qu'une ressemblance vaille la peine qu'on s'y arrête, il ne faut point qu'elle frappe ceux qui connaissent le modèle. Il faut qu'elle frappe ceux qui ne le connaissent pas. C'est ce qui arrive, tous les jours, dans les musées, devant des effigies vieilles de trois ou quatre siècles, les portraits d'Holbein, par exemple, ou d'Antonio Moro, quand on s'écrie en les voyant: « Comme ce doit être ressemblant! » Pourquoi disons-nous cela, et d'où vient que nous déclarons l'image conforme à un original dont nous n'avons aucune autre copie, ni aucune idée? C'est que nous y avons reconnu quelque trait spécial et saillant qui, n'étant pas un trait commun de l'Espèce, doit être propre à l'individu. Nous ne jugeons point ce portrait par sa « ressemblance » ou sa conformité avec un visage que nous ignorons, mais par sa « dissemblance » avec le visage de l'Espèce, ou, si l'on veut, la moyenne des

visages humains, dont nous gardons le type imprimé dans notre mémoire. C'est ce « trait de dissemblance » qu'il s'agit, pour l'artiste, de trouver et de profiler avec assez de netteté pour qu'il conditionne et détermine la figure tout entière. Tant qu'il n'a pas fait cela, il n'a pas fait œuvre de portraitiste. Il a copié une figure : rien de plus.

M. Roll peignant M. Léon Bourgeois, M. Aimé Morot peignant M. Deschanel, M. L'Hoest faisant le buste de M. Briand, ont copié des figures. Ils ne nous ont rien révélé des caractères. On ne peut pourtant dire qu'elles en manquaient. Il y a, chez ces trois hommes d'État, si différens soient-ils, un trait commun : la souplesse de la dialectique, la douceur persuasive, cette sorte de charme patient et obstiné qui agit, si fortement à la longue, sur les assemblées. Plus d'une fois, en les écoutant, on a dû se rappeler l'invective adressée à ce ministre de la Restauration : « Tais-toi, Sirène ! » ou encore : « La Chambre est vaine de vous ! » Il y a, aussi, chez tous trois, le trait de la fermeté, de la suite et, par là, de l'autorité. Il y a, enfin, des traits particuliers à chacun d'eux, et la bonhomie souriante chez M. Léon Bourgeois, l'entière possession de soi et la maîtrise de son talent chez M. Deschanel, la pénétration désabusée chez M. Briand, se décèlent, au moins observateur des passans, avec un singulier relief. Qu'en reste-t-il dans leurs effigies? Et, en quoi, diffèrent-elles d'une centaine d'autres portraits d'hommes du même âge, installés dans leur fauteuil, ou debout près de leur table de travail, que nous voyons au *Salon?* En rien, parce que le trait qui fait vivre, à jamais, une figure, le « trait de dissemblance » n'y est pas.

Je ne veux pas dire que tous nos artistes y aient échoué. Les bustes en bronze de M. Forain et de M. Jules Lemaître, par M. de Saint-Marceaux, placés aux deux côtés du panneau de M. Aman Jean, salle IV *bis*, avenue d'Antin, sont très dissemblables de l'Espèce, expressément particularisés et ne laissent aucun doute sur la forte individualité de leurs modèles. Déterrés dans quelque quatre mille ans, par des archéologues pour qui nous serons devenus une manière d'Antiquité, ils apparaîtront naturellement comme les deux faces de l'*Ironie*, l'une douce et féline, l'autre amère et brusque, et dans le masque du philosophe comme dans celui du consul, on trouvera la précision, la netteté, la finesse d'une bonne définition. On les décla-

rera « ressemblans, » sans aucun doute, car on verra bien qu'ils diffèrent des figures d'Allégories, de Villes, de Génies, qu'on déterrera en même temps. Nous ne pouvons imaginer quels noms on leur donnera, ni à quel maître on les attribuera, ni même si on rapprochera leur facture simple, massée, du *Génie gardant le secret de la Tombe* ou des nègres ramant sur la pirogue du *Duc d'Uzès*... Qui peut prévoir les attributions que feront les savans, alors, et les chassés-croisés de signatures, entre les œuvres que nous avons, en ce moment, sous les yeux ? En tout cas, ces deux bustes seront d'agréables surprises. Elles reposeront, un instant, de leurs angoisses les archéologues de l'avenir, ceux à qui incombera la tâche délicate et glorieuse, de trouver la tête et les bras de l'*Homme qui marche* ou de quelques autres œuvres de M. Rodin.

Pareillement, le *Portrait de M. Thureau-Dangin*, par M. Marcel Baschet, offre un port de tête, un sourire, un geste si particuliers, d'une telle finesse, quelque chose de si bienveillant à la fois et de si pénétrant dans le regard, de si mesuré dans l'attitude, qu'il paraît impossible que le peintre n'ait pas trouvé ces traits dans son modèle. C'est donc un portrait ressemblant. M. Marcel Baschet est coutumier du fait. On lui doit les plus belles effigies contemporaines qui aient paru, ces dernières années, aux Champs-Élysées. Mais il semble atteindre, aujourd'hui, à un degré d'analyse où il n'était pas encore parvenu. Et il y atteint avec une simplicité de moyens, une franchise de facture, qui double l'intérêt du résultat obtenu.

Ce ne sont point, là, les seuls bons portraits. Il y en a dans presque toutes les salles. Il y a un *Portrait de M. Henry Deutsch de la Meurthe*, par M. Bonnat, qui nous donne, un instant, l'illusion que nous visitons encore l'ancien Palais de l'Industrie, tant la facture du Maître de Bayonne est restée la même. En quelle année sommes-nous au juste ? Sans doute, venons-nous de voir le *Portrait de M. Grévy*, du même artiste, déjà célèbre, les *Derniers rebelles devant le Sultan du Maroc*, de Benjamin Constant, la *Jeanne d'Arc* écoutant ses voix, de Bastien-Lepage et une scène de genre, d'un jeune artiste que quelques-uns ont déjà remarqué, un certain Dagnan-Bouveret : l'*Accident*... N'est-ce pas Albert Wolff qui passe là-bas ?... Mais non, un mot entendu dans le brouhaha des conversations : le mot « cubiste » ou le mot « tango, » dissipe le charme... Nous ne sommes plus

aux environs de 1880, nous sommes en 1913. Seul, M. Bonnat est resté aussi jeune et son talent aussi sûr.

De plus jeunes sont loin d'avoir cette sûreté ou cette égalité dans le travail, et le groupe de portraits qu'expose M. Gabriel Ferrier, par exemple, ne peut être comparé à ses anciennes effigies du général André, de M. Ribot ou de M. Aynard. M. Boldini a donné, maintes et maintes fois, des preuves d'un rare talent que nul ne s'aviserait de lui supposer, à ne voir que ses envois de cette année. D'autres, au contraire, semblent se renouveler, sans faiblir, comme M. Ferdinand Humbert dans son *Portrait de Mlle Geneviève Dehelly*. D'autres, enfin, progressent visiblement, comme M. Raymond Woog dans son *Portrait de Mlle Edith B. G.* : une petite fille, que son chien, un skye, regarde attentivement et admire, il faut l'espérer, car elle est peinte à merveille dans des tons fins, qui modulent très doucement. Parmi les portraits de femmes, on fait halte, un instant, devant celui de *Mme Deschamps* par M. Laszlo et celui que Mme Cecilia Beaux appelle *Portrait* (*Femme et chien*), avenue d'Antin; devant le *Portrait de Mme Pearman*, par M. Spencer Watson, celui de *Mme B. de S.*, par M. Roybet et celui de la *Comtesse des I...*, par M. Paul Chabas, aux Champs-Élysées. Parmi les portraits d'hommes, on regarde aussi, un peu plus longtemps que les autres, le *Portrait de M. de L...* par M. Dawant, celui de *M. Alapetite*, par M. Patricot, celui de *M. Iswolsky*, par Mme Cotton. Aucun d'eux ne révèle chez son auteur ni une psychologie très pénétrante, ni un métier très supérieur. Mais ce sont des ouvrages faits de main d'ouvrier. Ils reposent et dédommagent des grandes toiles vides et des prétentions décoratives injustifiées.

Toutefois, le vrai repos, dans ces *Salons*, surtout dans le *Salon* de l'avenue d'Antin, c'est le Paysage. L'orientation nouvelle de nos jeunes paysagistes, déjà signalée ici en plusieurs circonstances, se poursuit et devient de plus en plus sensible chez de plus en plus de jeunes peintres : c'est l'unité d'impression dans le motif ou, au moins, dans la manière dont le motif est rendu. Si l'on compare leurs toiles à celles des maîtres de Barbizon, celles de la Salle Thomy Thiery, au Louvre, par exemple, ou de la salle du XIXe siècle, on saisit tout de suite la différence. Les paysagistes anciens cherchaient à rendre toutes les impressions qu'ils avaient en face de la nature : je veux dire

toutes ensemble, dans toute leur force, avec l'aspect caractéristique de tous les objets : impression de force produite par le chêne, de massivité produite par le rocher, de légèreté faite par les soies floches des nuages, de chaleur et de lumière faite par le soleil, de transparence et d'éclat faite par l'eau. Encore y ajoutaient-ils, volontiers, l'impression d'étendue, donnée par la plaine étalée au loin, de retraite et de secret donnée par un massif ombreux, de brise annoncée par les pointes des arbres émoussées dans le ciel et beaucoup d'autres, enfin, qu'on peut éprouver, en effet, dans le même moment, devant le même coin de nature. Le paysagiste actuel choisit un coin de nature qui ne produit, en lui, qu'une impression, ou bien il choisit, parmi ses propres impressions en face de ce coin de nature, une seule, l'isole et cherche à la rendre de la façon la plus intense. Un exemple saisissant nous en est fourni, cette année, par les six tableaux de M. Le Sidaner : ce sont six cadres encadrant six vides : des *Ciels*. Les anciens peignaient, eux aussi, des ciels et tentaient de nous faire éprouver tout ce que nous éprouvons devant cette *Nuit sur la mer*, ce *Clair de Lune*, cet *Orage*, ou ce *Soleil couchant*, mais ils le tentaient au-dessus d'un paysage de terre ferme, tout rempli d'intentions et d'expressions diverses qui en diminuaient nécessairement l'intensité. Ici, nous ne sommes distraits par rien, et sauf peut-être chez Van Goyen et chez Turner, nous n'avons jamais pénétré, à ce degré, le mystère des ondes aériennes accumulées au-dessus de nos têtes ou de ces nuées « qui sont de grandes divinités pour les hommes paresseux... »

De même, chez M. René Ménard, dans ce paysage de pins sombres et d'eaux claires qu'il appelle *Les Baigneuses*, il n'y a qu'une impression : la solennité des grands arbres doublée par le calme miroir. Tout y concourt, rien n'en distrait. Les figures de M. Ménard animent peu ses paysages; elles ne les animent même pas du tout : ce sont des statues immortelles, comme la nature elle-même, et elles doivent tromper les faunes, ægypans, centaures et hamadryades, qu'on imagine toujours rôdant entre les fûts des arbres dans les forêts de ce païen attardé.

C'est encore une impression unique : l'impression de mystère, que donne M. Albert Moullé dans ses six toiles auxquelles il a mis des titres géographiques. C'est une notation psychologique qu'il faudrait, car ce n'est pas « un lieu » sur la terre,

mais un « état » d'âme, qu'elles représentent admirablement. Regardez son *Vieux chemin de Villerville* et les autres : il s'en dégage un sentiment de recueillement, de clôture en plein air, de retraite impénétrable, de secret. Les feuillages descendent du ciel jusqu'à terre en épaisses tentures, de lourds tapis herbus étouffent les pas. On imagine que les paroles, à peine murmurées dans ce lieu, doivent y rester suspendues, car rien ne souffle, rien ne passe qui puisse les emporter. L'œil n'est pas distrait par les fantaisies que se permettent là-haut, peut-être, les nuages de M. Le Sidaner, ni par les jongleries de ce que Corot appelait « ce charlatan de soleil! »

La course des nuages, justement et sur l'étendue déserte, voilà l'impression unique et contraire, que nous donne M. Damoye dans son *Chemin du Mont-Saint-Michel*. L'étendue calme et lumineuse, comme bénie à jamais par le saint qui y vécut, voilà l'impression unique fournie par M. Prinet dans son *Assise*. Les deux paysages de M. Georges Leroux, *Le Bois sacré* (campagne romaine) et *Paysage italien* (Tivoli), tendent aussi à produire en nous une impression unique : le calme des forêts d'Italie, bénies par la lumière, les têtes d'arbres vus d'en haut, comme les têtes des spectateurs rangés dans un amphithéâtre, serrés, étagés, muets, devant la course toujours semblable et toujours émouvante du jour. *Le Bassin de Flore*, à Versailles, de M. Gallay-Charbonnel, ne témoigne que d'un sentiment : le mystère des hautes allées, à peine touchées à leur sommet par les dernières flammes du jour enflammant les dernières feuilles de l'année. *La Grille du Parc* (Ponthieu), de M. A. de Moncourt, raconte la mélancolie des choses faites pour servir à l'homme, abandonnées et oubliées et envahies par la nature qui, elle, n'a ni avenir, ni passé.

Ces paysages sont si recueillis, si fermés, si religieux, qu'en entrant à l'église, c'est à peine si l'on croit les avoir quittés. Et, en effet, les *Tombeaux* de M. Sabatté, l'*Église de Sainte-Croix* (de Bordeaux), de M. P.-G. Rigaud, même l'*Intérieur de Chapelle* (Bretagne) de M. Le Gout-Gérard, sont des manières de paysages de pierre, avec leurs rochers sculptés, leurs forêts de colonnes, leurs soleils de verrières. Les *Tombeaux* surtout, peints à Jouarre par M. Sabatté, expriment au plus haut point le calme lumineux d'un temple vide, la retraite idéale de l'âme, loin des cités bruyantes et des cris discordants, le grand réservoir de

silence où l'homme moderne, plus que tout autre, a besoin d'aller quelquefois puiser.

Une autre leçon de lumière et de silence, avec le froid du tombeau, nous est donnée par M. Communal, le peintre de la Savoie. Si mal placé et mal entouré que soit son tableau, *Cirque et glacier des Evettes*, aux Champs-Élysées, salle 43, on est saisi par sa puissante beauté pour peu qu'on l'isole, par la pensée, et qu'on s'y attache un instant. Lui aussi, M. Communal exprime une impression unique : celle qu'on ressent dans la haute montagne, auprès des eaux rassemblées au creux du roc, devant les torrens immobiles du glacier et les neiges éparses dans les anfractuosités mal visitées par le soleil. C'est l'insensible beauté de la nature inféconde, abrupte et vide, sans un arbre, sans un sillon, sans une fleur, au-dessus de tout, détachée de tout, étincelante et dure comme un diadème.

Voilà des exemples. Mais ce qui prouve, mieux que tout le reste, la tendance à oublier les objets mêmes qui sont dans un paysage pour ne rendre que l'impression produite, c'est le goût des effets de nuit. Déjà signalé, ici même, il y a plusieurs années, il ne fait, chaque année, que s'accentuer davantage. Et ce sont les meilleurs maîtres qui le manifestent. C'est M. Le Sidaner, qui expose une *Nuit sur la mer* et un *Clair de lune*. C'est M. Louis Picard, qui montre *Un Phare* en Bretagne, phare allumé en pleine nuit et une *Marine*, qui est un effet produit par un autre phare, la lune, émergeant des nuages. C'est M. Muenier, qui étudie Fribourg, la nuit, sous le titre *Nocturne*. C'est M. Meslé, qui montre des paysages de Champagne vus la nuit, notamment *Le Coteau*, lever de lune. C'est M. Auburtin qui, lui aussi, peint son *Nocturne*. C'est une épidémie... Car il faut encore citer M. Dagnac-Rivière et son *Clair de lune à Venise*, M. Guignard et son *Clair de lune dans les landes de Gascogne*, M. Chudant avec ses deux *Soirs de lune*, au château et au pont de Buthiers, M. Guarro et sa *Nuit d'été*, M. Schofield et son *Shadowland*, M. Bastien-Lepage et son *Parc Monceau la nuit*, M. Moisset et son *Soir*, M. Andreau et sa *Rue au clair de lune*, M. Davis et sa *Nuit tombante*, M. Courant et son *Quai de Nieuport au crépuscule*, enfin, M. Cachoud, qui est un vétéran parmi les chevaliers de la lune, et qui expose, aux Champs-Élysées, *Montbel (Savoie) à la lune d'octobre* et l'*Auberge du Platane (Savoie) nuit de lune*. Ces artistes prennent la peine de dire où

ils ont peint la nuit, c'est-à-dire quel est au juste le pays qu'on ne voit pas dans leur tableau : c'est beaucoup de conscience. Mais en réalité, c'est une impression qu'ils ont peinte : l'impression ressentie par le poète :

... Quum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager...

c'est-à-dire, où que ce soit, le *Portrait de la Nuit.*

Quelques paysagistes demeurent qui ne concentrent pas leur talent sur une seule impression : ils sont très rares, du moins parmi ceux qui rendent justice à la nature. Ce sont M. Olive, dans ses bords de la *Côte d'Azur* (Var) ; M. Gagliardini dans son *Vieux Pays,* M. Ponchin dans son *Anse des Baumelles,* puis *les Vénitiens :* M. Alfred Smith avec ses six vues de Venise, M. Gabriel qui en a exposé autant, M. Iwill, M. Abel Truchet, M. Allègre, M. Bouchor, M. Saint-Germier. Enfin, un maître des paysages du Nord, le Van Goyen de notre temps, venu pour la première fois en Provence, M. Braquaval, qui a porté, dans l'étude du *Marché à Draguignan* et des *Arènes d'Arles,* les fines qualités d'analyse acquises autrefois sous les ciels nuancés de la Baie de la Somme. Si l'on ajoute à ces pages, déjà nombreuses, les envois de M. Dauchez et de M. Cottet, avenue d'Antin, et un excellent effet de *Lumière sur les Dunes du Pas de Calais,* c'est-à-dire une éclipse de soleil, des nuages qui passent, tout frisés de lueurs, par M. Hugues Stanton, aux Champs-Élysées, on aura, je crois, à peu près épuisé l'intérêt de ces traductions de la Nature, — et l'on pourra fermer le volume.

Les sculpteurs, eux aussi, ont, semble-t-il, une ambition nouvelle. Ils s'orientent, de plus en plus, vers la décoration des jardins. On s'est avisé, enfin, que nos places publiques étaient suffisamment pourvues de grands hommes et qu'il n'y avait plus guère, dans nos villes, un « refuge » inoccupé. On se tourne donc vers les parcs et les fontaines, et l'on imagine des figures propres à les animer. Ce sont, — est-il besoin de le dire ? — des figures antiques. Dès que le statuaire n'est plus guindé par un système esthétique, ni lié par une commande, il revient naturellement à la beauté plastique, au nu, aux gestes gracieux et nobles, aux Amours, aux Nymphes, aux Faunes, à ce que M. Henri de Régnier appelle : *les Jeux rustiques et divins.* C'est le titre qu'on pourrait donner à un groupe en plâtre, qui n'en a

pas et qui est signé de M. Vendémiaire Pavot. Une fillette s'est aventurée dans une grotte; deux jeunes faunins en sortent et la poursuivent, tendant le bras pour la saisir. Elle recule épouvantée et ravie. On entend chanter, dans sa mémoire, les vers du poète :

> Jadis nous étions trois faunes dans la forêt...
> . . . .
> Nos clairs yeux d'agate
> Apparaissaient dans l'ombre au détour des sentiers
> Et nos dents blanches, aux pommes que vous jetiez,
> Filles! en nous fuyant, riaient de votre fuite.

Et l'on souhaite voir dans quelque parc ombreux, au fond d'une allée voûtée et secrète, se poursuivre, en marbre, ce jeu rustique et divin.

C'en est un, aussi, que la scène imaginée par M. Perrault-Harry, le *Chevreau qui danse* sur les ruines d'un temple écroulé, où se tord le cep de vigne, d'où filtre la source, un pas qu'il dansait déjà du temps d'Hésiode. Il danse comme un feu follet, avec l'ironie de tout ce qui vit pour tout ce qui s'écroule. C'est un jeu « rustique : » il n'est pas rare de rencontrer, au versant des montagnes qui dominent la Méditerranée, des pâtres qui font danser, devant vous, leurs chevreaux ou leurs boucs. Par ce bout d'entablement et ce morceau de colonne qui évoquent la Grèce antique, par sa grâce, par son style, M. Perrault-Harry en a fait, aussi, un jeu « divin. »

Il y a beaucoup à tirer des expressions et des gestes du monde animal, quand on considère ses espèces souples et gracieuses. C'est ce qui arrive pour M. Vacossin avec son *Chien danois*, intrigué par une tortue. Ce marbre ferait merveille dans l'encadrement régulier de belles allées à la française. De même l'*Enfant au Dauphin* de M. Puech, marbre exquis d'un tour spirituel et vif, se conçoit aussi bien dans quelque pavillon de parc, ou sur quelque balustre de terrasse, que dans un salon. Enfin, toutes les *Fontaines* exposées, cette année, sont bien, par destination, des monumens rustiques. Et il y en a de charmantes. *La Chanson de l'Eau*, de M. Max Blondat, *Le Berger et la Mer*, avec sa frise de chèvres et son fond de bas relief par M. Laporte-Blairsy, la *Fontaine* en marbre de M. Bitter, *L'Enfant à la coquille*, fontaine de pierre de Mme Bonneau-Ladoux, *Biblis* de Mlle Maugendre, statue pour fontaine, *La Douche*, groupe

d'enfans, fontaine de jardin, par M. Peyre, *la Petite Dame de la Mer*, fontaine bronze et marbre vert, de Mlle Janet-Scudder. Enfin, le *Groupe central pour une fontaine monumentale à Nantes*, par M. Fernand David.

Cet ensemble d'œuvres décoratives, tendant au même objet, est d'un bon augure. Trop longtemps, les décorateurs se sont obstinés à la création d'un « style moderne » dont nous n'avions nul besoin et qui, manifestement, s'inspirait de l'Étranger. Souhaitons qu'ils comprennent toute la beauté nouvelle qu'on pourrait ajouter, hors des maisons, aux théâtres de verdure, en reprenant les traditions françaises. Précisément, une Société nouvelle s'est formée, celle des *Amateurs des Jardins*. Elle prépare à Bagatelle, sous l'invocation de Le Nôtre, une exposition, en plein air, de tout ce qui peut servir à décorer les parcs et aussi les modestes parterres de notre pays. L'initiative prise par M. Pierre Roche, au dernier *Salon* de l'avenue d'Antin, va ainsi projeter, au dehors du Grand Palais, un rayonnement fécond pour le renouveau de la statuaire décorative. C'est très bien, mais c'est très fatal au prestige du *Salon*. Et, en ce point comme en tous les autres, nous sommes ramenés à la réflexion qui ouvrait ces lignes : l'intérêt qu'on prenait jadis aux *Salons* est, une fois de plus, transporté à une exposition particulière.

II

Devant cet intérêt croissant des petits expositions et l'intérêt décroissant des *Salons*, une question se pose : « Que faudrait-il pour rendre à cette institution, vénérable et gracieuse, son prestige ? » La réponse est dictée par les faits : il suffirait, mais il faudrait qu'elle redevînt ce qu'elle était autrefois et ce que sont précisément toutes ces expositions qui tendent à l'éclipser. Il faudrait que ce fût un *Salon* fermé, quelque chose comme l'exposition des « Messieurs de l'Académie royale » qui se tenait autrefois dans le grand Salon du Louvre, sous l'autorité de M. Lenormand de Tournehem, ou bien de M. le marquis de Marigny.

A ce seul énoncé je sais bien que notre esprit critique proteste. Il proteste, parce qu'il conserve encore toutes les attitudes qui lui ont été suggérées par la lutte contre les méprises de

l'Art officiel et la tyrannie des jurys, par l'histoire et surtout la légende des génies méconnus et des grands refusés de l'Institut. Et aujourd'hui, que nul n'est plus empêché d'exposer, — fût-ce aux *Indépendans*, — et que l'État protège également toutes les « tentatives, » fût-ce les plus saugrenues; qu'ainsi, tout le danger, pour les talens nouveaux, est, non pas qu'on ne voit pas assez de peintures, mais qu'on en voit trop, — et que les leurs passent inaperçues au milieu de la foule, nous continuons de faire, par atavisme, le geste de protestation qui avait sa raison d'être autrefois, et nous ne faisons pas le geste de sélection qui serait nécessaire aujourd'hui.

Aujourd'hui, en effet, la grande question, pour un jeune artiste de talent, n'est pas d'être reçu, c'est d'être *vu*, c'est-à-dire d'être jugé. Or, s'il expose au milieu de 8 339 autres œuvres d'art, il passe des années sans l'être. La masse des œuvres médiocres, énormes, tapageuses, criardes, écrase son œuvre; l'irritation qu'elles causent au visiteur amène devant lui un juge prévenu. S'il peut s'en aller, exposer seul dans quelque « galerie, » il est sauvé. Les exemples abondent qui le prouvent. Mais s'il ne le peut pas, le jeune artiste reste aussi obscur et ignoré, au milieu du *Salon*, que s'il avait été refusé.

C'est donc pour lui, comme pour nous, qu'un *Salon* fermé est nécessaire : j'entends par « *Salon* fermé » celui qui serait composé de ce que les deux sociétés, — *Société des Artistes français* et *Société nationale*, — contiennent d'intéressant et allégé de ce qu'elles contiennent d'inutile : une collection de 1 000 à 1 200 toiles, tout au plus, rassemblées par un jury inamovible, — l'Académie des Beaux-Arts, par exemple, — et qui dirait au public : « Voilà ce que nous faisons, et voilà ce que nous trouvons bien parmi ce que font les autres. Nous en prenons la responsabilité. » Bien entendu, pour que cette collection eût toute sa valeur, il faudrait que les membres du jury, d'abord, et tous ceux qui sollicitent d'y mettre leurs œuvres, fussent tenus de ne les point mettre ailleurs. Pour que le *Salon* retrouvât son ancien prestige, il ne suffirait pas, en effet, d'en expulser quelques milliers de toiles médiocres : il faudrait encore y attirer et y maintenir les quelques centaines d'œuvres intéressantes qu'on voit aujourd'hui, dispersées, dans les petits *Salons*, tout le long de l'année et en toutes sortes de « galeries. » Il faudrait, à toutes, faire un sort, en les mettant en belle place et

en les isolant convenablement de leurs voisines, ce qui est impossible avec cinq mille cadres, ce qui serait aisé avec mille ou douze cents. A ces conditions, le public des amateurs reprendrait le chemin du Grand Palais, dans de tout autres sentimens, poussé par une curiosité toute nouvelle. Ce ne serait plus la promiscuité, le désordre et le tintamarre d'une réception monstre ou d'une réunion publique : ce serait un *Salon*.

A cela, quelles objections peut-on faire? Aucune qui vaille du point de vue de l'Art, ni du point de vue des jeunes artistes de talent. Nul Maître n'est fondé à prétendre que le *Salon* suffit à déceler le talent, qui, pour sa part, expose en d'autres « galeries, » ou, tout au moins, à son club. Car s'il croyait que le *Salon* suffit, il n'exposerait pas ailleurs. Or, ce qui ne suffit pas à un Maître déjà connu et considéré, comment suffirait-il au nouveau venu que rien ne désigne, sinon son talent? Le *Salon* lui suffirait, il est vrai, s'il était organisé comme une exposition particulière, fermé à la foule des peintres sans valeur et des amateurs, jalousement gardé par un jury inamovible et tenu, lui-même, d'y réserver toute son œuvre. Et cela, c'est l'ancienne Académie royale, — ou à peu près.

Eh quoi! dira-t-on, l'Académie royale! L'Institut! Oubliez-vous ses erreurs, ses préjugés, ses crimes? N'est-il pas avéré que l'ancien jury de l'Institut a proscrit tous les novateurs, tous les inspirés, tous les maîtres : Delacroix, Millet, Rousseau, Corot, Chassériau, Barye, Chintreuil et tant d'autres? Et qu'il ne reste plus aujourd'hui, vivans dans l'Histoire de l'Art, que ceux qu'il a *refusés?*

En effet, c'est avéré; malheureusement, ce n'est pas tout à fait vrai. Les crimes de l'ancien jury de l'Institut ont été fort exagérés par la légende. C'est une histoire de brigands, qu'on raconte aux jeunes artistes pour les endormir. Elle ne supporte pas l'examen d'une critique un peu défiante et d'un regard un peu attentif. Si nous parcourons, en effet, l'histoire des « grands refusés, » voici ce que nous trouvons. On a parfois refusé des œuvres d'un Maître, mais on a souvent accepté, au même *Salon*, d'autres œuvres du même Maître. On a refusé, en 1836, des petits groupes de Barye, mais en recevant son *Lion au repos*, qui valait dix fois ses petits groupes. On a refusé, en 1845, une *Madeleine* de Delacroix, mais il en avait envoyé deux et l'on avait accepté l'autre. On a donc refusé souvent faute de place et

sans se priver, pour cela, du talent dont on repoussait une seule manifestation. D'autre part, la proscription a tenu souvent non pas à l'opinion propre du jury, mais à celle du temps, et le jury a été souvent plus libéral que le public et que les révolutionnaires eux-mêmes. La fameuse *Olympia* de Manet a été reçue en 1864, et ce n'est pas le Jury, mais c'est le révolutionnaire Courbet, qui s'écriait en la voyant : « C'est plat, ce n'est pas modelé. On dirait une dame de pique d'un jeu de cartes, sortant du bain ! » Les reproches faits au jury sont donc très exagérés. Il est vrai que le jury a refusé de grandes signatures; il n'est pas vrai qu'il ait refusé de grands chefs-d'œuvre. Il faut se déshabituer de cette idée, que n'importe quel tableau est bon, quand il est signé du nom d'un homme qui a fait des tableaux admirables, c'est-à-dire qu'un homme qui en a fait de bons n'ait pas pu en faire de mauvais.

Il y a des exemples typiques. Jules Breton nous raconte, dans ses Mémoires, que son tableau *Misère et Désespoir*, sur lequel il comptait beaucoup, fut reçu par le jury en 1849, mais que lui-même il en fut très mécontent, qu'il le roula et l'oublia, à l'humidité, dans un coin de son atelier et le laissa pourrir. Eh bien ! si ce tableau, condamné par son auteur même, avait été refusé à ce *Salon* de 1849, quels cris d'indignation ne pousseraient pas, aujourd'hui, les critiques en écrivant l'histoire de ce jury ! Or, quand nous nous souvenons que Chassériau a détruit sa *Cléopâtre* refusée, que Millet a repeint sur son *Saint Jérôme* refusé un autre sujet, que Rousseau est revenu sur son *Allée de Châtaigniers* refusée et l'a repeinte en partie, que le *Baptême du Christ* de Corot n'était qu'une esquisse, et qu'aucune des œuvres de Puvis de Chavannes refusées, de 1850 à 1859, n'a pu être produite depuis par ses admirateurs, il est permis de supposer que toutes ces épaves, bien que signées de noms illustres, n'étaient peut-être pas beaucoup supérieures au tableau signé : « Jules Breton, » et que Jules Breton, sans y être obligé par personne, a désavoué.

Et puis, les refus, ou si l'on veut les persécutions, n'ont jamais tué un grand artiste, pas plus d'ailleurs que l'indulgence et la protection n'en ont jamais fait naître. Lorsque Castagnary écrivait en 1876 : « Avant d'aborder l'examen des œuvres du *Salon*, je formulerai le cahier des humbles, des oubliés, des dédaignés, des bafoués, des proscrits par rancune, des reçus par ironie, de

toutes les victimes de l'art officiel, » — il exprimait un sentiment généreux. Mais lorsqu'il ajoutait : « Ils ne constituent pas seulement l'immense majorité des artistes présens, ils forment la réserve de l'avenir. De cette couche profonde sortiront nos futurs génies. La République, qui naît et qui a besoin de serviteurs utiles, doit leur montrer de la bienveillance; ils lui rendront un jour, en honneur et en gloire, plus qu'elle ne leur a avancé en intelligente protection, » — il ajoutait à ses idées généreuses une conclusion tout à fait enfantine. L'histoire de l'art tout entière nous enseigne qu'il n'y a aucun rapport entre le régime libéral adopté par un pays et la production du talent artistique dans ce pays.

Il n'y a jamais eu moins de liberté qu'en Espagne sous Philippe IV, ni un plus grand artiste que Velazquez. L'Angleterre n'a pas vu travailler sous ses parlemens un portraitiste aussi parfait que, sous son roi absolu Charles Ier, a été van Dyck. Les Médicis, à commencer par Cosme l'Ancien, le père de la patrie, étaient des tyrans, et Michel-Ange fut un peu bâtonné par le Pape. Les deux pays les plus libres du monde : la Suisse et les États-Unis, n'ont jamais produit un seul génie artistique, et si l'on considère les différentes époques politiques dans le même pays, comme en Italie, on voit que les grands artistes y ont surgi en foule aux époques de tyrannie et que pas un ne s'est montré depuis l'ère de la liberté.

C'est donc vainement qu'on parle de protection et de liberté accordées aux arts. En réalité, tout protecteur a été un tyran. La plupart des grands maîtres n'ont jamais pu faire agréer leurs plans à ceux qui les faisaient vivre. Aujourd'hui, le moindre élève sorti de l'École de Rome, pourvu d'une commande de l'État, réalise plus facilement son rêve, que Mantegna, aux ordres d'Isabelle d'Este, obligé de traduire les minutieux thèmes de sa protectrice, ou que van Dyck qui rêva, toute sa vie, de faire de la grande peinture décorative et qui fut toujours obligé par son protecteur de s'en tenir aux portraits. Il n'est pas dit, d'ailleurs, que le tyran, qui empêcha van Dyck de se répandre en de grandes compositions, ne lui ait pas rendu service. Il n'est pas dit, non plus, que pour les caractères forts, capables de puiser dans un échec passager une énergie nouvelle, la sévérité, ou même l'injustice d'un jury ne soient pas quelquefois une bonne épreuve, tandis que les succès trop faciles et trop prompts

risquent d'alanguir, dans leurs germes, bien des talens qu'un long effort eût développés.

Mais telle n'est point, ici, la question. Il ne saurait venir à la pensée de personne, aujourd'hui, de fermer le Grand Palais à un seul artiste, ni de réserver à une société, fût-elle l'Institut, le monopole des expositions publiques, officielles, prébendées par l'État. Tout citoyen français a le droit de peindre, d'exposer, voire de remplacer le dessin, la couleur, les idées, l'originalité, par des théories sur sa « conscience, » sur la « matière, » sur le « volume, » d'être « cubiste, » « futuriste, » et d'écarter ainsi, du *Salon*, par le formidable ennui qu'il dégage, les fervens, les naïfs amis de la Nature et de l'Art. On ne voit même pas clairement, au nom de quoi les jurys des *Salons* actuels décident l'exclusion de certaines œuvres, ni pourquoi l'on relègue, sous les tentes du bord de la Seine, l'Exposition des *Indépendans*... Du moment qu'un jury juge et choisit, il est exposé à l'erreur. Le jury d'un *Salon* fermé en ferait donc, comme les autres. Il faudrait, seulement, que ce jugement et ce choix fussent assez sévères pour que le public reprît quelque confiance dans la sélection ainsi opérée. Donc, un *Salon* sans jury, où l'on recevrait tout, — comme en 1848, — et où les places seraient tirées au sort. Puis, à côté, un *Salon* fermé, se recrutant lui-même, où l'on accepterait mille ou douze cents toiles, tout au plus : voilà la solution. Je ne dis pas qu'elle soit possible : je dis qu'elle est nécessaire.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

UNE MAISON FRANÇAISE [1]

J'ai toujours confessé le goût le plus vif pour ce mot de « maisons, » s'il s'applique aux familles qui, des siècles durant, se sont élevées sur notre terre. Le mot est très français tout d'abord; car, à la mode française, il assimile immédiatement une race à son foyer. Il dit aussi très bien le long travail des générations apportant chacune sa pierre à l'édifice dont les aïeux ont posé les solides assises. Voici qu'après des siècles l'édifice se dresse auquel chacun a collaboré : c'est *la Maison*.

Comme notre France n'est, — et ce fut sa force, — qu'un agrégat de ces « maisons, » que, de chacune, à tous les âges, sont sortis les hommes qui ont aidé ce pays à naître, à grandir, à s'illustrer, il se trouve que, pénétrant l'histoire d'une d'entre elles, on va au fond de notre histoire nationale et que, partant, on est amené à la mieux comprendre.

José-Maria de Heredia, recevant, à l'Académie française M. le marquis de Vogüé, a trouvé une expression assez juste à cette pensée : « L'histoire d'une famille telle que la vôtre, minutieusement étudiée suivant le cours des siècles, serait comme un microcosme de l'histoire de France. » J'entends encore l'auteur des *Trophées* prononcer de sa voix chaude cette phrase flatteuse.

M. le marquis de Vogüé n'a pas voulu laisser à d'autres le soin de nous pencher sur ce « microcosme. » Il nous livre l'histoire de sa famille, primitivement écrite pour ses seuls petits-enfans, et dont des amis bien avisés l'ont engagé à nous faire profiter. Et nul en effet n'était plus désigné qu'un si bel historien doublé

(1) *Une famille vivaroise*, par le marquis de Vogüé, 2 vol. in-18; Honoré Champion.

d'un si érudit archéologue pour ressusciter des ruines vivaroises la famille qui, de ses cantons ardéchois, est venue de si bonne heure à la France, — pour le plus grand profit du pays.

***

Venue à la France, ai-je écrit. Le Vivarais, comme toute la vallée du Rhône, était en effet encore au début du XIIIe siècle, sous la suzeraineté, à la vérité abusive et nominale, du Saint-Empire, et ce sera précisément un Vogüé, évêque et comte de Viviers qui, du vivant du saint roi Louis, rompra avec l'empereur Hohenstaufen pour « aller à France » et y entraîner sa province. Dès lors les Vogüé qui se sont donnés ne se reprendront point. Ils seront, entre Provence et Languedoc, parmi les meilleurs défenseurs de cette France alors incarnée dans le roi capétien. Ils serviront roi et pays de toutes les façons. Envoyant aux armées leurs fils et s'y rendant eux-mêmes, ils fourniront au pays des soldats solides et vaillans; mais, plus utilement encore, ils serviront le Roi chez eux.

Ce qui en effet les distinguera, c'est que ce seront essentiellement des terriens enracinés. Arrondissant le domaine, ils paraissent l'avoir amoureusement fait valoir. Ils aimeront tous cette terre où sont leurs racines et d'où seule la Révolution les pourra déraciner. Chefs d'un domaine rural tous les jours agrandi, ils demanderont à la terre de les payer de leur amour : elle les paiera non seulement de biens, mais de vertus utiles. La terre donne la force et conseille la raison : les Vogüé seront une race forte et raisonnable. Et cela déjà est merveilleux. La raison qu'ils puisaient dans le contact de leur terre et de leurs tenanciers leur prêchait d'autre part la tolérance. Nous verrons qu'à l'heure où la nation se divisera, au XVIe siècle, un Vogüé, tout naturellement, s'assignera la tâche de pacifier les esprits, et, tout en restant immuablement fidèle à sa foi et à son roi, d'accorder les âmes. Et comme, dès le XIIIe siècle, cet esprit de sagesse les distinguait, ils avaient gagné les cœurs et conquis l'influence qu'assure une bonté sans faiblesse.

Cette influence, les Vogüé la mettront au service du roi lointain. Un loyalisme instinctif, — c'est un des traits qui m'ont le plus vivement frappé, — leur fera toujours discerner, au milieu des crises les plus affolantes, où est le parti de France. D'ailleurs aucune ambition, aucune tentation d'intriguer. Du lieutenant

général de Vogüé, Dumouriez écrira que ce soldat sut « ne se jamais mêler aux cabales. » Il était dans la tradition de la maison qui, se garant des « cabales, » s'était élevée sans brigues et avait vécu sans autre passion qu'un dévouement éclairé à la France.

Spectacle réconfortant que celui-là. M. de Vogüé a bien fait de le mettre sous nos yeux. « Notre histoire, écrit-il, n'a rien d'exceptionnel : c'est celle de cent familles nées sur le sol des anciennes provinces, y grandissant par les voies normales, y collaborant modestement, avec des chances diverses, au long enfantement de la patrie française. » L'historien dit vrai : s'il y a assurément quelque chose d'exceptionnel dans la continuité même de cette traditionnelle collaboration, il est bien certain que dans toutes les provinces de telles familles existèrent. Leur histoire éclaire celle de la France et explique la fortune singulière de la dynastie. On se demande comment dix fois celle-ci ne succomba point avec le pays dans les convulsions politiques qui, du XIIIe au XVIIe siècle, semblèrent menacer l'un et l'autre. C'était parce qu'il y avait, dans le royaume, des hommes à la mode de Vogüé.

Et c'est l'intérêt de ce livre.

***

Le coin de province où s'éleva la maison, le Vivarais offre à ses habitans un ciel tempéré et un sol encourageant. Cette terre heureuse et ce climat modéré conseillent la modération, tout en récompensant le travail. Les Vogüé sont les hommes de cette terre. Ils la représentent. Elle les a façonnés.

Le bourg de *Vogorium*, — le Vogüé d'aujourd'hui, — s'était bâti sur la voie romaine qui, venant de la vallée du Rhône, s'acheminait vers les Cévennes. Très anciennement des seigneurs y élevèrent leur tour, — peut-être à l'époque où les partages de l'Empire Carolingien mettaient momentanément et fort bizarrement ces pays celto-latins sous la suzeraineté du Saint-Empire et où l'instauration lente du régime féodal faisait, d'autre part, de l'évêque de Viviers, le suzerain plus immédiat de cette petite province.

Ce n'est cependant qu'en 1084 qu'un acte de donation signale l'existence de Bertrand de Vogüé et de sa femme Bertrande. En 1206, un second acte nous montre quatre *co-seigneurs* de Vogüé prêtant serment pour le fief indivis (suivant l'usage de l'époque) à

l'évêque comte. Cette indivision pesant sur le domaine patrimonial dut paraître trop gênante à l'un des co-seigneurs, Raymond, qui acquit, à une lieue de Vogüé, dans une gorge sauvage et sur un rocher isolé, ce nid d'aigle paradoxalement appelé Rochecolombe dont M. le marquis de Vogüé, mettant une plume charmante au service de sa science archéologique, nous fait une description qui eût ravi d'aise Victor Hugo. Celui-ci eût sans hésiter mis de toutes pièces au fond d'une de ses scènes ce noir donjon à la forte porte de fer, planté sur sa falaise cévenole, tandis que le village « dévale comme une avalanche de pierres » jusqu'au torrent qu'on ne peut franchir que par un pont étroit, seul accès à la porte des souterrains.

Rochecolombe restera le siège favori et la résidence ordinaire des Vogüé jusqu'à l'heure où ils regagneront Vogüé, rendu à un seul maître et devenu le centre d'un domaine arrondi. La romantique Rochecolombe représente bien une phase de l'histoire; Vogüé, avec son exploitation rurale, en caractérisera une autre; l'hôtel de Vogüé à Aubenas en évoquera une troisième. Le vieux Rochecolombe, c'est « l'image saisissante de l'association féodale, le manoir protégeant la chaumière, la chaumière nourrissant le manoir. Entre l'un et l'autre, ajoute l'historien, les rapports ont toujours été bons : nos modestes annales n'enregistrent aucune trace de violence : le temps seul a eu raison de l'association. »

C'est du haut de Rochecolombe que les Vogüé virent se jouer autour d'eux le drame albigeois. On sait assez comment l'hérésie albigeoise, après avoir divisé le Midi, provoqua l'intervention des seigneurs du Nord, soldats en principe de la Papauté contre l'hétérodoxie, en fait fourriers du roi de France dans les pays de langue d'oc : la « croisade » ne profita qu'à ce politique consommé que fut Philippe-Auguste.

Les Vogüé étaient, d'instinct, orthodoxes. A l'heure où bien des évêques même du Midi avaient paru pencher vers l'hérésie et y tomber, un Vogüé, homme d'Église, devenu évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, s'était énergiquement prononcé, contre l'hérésie encore triomphante, en faveur du Saint-Siège outragé. Cet évêque Geoffroi, par là même, marqua sa place dans l'événement et, partant, garde de l'importance dans la famille. On possède son sceau où son effigie est visible : « notre plus ancien portrait de famille, » écrit M. de Vogüé.

Peut-être ce prélat n'avait-il pas entrevu la conséquence de la réaction anti-albigeoise : il parut même l'avoir redoutée après coup. C'était l'apparition dans les pays de langue d'oc des agens du roi de France. Tout portait alors les rois de Paris vers le Midi et bientôt le Midi vers les rois de Paris. De ce dernier fait je n'en veux qu'une preuve. Alors que Geoffroi s'était encore tourné vers la maison de Hohenstaufen, son petit-neveu Arnaud de Vogüé, devenu évêque de Viviers, est de ceux qui délibérément rompent avec le petit-fils de Barberousse. S'arracher à la suzeraineté de l'Empire, c'était se jeter dans les bras du roi de France. Le Roi attirait : il s'appelait Louis IX le Saint. L'ombre du chêne de Vincennes s'étendait tous les jours davantage. Les Vogüé venaient avec Arnaud au souverain qui, en face de l'Empire croulant, mettait si haut la France. C'étaient de précieux sujets qui venaient à celle-ci.

Ils l'étaient d'autant plus que Raymond de Vogüé (1166) venait, en reconstituant le domaine, d'accroître singulièrement son influence. Rachetant tout ce qui, autour du château des aïeux, avait été aliéné, ainsi que les droits de ses cousins sur le château lui-même, il avait restauré le fief en sa plénitude et, sans abandonner encore Rochecolombe, il avait refait de Vogüé le centre d'un domaine relativement considérable.

J'aimerais pouvoir reproduire ici la page émouvante qu'à cet instant de sa chronique, M. de Vogüé consacre à la terre des aïeux. C'est le récit de la première visite que, déraciné maintenant du Vivarais, l'historien fit, le cœur en émoi, aux lieux où, six cents ans, avait vécu sa famille. Rien qui, en cette page, sente la littérature. On y voit vibrer une âme très noble et s'illuminer encore un esprit nourri des souvenirs de sa race. Tous ressuscitent dans ce cadre, tous vivent à nos yeux. Je ne connais qu'une page aussi belle, c'est celle où, dans une autre partie du livre, l'historien parle des femmes qui se sont succédé à Rochecolombe, puis à Vogüé. C'est une pensée touchante que ce tribut d'hommages à celles qui, pendant que les seigneurs de Vogüé remplissaient leurs missions d'administrateurs du domaine, de représentans de la province et de soldats de France, restaient les gardiennes du foyer, les éducatrices des enfans, les pieuses et précieuses matrones qui remplirent elles aussi leur tâche, modestement, vertueusement, concourant, par leur sagesse embellie de grâce, à l''édification de « la maison. »

La première de toutes, Guillemette de Laudun avait puissamment soutenu son mari Raymond II dans sa longue tâche. Lorsque celui-ci mourut, chargé d'années, le domaine reconstitué permettait aux Vogüé, tirés de pair, de jouer un rôle important dans la petite province. Il avait, des premiers, affranchi ses serfs et s'était par là valu un surcroît de popularité, si bien qu'à l'heure où Arnaud de Vogüé, évêque de Viviers, amenait le Vivarais à la couronne des lys, ce n'étaient pas des seigneurs insignifians que les neveux voués par lui du même coup au service de la douce France.

***

Les trois seigneurs qui, de 1320 à 1417, se succèdent dans le fief, se contentent, à la vérité, de bien servir le Roi, sur place, tout en arrondissant le domaine par d'honnêtes travaux. Paris leur paraissait loin et d'ailleurs, en dépit des premiers désastres de la guerre avec l'Anglais, le Roi ne semble pas encore si menacé que, de cantons si lointains, il soit nécessaire qu'accoure sa chevalerie. Les Vogüé, dévoués sans ambition à la France, l'assoient dans leur province récemment annexée.

Mais viennent les grands troubles et pour la Monarchie des lys les grands périls, le seigneur de Vogüé dépendra l'épée du croc. C'est Pierre IV, arrière-petit-fils de Raymond II, qui, à l'appel du Roi, part pour Paris. Il y est le 24 janvier 1416. Dans cette chronique épique, la première arrivée d'un Vogüé à Paris me paraît un épisode particulièrement émouvant. Qu'on songe que, dès lors et pendant quatre siècles, sans cesse, contre les ennemis du royaume, des Vogüé viendront semblablement de leurs Cévennes mettre leur épée au service du Roi. Lourde épée de fer de Pierre IV qui va pourfendre l'Anglais du xve siècle, fine épée d'acier de Charles de Vogüé qui, au XVIIIe, désignera aux habits bleus de France Autrichiens et Prussiens à enfoncer, vous êtes de la même trempe. Sur votre lame je vois gravée la devise qui sera celle d'un des vôtres : *Vigilantia et fortitudine*. Pierre IV vint mettre ces deux qualités maîtresses à la disposition du roi Charles VI. Pauvre roi ! Il aurait grand besoin que tous autour de lui fussent vigilans et courageux. Car tout l'abandonne. Et, de Paris aux plus lointaines provinces, c'est une mêlée confuse où s'obscurcit la conscience nationale, où semble près de sombrer l'âme d'un pays.

Pierre de Vogüé est trop petit seigneur pour pouvoir jouer un rôle très marquant en ce drame. Il joue celui qui, toujours, sera celui de sa race. Loyaliste d'instinct, il va droit à ce qui lui paraît la cause nationale. Encore que le Midi soit, — paradoxalement, — en partie « bourguignon, » lui se déclare sans ambage contre le Bourguignon allié de l'étranger. Il bataille quelque temps parmi les fidèles du roi Valois. Et lorsque la prodigieuse intervention d'une fille du peuple, issue des marches de Lorraine, a rétabli la fortune du roi Charles VII, il sent que sa place est maintenant dans son canton cévenol. Ce n'est pas tout en effet que le « gentil roy » soit sacré à Reims; ce n'est même pas tout qu'il soit rentré dans sa capitale. Toute la France, du Nord au Sud, est subversée; telle province est encore pour Bourgogne, telle autre pour France. Le Languedoc a, en grande majorité, abandonné la cause royale, mais sur son flanc une petite province reste fidèle. C'est que les gentilshommes de cette province appuient le roi Valois contre les alliés du roi Lancastre et, au premier rang, Pierre revenu du Nord, où il a servi par l'épée, dans les cantons ardéchois où il sert encore, où il sert toujours. Et le petit Vivarais fait beaucoup pour ramener le grand Languedoc à la fidélité.

En février 1437, le Roi restauré apparaît dans ce Midi mal pacifié encore. Charles vient lui-même présider les États du Languedoc auxquels, « pour la guerre et la défense du royaume, » (car l'Anglais n'est point encore chassé de partout) il demande « une *ayde* extraordinaire, » — impôt que chacun paiera, nouvelle forme du « service. » L'*ayde* est votée et naturellement Pierre de Vogüé est tout désigné pour le nouveau service : il sera un des « *élus* » qui procéderont à la levée de l'*ayde*.

Il est d'autant plus désigné que son influence a grandi avec sa fortune. Cette fortune, elle continue à se traduire en acquisitions terriennes. Ce soldat de la guerre anglaise, cet élu des États du Languedoc reste ce qu'étaient avant tout ses pères : un homme de la terre. « Prés et terres à Saint-Maurice, à Lanas, dans la vallée de l'Auzon et celle de l'Ibie viennent s'ajouter au domaine et augmenter sa surface exploitable : cens et rentes, inféodations diverses, viennent accroître ses revenus en argent. »

Comme ses ancêtres encore, Pierre entretient de cordiales relations avec ses tenanciers et aussi avec cette « oligarchie

rurale » dont l'historien signale avec raison la constitution en ces jours du xve siècle; car une véritable bourgeoisie campagnarde, dès cette époque, traite presque de puissance à puissance avec les seigneurs : une scène pittoresque qui a pour théâtre la petite place de Rochecolombe nous montre Pierre échangeant des signatures avec les descendans des anciens serfs de son domaine tandis qu'interviennent ces hommes de loi des petites villes voisines dont les descendans parviendront bien vite aux hauts emplois, à « la robe, » bientôt à « l'épée. »

La terre rapproche ceux qui l'aiment. Pierre de Vogüé est le type du « bon seigneur » veillant au bien de tous. N'est-ce pas lui qui, à Vogüé, entreprend de bâtir un pont auquel tout le monde aspire, à ce point que le légat du Pape intervient pour accorder de larges indulgences à qui collaborera à sa construction? Heureux temps où la main-d'œuvre se pouvait payer de cette monnaie!

Quoi qu'il en soit, on comprend de quelle influence jouissait ce vieillard et combien, par le seul rayonnement de son loyalisme, l'ancien soldat de la guerre de Cent Ans pouvait encore servir son Roi.

De 1469 à 1553, on voit ses fils et petits-fils Antoine et Jean continuer son œuvre, fortifiant leur maison, arrondissant leurs terres, administrant leur bien et élevant leurs enfans. Ceux-ci sont fort nombreux. Antoine a eu dix enfans; Jean son fils en a onze; Guillaume de Vogüé, fils de Jean, en aura neuf et son fils Melchior autant, en attendant (au XVIIe siècle) les dix enfans de Georges, les onze enfans de Melchior II, les dix-neuf enfans de Cérice-François. Tels chiffres nous étonnent : ils n'étonnaient pas alors. Les Vogüé et leurs contemporains avaient devant les yeux le *Croissez et multipliez-vous*, et leur foi ne leur permettait pas sur ce point comme sur aucun autre la moindre défaillance.

Antoine s'étant absorbé dans les soins domestiques et l'éducation de sa petite tribu, ses fils furent appelés à des services plus actifs. Voici que de nouveau, mandés par le Roi, les Vogüé ceignent l'épée.

Ce sont guerres de conquête qui se préparent. La France a chassé l'Anglais sous Charles VII : elle s'est, sous la main de fer de Louis XI, constituée en puissante nation par la réunion des grands fiefs; ramassé sous la main du Roi, le pays est prêt à s'élancer. Il s'élance. Il court, — en attendant le Rhin, — vers

les Pyrénées et les Alpes. Aux Pyrénées, c'est Jean de Vogüé qui, en 1503, sous le maréchal de Rieux, contribue à la conquête du Roussillon. Et au delà des Alpes où toute la noblesse française paie le tribut du sang, deux Vogüé, ses frères, Louis et Blaise, connaissent les grandes aventures; belles batailles où Bayard se distingue, chevauchées sur les grandes routes ensoleillées, réceptions délicieuses dans les villes blanches, tous les épisodes de ces merveilleuses et funestes guerres d'Italie, les Vogüé sans doute les vécurent. Louis y resta, tué, dit l'épitaphe de son tombeau, *in exercitu belli ultra montes*, probablement dans cette glorieuse journée de Marignan qui, un instant, mit en Italie et dans la Chrétienté la France au pinacle.

Mais c'est lorsque François Ier et Charles-Quint s'affrontent qu'aucun Français bien né ne peut rester enfermé dans sa maison. La lutte n'est point, quoi qu'on ait dit, entre deux princes jaloux; il s'agit, pour la France, de garder son rang dans le monde que tend à absorber la maison rivale. François Ier appelle en 1532 « le ban et l'arrière-ban : » Jean laisse là ses onze enfans, presque tous mineurs, pour courir se mettre au service du Roi, en Piémont, et ne revient s'asseoir au foyer de Vogüé que lorsque le Roi et le pays le permettent.

Désormais, il y aura presque toujours un, deux, trois Vogüé dans nos armées. L'épée ne reste plus au croc. Aux ennemis du dehors va se joindre derechef l'ennemi de l'intérieur.

***

Ce fut encore une période horriblement critique de notre histoire que celle qui vit l'effroyable tourmente des guerres de religion. La France, dès la première moitié du XVIe siècle, se coupa en deux. Et pas une province n'échappa à la guerre civile.

Un Vogüé, traditionnellement, en de telles occurrences se dit : « Où est la France? » En ces siècles encore, la France était avec le Roi. Les Vogüé se rangèrent du côté catholique, qui était le côté du Roi.

Lorsque la tourmente se déchaîna, le Midi (l'Albigeois est toujours debout) fut, plus qu'aucune province, emporté dans le cyclone : le Vivarais fut comme submergé. De Paris aucun secours n'était à attendre. La guerre civile se déchaînait dans vingt provinces, cent cantons et mille bourgs, et c'était sur place qu'il fallait résister.

Guillaume de Vogüé se substitua, dans ses cantons, à l'autorité royale absente. On s'entendit entre gentilshommes catholiques, en octobre 1562, pour organiser la résistance. Dès l'abord, Guillaume a sa politique. S'il s'est fermement prononcé pour les catholiques, il n'éprouve jamais devant les répressions et les représailles la sombre joie des fanatiques des deux camps. Son voisin, le baron des Adrets, terrorise les populations catholiques; Vogüé doit avoir horreur de ce bourreau, mais il semble bien qu'il désapprouva ses émules catholiques. Son rêve est, puisque aussi bien le protestantisme s'est implanté, qu'on le laisse vivre, mais en le désarmant. En somme, vingt-cinq ans avant l'avènement du bon roi Henri, Guillaume de Vogüé pense à l'accord nécessaire, et c'est la connaissance de tels faits qui fait comprendre comment finalement put triompher le Béarnais. Il répondit aux vœux secrets de mille cœurs loyaux qu'éclairait une sage raison.

Je ne saurais ici entrer dans le détail de la guerre qui, dans le Vivarais comme dans toute la France, fut plus souvent marquée d'escarmouches que de batailles. Guillaume batailla. Mais il négocia plus encore. C'est à force de tentatives conciliatrices qu'il aboutit à l'acte du 5 février 1576 qui pacifia un instant la province en reconnaissant le principe de la dualité.

L'accord auquel Guillaume avait travaillé était prématuré. Peu pratique par certains côtés, il demandait, en tout cas, pour durer, un esprit de conciliation qui n'était guère dans les cœurs. Il n'en va pas moins que la tentative est intéressante, indice de cette mentalité qui, rare encore en 1576, va gagner tant de cerveaux, que, vingt-cinq ans après, on la verra courir des pages de la *Satire Ménippée* aux édits d'un roi de France.

Telle mentalité disposait peu, on en conviendra, Guillaume à subir ce qu'un vieil historien appelait « l'esprit de la Ligue. » La *Ligue*, qui se justifie par certains côtés, n'était, après quelques années d'existence, qu'une nouvelle machine de guerre, montée cette fois dans le camp catholique, contre le trône de France. Vogüé n'avait pas attendu que ce caractère éclatât pour le pénétrer. C'étaient des factieux qu'il avait combattus dans les huguenots, ce n'était point pour s'enrôler parmi d'autres factieux.

En attendant que triomphât la politique d'apaisement, il continua à y travailler. Tolérance ne doit cependant jamais être synonyme de faiblesse; Vogüé le montra bien quand, ayant

gardé entre le protestant Montmorency et le ligueur Joyeuse, qui dans la vallée du Rhône s'affrontaient, une certaine neutralité, il reprenait vigoureusement, en février 1587, Aubenas, un instant occupé par les huguenots. Mais dans la réunion de Vogüé, en janvier 1587, il avait de nouveau travaillé à l'accord, et il y travaillait encore quand Henri IV, porté au trône par l'assassinat de Henri III, vint en augmenter les chances.

Guillaume fut de ceux qui n'hésitèrent pas à reconnaître l'héritier légitime avec l'espoir qu'avant peu le Béarnais reviendrait à la religion de ses pères. De Rochecolombe où, le 1er octobre 1591, une conférence essayait encore de rétablir la concorde, aux États de Vivarais qui, en 1594, se déclaraient favorables à l'apaisement, Vogüé précédait le nouveau Roi. Le 27 juillet 1594, à Viviers, le vieux seigneur avait la satisfaction de voir l'accord enfin conclu. De quelle main joyeuse il dut apposer sa signature sous celle du représentant d'Henri IV, « récompense de trente-deux années de labeur assidu, » écrit son descendant. Beau, noble, fécond labeur qui, sans lui avoir fait un instant abandonner la défense de sa foi et le respect de l'autorité royale, avait constamment visé à réconcilier des Français dans une réciproque tolérance.

***

Melchior de Vogüé, son fils, devait bénéficier de ce labeur. La famille était aussi respectée du peuple que bien vue du Roi. En souvenir des services du vieux Guillaume disparu, Henri IV avait jeté sur les épaules du nouveau seigneur le collier de Saint-Michel, et tout le Vivarais s'en était réjoui. Melchior cependant s'était remis à l'administration du domaine. Henri restaurait la France : Melchior restaurait Vogüé. Il était décidément descendu de Rochecolombe et avait rétabli dans Vogüé la résidence habituelle du seigneur. Il était là au centre du domaine et en dirigeait l'exploitation. C'était à un de ces momens magnifiques où, après de grandes épreuves, on voit, dans notre prodigieuse histoire, la France renaître, plus belle, plus riche, plus forte que devant. Un voisin des Vogüé, Olivier de Serres enseignait aux Français le retour à la terre. Les Vogüé étaient trop foncièrement terriens pour avoir besoin de ses leçons : mais ils n'en participaient que plus allégrement au mouvement général

de résurrection française; l'épée à peine remise au fourreau, ils empoignaient le manche de la charrue.

Ils restaient cependant à tous égards fidèles. On le savait à Paris, témoin la touchante lettre que, lors des troubles de la minorité de Louis XIII, la Régente adressait à Melchior pour l'appeler à la défense du petit Roi. Le seigneur partit pour Paris où, après quinze jours de voyage (le temps qu'il faut pour aller aujourd'hui à l'autre bout du monde), il venait de s'installer dans la petite rue de Champfleury à l'ombre du Louvre royal, ce qui était symbolique. Il retrempa là (en était-il besoin?) son dévouement, si bien que, revenu chez lui, il parut plus que jamais le champion né de la cause royale envers et contre tous.

Il le montra bien en deux occasions.

La première lui fut fournie derechef par les protestants. En 1620, ceux de la vallée du Rhône se soulevaient. L'incendie pouvait gagner. Melchior se met à la tête du régiment de Rochecolombe, sous les ordres de Montmorency, gouverneur pour le Roi du Languedoc. Courant au secours de Montmorency en fort mauvais arroi devant Vallon, « M. de Rochecolombe » (ainsi qu'on l'appelle) rétablissait le combat par une audacieuse charge lorsqu'il aperçut son fils aîné Guillaume qui, atteint d'une balle en pleine poitrine, roulait de son cheval, mourant. On ne peut arrêter le mouvement. Melchior, sans s'arrêter lui-même, bouleversé cependant d'émotion, se penche, criant au mourant : « Mon fils! pense à Dieu!... » puis, à ses soldats : « Ce n'est qu'un homme mort... Vengeons-le!... En avant! » Une heure après, la journée gagnée, le seigneur de Vogüé, sur le corps de son premier né, fondait en larmes, « se consolant de sa perte, dit le chroniqueur contemporain, par la gloire d'une si belle mort. » Je connais peu de scènes qui vaillent celle où se révèle, dans ce gentilhomme du XVII[e] siècle, l'âme d'un Spartiate avec la conscience d'un chrétien.

Marcher contre des factieux, ennemis de sa foi et du Roi, cela était peu de chose. Il était autrement dur de se prononcer contre un ami, jeté dans la rébellion par la dureté d'un grand ministre.

En 1632, Montmorency lève le drapeau de la révolte. Il donna rendez-vous près de Vogüé à la noblesse qu'il entendait entraîner. « Il s'adressa d'abord à Melchior de Vogüé, raconte un chroniqueur qui est de la maison, mais cet homme vertueux et

qui savait jusqu'à quel point l'amitié la plus étroite doit aller et qu'elle ne peut engager à rien faire contre son honneur *ni contre l'exacte fidélité au Roi, répondit « qu'il se flattoit qu'il étoit persuadé qu'il sacrifieroit pour lui, avec le plus grand plaisir, et ses biens et sa vie, en toute autre occasion, mais que, voyant avec douleur que, sous de vains prétextes, il avoit pris un parti opposé à son devoir, il ne pouvoit en aucune façon suivre un exemple aussi funeste.* »

Cette attitude enleva à Montmorency foule de partisans. Vogüé ne marcha pas contre son malheureux ami, mais, intransigeant sur ces questions de loyalisme, il entendit que son fils participât, dans les troupes du Roi, à la répression qui, on le sait, se devait terminer par la mort de l'illustre rebelle.

En récompense de quoi, Richelieu, ayant prescrit de raser les donjons, le « châtelet » de Vogüé fut, en dépit des protestations de Melchior, compris dans la mesure. Qu'importaient la tyrannie et l'ingratitude d'un grand ministre ? C'était la majesté royale qu'il apercevait derrière la pourpre du Cardinal. Melchior se soumit, étant de ces âmes nobles que leurs propres querelles touchent moins que le souci intransigeant de l'honneur.

***

Une ère s'ouvrait cependant où, pour le plus grand dam du royaume, la noblesse s'allait laisser *déraciner*. Versailles se bâtirait où Louis XIV entendrait voir accourir sa bonne noblesse, ornement du trône.

Les Vogüé allaient-ils se laisser arracher à cette terre vivaroise qui, depuis des siècles, méritait leur amour et faisait leur force ? D'avance le lecteur hésite à le penser.

Ils restèrent provinciaux. A la mort de son père, en 1643, Georges de Vogüé, encore qu'il eût gagné dans les armées le grade de mestre de camp, a remis l'épée au mur et s'est fait agriculteur. Il a envoyé son fils Melchior batailler, de 1656 à 1661, pour le Roi sous le marquis de la Fare en Italie, puis, pour le Roi encore, contre les corsaires barbaresques en 1664 ; il laisse son frère Charles, chevalier de Malte, partir sous Beaufort contre Candie où une balle turque le met à mal ; lui, cependant, se partage entre le domaine à gérer, les enfans à élever et sa nouvelle charge de bailli du Bas-Vivarais à administrer pour le plus grand bien du pays. C'est lui qui, en 1669, commencera

le premier de ces *livres de raison* qui, poursuivis cent vingt ans par lui et ses descendans, fourniront à leur historien les précieux documens que l'on pense. A travers ces vénérables *livres* (que M. le marquis de Vogüé décrit d'une plume émue), on voit se succéder tous les événemens de famille, mais sans cesse revient la mention d'une acquisition ou d'un établissement : Georges crée des prairies, des vignes, des vergers, il achète des moulins ; il fait profiter ses voisins et ses tenanciers de ses provisions de semence ; il enrichit le pays tout en s'enrichissant. De quel amour il doit chérir une terre qui le nourrit, mais que chaque jour il rend plus féconde et plus belle !

Voici cependant que le Roi l'appelle ? A la Cour ? Non : il ne partirait pas si vite. A la guerre ! Il y court, laissant là prés, vignes, moulins. Lui et ses frères, sous le commandement de Turenne, prennent une part glorieuse à la guerre de Hollande où l'agriculteur de tout à l'heure commande la cavalerie légère. Seulement, la guerre finie, le guerrier se refait cultivateur.

***

Ils seront tous ainsi. En vain autour d'eux le monde change. Ils prennent simplement des nouvelles modes ce qu'il leur convient d'en prendre. Les fils de Georges sont élevés au collège des Quatre-Nations à Paris et goûteront de telle façon aux plaisirs de la capitale qu'il faudra que le bon abbé de Pommerols rassure leur mère en des lettres bien amusantes. Mais l'aîné, Cérice-François, après une campagne dans le régiment du Roi en 1703, consent bien volontiers à recevoir des mains de ses parens une femme qui le ramène à sa province où « il sera heureux et aura beaucoup d'enfans, » — dix-neuf, à bien compter. Et le voici qui, maître de Vogüé, joindra l'industrie et le commerce à l'agriculture, fondant une verrerie après une scierie et exploitant les sources de Vals, situées dans son domaine. Heureuse circonstance ! Car lorsqu'en 1730, il faudra acheter une compagnie à François dans le régiment d'Armenonville, une lieutenance à Félix dans le Maine-Infanterie, l'intendant Dupuy partira pour Paris emportant, avec 2000 livres, vingt caisses d'eau de Vals. En dernière analyse, tout aboutit à permettre à des Vogüé de répandre leur sang sur les champs de bataille.

Charles de Vogüé fut le plus illustre soldat de la famille. De 1733 à 1782, il portera l'épée ; d'Italie où, sous Villars, il combat

en 1733, à l'Allemagne où, durant les deux grandes guerres du règne de Louis XV, il franchira les grades jusqu'à commander en chef l'armée française, il illustre le nom en dix rencontres. La plus tragique fut, pour lui, la journée de Minden, le 1er avril 1759. Il y commande l'aile droite de l'armée. Tandis qu'il en dirige les mouvemens, il voit ses deux fils tomber sur le champ de bataille. Comme, au siècle précédent, son ancêtre Melchior, il ne saurait arrêter la bataille et, le cœur déchiré, il fait jusqu'au bout bravement son devoir. Ses fils ont disparu. Le père, le soir même, écrit à son troisième fils, le « petit abbé de Vogüé, » de quitter le séminaire pour venir prendre, au service du Roi, la place de ses deux frères tenus pour morts.

Ils ne l'étaient pas et en revinrent. L'abbé resta au séminaire. Lorsque, devenu évêque de Dijon, Mgr de Vogüé menait, entre ses livres et une aimable société, une vie élégante et facile, qui sait s'il ne regrettait point parfois la cuirasse qui avait failli si vite remplacer le petit collet et s'il n'eût pas donné sa crosse et sa mitre pour le cordon bleu que son père, en fin de carrière, devait décrocher à la pointe de l'épée?

***

Je ne m'arrête point à ces derniers Vogüé d'ancien régime. Le lieutenant général de Vogüé, devenu gouverneur de Strasbourg, puis gouverneur de Provence, revêtu du cordon bleu et de l'ordre du Saint-Esprit, allait recevoir le bâton de maréchal quand il mourut en 1782.

Si, d'Alsace et de Provence, Charles n'avait cessé de revenir à Aubenas où, de Vogüé, la famille avait transporté, en des murs plus modernes, sa résidence nouvelle, à plus forte raison Cérice, sorti de l'armée avec le grade de maréchal de camp, avait-il repris sa place de grand propriétaire séant au centre de son domaine provincial. La Cour ne l'arracha pas à cette terre, mais c'est la confiance même des électeurs qui l'en éloigna en mai 1789.

Dès les premières heures de cette année fatidique, il avait, sans tomber dans l'utopie, envisagé qu'une ère nouvelle s'ouvrait. Dans les assemblées électorales du Bas-Vivarais, il avait, le premier, prononcé les paroles qu'attendaient d'un Vogüé ses amis des trois ordres. Après avoir déclaré, le 26 mars, dans l'assemblée de Villeneuve-de-Berg que la noblesse avait décidé de « supporter en parfaite égalité et chacun proportionnellement

à sa fortune, tous les impôts pécuniaires, » il avait, le 2 avril, adressé au président du Tiers une lettre où il renonçait d'avance « à tous les privilèges dont il jouissait à cause de ses baronnies, » sacrifice accueilli par les acclamations de toute la réunion. En travaillant d'autre part à l'accord des trois ordres, Cérice restait, nous le savons, dans la tradition de sa maison. Son aïeul du XVIe siècle, Guillaume, avait dû concilier des Français divisés après la bataille : son descendant essayait maintenant d'éviter la bataille en faisant noblement aux circonstances la part que lui paraissaient exiger tout à la fois le cœur et la raison.

C'est pourquoi sans doute, deux ans après, un député du Tiers vivarois incitait, dans une lettre incendiaire, le peuple de Villeneuve-de-Berg et autres lieux, à détruire les châteaux de son collègue Vogüé, notoire contre-révolutionnaire. Le futur baron Boissy d'Anglas encourageait le souverain populaire à se montrer plus ingrat encore que Richelieu lorsqu'il rasait le châtelet de Vogüé.

Si un Boissy d'Anglas en est là en 1791, on pense si les bandes révolutionnaires respecteront le domaine. Nul n'était plus que le comte de Vogüé autorisé à émigrer. Il ne le fit cependant qu'à toute extrémité, après la chute du trône qui lui parut, à tort, la fin de la France. Il fut de cette dernière équipe d'émigrés qui, bien différente des premières, ne sortit de la maison que lorsque déjà tout brûlait autour d'eux. Que, dans l'espoir d'étouffer l'incendie, l'ancien maréchal de camp se soit jeté dans l'armée des princes, rien là ne peut nous étonner. Les Vogüé avaient, depuis six siècles, incarné dans le Roi l'idée française. Au moment où le Roi, déchu et captif, allait être jeté à la guillotine, on comprend qu'ils aient cherché, avant toute chose, le moyen de le sauver *per fas et nefas*. On ne rompt pas en un jour des liens qu'ont noués six cents ans.

Lorsque, douze ans plus tard, n'ayant bien, semble-t-il, gagné à l'Émigration qu'un surcroît de haine pour l'étranger, Cérice de Vogüé rentra en France, le domaine n'existait plus. La terre lentement assemblée était aliénée et dispersée. Les descendans de l'Émigré, entraînés par le mariage de Charles, son fils, vers d'autres provinces, Bourgogne et Berry, s'y allaient transplanter. Des ruines de Rochecolombe aux noires rues d'Aubenas, la Maison de Vogüé disparaît.

***

Une telle race ne meurt pas.

Celle-là allait, durant le nouveau siècle, pousser de vigoureux rejetons.

Se rappelle-t-on ces deux frères qui, le 1er avril 1759, à Minden, tombaient sous les yeux de leur vaillant père? De l'un et de l'autre sont sorties ces deux branches parallèles de Vogüé, chargées aujourd'hui de fleurs et de fruits superbes.

Des assemblées politiques et des académies aux champs de bataille, des Vogüé parviennent encore à illustrer leur race. Rien n'émeut plus que cette dernière ligne de la généalogie où j'aperçois de front les descendans des deux blessés de Minden. On dirait d'une ligne de bataille, après la bataille. Passant sur le front de cette ligne, je vois Robert, tué à Reichshoffen (1870), Joseph, tué à Loigny (1870), Henri, tué à Sedan (1870). Les autres, remettant l'épée au fourreau, travaillèrent au relèvement.

Naguère encore ils étaient deux qui, descendans des deux frères, se rencontraient à l'Académie française, l'éminent savant dont l'œuvre a fait toute la substance de cette étude, et cet autre, Eugène-Melchior de Vogüé, qui fut un des guides de ma jeunesse et à qui sans cesse ma pensée reconnaissante me ramène. Que de fois, retrouvant chez vingt Vogüé, ses ancêtres, ce mélange singulier de force et de finesse, de générosité et de raison, j'ai évoqué Eugène-Melchior de Vogüé! Le revoyant, j'eusse retrouvé cette lignée qu'aujourd'hui je connais mieux; mais à travers l'homme déjà, je devinais cette race.

Un jour qu'Eugène-Melchior de Vogüé venait, dans son cabinet, de déplorer la perte de quelques illusions, il craignit de m'avoir découragé. « Nous n'avons jamais le droit de penser que ce pays-ci ne se tirera pas de cette fange-là. Il en a vu et fait bien d'autres. Il nous a, cela est clair, à tout jamais interdit de douter de ses réveils. Aimez-le, servez-le... et vous verrez. »

Il était de la Maison. *Vigilantia et fortitudine :* vigilance et courage!

LOUIS MADELIN.

REVUE DRAMATIQUE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Riquet à la Houppe*, comédie féerique en quatre actes en vers par Théodore de Banville. — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : Reprise du *Bossu*, drame en cinq actes par Anicet Bourgeois et Paul Féval. — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *La Brebis égarée*, pièce en trois actes et un prologue par M. Francis Jammes. — VAUDEVILLE : *Les Honneurs de la guerre*, comédie en trois actes par M. Maurice Hennequin. — ODÉON : *La Rue du Sentier*, pièce en quatre actes par MM. Pierre Decourcelle et André Maurel.

Si *Peau d'Ane* m'était conté... C'est *Riquet à la Houppe*, conté par Banville, que nous a offert la Comédie-Française : nous y avons pris un plaisir extrême. Les contes qui ont bercé notre enfance nous sont restés chers. Combien de fois, au cours de la vie, n'avons-nous pas vu se vérifier les leçons qu'enferment leurs symboles charmans et légers ? Nous en aimons tout ensemble la sagesse et la fantaisie ; et, puisqu'ils sont toute poésie, il nous plaît qu'on y parle en vers. Des vers faciles, ingénieux, d'une langue souple et ductile, que ces vers soient de Banville ou de Rostand, c'est, au théâtre, la passion de tout public français : nous raffolons de ces jeux du rythme et de la rime qu'une longue tradition nous a rendus familiers.

Un décor de Belle au Bois dormant : château délabré, parc jadis dessiné par Le Nôtre, et dont les fleurs, dans une orgie de couleurs et de parfums, ont envahi toutes les allées, recouvert toutes les avenues, escaladé toutes les plates-bandes : sur ces vieux murs croulans courent des guirlandes de jeunes roses. La fée Diamant se rencontre avec la fée Cyprine dans ce lieu fait à souhait pour des conversations de fées qui ont à s'entretenir de leurs filleule et filleul. Ces jeunes gens ont toutes les qualités, sauf une, comme c'est l'usage pour les filleuls des fées, à qui toujours quelque mégère, qu'on avait négligé d'inviter au

baptême, a, par vengeance, jeté un mauvais sort. Riquet à la Houppe est spirituel, mais il est laid, plus que laid, épouvantablement laid. La princesse Rose est belle, mais elle est sotte; ce n'est point cette sottise qu'on rencontre assez souvent chez les belles personnes et que fait passer un joli visage : c'est une sottise à décourager un amoureux. Comment corriger cette double disgrâce ? Les bonnes marraines qui, sous leur air d'éternelle jeunesse, sont de très vieilles personnes, et qui ont une longue expérience, savent un remède, et souverain. Que ce spirituel nabot se fasse aimer de cette beauté : il cessera d'être laid, dans le même temps qu'elle cessera d'être sotte. L'amour aura fait, d'un seul coup, ces deux miracles, ce qui n'est pas pour l'embarrasser. Tel est le plan que combinent les deux fées, et ce sera toute la pièce... Pareillement, dans les tragédies antiques, nous entendons, au prologue, converser des divinités rivales. Il apparaît ainsi que nous vivons nos destinées, mais que d'autres en tiennent le fil. Ces drames humains, où nous mettons tout notre cœur et qui nous coûtent tant de larmes, ne sont que des jeux divins.

Donc nous sommes à la cour familiale et falote où le roi Myrtil habite, dans la verdure et dans les fleurs, le château de la Misère. Il a pour conseiller son fou, comme il convient à un roi de légende. Et tous deux se lamentent sur le pitoyable état de leurs affaires. Dans le trésor, le vide absolu : nous manquons d'or vierge et d'argent monnayé. Pas d'argent, pas de courtisans. Les chiens eux-mêmes sont partis, sans doute ayant appris de leurs frères les rats qu'il faut quitter le bâtiment en détresse. Et pourtant ce n'est ni la misère, ni l'abandon qui causent au roi Myrtil son pire tourment. Tout le chagrin de sa vie ne lui vient que de sa fille, la princesse Rose. Vainement chacun s'accorde à vanter la beauté de la princesse, et vainement Clair de Lune en fait ce portrait ressemblant :

Sire, elle est belle comme le jour.
Joie et ravissement des yeux mortels, amour
De la lumière dont le baiser la caresse,
Son visage et son air sont d'une enchanteresse.
L'abeille sur sa lèvre irait prendre le miel.
Ses yeux mystérieux sont comme un profond ciel,
Et le tragique hiver cesse d'être morose,
En voyant les regards de la princesse Rose
Que la pervenche trouve aussi doux que les siens.

« Possible ! répond le roi Myrtil ; mais ma fille est bête comme une oie. »

Nous allons nous-mêmes en juger. La princesse Rose arrive, tenant

dans ses bras sa poupée qu'elle plaint d'être malade. Elle commence un conte de nain et de géant qui l'a émerveillée, et s'arrête au milieu sans en pouvoir jamais retrouver la fin. Est-ce là une sotte ? Non, mais plutôt une innocente. Elle a la raison d'un enfant de sept ans ; elle est en retard ; son intelligence n'est pas encore développée : ce n'est pas du tout la même chose que de posséder une de ces sottises épanouies, encombrantes et agressives, telles que nous en connaissons tous et qui sont incurables. Mais d'être trop jeune, c'est un mal dont chaque jour nous guérit. Le roi Myrtil a tort de se tant désoler. Lui non plus, ce bonhomme de roi, il n'est pas très intelligent. Serait-ce de lui que tient sa fille ?

Cependant arrive Riquet à la Houppe. « Qu'il est laid ! » s'écrie la princesse, et elle s'enfuit. « Qu'elle est belle ! » s'écrie Riquet, et il va conter sa peine aux arbres de la forêt, aux fleurs du buisson, aux vents qui l'iront dire aux dieux :

C'en est fait, ce triste cœur bat.
La fièvre me dévore et sous l'ombre des chênes
Je me traîne, lié par d'invisibles chaînes,
Et prisonnier de guerre et vaincu sans combat.
Hier encor je bravais l'adorable martyre
Qui me brûle et m'attire.
Toi qui m'as pris, amour, dans ton filet,
Dis, que faut-il que j'ose ?
A mon aspect on fuit, tant je suis laid,
Et je suis fou de la princesse Rose...

La princesse l'entend sans le voir, ce qui était précisément la scène à faire : les marraines fées savent leur métier, comme le savait M. Scribe. Elle l'entend qui vante la beauté de sa princesse et dépeint son propre tourment ; c'est ce qu'on dit toujours quand on aime et il n'y a rien d'autre à dire : on dit la même chose, parce que c'est toujours la même chose. D'entendre cette voix qui soupire et ces accens qui viennent du cœur, la princesse en est tout émue, et, quand Riquet reparaît à ses yeux, à travers quel voile l'aperçoit-elle ? mais elle ne le trouve plus si laid : l'amour l'a métamorphosé.

A vrai dire, le conte joue un peu sur les mots. Il prend ce mot d'« esprit » dans un sens assez spécial. L'esprit de Riquet à la Houppe consiste à bien parler des choses de l'amour ; c'est un esprit qu'on trouve souvent chez des hommes qui n'ont guère d'esprit, mais qui sont très amoureux. Avoir de l'esprit, c'est autre chose et qui ne vous fait pas toujours aimer. Le conteur narquois savait à quoi s'en

tenir, mais il a voulu insinuer qu'une femme ne résiste guère à la vanité d'être flattée, ni au trouble que verse en elle l'appel d'une tendresse passionnée... Au fait, est-ce que Cyrano de Bergerac n'avait pas lu Riquet à la Houppe? C'est fâcheux que les contes de Perrault n'eussent pas encore paru. Il y aurait appris, de son prédécesseur en difformité, que bien parler compte plus qu'être bien fait. Et ce n'est pas pour Christian, mais pour lui-même, qu'il aurait conquis, à la pointe des mots, le cœur de Roxane.

Cependant, une métamorphose s'opère chez la princesse : depuis qu'elle aime, il lui pousse de l'esprit. C'est pour tout son entourage une stupeur :

Qui l'eût cru, Clair de Lune? — Écuyer, qui l'eût dit?

Son père surtout n'en revient pas. Sa fille, — est-ce bien sa fille? — se moque des gens le plus agréablement du monde; elle fait des mots; elle trouve des images et des tropes. Elle qui de sa vie n'avait ouvert un livre, la voilà qui lit couramment et même entre les lignes. Elle joue du luth sans avoir jamais appris. Elle fait des vers et ce sont des vers parnassiens, où la rime est riche et d'où sont bannies les licences poétiques, suivant la meilleure doctrine du *Petit traité de Poésie française*. Un peu plus, et les bas de la princesse Rose seraient bleus...

Ici encore il me semble que le conteur emploie les mots dans un sens qui n'est pas celui où nous les entendons habituellement. Oui, l'amour donne de l'esprit aux filles, mais de cet esprit qui fait les affaires de leur amour. Agnès, qui est sotte, trouve dans son amour, ou dans son goût du plaisir, tout l'esprit qu'il lui faut pour berner Arnolphe et donner du contentement à Horace. Molière n'a point prétendu qu'elle devînt subitement artiste, critique, poète et musicienne : elle manque un peu trop de préparation. Mais c'est que *l'École des femmes* est une comédie de mœurs : *Riquet à la Houppe* n'est qu'un conte bleu.

Tant y a que les plus grands princes de la terre, apprenant qu'il existe une princesse riche d'esprit, de beauté, de vertu, et pauvre de dot, s'empressent de prétendre à sa main... Cela aussi me semble en dehors des usages et à l'encontre de toutes les traditions de la diplomatie. Ce n'est point au visage des princesses, ni à leur esprit que regardent les chancelleries, c'est à leurs mains pour savoir combien elles y apportent de provinces. Ainsi s'accroissent les Empires, grâce à de fructueuses alliances : *Felix Austria nube!...* Le prince d'Aragon, celui d'Illyrie et le prince du Maroc accourent où brille cette étoile. Ils

sont trois, et ils ont un nègre parmi eux, comme les trois Rois Mages. Mais la princesse les renvoie, eux, leurs complimens et leurs présens, à leur Aragon, à leur Illyrie et à leur Maroc. Encore que ce soient de beaux hommes, elle leur préfère à tous ce mal bâti de Riquet. Cela vaut bien une récompense. C'est pourquoi le Riquet, que nous voyons revenir sous ses habits du bon faiseur, n'est plus ni tortu, ni cagneux, ni bossu : c'est le Prince Charmant.

Tout cela est très gracieux, d'une grâce un peu enfantine relevée d'une pointe d'ironie. Et je ne prétends pas que le besoin se fît impérieusement sentir de mettre à la scène cette bluette, qui, je crois, dans sa nouveauté, avait été dédaignée par les directeurs de théâtre. Mais, puisque la Comédie-Française a voulu s'en passer la fantaisie, nous ne pouvons que la remercier de nous en avoir donné le plaisir délicat et innocent.

M. Georges Berr est un Riquet à la Houppe tout à fait remarquable et excellent diseur de vers. Le reste de l'interprétation est assez pâle.

Je n'avais jamais vu *le Bossu*. Je m'y suis beaucoup diverti, comme a fait aussi bien toute la salle. Ce n'était pas cette attention distraite par laquelle un public, décidé à tout subir, témoigne de son inépuisable bonne volonté. Ce n'étaient pas ces sourires forcés et ces applaudissemens de complaisance, où se contraignent des spectateurs désireux de se persuader à eux-mêmes qu'ils n'ont pas tout à fait perdu leur soirée. C'était un ample contentement, une émotion abondante, un épanouissement général, une franche satisfaction. Pourtant, l'œuvre date de plus de cinquante ans ; elle appartient à un genre qui n'est plus à la mode ; elle est d'ailleurs loin d'en égaler certains types tels que *le Courrier de Lyon* ou *les Deux Orphelines;* elle n'a plus le secours et le prestige d'acteurs populaires. Beaucoup d'élémens qui jadis avaient fait son succès ont disparu ; beaucoup de sa saveur s'est évaporé. Et pourtant, tel qu'il est, ainsi dépouillé et réduit à sa plus simple expression, le vieux mélo plaît, intéresse, remue, attendrit, passionne. Cela vaut bien qu'on se demande pourquoi.

Il va sans dire que ce n'est pas de la littérature et que cela n'a aucun rapport avec aucune sorte de littérature. Oui, mais aussi cela n'y a aucunes prétentions. Ce n'est pas de la littérature, mais ce n'en est pas la contrefaçon. Et ce dont le public est fatigué par-dessus tout, c'est du semblant de littérature, des élégances en toc et des « fausses beautés » dont on le régale dans certaines pièces de théâtre qui n'ont de littéraire que leurs prétentions. Elles ont, ces

pièces, de grandes visées; mais les aventures, qui en forment la trame n'ont pas plus de vraisemblance que celles des mélodrames les plus fous et elles sont moins amusantes ; le monde dont on y étale les mœurs, généralement déplorables, ne ressemble en rien au monde où nous vivons ; les personnages, d'une psychologie exceptionnelle et même monstrueuse, y sont aussi éloignés de l'humanité moyenne que les traîtres et les héros du boulevard du Crime. Convention pour convention, le public préfère celle qui ne cherche pas à lui en imposer.

L'action est éperdument romanesque. Enlèvemens, séquestrations, substitutions de personnes, que sais-je encore ? Et aussi déguisemens, duels, coups de main. Tout cela se compliquant et s'enchevêtrant, en sorte que la suite et l'enchaînement n'apparaissent pas toujours, mais toutefois sans qu'on soit jamais plongé dans la fâcheuse obscurité. D'ailleurs, le tout lancé dans un tel mouvement qu'on n'a le temps ni de réfléchir, ni de respirer. A chaque instant, et alors qu'on croyait tout sauvé ou tout perdu, survient un incident imprévu qui nous rejette dans des péripéties nouvelles et dans un abîme d'angoisse. De temps en temps, et sans qu'il y ait à cela de raison appréciable, tout le monde met flamberge au vent et ferraille avec allégresse. Il y a de grands coups d'épée, et cela est écrit d'un méchant style, disait M[me] de Sévigné des Anicet Bourgeois et des Paul Féval de son temps. Cela ne l'empêchait pas de s'y prendre comme à de la glu, et de s'amuser comme une petite fille. Nous de même.

Or, et ceci est essentiel, tout ce déploiement d'intrigues, tout ce luxe de complications, tous ces jeux du hasard, tous ces coups de la destinée sont dirigés contre un seul homme, dont l'énergie et la résolution ne faiblissent pas un instant. Un homme a, lui seul, entrepris de lutter contre la perfidie des méchans, l'injustice des grands, la cruauté du sort. Sans autres armes que son bon droit et sa bonne épée, il fait face à tous les dangers, tient tête à tous les adversaires et, à mesure que surgissent de nouvelles difficultés, invente des stratagèmes nouveaux. Mais le spectacle d'une énergie qui se tend pour la lutte, c'est cela même qui est le théâtre. Un héros contre qui s'acharne le monde entier et qui ne trouve de secours qu'en lui-même, c'est tout le théâtre de Corneille, qu'on a souvent qualifié d'être un d'Ennery supérieur.

Ce héros, Lagardère, a tout ce qu'il faut pour plaire. Il est gentilhomme, condition essentielle pour gagner les sympathies d'un auditoire où les petits bourgeois sont en majorité. Et il est pauvre, ce qui a toujours été synonyme d'être honnête. Ami du comte de Nevers, il l'est à la manière dont Pylade était l'ami d'Oreste. Une

religion inspire tous ses actes : la fidélité à la parole jurée et jurée à un mourant. A tant de qualités s'en ajoutent d'autres qui, surtout chez nous, ne sont pas négligeables. La bravoure ne suffit pas, en notre pays de France, s'il ne s'y joint le piquant d'un esprit subtil. Donc ce lion est rusé comme un renard. Il s'introduit dans les maisons sous un déguisement et joue la comédie avec une perfection de professionnel. Il se dissimule derrière les paravens, surprend les conversations, échappe aux pièges qu'on lui tend et même y fait tomber ses adversaires, combine des plans qui auraient fait envie à Machiavel et dispose des souricières qui auraient fait rêver M. Lépine. Il a mille et un tours dans son sac et n'est jamais à court ni d'une parade, ni d'une galéjade. Il est du Midi, cela s'entend, proche parent de Tartarin, ce qui est encore une façon d'être de la famille de Don Quichotte.

Le crime est à la base de ce genre de pièces. Je le regrette, et il est bien fâcheux que les pièces populaires soient toujours des histoires de crimes. Ce prince de Gonzague, qui fait tuer Nevers pour épouser sa femme et veut faire disparaître Blanche pour capter son immense fortune, est un assassin doublé d'un faussaire et d'un escroc. Lagardère lui-même, à moins que ce ne soit Cocardasse, a le stylet un peu prompt et vous jette les gens à la Seine sans ombre de scrupule. Mais, reculées dans le passé, ces violences s'y estompent, comme les crimes dont la tragédie classique évoque le lointain souvenir. C'est de l'histoire. Comment en douter, puisque nous y voyons, en chair et en os, le Régent lui-même ? Finalement, le crime est puni, et la vertu est récompensée. Cela n'est pas d'une observation incontestable et d'une vérité au-dessus de toute discussion. Même on a pu prétendre que la continuité de l'histoire est faite de la série des crimes récompensés. Mais il est bon qu'il y ait, dès ce monde, un endroit où les traîtres sont confondus. Le mauvais quart d'heure que passent les coquins, au dénouement des drames, est une satisfaction, telle quelle, donnée à l'idée que nous portons en nous d'un châtiment nécessaire. L'important est qu'on n'égare pas notre jugement et que les canailles ne soient pas proposées à notre admiration. Tout vaut mieux que le spectacle d'escarpes sympathiques et de cambrioleurs du grand monde glorifiés par le moderne roman policier.

Le public a besoin de romanesque. Rien de plus légitime, après tout. Aller au théâtre pour y retrouver l'image de la médiocrité et de la monotonie quotidiennes, ouvrir un roman pour y remâcher ses propres souffrances, ce sont des joies de dilettante : on ne peut exiger de la masse des spectateurs et des lecteurs qu'elle en recherche

le plaisir d'amertume. Mais au théâtre comme dans le roman, nous manquons aujourd'hui furieusement de romanesque. Le public ne nie pas qu'il n'y ait, dans la plupart des pièces qu'on lui donne, beaucoup de talent; mais il s'y ennuie. Alors il va dans les bouis-bouis ou dans les cinémas. Un peu d'imagination, un peu de fantaisie, du mouvement, de l'entrain! Cela ne se commande pas, je le sais, mais cela peut se demander. Le public le demande, à sa manière, en fêtant ce pauvre vieux drame usé, rapiécé, décoloré, délavé et qui produit encore son petit effet. Ainsi le succès du *Bossu* est une leçon à l'adresse de beaucoup de nos auteurs.

Le rôle de Lagardère est très difficile à jouer. Nous avons beau n'avoir pas vu Mélingue; nous songeons à part nous: « Ah! si nous avions vu Mélingue! » Aucun acteur ne nous paraît de taille à soutenir la comparaison avec l'interprète génial que nous n'avons pas vu. Il est vrai aussi que nos artistes ne savent plus mêler les genres, comme faisaient les acteurs d'éducation romantique, et passer de la grandiloquence à la drôlerie. M. Joubé est meilleur dans le sublime que dans le comique. Je l'aime mieux quand il se redresse et se cambre en Lagardère, que quand il se courbe et frétille en bossu. Dans l'ensemble du rôle, il se montre une fois de plus comédien très intelligent et très souple. M. Decœur est un Cocardasse suffisamment pittoresque et qui a plusieurs fois fait rire. M. Angelo (Gonzague) et M. Chameroy (Le Régent) tiennent très convenablement leur emploi. Mlle Marie-Louise Derval, charmante de grâce mouillée de larmes, a dessiné avec un art parfait et une distinction rare le personnage touchant de Blanche de Nevers.

Maintenant, faisons-nous une âme candide et restituons en nous la simplicité des premiers âges, sinon du premier âge. Ces dispositions sont de rigueur pour écouter *la Brebis égarée*, étant celles mêmes où l'auteur s'est mis pour l'écrire. En soi ce drame n'est qu'une histoire d'adultère, et on ne peut pas dire qu'il en manquât dans notre théâtre. Mais peut-être aucune ne nous avait-elle encore été contée avec une ingénuité aussi dépouillée d'artifice. Ni composition, ni agencement et presque pas de dialogue. Une suite de scènes, une infinité de petites scènes où chaque personnage vient dire trois mots et puis s'en va: aussitôt la toile tombe... N'était-ce pas ainsi dans le théâtre de Shakspeare?

Nous sommes dans le pays basque, aux environs d'Orthez, qui est le pays de M. Francis Jammes. Pierre achève son petit déjeuner. Il

s'appelle Pierre et il est poète : c'est tout ce que nous saurons de lui — et qu'il est épris de Françoise, femme de Paul, son ami. Il reçoit une lettre de la jeune femme : « Venez aux Cerises (c'est le nom de la propriété). Mon mari n'y sera pas. » Cette lettre le flatte, mais aussi elle le scandalise. Est-ce qu'une femme bien élevée écrit à l'ami de son mari, et pour lui donner un rendez-vous encore ? Pierre n'ira pas aux Cerises. La toile tombe.

La toile se relève. Nous ne doutons pas que Pierre ne vienne aux Cerises, et Françoise n'en doute pas plus que nous. Aussi engage-t-elle vivement son mari et ses enfans à partir sans retard pour la visite qu'ils ont à faire. Restée seule, elle prend le dernier volume de vers de Pierre et en lit tout haut une pièce. Elle en lit une seconde. Ce n'est pas que les vers soient mauvais, mais au théâtre ils tiennent un peu trop de place. Elle lit une troisième pièce. Est-ce une séance de récitation? Une quatrième... Tout le volume y passera. Nous nous prenons à souhaiter que Pierre ne se fasse plus trop attendre. Quand il arrive, ils n'ont guère le temps de causer, mais il l'embrasse. Survient le mari qui, lui aussi, se penche pour embrasser la jeune femme : « Pas sur cette joue-là ; j'ai mal aux dents. » Et la toile tombe.

Quand elle se relève, Pierre est en train de consulter l'indicateur. Puisqu'il a décidé de fuir avec sa maîtresse, il faut bien qu'il étudie l'horaire des trains. Ah ! si les trains pouvaient ne jamais partir ! Mais c'est une folle hypothèse. Il y a un train à huit heures quarante-cinq : c'est celui qu'il faut prendre. Quel scandale ! Impossible maintenant de reculer, mais quel scandale ! Peintres et poètes, sous quelles fausses couleurs ils ont représenté l'embarquement pour Cythère !... Jamais séducteur n'a enlevé une femme avec aussi peu d'enthousiasme. Irrésistiblement nous vient à l'esprit la comparaison de Pierre avec un chien qu'on fouette.

Quand on a si peu d'illusions, au départ pour l'adultère, on a tôt fait d'être à bout. Dès l'entrée en gare à Burgos, la provision était épuisée. Alors commence pour les deux amans une vie d'enfer. Pas d'argent, pas de santé, plus d'amour. La blanchisseuse qui n'est pas payée refuse de livrer le linge. Françoise est obligée de vendre ses derniers bijoux. Elle tombe gravement malade, et son amant lui obtient à grand'peine un lit à l'hôpital. Non, ce n'est pas gai, l'amour à Burgos ! On comprend que Pierre renonce à ses joies pour se faire capucin. En somme, il abandonne la femme qu'il a « enlevée, » ce qui, au regard de l'honneur mondain, n'est pas très chic. Pierre est

un poète, si vous voulez, mais ce poète est un pleutre. Seulement, il ne faut pas nous placer au point de vue du monde : il ne faut voir dans l'amant que le pécheur et dans le pécheur que l'instant de la conversion : la grâce le cherchait et les voies du Seigneur sont mystérieuses. Car c'est ici du théâtre chrétien, et même du théâtre édifiant. Nous en avons été avertis par le prologue qui est en vers, en une pluie de petits vers nus comme ceux des Mystères qu'on jouait, aux époques de foi, devant les églises. La brebis égarée n'a plus qu'à rentrer dans le droit chemin. Par bonheur pour elle, et comme il arrive dans la plupart des cas, son mari vaut mieux que son amant. Elle revient au bercail; elle retrouve sa place dans la maison conjugale, qui, par une attention délicate du mari, est une nouvelle maison : Paul a déménagé.

Cette plate aventure nous est servie sans ornemens. Toute l'originalité y consiste dans les fréquens baissers de rideau. Quelqu'un me dit: « Ne comprenez-vous pas que la scène, une fois le rideau baissé, se continue? A vous de l'imaginer par vos propres moyens. L'auteur se borne à vous orienter par quelques brèves indications. Ces bribes dont est faite chaque scène, ce sont les lambeaux de phrases qu'on saisit en passant dans une pièce où les gens conversent sans se soucier de vous. Ainsi la réalité est saisie sur le vif, enregistrée comme au phonographe. » Je doute que ce système dramatique ait grandes chances de s'acclimater chez nous ou ailleurs. Et M. Francis Jammes est probablement du même avis, puisque sa pièce n'a été donnée qu'en représentations exceptionnelles. La simplicité est une belle chose, et M. Francis Jammes a bien raison de l'aimer ; mais il exagère.

Mlle Gladys Maxhence, MM. Dhurtal et Savoy ont joué *la Brebis égarée* comme il convenait, d'un air de dormeurs éveillés.

Au Vaudeville, une comédie très gaie de M. Maurice Hennequin, *les Honneurs de la guerre*, contient un très joli premier acte, qui est de véritable comédie de mœurs. Un M. de Cermoise, après avoir fait abondamment la fête, usé et fourbu, a songé à prendre ses invalides dans le mariage. Il est allé chercher au fond de la Bretagne une épouse de tout repos. Est-il besoin de dire que la jeune Huguette, arrivant à Paris avec des énergies toutes neuves et de belles réserves de vitalité, entend mener cette grande vie que personnifiait à ses yeux ce mauvais sujet de Cermoise, et s'en donner jusque-là? Donc, elle se lance dans le tourbillon où son mari a peine à la suivre. La situation est par elle-même assez amusante, mais ce qui en redouble la vertu comique, c'est le

malentendu, — je n'ai pas dit le quiproquo, — qu'elle occasionne. Les parens d'Huguette, M. et Mme de Kersalec, sont un ménage de vieille noblesse provinciale, comme on n'en voit plus guère qu'au théâtre : ce sont les derniers chouans. Tombant à l'improviste dans l'intérieur des Cermoise, ils sont scandalisés par ce décor et cette atmosphère de fête. Voilà ce que c'est que d'avoir donné sa fille à un de ces Parisiens corrompus ! Il pervertit la vertueuse Huguette ; il la condamne à mener une vie de patachon ! L'ahurissement de Cermoise sous ces reproches si injustifiés et devant ce renversement des rôles est tout à fait réjouissant et d'une drôlerie d'excellent aloi.

Cependant Huguette ne peut manquer de s'être affublée et coiffée d'un compagnon de fête : c'est le jeune Pressigny. Celui-ci est, de beaucoup, le meilleur rôle de toute la pièce : c'est un caractère, ou, tout au moins, une silhouette d'aujourd'hui. Il est d'une famille excellente, ancienne et presque illustre. Il y a eu des Pressigny dans l'armée, dans la marine, dans la diplomatie et qui, tous, ont honorablement servi leur pays. Le descendant de ces nobles Pressigny s'est fait, lui aussi, une réputation et une spécialité. Il est acteur mondain et conducteur de cotillon. C'est sa profession, son rôle social, sa raison d'être en ce bas monde. Pas un cotillon ne se danse sans lui, comme pas une bataille ne s'est livrée sans ses ancêtres. Et ces ancêtres mettaient moins d'importance et de vanité à lancer un escadron sur l'ennemi, qu'il n'en met à lancer une danse nouvelle. Pour le moment, il lance dans les salons la valse chaloupée : aussi le verrons-nous tout à l'heure, costumé en apache, empoigner Huguette débraillée en fille des faubourgs et esquisser avec elle ce pas de bal public. Hier c'était, dans la pièce de M. Hermant, le tango ; voici maintenant une danse de barrière ; les vaudevillistes et les prédicateurs s'accordent à reconnaître que les danses à la mode sont le pire scandale de notre époque. Bien entendu, Pressigny profite du rapprochement très étroit avec sa danseuse serrée de près pour lui faire une déclaration. Il ne se gêne pas ; personne ne peut les entendre : il n'y a dans la pièce que l'accompagnateur qui est au piano et qui est sourd. Méfiez-vous, au théâtre, des accompagnateurs sourds ! Celui-ci a l'oreille particulièrement fine, car il est l'employé d'une de ces agences de police privée auxquelles ont recours les maris inquiets pour faire « filer » l'épouse qu'ils soupçonnent. Le faux sourd rapporte mot pour mot la conversation coupable à Cermoise qui flanque Pressigny à la porte.

Tout cet acte est charmant, mêlé d'observation et de fantaisie,

de satire légère et de cocasserie. Il est fâcheux que la pièce dévie à partir du second acte et s'oriente vers le vaudeville de situation, intrigué, compliqué et laborieux. Comment Cermoise, craignant d'être trompé par sa femme, arrange-t-il les choses pour faire semblant de la tromper et avoir ainsi les « honneurs de la guerre? » Ce serait assez difficile à conter et je craindrais de m'y embrouiller.

A citer surtout Mme Marie Magnier qui déploie dans le rôle de la marquise de Kersalec une verve extraordinaire, M. Lérand qui, dans le rôle à transformations du policier, a montré de remarquables ressources de pittoresque, et Mlle Simone Frévalles, charmante dans le rôle d'Huguette.

A l'Odéon, *la Rue du Sentier*, une pièce des plus honorables de MM. Pierre Decourcelle et André Maurel. On a souvent dit qu'il ne faut pas se marier hors de son monde : c'est une vérité toujours bonne à redire. Voici Julien Morisset, fils d'honnêtes commerçans de la rue du Sentier. Pourquoi va-t-il prendre pour femme Catherine Herbelin, élève du cours de déclamation Labourdette? Dans ce milieu de négoce et de bourgeoisie, Catherine s'ennuiera et elle fera scandale. Et si un peintre, — un artiste comme elle, — l'invite à lui faire une petite visite dans son atelier, il est probable qu'elle ne résistera pas à la tentation. Tout cela, très bien raisonné, n'est pas très neuf. Mais attendez la suite. Le peintre chez qui Catherine est en maraude, reçoit un mot le prévenant que Julien va venir les surprendre : un bon averti en vaut deux. Il fait partir à temps Catherine. Il n'était que temps, en effet : surviennent Julien et Mme Morisset, la belle-mère. Qui donc avait prévenu l'amant? Le mari. La situation est neuve, on ne saurait le contester. Dans une autre pièce et ailleurs qu'à l'Odéon, elle aurait fait sourire ou même rire. Mais ce n'est pas ici de la littérature frivole. La pièce est des plus sérieuses. Les personnages n'y ont que de bons sentimens, et n'y donnent que les meilleurs exemples. Si tous les maris suivaient cet exemple de s'annoncer eux-mêmes, cela éviterait bien des ennuis dont le constat de flagrant délit est parfois l'occasion.

La pièce de MM. Decourcelle et André Maurel a été écoutée avec beaucoup de déférence, et on a fort applaudi les excellens acteurs, surtout Mlle Nory, charmante dans le rôle de Catherine.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Théatre des Champs-Élysées : *Benvenuto Cellini* de Berlioz et le *Freischütz* de Weber. — Théatre de l'Opéra-Comique : *Le Pays*, drame lyrique en trois actes ; poème de M. Charles Le Goffic, musique de M. Guy Ropartz. — Théatre Municipal de la Gaîté-Lyrique : *Panurge*, opéra-comique en trois actes ; paroles de MM. G. Spitzmuller et Maurice Boukay, musique de Massenet.

Avant de connaître le *Benvenuto Cellini* de Berlioz, et le croyant, sur la foi de ses dévots, qui s'annonçaient comme ses vengeurs, un ouvrage « d'avant-garde, » sa chute, il y a soixante-quinze ans, nous semblait toute naturelle. Après connaissance faite, elle nous étonne au contraire, tellement cette musique nous est apparue, au fond et dans la forme, assortie et, comme on dit en style pédantesque, « adéquate » à son temps. Hormis deux ou trois scènes, dont une admirable et de tout point nouvelle, il n'y a rien, absolument rien dans *Benvenuto*, qui devance ou surpasse la moyenne et surtout, — permettez-nous l'expression, les chefs-d'œuvre du « grand opéra français. » *Les Huguenots* entre autres, ou plutôt au-dessus des autres, en tant que musique de théâtre, et *Guillaume Tell*, comme pure musique, l'emportent de très haut sur les trois quarts au moins de *Benvenuto Cellini*.

Voulez-vous ne rien ignorer de l'opéra de Berlioz? Alors lisez, — vous avez déjà, n'est-ce pas, deviné le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage, eh bien ! oui, lisez, dans le second des trois volumes de M. Adolphe Boschot (*Un romantique sous Louis-Philippe*), les chapitres cinquième et septième. Lisez-les également si, de l'opéra de Berlioz, vous souhaitez, autant que tout savoir, tout ou presque tout admirer. Mais ensuite, nous n'osons pas vous conseiller d'entendre ou de lire l'opéra lui-même. Il se présente et se défend moins

bien. La forme, ou la coupe, est celle de l'époque : morceaux détachés (airs, duos, ensembles), reliés par un récitatif. Cette forme d'ailleurs n'est pas en cause : d'assez nombreux chefs-d'œuvre, et de tous les temps, ont démontré ce dont, au sens littéral du mot, elle est « capable. » Ici, malheureusement, elle est vide ; ou du moins, au lieu de créatures humaines, elle n'enveloppe, ne drape que des mannequins ou des fantoches. Le 20 septembre 1838, dix jours après la première représentation de son ouvrage à l'Opéra, Berlioz écrivait à son fidèle ami Humbert Ferrand : « Quand je vous dirai : « Cette partition est douée de toutes les qualités qui donnent la vie aux œuvres d'art, » vous pouvez me croire et je suis sûr que vous me croyez. La partition de *Benvenuto* est dans ce cas. »

Berlioz, une fois au moins, et cette fois, s'est trompé. La vie est ce qui manque le plus, — deux ou trois scènes toujours exceptées, — à cette partition de *Benvenuto*. Entendons-nous : la vie manque aux personnages isolés. Auprès de certain cardinal qui figure dans les dernières scènes, le cardinal Brogni, de la *Juive*, prend une valeur psychologique, un air d'humanité et de vérité. Les autres n'existent pas davantage en musique, ou par la musique. Quant aux paroles, mieux vaut n'en rien dire et se refuser à croire qu'un vers, un hémistiche, un mot de ce « poème » puisse avoir eu Vigny pour auteur. Mais, encore une fois, la musique n'a pas été créatrice ici d'un seul caractère, d'une seule âme. Certain Fieramosca, rival burlesque, ou qui voudrait l'être, de Benvenuto, sert tout au plus à nous convaincre que le sens du comique, l'esprit, le rire enfin, ne fut jamais le propre de l'homme qu'était Berlioz. Au surplus, après *Benvenuto*, *Béatrice et Bénedict* un jour devait confirmer ce témoignage. L'amoureuse Teresa n'est, elle aussi, qu'une silhouette, une ombre. Enfin et surtout, on peut s'étonner que le musicien romantique par excellence n'ait trouvé que de si pâles et si fades romances (témoin celle du dernier acte) pour exprimer le romantisme ardent, pathétique, exalté, du sculpteur florentin. « Bandit de génie, » c'est ainsi qu'il appelait volontiers le farouche, l'indomptable Benvenuto. Mais il ne l'a pas, tant s'en faut, représenté ainsi. Ou plutôt, et c'est à n'y pas croire, il ne l'a pas du tout représenté. Dans la galerie des contemporains (et des contemporaines) de ce héros d'opéra, pas un type, j'entends parmi les survivans, qui ne l'efface ou ne l'écrase : il suffit de citer, avant lui, Bertram de *Robert le Diable*, Valentine et Marcel des *Huguenots*, déjà nommés, et Rachel, et même Éléazar, de la *Juive*, et la Fidès du *Prophète*, onze années après lui. Ils vivent, tous ceux-là, ils vivent encore, d'une vie

personnelle et qui sans doute ne les dépasse ou ne les déborde pas assez, mais qui les anime. Autrement dit, on peut regretter qu'ils ne soient qu'eux-mêmes, eux seuls, et non pas nous, chacun de nous et nous tous, mais on doit reconnaître qu'ils sont.

Musique inanimée et froide, il est singulier, il semble paradoxal qu'on puisse qualifier ainsi la musique d'un Berlioz. Elle est pourtant cela dans les pages les plus nombreuses de *Benvenuto :* pages de mélodie ou de chant, pages également de récitatif. Rien de moins ému que l'air languissant de Teresa au premier acte, si ce n'est, au dernier, certain air, élégiaque et rococo, où Benvenuto se repent d'avoir préféré la carrière aventureuse de l'artiste au bucolique destin du berger. Quelques pages auparavant, un récitatif de Benvenuto, narration de meurtre, de bagarre et de fuite, n'a pas au moindre degré l'accent, le mouvement, l'intensité de la vie, surtout de la vie telle que la comprenait et la menait un Cellini.

Dans une œuvre, même secondaire, pour ne pas dire inférieure, du plus passionné, du plus frénétique des grands artistes, de celui dont l'existence entière ne fut qu'un perpétuel transport, un paroxysme sans relâche, ne rencontrons-nous donc rien de vivant, ni personne ? Si : la foule, ou seulement, quelquefois, tel ou tel groupe choisi. Certain *terzetto* demi-bouffe, au premier acte, est animé de la plus vive, de la plus légère gaîté. On trouverait là, pour le dessin et la couleur, une esquisse du quintette pimpant de *Carmen : « Quand il s'agit de tromperie, de duperie, de volerie! »* A la fin du premier acte encore, la scène de Fieramosca poursuivi, bâtonné par la troupe des voisines et des servantes, forme un épisode plus développé, mais non moins leste, brillant, pétillant de verve, et d'une verve toute française aussi : quelque chose d'intermédiaire entre l'énorme bagarre des *Maîtres Chanteurs* et l'éblouissant *imbroglio* qu'est, dans *Falstaff*, le finale du panier. Mais le chef-d'œuvre de la partition, chef-d'œuvre musical et dramatique, ou scénique, chef-d'œuvre de vérité et de vie, de vie populaire, est la mascarade nocturne du mardi-gras, à Rome, sur la place Colonna. Vingt élémens, vingt incidens variés composent le tableau sonore ; les mouvemens les plus divers tantôt s'y combinent et tantôt s'y contrarient ; une action tragique (enlèvement, querelle et meurtre) s'y noue et s'y dénoue au bruit d'une fête, devant un théâtre en plein air, à la lueur des *moccoli*, dans le tourbillon dansant et chantant d'un *salterello*.

Notre confrère M. Boschot a fort bien parlé de cette scène. En des pages aussi solides que brillantes, il a tout dit sur les origines, la com-

position et les caractères, sur la valeur, musicale autant qu'expressive, de ce finale, centre, ou plutôt sommet, de *Benvenuto* (1). Rien, dans notre musique française, n'y atteint ni peut-être même n'y ressemble, pour l'entrain et la verve, pour le naturel aussi, pour la puissance autant que pour la finesse, pour la poésie quelquefois, et toujours, et partout, pour la clarté. Cela est proprement à nous, ou de nous; cela, pour le coup, nous donne une place, et bien nôtre, — que dis-je! cela nous l'assura d'avance, — entre le musicien des *Maîtres Chanteurs* et celui de *Falstaff*, en un genre, en un sujet qu'ils devaient traiter après nous. Oui, c'est de poésie, d'une poésie langoureuse, qu'est imprégnée l'ariette mimée par Arlequin sur les tréteaux de sa baraque, et chantée pour lui par un cor anglais et deux harpes. Exquise cantilène, que le pauvre Berlioz avait publiée autrefois dans un journal de modes (!) et qu'il reprend, qu'il transfigure ici. « Autour d'elle, les *a parte* des voix, très faibles, semblent un frémissement d'émotion; le cor anglais lui prête sa douceur rêveuse; les deux harpes, *pianissimo*, lui font un frêle et tendre accompagnement, lumineux, aérien, qui flotte au-dessus du murmure de deux violoncelles mélancoliques (2). » Au milieu de l'action tumultueuse, et qui marche, se précipite, c'est une halte, un repos délicieux. Et puis, au milieu d'une scène comprise, traitée, nous le disions, à la française, on surpremd ici, dans la nuit romaine, un souvenir en effet, peut-être un regret de cette Rome, que Berlioz, pensionnaire de la villa Médicis, avait mal comprise en général et médiocrement aimée. Il en rapporta peu de chose : la *Sérénade du montagnard*, transcrite en son mélodrame de *Harold*, et, dans *Benvenuto* même, (avant-dernier tableau) certain refrain entendu naguère à Subiaco. Italienne aussi, par le sentiment au moins, sinon par le thème, l'ariette d'Arlequin nous paraît un peu la sœur, charmante et pensive, de l'une et de l'autre chanson.

Il est un Berlioz qui, dans *Benvenuto Cellini*, tantôt s'annonce et déjà s'affirme, tantôt ne se laisse en rien deviner : c'est le Berlioz symphoniste. On s'étonne qu'il ait manqué, ce qui s'appelle manqué, la scène de la fonte du *Persée*, au dernier tableau. Aucune autre pourtant ne paraissait devoir être mieux selon sa nature et, pour ainsi dire, à sa taille. Sans même l'ébaucher, il s'est dérobé devant elle. L'orchestre, au cours de l'ouvrage, alors qu'il se contente d'accom-

(1) Voir le second volume de la trilogie « berlioziste : » *Un Romantique sous Louis-Philippe*, par M. Ad. Boschot (p. 419 et suiv.), 1 vol. in-8; Plon.
(2) *Ibid.*

pagner, ou de concourir, n'a pas non plus toujours l'intérêt, la nouveauté, l'importance et le rôle enfin qu'on pouvait attendre. Mais aussitôt que, se sentant seul, il se donne carrière, alors, et tout de suite, le génie instrumental de Berlioz éclate. Italienne à demi par le principal thème, l'ouverture est personnelle déjà par la verve, l'emportement et le coloris sonore. Mais elle n'est rien auprès d'une autre, jouée en guise de prélude avant le second acte, et depuis longtemps connue, célèbre même, sous le nom d'ouverture du *Carnaval romain*. Celle-ci ne fut composée que six ans après le reste de l'ouvrage, en 1844. Berlioz, ayant rouvert un jour la partition de *Cellini* pour en faire exécuter un fragment au concert, se sentit en quelque sorte pris, ou repris d'amour, de pitié aussi, pour quelques-uns de ces chants, condamnés autrefois, et si vite, au silence, et qui sans doute, sur le théâtre, ne chanteraient jamais plus. Il en choisit deux, parmi ceux qui lui plaisaient, le touchaient davantage, et par l'orchestre, ou dans l'orchestre, il résolut de leur rendre la voix et la vie. L'orchestre! Berlioz alors pouvait se croire à la veille de le conquérir. Dans ce domaine, dans ce royaume, objet de ses ambitions et de ses rêves, il avait conscience d'entrer et de s'établir en maître. Il venait d'achever et d'imprimer son grand *Traité d'instrumentation*. La transcription de l'*Invitation à la valse* avait reçu, même du public, un favorable accueil. L'orchestre, l'orchestre seul, était capable de consoler le grand artiste méconnu, de le défendre, de le venger peut-être. Sur le socle de son *Persée* de bronze, vainqueur enfin de l'envie et de la haine, Benvenuto, le héros de l'opéra malheureux, n'avait-il pas gravé ces mots : « *Si quis te læserit, ultor ero.* » Promesse pour l'artiste, menace contre ses ennemis, l'orchestre de Berlioz saurait bien reprendre un jour le fameux serment, et le tenir. Berlioz, en attendant, remit à l'orchestre l'avenir et la fortune de deux idées, de deux « motifs, » très différens, qui lui tenaient chèrement au cœur : le thème bondissant de la saltarelle romaine, et certaine phrase d'amour, chantée, dans un duo du premier acte, à Teresa par Benvenuto. De l'un, Berlioz fit l'*allegro* de sa nouvelle ouverture; de l'autre, l'introduction; de tous deux, un chef-d'œuvre de rêverie et de langueur d'abord, puis de mouvement et de folle joie. Très supérieur à l'ouverture primitive, l'*allegro* n'est comparable, dans l'œuvre entier de Berlioz, qu'au bal chez Capulet, de *Roméo et Juliette*. En liesse toutes les deux, Rome et Vérone se répondent. Ici et là, même verve, même éclat, mêmes « soleils tournans, » même feu d'artifice sonore. Quant à l'*andante* qui précède, c'est une pure merveille; mais, privilège singulier, il n'est cela qu'à

l'orchestre. Le mois dernier, quand on l'entendit au théâtre pour la première fois, chanté par Benvenuto sur ces paroles : « *Teresa, vous que j'aime plus que ma vie,* » on s'étonna de reconnaître à peine la mélodie, si connue, si admirée, et depuis si longtemps, sous une autre apparence. On n'en retrouvait plus ni la couleur, ni la forme elle-même; avec le timbre des sons, leur charme s'était perdu. L'orchestre heureusement vint peu après le leur rendre. Alors il nous émut de nouveau, le thème lointain, mystérieux, que M. Boschot a si bien qualifié de nostalgique. Avant la Rome du carnaval, il semble en évoquer une autre, asile sacré du silence, de la solitude et de la mélancolie. Il y a plus : le thème pittoresque est également un thème pathétique; il va au cœur parce qu'il vient du cœur; autant qu'un paysage, une âme vit, respire, soupire en lui. Et ce n'est pas la moindre preuve du génie symphonique ou instrumental de Berlioz, qu'il ait su donner à l'un de ses chants, par la voix de l'orchestre mieux que par une voix humaine, l'accent et comme le son même de l'humanité.

Une dernière question pourrait se poser à propos de *Benvenuto*: quelle est la part et quels sont les signes du romantisme dans cette œuvre du plus romantique des musiciens? La part, il la voulut, ou plutôt il la rêva très grande. « Imaginant son héros à travers les *Mémoires de Cellini*, récemment traduits et fort sympathiques aux Jeune-France ; l'imaginant aussi à travers certains contes d'Hoffmann, Berlioz faisait de Benvenuto un autre Berlioz : c'était encore un frère de cet *Artiste* qui avait déclamé dans le *Retour à la vie*, un frère d'*Harold*, un héros indiscipliné, révolté, ravagé par les passions aux griffes de vautour, traqué par les gens en place et raillé par les stupides bourgeois, — un véritable héros 1830, un artiste enfin (1). » Ce n'est pas tout. Un autre article du *Credo* romantique prescrivait alors le mélange, au besoin la confusion des genres, à la Shakspeare : l'alternance du comique, voire du burlesque, avec le plus noble lyrisme. Berlioz encore se piqua d'introduire en son *Benvenuto* cette nouveauté. Nous y sommes peu sensibles aujourd'hui. Et le reste, qu'il y prétendait mettre aussi, nous échappe également. Romantique, et d'un romantisme superficiel, artificiel, le sujet l'est peut-être, et le livret : par l'idée, du moins, et les intentions, car le style!... Quant à la musique, elle nous paraît manquer étonnamment des caractères où se reconnaît le mieux le romantisme proprement musical. La place nous fait défaut aujourd'hui pour l'analyser ou seule-

(1) M. Ad. Boschot. *op. cit.*

ment le définir. M. Boschot, dans l'ouvrage par nous cité maintes fois, s'est acquitté de ce soin. En tout cas, et cela soit dit en manière de conclusion, après avoir entendu *Benvenuto*, l'on peut douter encore si l'œuvre la plus fougueuse et la plus exubérante, la plus fiévreuse et la plus extraordinaire, la plus romantique, enfin la plus berlioziste ou berliozienne de Berlioz, est la *Symphonie fantastique*, ou *Harold en Italie*, ou le *Requiem*, ou *Roméo et Juliette*, ou *la Damnation de Faust;* on a du moins la certitude que cette œuvre-là n'est pas *Benvenuto*.

Mais le *Freischütz* demeure assurément le chef-d'œuvre, sans égal et sans pareil, du romantisme sincère, profond, ingénu, que fut le romantisme allemand. Chef-d'œuvre national, et pourtant qui n'a rien d'étroit, encore moins d'hostile ; chef-d'œuvre universel, que, sans nulle contrainte et sans aucun sacrifice, sans rien abdiquer ni rien forcer de soi, chacun de nous, de nous tous, l'ignorant au cœur simple et même le savant, s'il ne s'enorgueillit pas de sa science, peut comprendre et peut admirer.

Oui, dans l'histoire entière de l'opéra, de l'opéra de tous les temps et de tous les pays, le *Freischütz* est unique. Il l'est d'abord parce que la musique y donna pour la première fois la plus grande place, et, si le mot ne sentait un peu trop le théâtre, nous dirions le principal « rôle, » à la nature. A côté du *Freischütz*, la plupart des drames lyriques antérieurs, — et nous ne parlons que des chefs-d'œuvre, — nous font un peu l'effet de se passer, tantôt (comme ceux de Gluck) dans un temple, tantôt (ceux de Mozart) dans un salon, à moins (rappelez-vous le *Fidelio* de Beethoven) que ce ne soit dans une cave. Il arrive sans doute qu'un souffle du dehors les traverse et les embaume; mais le chef-d'œuvre de Weber, le premier, baigne presque tout entier dans l'air; autant, sinon plus qu'une action, il est un paysage en musique.

Il l'est à chaque instant. Il l'est dès les premières mesures. Avec quelle grandeur, et pourtant quelle intimité, quel mystère, le chant des quatre cors, au début de l'ouverture, en témoigne. Ailleurs, jusque dans les moindres détails et comme dans les coins les plus cachés, partout la nature est présente. Il suffit, non pas même d'une phrase, mais de quelques mesures, de quelques notes, pour nous la rappeler. Entre le récitatif qui précède le premier air de Max, et cet air, un appel de clarinette prépare le coloris de l'admirable cantilène, où la musique, à la fois large et précise, va nous rendre vraiment sensibles ces bois et ces plaines, que la parole ici nomme d'abord (« *Durch die Walde;*

durch die Auen »), mais qu'elle ne sait que nommer. Même impression après la période agitée et tumultueuse de cet air, lorsque l'idée, ou plutôt l'image, l'image sonore d'Agathe ouvrant sa fenêtre, vient ramener un instant le calme dans l'âme inquiète du chasseur. L'effet n'est pas moindre, bien que résultant d'une moindre cause (exactement quatre notes) au début du grand air d'Agathe, de cet air où le détail pittoresque abonde au point d'en faire un poème descriptif autant qu'un poème du cœur. Il y a deux airs d'Agathe : celui dont nous parlons, qu'on pourrait appeler nocturne, et l'autre, matinal. « *Rein und klar*, pur et clair. » Il s'achève par ces deux mots, que la musique transfigure, qu'elle illumine et purifie encore. Les deux scènes, qui se passent également dans la chambre de la jeune fille, montrent, chacune en son genre, quelle est, sur la musique du *Freischütz*, et jusque sur les tableaux d'intérieur, l'influence du dehors; combien les âmes dépendent ici de la nature, changeantes comme elle, et tour à tour avec elle orageuses et rassérénées.

Quand vient le dénouement heureux, la nature encore en ressent l'allégresse. Elle participe au cantique final. Comme le prince et comme l'ermite, j'allais dire : comme le pouvoir civil et le pouvoir religieux, il semble que les puissances naturelles veuillent aussi pardonner. Témoins de la hardiesse de Max et de son impiété, les bois, les rochers, le sont maintenant de son repentir et lui redeviennent amis. « Une voix est dans tout, un hymne sort du monde. » L'opéra de Weber se termine par un hymne de ce genre, universel, et qui jaillit des choses non moins que des cœurs. Au théâtre, avant le *Freischütz*, on n'avait encore entendu rien de pareil. Depuis, excepté le chœur, final aussi, de *Guillaume Tell*, apothéose à la fois pastorale et religieuse, il n'est pas sûr que rien de semblable ait été chanté.

Le romantisme du *Freischütz* est dans le sentiment de la nature, et de la nature bienveillante. Il est encore, et beaucoup plus, dans le sentiment, dans la sensation même de la nature devenue en quelque sorte surnaturelle, fantastique et terrible. Ce brusque revirement fait l'une des beautés, — innombrables, — de l'épisode fameux appelé tantôt la Fonte des balles et tantôt la Gorge au loup. Quelqu'un a dit, en termes pittoresques et justes, que c'est là de la musique à ne pas traverser la nuit. Toutes les puissances, tous les maléfices des ténèbres y sont en effet conjurés ; ils y sont représentés sous des formes, sous des figures sonores, dont on ne sait qu'admirer davantage, ou la valeur dramatique, ou la musicale, et rien que musicale, beauté. De celle-ci, tout était nouveau jadis. Après quatre-vingt-douze ans, tout

le paraît encore. Premièrement, le rôle de la symphonie, et ce rapport entre elle et la voix, dont personne peut-être, pas même Wagner, n'a déterminé la nature et les conditions avec plus de justesse. Il semble que du premier coup, — un épisode de ce genre ayant été jusque-là sans exemple, — les deux élémens aient trouvé dans le *Freischütz* leur parfait équilibre et leur concert harmonieux. La voix et la symphonie sont ici tour à tour, quand ce n'est pas ensemble, ouvrières de beauté, de la beauté la plus originale et la plus diverse. Toute la partie orchestrale de la *Wolfschlucht* constitue un trésor inépuisable de formes et de forces, de mouvemens, de rythmes et de timbres. Chaque page, et presque chaque paragraphe, la fonte de chacune des balles, a son caractère et son coloris. Rien ne traîne en longueur et rien n'est écourté. Avec cela, tout est mélodique, tout chante, les instrumens comme la voix, et celle-ci, même alors qu'elle parle, ajoute encore à tant d'effets musicaux son effet, rien que sonore, mais singulièrement pathétique, de froideur et de nudité.

Tout a paru nouveau, disions-nous, dans le *Freischütz* tel qu'on vient de le reprendre. Tout, y compris le dialogue, heureusement rétabli, qui rend au chef-d'œuvre son charme, sans lequel il n'est pas tout lui-même, de candeur et de naïveté. Ajoutez qu'à notre époque de musique surabondante et qui littéralement nous étouffe, plusieurs d'entre nous éprouvent comme une tendresse rétrospective pour le bon vieux genre d'autrefois, ce genre mixte, où la musique, tempérée par la parole, nous laissait quelque relâche et nous permettait çà et là de respirer. Enfin, la nouveauté par excellence de ce chef-d'œuvre à peu près centenaire, c'en est la grâce, l'aisance, la fraîcheur, avec un naturel que rien ne flétrira ; c'est le don de plaire et d'émouvoir tout de suite. Oui, tout de suite, et pour si peu ! Pour trois notes, ou quatre. Ne les comptions-nous pas tout à l'heure ? Mettons-en cinq et, si vous voulez, que ce soit les cinq notes initiales, déjà citées, de l'air de Max au premier acte : « *Durch die Walde*, par les bois. » Elles n'ont pas même besoin des paroles, ces notes-là, par elles seules expressives et toutes-puissantes. Qu'elles résonnent, qu'elles chantent seulement à l'orchestre, et nous voilà gagnés, ravis, et le royaume et le mystère des sons devant nous se découvre ; alors, une fois de plus, nous reconnaissons combien est juste cette définition de l'art véritable, en deux mots qu'on ne saura jamais trop répéter et qui suffisent : supérieur et prochain.

C'est une œuvre supérieure assurément que celle dont nous avons

encore à parler. Il lui manque seulement, ou surtout, d'être prochaine.

M. Charles Le Goffic a pris dans l'*Islandaise*, une des plus poétiques nouvelles de son poétique recueil, *Passions Celtes*, le sujet, très simple, non moins triste, et très musical, ou « musicable, » du *Pays*. Tual, un marin breton, a fait naufrage sur les côtes de l'Islande. Un brave insulaire, Jörgen, a sauvé Tual du péril de la mer d'abord, et puis d'un autre danger : l'enlizement dans les fonds mouvans d'un marécage ou d'une tourbière, qui s'appelle, d'un nom géologique plus qu'harmonieux, le Hrafuaga. Du naufragé blessé, longtemps malade, la fille du vieux Jörgen, Kœthe, aux cheveux couleur de miel, a pris de tendres soins, qui l'ont guéri. L'amour est né de cette cure. Aucun pasteur ne se trouvant à proximité, pour unir le pêcheur de Paimpol et la petite Islandaise, il suffira de leurs sermens échangés devant le Hrafuaga, terrible, paraît-il, aux parjures. Le vieux Jörgen ajoute seulement à cette formalité sa bénédiction paternelle. Ainsi l'on nous a rapporté que, naguère, un illustre géographe, et qui n'était pas Islandais, avait coutume de procéder sans autre cérémonie à l'hymen de ses descendans.

Le sacrement n'eût pas été de trop pour défendre un bonheur aussi menacé. Le mal du pays ne tarda point à s'emparer de la mémoire de Tual, de son imagination, de son âme enfin, qu'il posséda peu à peu tout entière. Ni l'amour conjugal, ni la prompte espérance de l'amour paternel, ne purent triompher de l'autre, de l'invincible amour. Un jour enfin, ou plutôt une nuit, Tual apprit la présence, dans une baie voisine, des goélettes de Paimpol, et leur prochain départ. Alors, se dérobant aux bras de l'épouse endormie, il sella son cheval et prit la fuite. Pour arriver plus tôt, il ne craignit pas de se lancer, la croyant encore gelée par l'hiver, sur la surface du perfide Hrafuaga. Mais le printemps approchait, son premier souffle avait commencé de fondre la croûte de glace. Elle fléchit, et, sous les yeux de Kœthe et de son père accourus en hâte, l'abîme vengeur engloutit le cheval et le cavalier.

On le voit, ce n'est pas le genre enjoué, comme disait Molière. Mais, nous le disions plus haut, c'est le genre lyrique par excellence, où le dehors ne compte pas, où le dedans seul importe. Un seul épisode, la chevauchée finale, est extérieur, et n'y gagne rien. La musique en est un paroxysme qu'on voudrait plus court. L'action dramatique même, par sa durée aussi, manque à la vraisemblance. On ne saurait suivre si longtemps des yeux un cheval au galop. Pour le reste, ce poème est des plus favorables à la musique, ayant comme unique

sujet le sentiment, et presque un sentiment unique, dont les autres ne sont en quelque sorte que les accessoires ou les dépendances. Et ce sentiment enveloppe ou baigne tout l'ouvrage. Il en fait l'unité, la profondeur, et la monotonie.

La partition de M. Guy Ropartz est strictement conforme aux principes wagnériens. C'est dire assez que la symphonie et le *leitmotif* y sévissent. L'influence de M. d'Indy ne s'y trahit pas moins que celle de Wagner. *Fervaal* et *Tristan* se rencontrent ici. Les thèmes d'ailleurs, indépendamment de leur valeur représentative, ont souvent leur beauté spécifique. Outre qu'ils signifient, ils sont. Ils ne sont pas seulement en eux-mêmes : ils existent les uns par rapport aux autres ; autant qu'une vie personnelle, ils ont une vie de relation. Et sans doute le mode ou la forme particulière de cette vie, étant celle du *leitmotif*, n'a plus pour nous de secret. Les moindres ressorts nous en sont familiers ; que dis-je ! l'abus qu'on en a fait nous les a rendus fastidieux. Il faut du moins reconnaître qu'ils jouent ou qu'ils travaillent ici d'après toutes les règles du genre. Le mécanisme ou le système ne laisse rien à désirer.

Quelque chose heureusement, et de plus désirable encore, y vient s'ajouter et comble nos désirs : c'est le sentiment, l'émotion, l'âme enfin. Oui, le sentiment général et dominant, cette nostalgie qui sur tout le poème est répandue, la musique en est pénétrée tout entière. Elle l'exprime partout, avec autant de force, d'intensité, que de noblesse. Rien de vulgaire en elle, ou seulement de superficiel et de léger. Elle est profonde, elle est grave et souvent elle sait être tendre. La partition de M. Ropartz compte parmi celles, — aujourd'hui rarissimes, — qui redoublent chez un critique le regret de ne pouvoir faire des citations de musique ainsi qu'on en fait de poésie. Qui saura transposer dans les mots le charme des sons, de quelques sons : par exemple des premières mesures du premier acte, où tout de suite, l'orchestre et les voix, les deux voix de Tual convalescent et de Kœthe qui le soutient, suffisent à donner comme le ton et la couleur générale de l'idylle tragique à peine commencée. Que de pages on aimerait de signaler encore, ou de mesures seulement ! Rien que dans ce dialogue du premier acte, que d'accens, tantôt de tendresse douce, et tantôt de passion véritable ! Enfin et surtout il se pourrait qu'au second acte, le très long, très libre, très varié monologue de Tual, regrettant sa Bretagne, fût une chose admirable et méritât une place d'honneur, au-dessous du monologue de Tristan moribond, dans un ordre qu'on appellerait celui des chefs-d'œuvre de la mélancolie...

Avec, ou malgré cela, nous ne nous étonnerions qu'à moitié si vous preniez, à l'audition de l'œuvre de M. Ropartz, un plaisir... comment dirons-nous, plutôt austère. Cette musique est sombre et hautaine, elle est touffue et distante aussi. Elle se réserve et se renferme. Il lui manque la spontanéité, le don et l'abandon de soi, l'effusion et l'éclat, le charme et la grâce avenante. Assurément, cela n'est pas le *Freischütz*, ni même les *Noces de Figaro*. Que voulez-vous! Nos musiciens d'aujourd'hui, fût-ce les meilleurs, ou du moins la plupart d'entre eux, semblent ne rien craindre autant que de nous faire plaisir. Il suffit de nommer les partitions les plus insignes, que d'ailleurs on les aime ou non, de notre temps : un *Fervaal*, un *Pelléas*, une *Ariane et Barbe-Bleue*, pour mesurer tout ce que leur nature, leur beauté même, comporte de tristesse et de sévérité, de ténèbres ou d'ombre. Ayons patience et ne nous lassons pas d'appeler de nos vœux le jour que souhaitait Gœthe, où le poing longtemps fermé s'ouvrira sous la caresse d'une main amie.

Avec un *Amadis* et une *Cléopâtre*, *Panurge* est l'une des trois œuvres inédites laissées par Massenet : œuvres de la dernière heure, de cette heure dont l'illustre musicien, malgré la maladie et la souffrance, fut, avec un rare courage, l'infatigable et vraiment héroïque ouvrier. La musique de *Panurge* est agréable, un peu mince. Il y aurait fallu surtout plus de gaieté.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN LIVRE POSTHUME DE SWINBURNE SUR DICKENS

Charles Dickens, par Algernon Charles Swinburne,
1 vol. in-18, Londres, 1913.

O toi, le premier parmi ta génération de ces hommes — que la louange anglaise s'est plu à acclamer comme nés du sang anglais, — ô toi dont les yeux rivalisaient avec le regard universel du matin — à la fois pour les rayons des larmes et du rire, s'attendrissant surtout
lorsque des pensées d'enfans échauffaient leur lumière, ou bien lorsque — le respect d'une vieillesse usée par l'amour et la peine, — ou bien encore une divine pitié lancée en compagnie d'un divin mépris — projetaient à travers eux une flamme qui donnait des ailes à ta rapide et vivante plume;
là où brûlent des étoiles et des soleils que nous ne voyons pas, — plus haut même qu'en ce monde, bien qu'en ce monde ta place ait été la plus haute, — notre amour voit ton esprit parler et se divertir et étinceler
avec Shakspeare et la douce âme brillante de Sterne, — et la puissante bonté de Fielding et la grâce de Goldsmith, — tous maîtres dont un seul à peine est plus aimé que toi, ou plus digne d'amour!

Ce beau sonnet en l'honneur de Dickens, — fatalement condamné, d'ailleurs, à perdre la plus grosse partie de sa beauté dans une traduction, — a été publié en 1882 par A. C. Swinburne; et je me souviens encore de la surprise avec laquelle l'ont accueilli, en ce temps-là, les plus fervens admirateurs du célèbre poète lyrique anglais. C'était un temps où la renommée de Dickens traversait, dans son pays, une crise assez semblable à celle que subissait alors chez nous la gloire de Mozart. Fatigués peut-être de l'unanimité des éloges qui, durant les années précédentes, avaient exalté au-dessus de tous les roman-

ciers l'auteur de *David Copperfield*, comme aussi l'auteur de *Don Juan* au-dessus du reste des musiciens, une foule de « délicats » s'étaient mis à mépriser l'un et l'autre de ces deux grands hommes, — sauf, pour un certain nombre d'entre eux, à se garantir efficacement contre la dangereuse séduction que risquerait d'exercer sur eux l'œuvre de Mozart, ou celle de Dickens, en prenant d'avance le parti de ne les point connaître. Il m'est arrivé ainsi de rencontrer, il y a un quart de siècle, de jeunes lettrés anglais qui affirmaient n'avoir jamais lu un roman de Dickens : ce qui ne les empêchait pas de s'ingénier ensuite à me démontrer l'extrême indigence littéraire de ces romans, et combien leur était supérieur, en toute façon, le moindre récit d'un Thackeray ou d'un Meredith. Ceux-là seuls, les Thackeray et les Meredith, avaient le droit de figurer, dans l'estime de leurs compatriotes, à côté de ces admirables poètes anglais de l' « ère victorienne, » dont le plus original et le plus parfait était précisément Algernon Charles Swinburne, l'auteur des *Poèmes et Ballades* et de *Chastelard*. Et voilà que le même Swinburne, dans un recueil où se déployait à nouveau son génie d'audacieux créateur d'images et de rythmes, voilà que, non content de proclamer Dickens le « premier des grands Anglais de sa génération, » il n'hésitait pas à le ranger en compagnie de ce Shakspeare que l'on s'accordait communément à tenir pour une sorte de personnage surnaturel, ne souffrant pas qu'aucun autre nom d'écrivain se trouvât jamais accouplé au sien!

Je m'empresse d'ajouter qu'aujourd'hui, au lendemain du centenaire de la naissance de Dickens, l'opinion exprimée sur celui-ci par Charles Swinburne, dans son sonnet de 1882, n'aurait plus de quoi indigner, ni étonner personne. Le plus populaire des romanciers anglais est décidément sorti vainqueur de l'âpre bataille que lui ont livrée la plupart des lettrés de la fin du XIXe siècle, et tout porte à penser que sans cesse maintenant les historiens de la littérature de son pays continueront à le ranger non seulement au-dessus des autres grands conteurs de l' « ère victorienne, » mais au-dessus même de ces Fielding, et Goldsmith, et Sterne dont il est bien vrai que les génies divers se sont comme rassemblés et fondus dans le sien. J'ai eu du reste l'occasion de signaler ici, tour à tour, les deux phases les plus mémorables de ce qu'on pourrait appeler la résurrection de la gloire de Dickens (1). Lorsque, aux environs de 1900, l'ingénieux romancier George Gissing a fait paraître une édition abrégée et remise au point

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre 1902 et 15 février 1907.

de la *Vie de Dickens* par John Forster, c'est encore bien timidement qu'il a rappelé à ses lecteurs les mérites artistiques d'une œuvre où l'émotion sincère ne manquait pas moins, à l'en croire, que le « style, » mais qui rachetait cette double lacune par la merveilleuse qualité, — et éminemment « littéraire, » — de sa plaisanterie. Je m'étais même permis, à ce propos, de protester contre la sévérité excessive avec laquelle le zélé défenseur du génie de Dickens me paraissait condamner cette partie poétique et sentimentale de l'art de son maître qui, bien loin par delà les limites de l'Angleterre, avait exercé une influence énorme sur des écrivains tels qu'un Dostoïewsky ou un Tolstoï, un Alphonse Daudet ou un Théodore Fontane; et je me souviens d'avoir reçu en réponse, de George Gissing, fort peu de temps avant sa mort, une longue lettre contenant notamment l'aveu des difficultés que rencontrait encore à ce moment, en Angleterre, toute tentative pour faire admettre dans la véritable « littérature » des chefs-d'œuvre comme *Martin Chuzzlewit* ou *Barnabé Rudge*. Mais ces difficultés allaient commencer bientôt à devenir moins insurmontables, et le fait est que le généreux effort de Gissing n'a point tardé à être suivi d'une série de livres, de brochures, et d'articles, pareillement destinés à rassurer ou à encourager le public anglais, en lui attestant l'excellent aloi « littéraire » de récits dont il persistait, quasi involontairement, à se nourrir d'année en année. Si bien que, dès le début de notre siècle, M. Gilbert K. Chesterton a pu recueillir à la fois les remerciemens enthousiastes de ce public et l'approbation à peu près unanime de ses confrères les plus « raffinés, » lorsque, dans une étude délicieusement spirituelle et sage, il a célébré sans aucune réserve l'immortelle beauté et l'action bienfaisante du génie de ce Dickens qu'il n'hésitait pas à déclarer, lui aussi, le « premier des grands Anglais de sa génération (1). »

Tout de même que chez nous la gloire de Mozart, celle de Dickens semble dorénavant n'avoir plus rien à craindre, dans son pays, de l'épreuve du temps. L'empressement avec lequel les compatriotes du romancier anglais se délectent à la lecture de ses livres ne suffirait-il pas à nous prouver déjà que l'auteur de *David Copperfield* appartient à la famille, infiniment restreinte, de ces créateurs privilégiés dont

(1) Une traduction française du *Dickens* de M. Chesterton a été publiée, depuis lors, à la librairie Delagrave; et le succès qu'elle a obtenu paraît bien attester que, chez nous aussi, l'œuvre et le génie de Dickens comptent encore maints admirateurs.

l'œuvre possède la merveilleuse faculté de ne point vieillir ? Que l'on songe à la fortune présente des romans les plus fameux d'un Fielding ou d'un Walter Scott, en regard des innombrables éditions de Dickens, se succédant sans arrêt depuis plus d'un demi-siècle! Et quel autre écrivain pourrait-on citer qui eût laissé derrière soi non pas seulement des types généraux et un peu abstraits, comme ceux qui survivent parmi nous à Molière, à Balzac, ou à Flaubert, mais bien des individus de chair et d'os : une abondante galerie de personnages d'un relief si poussé que tout Anglais d'aujourd'hui a coutume d'apprécier et de définir d'après eux les personnages qui l'entourent dans la réalité, — moins réelle, — de son existence quotidienne? Le vieux cocher Weller et son fils Samuel, M. Micawber avec ses espoirs toujours renaissans, la sage-femme Sarah Gamp accompagnée de sa fabuleuse amie Mme Harris : ce n'est qu'une petite partie de ce groupe de figures caractéristiques, introduites à jamais par Dickens dans la familiarité des hommes de sa race. Resterait bien à savoir, il est vrai, d'où lui sont venues à lui-même ces vivantes figures, et quels ont été au juste les rôles respectifs de son observation et de sa fantaisie dans ce qu'on est convenu d'appeler son *humour* : mais il n'en reste pas moins évident qu'un tel *humour*, s'épanchant sous une forme aussi concrète, et capable de produire des résultats aussi positifs, dépasse amplement en qualité aussi bien qu'en degré celui du plus subtil et spirituel caricaturiste des travers d'une époque.

Il n'y a pas jusqu'à la langue des romans de Dickens qui, désormais, ne se soit imposée à l'admiration des connaisseurs, avec son mélange harmonieux de souplesse et de limpidité. La rigueur des jugemens portés sur elle autrefois n'était due qu'à une conception erronée de l'esthétique littéraire d'alors, suivant laquelle tout « style » était tenu d'être un mode d'expression ayant sa valeur et son charme propres, indépendamment des choses exprimées. Erreur que nous avons connue, nous aussi, à peu près vers le même temps ; et peut-être n'a-t-on pas oublié avec quelle sévérité nos théoriciens de « l'art pour l'art » excluaient de la « littérature » des œuvres comme celle d'un Renan ou presque d'un Lamartine, parce que ces maîtres de notre langue se bornaient à faire de leurs phrases un fidèle reflet de leur pensée. De la même façon les lettrés anglais exigeaient d'un auteur, pour ainsi dire, qu'il prît soin de cultiver séparément sa pensée et son style ; ou du moins entendaient-ils que ce dernier, par lui seul, fût à même de leur procurer une jouissance absolument distincte de celle qui naissait pour eux de l'ensemble de l'œuvre. Mais aujourd'hui, cette doctrine du

« style pour le style » a, fort heureusement, beaucoup perdu de son autorité ; et personne ne songe plus dorénavant à regretter, dans les récits de Dickens, l'absence de je ne sais quel attrait purement verbal, dont la recherche aurait sans doute empêché le grand romancier de nous livrer sa vision poétique toute fraîche et vivante, — traduite en des phrases d'une adaptation si parfaite qu'il nous semble y percevoir l'écho des plus légers battemens de son cœur.

Ce cœur frémissant de Dickens, l'un des plus ardemment imprégnés de pitié et d'amour qu'il y ait eu jamais, ne pouvait manquer, lui non plus, de finir par transmettre sa flamme aux cœurs, longtemps rebelles, des compatriotes de l'auteur du *Magasin d'Antiquités*. Le fait est que nombre de savans ouvrages publiés récemment sur la « religion, » la « morale, » voire le « socialisme » de Dickens marquent une louable tendance du public anglais à réagir contre son habitude ancienne de ne goûter que le seul *humour*, dans l'œuvre de son conteur préféré. Mais avec cela je serais tenté de croire que, décidément, l'émotion du romancier anglais renferme en soi quelque chose qui la condamnera toujours à ne produire son plein effet qu'au delà des frontières de son pays. Aussi bien n'en est-on plus à vouloir considérer un Dickens, tout de même qu'un Shakspeare, comme l'incarnation complète de l'esprit et du caractère de leur race. Une étude plus intime de ces êtres d'exception que sont, incontestablement, les hommes de génie a permis de reconnaître à quel point l'essence secrète de leur nature se trouvait affranchie des conditions ordinaires de temps et de lieu : de telle sorte que l'on ne s'étonne plus de rencontrer, par exemple, dans l'art de Rembrandt, dans celui de Mozart ou de Beethoven, des élémens plus ou moins étrangers à l'atmosphère intellectuelle et morale des régions où ont vécu ces grands « initiés. » Pourquoi ne pas admettre, pareillement, la présence, chez Dickens, d'une espèce de poésie ou de musique sentimentale ayant des allures trop passionnées pour convenir de tous points aux goûts, plus « réservés, » du lecteur anglais, tandis qu'elle répondrait beaucoup mieux à l'idéal artistique de ces âmes slaves qui, depuis plus d'un demi-siècle, ne se lassent pas d'adorer les touchantes figures anglaises de la petite Nell et du petit Dombey ?

Mais toujours est-il que, exception faite peut-être de ce qui concerne cette partie pathétique de son art, Dickens est redevenu, aux yeux de ses compatriotes, le « premier des grands Anglais de sa génération. » L'hommage que lui offrait Charles Swinburne dans son sonnet

de 1882, maints jeunes poètes l'ont repris à leur compte, sans que personne les accusât désormais de « superstition » surannée ou de paradoxe; et c'est avec une curiosité toute sympathique et respectueuse que, ces semaines passées, les admirateurs de Swinburne se sont unis à ceux de Dickens pour accueillir la publication d'une étude posthume du poète, toute consacrée, elle aussi, à la louange enthousiaste du romancier. L'un des plus hautains « stylistes » de naguère analysant et glorifiant le génie d'un écrivain à qui ses contemporains reprochaient dédaigneusement son manque de « style : » il y avait là, pour le lecteur anglais, un spectacle tout particulièrement imprévu et piquant, malgré ce que le sonnet susdit avait déjà fait entrevoir des sentimens de Swinburne à l'égard de Dickens. Si bien que le petit volume nouveau, pieusement édité par le fidèle ami et compagnon d'armes du poète, M. Watts-Dunton, a obtenu sur-le-champ un succès pour le moins pareil à celui d'un autre petit volume analogue où, voilà plus de trente ans, Swinburne avait révélé à l'Angleterre la personne et l'œuvre de la farouche, mystérieuse, et inoubliable Emily Brontë.

Malheureusement, le poète de *Tristram of Lyonesse*, au contraire de ce que je disais tout à l'heure de Dickens, paraît bien avoir concentré dans son talent toutes les qualités et tous les défauts « représentatifs » de sa nation ; et peu d'hommes, notamment, nous montrent à un aussi haut degré l'ignorance ou le dédain trop ordinaires des écrivains anglais pour tout ce qui ressemble à des « idées générales. » C'est ainsi que l'on chercherait vainement, d'un bout à l'autre de sa très intéressante étude sur *Charles Dickens*, le moindre essai d'une définition totale du génie du romancier, ou même la moindre trace d'un jugement d'ensemble sur son œuvre. Après nous avoir répété, par manière de préambule, que Dickens sera toujours proclamé « le premier Anglais de sa génération, » — à quoi il ajoute maintenant son regret de ne pouvoir découvrir, dans cette génération, aucun génie de la trempe de Shakspeare ni de Victor Hugo, — le critique improvisé se met aussitôt à examiner tour à tour, suivant l'ordre de leurs dates, les principaux récits de l'illustre conteur. Encore les stations qu'il fait successivement devant chacun de ces récits ne sont-elles jamais pour les considérer d'un point de vue « objectif, » ou, si l'on veut, « critique : » Swinburne se contente de nous dire quels sont, dans telle ou telle œuvre, les personnages qu'il préfère, et puis de nous esquisser à sa façon les figures de ces personnages, avec une justesse de trait, une force de modelé, et, par-dessous tout cela, une chaleur continue de tendresse ou de haine, qui suffisent à racheter,

— sinon peut-être à nous faire oublier, — les limites trop étroites de son horizon. Écoutons-le, par exemple, nous rendre compte de ses impressions devant *Barnabé Rudge*, l'un des deux romans « historiques » de Dickens :

En dehors de la très petite catégorie qui ne comprend que les plus hauts chefs-d'œuvre de la poésie, il est difficile de trouver ou d'imaginer un ouvrage de création qui soit sans défaut : mais on aurait peine à soutenir, en bonne justice, que l'histoire de *Barnabé Rudge* ne mérite pas cet éloge suprême. Sans compter, que, dans ce livre, — à supposer même que cela ne puisse être dit d'aucun des précédens, — un lecteur pénétrant doit reconnaître une qualité d'*humour* qui lui rappellera Shakspeare, et peut-être aussi Aristophane. L'impétueuse et irrépressible volubilité de miss Miggs, dès le moment où son éloquence éclate et se répand comme un torrent furieux, a sur nous assez de puissance pour étouffer momentanément toutes les objections que pourrait suggérer une morale sévère touchant la rectitude et la convenance de la conduite de cette personne. D'avoir réussi à nous rendre, pour un instant, la méchanceté aussi délicieuse que la simple drôlerie, à nous faire paraître miss Miggs aussi amusante que la Mme Quickly de Shakspeare ou que Mme Gamp, c'est là un triomphe insurpassable de l'*humour* dramatique.

Mais le progrès de l'auteur en force tragique est encore plus saisissant et plus mémorable. L'émotion pathétique du roman est, il est vrai, trop cruelle : les tortures de la mère du jeune idiot sont si affreuses que l'intérêt et la sympathie du lecteur sont presque contre-balancés par un sentiment d'horreur plutôt que de pitié, malgré tout ce que nous offre de merveilleux le génie d'invention vivante qui anime chaque scène, à chacune des étapes du martyre de la pauvre femme. Le bourreau Dennis est le premier de ces parfaits et admirables scélérats, avec deux vilaines faces sous le même bonnet crasseux, dont le capitaine ou principal représentant est le Rogue Riderhood de l'*Ami Commun :* coquins infiniment plus terribles que cet Henriet Cousin de *Notre-Dame de Paris* qui pouvait à peine respirer pendant qu'il attachait la corde autour du cou d'Esmeralda, *tant la chose l'apitoyait*, — et combien une telle touche divine d'humanité survivante aurait été impossible à cet horrible Dennis dont la mortelle angoisse, devant la perspective immédiate de sa propre pendaison, nous demeure dans l'esprit avec une réalité aussi inoubliable que pas une autre scène évoquée jamais par la fiction la plus poétique ! Non moins admirable est la figure de l'autre oiseau de potence, tout au long de son orageuse et brûlante carrière, jusqu'au dernier moment... A deux reprises seulement, le plus grand des écrivains anglais de son temps s'est servi de l'histoire comme d'un décor pour sa création; et l'usage qu'il en a fait dans *Barnabé Rudge* est encore plus prodigieux, avec son mélange de tragédie vivante et de terrible comédie, que celui qu'il devait en faire dans *Paris et Londres en 1793.*

Beaucoup plus sévère nous apparaît l'opinion de Swinburne sur ce *Magasin d'Antiquités* qui était primitivement destiné, comme l'on

sait, à devenir le « pendant » de *Barnabé Rudge*. Le poète a eu beau célébrer autrefois, dans son sonnet, les « rayons de divine pitié » que « la pensée d'un enfant » faisait jaillir avec plus d'ardeur des yeux « attendris » de Dickens : son humeur positive d'Anglais ne lui permettait pas de prendre tout à fait au sérieux, dans la pratique, ces figures d'enfans, d'une pureté et douceur par trop idéale, dont l'exemplaire le plus parfait demeurera toujours, pour nous, la délicieuse petite-fille du vieux marchand d'antiquités. « Ce soi-disant enfant, — nous assure-t-il, — n'a jamais en soi le moindre trait d'enfance. Elle est un impeccable et immuable modèle de dévouement, sans la plus légère retombée dans la fragilité humaine. Dickens aurait pu tout de suite nous la montrer ornée d'une paire d'ailes. Un enfant que rien ne saurait jamais irriter, que rien ne saurait jamais décevoir, et que rien ne saurait jamais dégoûter, c'est là un monstre aussi inhumain que le serait un bébé avec deux têtes ! »

Ce passage de l'étude de Swinburne est le seul que M. Watts-Dunton n'ait pu s'empêcher de désapprouver ; et la modeste note de quelques lignes qu'il a intercalée à son propos me semble contenir, en vérité, la plus belle réponse non seulement à l'objection de son défunt ami, mais aussi à tout ce que les critiques anglais, dès le premier jour, ont tenté pour détourner notre affection de la petite Nell. « Avec tout mon attachement à la mémoire de Swinburne, — écrit-il, — me laissera-t-on observer qu'il aurait eu besoin d'une expérience de la vie bien autrement large que celle qu'il a eue, pour comprendre des enfans instruits par ces deux maîtresses d'école, incomparables pour mûrir et pour agrandir les âmes : la misère matérielle et la souffrance morale? » Comme cela est sage, et de quelle lumière cette simple réflexion du vénérable poète survivant illumine pour nous l'exquise figure de l'héroïne favorite de Dickens ! Tout au plus M. Watts-Dunton aurait-il le droit d'ajouter que, si même l'éminente beauté poétique du personnage ne s'était pas trouvée doublée d'une vraisemblance plus que suffisante, tout lecteur serait encore tenu de l'aimer et de l'admirer, sans pouvoir exiger d'elle rien d'autre qu'elle seule. Car il n'y a personne de nous qui ne se trouve, par rapport à la « réalité » d'une création poétique, plus ou moins dans la situation où se trouvait Swinburne vis-à-vis de l'adorable petite « élève de la souffrance et de la misère. » Toute notre « expérience de la vie » ne vaut guère à nous renseigner efficacement sur la possibilité d'une figure évoquée devant nous ; et ce que nous croyons être la « réalité » de cette figure n'est, le plus souvent, qu'un écho du plaisir produit en nous par sa beauté. Que deviendrions-nous

en présence d'un personnage comme Orphée ou Don Juan, comme Siegfried ou Parsifal, s'il nous fallait nous inspirer de notre « expérience de la vie » pour nous émouvoir des douleurs ou des joies de ces héros divers? Et l'épreuve d'un siècle bientôt n'a-t-elle pas autorisé la petite Nell à prendre sa place parmi ces membres immortels d'une humanité d'autant plus bienfaisante que nous la voyons plus dégagée de nos faiblesses et de nos laideurs d'ici-bas?

Dédaigneux au point que j'ai dit de toute « idée générale, » Swinburne n'a pas même essayé de fixer solidement sa préférence sur l'un ou l'autre des romans de Dickens : car après nous avoir affirmé que les plus beaux de ces romans étaient *David Copperfield* et *Martin Chuzzlewit*, il nous déclare, quelques pages plus loin, que ce sont les *Grandes Espérances* qui disputent à *David Copperfield* l'honneur d'être le véritable chef-d'œuvre du romancier. Du moins constatons-nous que *David Copperfield* occupe, dans son estime, l'un des premiers rangs : en quoi l'opinion unanime du public anglais semble décidément d'accord avec la sienne. Avouerai-je qu'il m'a toujours été impossible de partager cette admiration des compatriotes de Dickens à l'égard de celui de tous ses récits où il a mis la plus forte part de ses propres souvenirs? J'ai l'idée que, pour des natures comme celle d'un Dickens ou celle d'un Balzac, toujours portées à concevoir des existences imaginaires qui leur paraissent dépasser en réalité toutes les existences réelles, le souci du point de vue autobiographique risque communément d'être une gêne, bien plutôt qu'un profit. Il les condamne à toute sorte de scrupules, de réserves, de menus détours, qui jamais ne les arrêtent dans le libre déploiement de leurs autres visions; et parfois aussi ce point de vue autobiographique les amène à transporter dans leurs œuvres des sentimens individuels qui n'y ont rien à faire. Tel est, précisément, le cas de Charles Dickens, dans l'espèce de « confession » qu'il a publiée sous le titre de *David Copperfield*.

Qui ne se souvient d'avoir éprouvé une impression pénible, — mais heureusement toute passagère, — à la lecture des chapitres où David nous raconte ses brèves semaines de mariage avec la petite Dora? Car c'est chose certaine que cette jeune femme, comme il nous l'a dépeinte, aurait de quoi nous ravir à l'égal des plus douces et charmantes figures de ses autres récits. Elle est naïve et tendre, pauvre de cervelle et riche de cœur, incomparablement élégante et gracieuse. Son ignorance des conditions matérielles de la vie de ménage force bien son mari à devoir la gronder, ou encore à se désoler des dépenses

qu'elle lui cause : mais une telle ignorance n'a guère coutume de compter pour un crime dans la morale ordinaire d'un romancier dont on a pu dire qu'il s'est toujours borné à prendre comme fondement de sa conception du devoir les seuls principes évangéliques du *Sermon sur la Montagne*. Sans l'ombre d'un doute, Dickens se serait passionnément épris de la figure de cette charmante Dora, s'il l'avait rencontrée ailleurs que dans son roman autobiographique. Mais voici que, l'ayant rencontrée dans ce roman, il s'est mis tout d'un coup à la détester ! Sur ce point-là non plus, aucun doute n'est possible. En même temps qu'il nous décrit la gentillesse ingénue de Dora, nous sentons qu'il contient malaisément un mélange de rancune et de mépris à l'endroit de l'aimable petite créature. Lui qui, dans le reste de son œuvre, pardonnait généreusement, chrétiennement, les pires fautes à ses héroïnes, pourvu qu'elles eussent l'âme simple et vécussent par le cœur plus que par l'esprit, nous sentons qu'à la femme de David Copperfield il ne pardonne pas la perte d'une soucoupe, ni quelques shillings mal additionnés dans ses comptes du soir. Et pourquoi ? Parce que cette Dora, que son cœur de poète ne peut pas s'empêcher de nous montrer charmante, se trouve ressembler, d'autre part, à sa propre femme qu'il a désormais prise en haine, après l'avoir d'abord follement adorée. Sans cesse, au cours d'une même page, la Dora du rêve alterne avec celle de la réalité, — sauf même pour Dickens à nous déconcerter, par endroits, plus cruellement encore, en appliquant à l'exquise Dora de son rêve la malveillance qu'il éprouve à l'égard de celle de la réalité.

Je serais tenté d'aller plus loin et de reconnaître dans le roman entier les fâcheuses conséquences d'une semblable intention autobiographique. Certes, la nature intime de Dickens n'avait rien de bas, ni qui fût indigne de nous être révélé. Mais son génie possédait l'enviable privilège d'imaginer des âmes d'un degré plus haut ; et de là vient que, par exemple, les figures qu'il nous a laissées d'un Nicolas Nickleby ou même d'un Martin Chuzzlewit rendent, pour ainsi dire, un son plus pur, comparées à celle de ce David Copperfield qui n'est rien qu'un portrait de l'auteur du roman. Jusque dans leurs faiblesses, ces personnages jaillis de l'invention poétique de Dickens nous apparaissent imprégnés d'une atmosphère intellectuelle et morale plus délicate : ce sont, essentiellement, des *gentlemen*, tandis que David Copperfield, à l'exemple de son modèle, garde toujours en soi quelque chose de l'ancien ouvrier et commis de boutique.

Le véritable chef-d'œuvre de Dickens, c'est assurément ce *Martin Chuzzlewit*, qui contient, à lui seul, un monde entier de vérité et de poésie, avec des scènes d'horreur tragique justement égalées par Swinburne aux plus sombres évocations d'un Shakspeare, et des scènes comiques si riches d'humanité vivante, par-dessous l'éclat sans pareil de leur verve joyeuse, que nulle autre part ne se révèle à nous aussi manifestement le lien de parenté unissant le conteur anglais à la grande famille de nos maîtres classiques français du XVIIe siècle. Mais bien que les *Grandes Espérances* ne puissent assurément pas être mises au niveau de cet unique et incomparable monument du génie de Dickens, la leçon qu'elles nous apprennent est peut-être plus curieuse encore, et plus émouvante. On sait de quelle façon, vers 1860, l'auteur de *Martin Chuzzlewit*, âgé maintenant de près de cinquante ans, a résolu d'écrire un récit à la fois beaucoup plus simple et plus « poussé » que les précédens, plus conforme à l'idéal artistique nouveau qui, en Angleterre comme chez nous, était alors en train de se substituer à l'ancienne exubérance et profusion romantique. Entreprise infiniment difficile, et dont on comprend qu'elle ait tout d'abord alarmé l'entourage du maître; mais combien aussi l'on comprend que, parmi tous les romans de Dickens, aucun n'ait émerveillé autant que celui-là tout le groupe de ces lettrés que j'appellerais les « dickensiens malgré eux ! » Pour Swinburne, en particulier, les *Grandes Espérances* sont « la plus belle histoire de toute la fiction anglaise. » Infatigablement le poète multiplie les expressions enthousiastes à l'égard d'un récit où « la tragédie et la comédie, le réalisme de la vie et sa rêverie, se trouvent fondus avec une vigueur de main quasi shakspearienne ! » Chacune des figures du roman lui apparaît « telle qu'aurait pu la créer Shakspeare, si la destinée l'avait fait vivre dans notre temps. »

Notons enfin que Swinburne a eu la méritoire sagesse de ne pas vouloir résoudre, à son tour, l'insoluble problème posthume du *Mystère d'Edwin Drood*. Peut-être n'a-t-on pas oublié que Dickens a été surpris par la mort au moment où il venait de publier le vingtième chapitre d'un roman dont l'ensemble devait en comporter une quarantaine. Dans cette moitié écrite du roman, un certain personnage disparaît sans laisser aucune trace; après quoi un autre personnage surgit, comme de terre, sans que l'on puisse connaître sa véritable identité. De telle sorte que l'on remplirait aisément une armoire de tout ce qui a paru de livres, de brochures, et d'articles pour proposer au public anglais une explication de ces deux « mystères, » — qui d'ailleurs,

selon toute probabilité, demeureront toujours une source inépuisable d'hypothèses plus ou moins fantaisistes. Mais n'est-il pas étrange que Dickens lui-même, vivant au milieu de ses nombreux enfans, et entouré d'un cercle d'amis qu'il ne se faisait pas scrupule d'initier aux événemens les plus intimes de son existence privée, n'ait jamais laissé échapper un seul mot qui eût permis ensuite de deviner la conclusion qu'il entendait donner à son roman? Ce silence à peine croyable, maintenu par lui durant des mois, et résistant à un flot continu d'interrogations qui lui arrivaient de tous côtés, m'est toujours apparu un touchant témoignage de l'importance attachée par lui à son œuvre d'artiste, comme aussi une preuve nouvelle de sa profonde foi dans la « réalité » de ses créations. Évidemment, celles-ci constituaient pour lui, comme pour notre Balzac, un univers particulier, possédant sa vie propre en dehors et au-dessus d'un monde « réel » qu'il ne pouvait s'empêcher de connaître et de se rappeler, — au lieu de l'ignorer, ainsi que faisait volontiers son grand rival français, — mais qu'il n'en estimait pas moins entièrement distinct de l'ample monde idéal de sa fantaisie. Nul moyen de comprendre autrement que, pas une seule fois, il n'ait éprouvé le besoin d'admettre ses enfans, ni personne de ses amis, à la confidence du plan général d'un roman dont on savait cependant qu'il en avait prévu et combiné d'avance jusqu'aux moindres détails.

Cette digression m'a un peu éloigné du livre de Swinburne; et voici que la place me manque pour signaler encore les pages éloquentes où le poète défend son cher Dickens contre le reproche d'avoir manqué de sympathie à l'égard de la France. Reproche souverainement injuste, à coup sûr, ainsi que j'ai eu l'occasion de le montrer ici même à plus d'une reprise. « Il n'y a pas dans toute l'œuvre de Dickens, — écrit justement Swinburne, — de personnages que nous sentions peints avec autant de tendre et fervente affection que le bon Caporal et la petite Bébelle. Victor Hugo, dans sa toute-puissance, n'aurait pas pu nous offrir une plus parfaite image des deux figures d'un héros et d'un enfant; mais combien il me plairait de penser que, les ayant conçues, il nous les eût données comme les figures d'un héros anglais et d'un enfant anglais! »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le roi d'Espagne vient de faire à Paris, ou plutôt à la France, nouvelle visite qui ne laissera pas de moins bons souvenirs que les précédentes. Alphonse XIII est populaire chez nous. Comme l'a dit M. Poincaré dans le toast qu'il lui a porté à l'Élysée, sa bonne grâce, sa loyauté, son courage nous plaisent : il lui suffit de se montrer pour faire naître des sentimens de sympathie aussi bien que de déférence et de respect. Mais, quoique ces sentimens s'adressent volontiers à l'homme, nous n'avons pas besoin de dire qu'ils vont également à l'Espagne : et, cette fois encore, M. le Président de la République a trouvé des termes expressifs pour caractériser les rapports de deux pays qui doivent voir « plus que jamais dans leur voisinage une leçon de la nature et dans leur parenté la loi de leurs destinées. » « Vos paroles me vont droit au cœur, » a répondu le Roi, et l'accent qu'il a mis dans ces simples mots a montré à quel point ils étaient sincères. « La nation espagnole, a-t-il ajouté, sera heureuse de constater une fois de plus, dans le chaleureux accueil qui m'est fait, les sentimens fraternels du peuple français à son égard. » Le Roi ne s'est pas mépris sur nos sentimens. L'Espagne et la France sont trop proches voisines pour que leurs rapports puissent être indifférens ; ils ne l'ont jamais été, ils ne le seront jamais. Pour notre compte, nous avons toujours souhaité qu'ils fussent toujours cordiaux et, quand des malentendus politiques ont fait naître des nuages artificiels, nous avons demandé avec insistance qu'on les dissipât au plus vite.

Il était peut-être inévitable que les affaires marocaines en fissent naître quelques-uns. A aucun moment la France n'a méconnu les intérêts et les droits de l'Espagne au Maroc. Si elle l'avait fait, toute une partie de l'histoire de l'Espagne, et non la moins glorieuse, aurait protesté contre cet oubli. Le Maroc est d'ailleurs assez vaste

et la tâche à y accomplir, au grand profit de la civilisation, assez laborieuse pour que deux grandes activités y trouvent leur place. Là encore, les deux pays ont besoin l'un de l'autre. Mais les limites des territoires où leur action parallèle doit s'exercer ne pouvaient pas être fixées du premier coup. Entre ces territoires, il n'y a malheureusement pas de Pyrénées comme en Europe. Quand il n'y a pas de frontière naturelle entre deux pays, la politique doit en inventer une et la meilleure volonté réciproque n'y suffit qu'avec du temps et de la peine. Les premiers arrangemens que nous avions faits avec l'Espagne avaient été hâtifs et superficiels et ils ne pouvaient pas être autres à ce moment : les vraies difficultés ont commencé lorsqu'il a fallu les préciser sur le terrain même. L'opinion, mal éclairée dans les deux pays sur les conditions du problème, s'est laissée aller plus d'une fois à des impatiences regrettables. Par bonheur, les deux gouvernemens n'ont pas perdu un seul instant leur sang-froid au cours des longues négociations qui se sont produites. « Longues et courtoises, » a dit excellemment M. Poincaré, et nous ne retenons aujourd'hui que ce dernier caractère qu'ont toujours les négociations avec l'Espagne, lorsqu'on le veut bien. La plus parfaite courtoisie n'empêche d'ailleurs pas la ténacité à défendre son intérêt : elle en atténue seulement l'âpreté et en adoucit le souvenir. Quand tout est fini, on ne songe plus au passé, mais seulement à l'avenir, et c'est de ce côté que le roi Alphonse XIII s'est résolument tourné. « Voisins jusqu'ici en Europe, a-t-il dit, nos deux pays le seront aussi désormais en Afrique et se réjouiront d'avoir, dans des accords scellés par vous, élargi la voie qui leur permettra d'affermir chaque jour davantage les nombreux liens qui les unissent et de rendre plus étroite leur collaboration à l'œuvre de progrès et de paix. » Ce sont là de bonnes paroles : elles ne nous ont pas étonné de la part du roi Alphonse XIII. Le Roi, en effet, soit qu'il n'ait jamais oublié ses origines françaises, soit plutôt qu'il ait toujours eu un sens profond des intérêts de son pays, a toujours manifesté ses sympathies pour la France. Nous sommes convaincu que, tout en laissant à son gouvernement la pleine liberté qu'il doit avoir dans un régime constitutionnel, son action personnelle n'a pas cessé d'être conciliante. Il a désiré que tout se terminât par un rapprochement plus intime entre Madrid et Paris, et c'est ce désir qui a déterminé son voyage. La lecture des journaux espagnols montre, depuis quelque temps surtout, que l'Espagne ne veut plus rester isolée en Europe. Elle se rappelle ce qu'elle a été; elle sent ce qu'elle peut être encore; elle cherche le meilleur moyen d'utiliser

ses forces actives et, pour cela, la loi inévitable à laquelle nous obéissons tous l'oblige à faire certains choix. On se rappelle le mot de Talleyrand qu'il faut être bien avec toutes les Puissances et mieux avec quelques-unes. Il y a là une condition de vie à laquelle personne n'échappe : l'Angleterre elle-même a renoncé à son « splendide isolement » d'autrefois. La visite qu'Alphonse XIII vient de nous faire est une indication de ses tendances personnelles et de celles de son gouvernement : c'est une des nombreuses raisons pour lesquelles nous en avons si hautement apprécié la valeur.

Nous souhaitons que le Roi emporte de cette visite un souvenir aussi satisfait que celui qu'il nous a laissé. Il a pu voir, à Paris même et à Fontainebleau, défiler devant lui nos régimens, opérer notre artillerie, manœuvrer notre cavalerie. Il aime ces spectacles militaires, où tout semble parler de guerre et, en réalité, tend au maintien de la paix. De tous les souverains de l'Europe, c'est peut-être aujourd'hui celui qui connaît le mieux la France, et la France gagne à être connue.

La paix de l'Europe a-t-elle couru, ces derniers jours, des dangers sérieux ? On a pu le craindre sans être pessimiste à l'excès et ceux qui, aujourd'hui, déploient la confiance et le courage de Panurge après la tempête peuvent parler du péril fort à leur aise maintenant qu'il est passé. S'il est passé pour longtemps, nul n'en sait rien. Après avoir vu se succéder rapidement un si grand nombre d'incidens imprévus, il serait téméraire de dire que la série en est définitivement close. Mais il est permis de croire que les plus mauvais jours sont écoulés et qu'après une période d'agitation et d'inquiétude, une période de calme relatif durera quelque temps. Les grandes Puissances, toutes sans exception, veulent la paix et les petites sont épuisées par la guerre. L'occasion semble donc bonne pour fixer le statut politique des Balkans. Le fixer pour toujours ? Non, certes ; on ne peut probablement faire que du provisoire sur un sol aussi remué ; nul ne saurait se flatter d'enchaîner l'avenir : mais c'est beaucoup de pouvoir compter, dans le présent, sur quelque répit, et il semble bien que nous puissions y compter.

La prise ou, si l'on veut, l'occupation de Scutari par les Monténégrins a donné naissance à la dernière crise qui nous a agités. L'événement s'est produit pendant que nous écrivions notre dernière chronique : c'est à peine si nous avons pu en parler. Comment s'était-il passé, on le savait à peine. Le roi de Montenegro, qui est un merveil-

leux metteur en scène et peut-être le dernier des romantiques, avait laissé croire qu'il avait emporté la ville à la suite d'un sanglant assaut: on a su depuis qu'il en avait obtenu la reddition, non pas par la force des armes, mais par celle de la diplomatie. C'est un mérite sans doute, mais qui émeut moins profondément l'opinion. Si le roi Nicolas avait vaincu en combattant, il aurait suscité un plus vif intérêt : puisqu'il avait simplement négocié, on pouvait négocier pour l'amener à une renonciation que l'Europe jugeait nécessaire. L'Europe, en effet, avait pris une résolution ferme : elle avait décidé que Scutari appartiendrait à l'Albanie et l'occupation de la ville par les Monténégrins n'était pas de nature à lui faire changer d'avis. Le lendemain comme la veille, sa volonté restait la même : on se demandait seulement comment elle procéderait, en cas de résistance, pour en assurer l'exécution. Quand nous disons l'Europe, nous entendons parler des gouvernemens, car l'opinion était très divisée. En Autriche même, dans les parties slaves de l'Empire, elle était pour le Montenegro, et ce sentiment devenait encore plus général à mesure qu'on allait de l'Est à l'Ouest. Il y a presque partout une inclination naturelle à donner raison au faible contre le fort, sans même examiner si le fort n'a pas raison et si le faible n'a pas tort. Cela arrive pourtant quelquefois. Mais peu importe : le faible est sympathique, surtout lorsqu'il fait preuve d'audace et de courage, et il faut qu'un intérêt contraire bien évident vienne combattre cette tendance d'aspect généreux pour que l'opinion ne s'y abandonne pas. Les gouvernemens raisonnent autrement, parce qu'ils voient les choses de plus haut dans leur ensemble et de plus loin dans leurs conséquences, et c'est au point de vue des conséquences qu'aurait l'occupation de Scutari par le Montenegro, si elle était maintenue, qu'ils se sont placés. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire : — Eh quoi! nous ferions la guerre pour empêcher le Montenegro de conserver Scutari? — Mais c'est justement pour n'avoir pas la guerre, qu'il fallait empêcher que le Montenegro conservât Scutari.

L'Autriche, en effet, était résolue à user de la force pour obliger le Montenegro à abandonner sa proie et, si elle en usait, il était à peu près impossible de prévoir avec certitude quels contre-coups se produiraient. Sans doute, toute l'Europe était d'accord contre l'occupation prolongée de Scutari par l'armée monténégrine, mais elle se divisait sur les procédés à employer pour assurer ce résultat. Si l'Autriche était pour l'action militaire, d'autres continuaient de croire qu'on atteindrait le but par des moyens diplomatiques, avec des risques

moindres et la même efficacité. Le fait a montré que ces derniers avaient raison, puisque le Montenegro a cédé; mais, avant le dénouement, on pouvait douter du succès, et l'Autriche en doutait. Elle faisait plus: estimant que son prestige personnel était intéressé à une solution immédiate, elle voulait cette solution, quel qu'en fût le prix. — On avait déjà trop attendu, disait-elle; la politique d'atermoiement avait fait faillite; il fallait en venir à une politique d'action; elle était décidée à y recourir pour son compte, si les autres y répugnaient et s'en abstenaient. — Cette attitude de l'Autriche n'avait rien qui pût surprendre. L'opinion était partagée, dans ce pays, en deux partis opposés, qui luttaient l'un contre l'autre depuis les premières victoires des alliés balkaniques : l'un poussait à l'intervention militaire collective ou isolée, et, de préférence, isolée; l'autre recommandait l'action politique d'accord avec les autres Puissances. Le gouvernement austro-hongrois a toujours été pour ce dernier système. On ne pourrait savoir trop de gré à l'empereur François-Joseph et au comte Berchtold de la fermeté avec laquelle ils ont résisté à des entraînemens dangereux; une pression très forte a été exercée, ils y sont restés longtemps réfractaires; toutefois, après l'occupation de Scutari par les Monténégrins, leur détermination s'est modifiée. La situation était nouvelle et troublante. Le gouvernement austro-hongrois se rendait parfaitement compte qu'une intervention militaire isolée serait pour lui une source de complications et de dangers, mais, après avoir pesé ces dangers et les avoir comparés à ceux qui résulteraient d'une abstention plus longtemps prolongée, les seconds lui semblaient plus graves encore que les premiers et il penchait à préférer ceux-ci; il avait même pris son parti de les affronter.

Pourtant l'intervention de l'Autriche aurait été une faute. Nous verrons dans un moment qu'elle aurait provoqué celle de l'Italie et, de cette action à deux, ce n'est pas l'Autriche qui aurait tiré le principal avantage; mais, indépendamment de cette considération dont l'importance n'a pas tardé à apparaître au Cabinet de Vienne, d'autres encore lui conseillaient, sinon une politique d'abstention, au moins une politique d'attente. Il y a, en effet, dans les Balkans, des difficultés en perspective au milieu desquelles l'Autriche, si elle sait attendre les occasions et en profiter, peut jouer à meilleur compte une partie profitable. Une intervention prématurée aurait eu, au contraire, pour conséquence de réunir plus fortement que jamais contre elle le faisceau des forces balkaniques. Était-ce bien son intérêt et une pareille politique n'était-elle pas de nature à lui créer des embarras

intérieurs en même temps que des difficultés extérieures? Peut-elle oublier que la majorité de sa population, qui est slave, vibre à l'unisson des Slaves du dehors? Cela oblige le gouvernement austro-hongrois à user d'une politique faite de souplesse et d'adresse en même temps que de fermeté, et il n'a guère usé jusqu'ici que d'une politique faite de force et d'intimidation. Il en a usé, il y a quatre ans, contre la Serbie, ce qui a amené celle-ci à faire l'immense effort militaire dont on vient de voir la manifestation inquiétante, et c'est d'elle encore qu'il a usé contre le Montenegro. Rien n'est plus propre à irriter les Slaves du dedans et à coaliser les Slaves du dehors. L'Autriche n'a pas eu à se féliciter beaucoup de la politique du comte d'Æhrenthal depuis qu'elle en a vu les suites. Celle du comte Berchtold a été plus prudente et plus sage : un moment est venu pourtant où on a pu croire qu'elle allait dévier. Le bruit a couru en effet, et il a pris même une forme semi-officielle, que, si l'Europe n'intervenait pas collectivement pour obliger le Montenegro à évacuer Scutari, l'Autriche le ferait isolément.

Isolément? Était-ce bien sûr? Ici s'est placé un fait dont on ne saurait exagérer l'importance; il a jeté un trait de lumière d'un éclat très vif, non seulement sur le présent, mais sur l'avenir : l'Italie a fait savoir que, si l'Autriche intervenait, elle le ferait également. A dire vrai, rien n'était plus facile à prévoir. Il n'était même pas nécessaire pour cela de connaître les arrangemens qui ont été conclus autrefois entre Vienne et Rome. On a beaucoup parlé de ces arrangemens depuis quelques jours; on en a même cité le texte; ils peuvent se résumer en deux mots : le gouvernement autrichien et le gouvernement italien se sont mis d'accord sur le maintien du *statu quo* en Albanie et ils se sont promis, dans le cas où il viendrait à être troublé, que l'un des deux n'interviendrait pas sans en avoir causé avec l'autre. Cet arrangement est conforme à l'intérêt des deux pays : il l'est même à un tel point que, s'il n'avait pas existé, les choses se seraient passées exactement comme elles l'ont fait. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre que l'Italie ne peut pas laisser l'Autriche aller en Albanie, que ce soit pour un motif ou pour un autre, sans y aller elle-même, car l'Albanie est en face de sa côte orientale sur la mer Adriatique et, le jour où l'Autriche y aurait pris pied, la liberté de cette mer dépendrait en partie de sa seule volonté. La nature même des choses, la fatalité de la géographie et de la politique ont donc obligé l'Autriche et l'Italie à surveiller l'Albanie et à y combiner, soit leur abstention, soit leur action. Elles n'ont pas

manqué de le faire : toute leur histoire, depuis un grand nombre d'années déjà, porte la marque de cette double préoccupation. L'influence autrichienne et l'influence italienne se sont exercées parallèlement et ont menacé quelquefois de le faire contradictoirement jusqu'au jour où les deux pays ont conclu entre eux les arrangemens auxquels nous avons fait allusion. Ce qui devait arriver est arrivé. A l'instant même où l'Autriche a paru s'apprêter à intervenir en Albanie, l'Italie a ouvert ou repris à ce sujet la conversation avec elle. On a rappelé à Rome qu'au début de la guerre italo-turque, lorsque la marine italienne a tiré quelques coups de canon dans les environs de Preveza, le gouvernement austro-hongrois a fait des observations devant lesquelles le gouvernement italien s'est incliné. Fort de ce précédent, le Cabinet de Rome a déclaré que, si l'Autriche allait en Albanie, il ne manquerait pas d'y aller aussi. De quoi s'agissait-il pourtant? D'amener le Montenegro à évacuer Scutari. Il semblait donc que le plus simple était d'agir sur le Montenegro lui-même, mais on s'y est opposé à Rome. L'alliance de famille qui existe entre les deux familles royales d'Italie et de Montenegro a servi de prétexte à cette opposition. En fait, il y avait une autre cause : une action directe sur le Montenegro ne touchait pas à la question albanaise et l'occasion de la poser a paru bonne. Allez à Scutari, a dit le gouvernement italien au gouvernement autrichien : j'irai à Valona.

Est-ce bien pour aider l'Autriche dans son action sur Scutari que l'Italie serait allée à Valona? Les deux villes sont très éloignées l'une de l'autre, et rien n'aurait moins ressemblé à une action commune que celle à laquelle les deux gouvernemens auraient procédé. Mais si ce n'est pas pour aider l'Autriche que l'Italie serait allée à Valona, pourquoi serait-ce, sinon pour prendre un gage contre elle? On a pu voir alors jusqu'au fond des cœurs, jusqu'à la subconscience elle-même, jusqu'à ces régions mystérieuses où s'élaborent les désirs inavoués. L'Italie, dans sa défiance instinctive, a pensé que, si l'Autriche allait au Nord de l'Albanie, elle pourrait bien y rester : allons donc au Sud, s'est-elle dit, et advienne que pourra. Nous ne croyons nullement qu'il y ait eu, de la part des deux gouvernemens, un projet ultérieur nettement arrêté. L'Autriche sentait derrière elle l'Europe attentive et prévenue. L'Italie a dans la Tripolitaine une armée de 100 000 hommes qu'elle ne peut pas encore en rappeler. Ce n'étaient pas là des conditions excellentes pour s'engager dans une affaire qui comportait une partie d'aventure. Toutefois, l'occasion était tentante de faire quelques-uns de ces gestes qui dessinent les linéa-

mens de l'avenir. On ne saurait trop remarquer le fait que, du jour au lendemain, avec une unanimité significative, les journaux autrichiens et italiens ont dit que la question de Scutari perdait de son importance et passait au second plan. Qu'y avait-il donc au premier? La question d'Albanie! Dans ce pays qui, conformément aux volontés de l'Europe et à celles de l'Autriche elle-même, devait rester indépendant, l'Autriche et l'Italie traçaient à larges traits les limites de leurs zones d'influence respectives. Personne ne s'y est trompé : tout le monde a eu l'impression que, si l'Italie et l'Autriche allaient en Albanie, il y avait beaucoup de chances pour qu'elles y restassent. Le prétexte nouveau qu'elles donnaient à leur intervention était la nécessité de rétablir l'ordre. Il était gravement troublé par la présence d'Essad et de Djavid pacha, l'un et l'autre à la tête d'armées imposantes, l'un et l'autre ambitieux et, disait-on, sans scrupules. On devait faire cesser ce scandale. Entreprise difficile et de longue haleine, qu'il faudrait longtemps pour mener à bonne fin : mais, coûte que coûte, l'Autriche et l'Italie y pourvoiraient. Que devenaient les assurances de désintéressement territorial que toutes les Puissances avaient échangées au début de la guerre balkanique? Que devenait le concert européen que la Réunion des ambassadeurs à Londres avait, avec tant d'ingéniosité et de fermeté, maintenu jusqu'à ce moment?

L'émotion a été vive : elle n'a pas tardé à gagner Vienne et Rome elles-mêmes. L'avenir était trop obscur pour n'être pas inquiétant. On a fait à Vienne des réflexions rapides et sensées dont le résultat a été que l'Autriche aurait préféré aller à Scutari avec toutes les Puissances; mais celles de la Triple Entente persistaient à croire à l'efficacité des moyens diplomatiques et, alors, aller seule à Scutari, tandis que l'Italie irait seule à Valona, était une opération qui comportait comme conséquences des aléas redoutables. Incontestablement, de l'Autriche et de l'Italie, c'était la seconde qui aurait lieu d'être le plus satisfaite de son lot. Établie à Valona et à supposer qu'elle y restât, elle serait maîtresse de l'Adriatique au Nord de laquelle la flotte autrichienne serait, suivant une expression devenue à la mode, « embouteillée. » Était-il sage de s'y exposer? Quant à l'Italie, nous avons dit qu'elle a une armée en Afrique et ne songe pas à l'en rappeler tout de suite. Avant de s'engager dans une seconde entreprise, elle voudrait avoir le temps de terminer la première. Enfin sa perspicacité porte loin et elle a certainement aperçu, dans les éventualités que pouvait provoquer une double intervention en Albanie, des complications probables dont l'issue était incertaine. Si l'Autriche agissait,

l'Italie agirait aussi et elle ne pouvait pas faire autrement; mais désirait-elle que l'Autriche lui donnât l'exemple qu'elle serait forcée de suivre? L'occasion était-elle aussi propice qu'on avait pu le croire au premier moment? Il était permis d'en douter. Ce qui donne à croire qu'on en doutait, à Rome et à Vienne, c'est l'empressement avec lequel on s'y est déclaré satisfait lorsque le Montenegro a annoncé qu'il renonçait à Scutari. Le changement qui s'est produit alors dans les esprits a été d'une spontanéité et d'une rapidité miraculeuses. La veille, le ciel était chargé et surchargé des plus noirs nuages; le lendemain, il était d'un bleu tendre. Le roi de Montenegro s'était montré une fois de plus un grand magicien. Plus le sacrifice qu'il a fait a dû lui coûter, plus il faut lui en savoir gré. Il a choisi son moment comme le plus habile impressionniste. Tout le monde a poussé un heureux soupir de soulagement en apprenant sa détermination. Des troubles de l'Albanie, il n'a plus été question. Dans l'espace de vingt-quatre heures, Essad pacha, qui avait été présenté comme un brigand dangereux, est devenu le plus correct des hommes : on parle déjà de le faire ministre de la Guerre de la future Albanie. Djavid ne donne pas de moindres satisfactions. Des métamorphoses aussi déconcertantes amènent à se demander si les choses politiques n'existent pas autant dans l'imagination que dans la réalité. On vient de voir qu'il en est quelquefois ainsi pour les plus inquiétantes : espérons qu'il n'en est pas de même pour les plus rassurantes, puisque, maintenant, nous voilà rassurés.

La Réunion des ambassadeurs à Londres a repris ses travaux sous de plus heureux auspices. Son œuvre, qui avait paru un moment bien compromise, a été restaurée et raffermie comme par enchantement. Elle en a profité avec une présence d'esprit dont il faut faire honneur à son président, sir Edward Grey. Sir Edward ne s'est pas contenté de prendre acte du désistement du Montenegro; il a mis aussitôt sur le tapis la question du *statut* à donner à l'Albanie, et il a affirmé, avec une approbation générale, le caractère collectif que l'affaire devait avoir jusqu'au bout. Pendant quelque quarante-huit heures, on avait craint de voir se rompre cette action collective de l'Europe; mais tout est bien qui finit bien. A la vérité, rien n'est fini, et la Réunion des ambassadeurs a encore à régler un certain nombre de questions dont quelques-unes sont infiniment délicates : celle des frontières méridionales de l'Albanie par exemple, et celle des îles de la mer Ionienne. Enfin la paix n'est pas encore signée; les Puissances en ont préparé les conditions, mais, sur certaines d'entre elles, qu'elles se sont réservé

de régler plus tard, les alliés balkaniques demandent, comme on dit, des précisions plus grandes. Curiosité bien naturelle ! N'importe : tant d'émotions calmées ont fait renaître l'espérance. Le danger de complications générales semble au moins provisoirement écarté. Il a paru si près de nous pendant quelques jours, si inquiétant, si menaçant, qu'on se demande comment il a pu s'évanouir si vite. Après cela, on veut croire, on croit que tout s'arrangera. Et enfin nous sommes habitués à tout.

Les Chambres sont rentrées en session le 6 mai : cette courte session peut être très utilement remplie, et nous espérons qu'elle le sera par la discussion et le vote de la loi militaire. Il n'y a pas d'affaire plus urgente. On a exprimé le regret que le gouvernement n'ait pas fait voter avant les vacances de Paques au moins le principe du service de trois ans. Nous voulons bien partager ce regret, mais ce qui en diminue chez nous l'acuité, c'est que, si on en juge par l'expérience, les Chambres votent assez facilement les principes qu'on leur propose, mais ne se sentent pas toujours engagées par là à en accepter les conséquences. Combien de fois la Chambre des députés n'a-t-elle pas voté le principe de la Représentation proportionnelle ! La loi n'en est pas moins enlizée et peut-être assez mal en point.

Le gouvernement a fait mieux. A la veille de la rentrée parlementaire, M. le président du Conseil a prononcé deux discours, — le premier à Caen, le second à Paris devant des étudians, — dans lesquels, avec une netteté et une vigueur qui ne laissent rien à désirer, il a affirmé la nécessité du service de trois ans et déclaré que le Cabinet attacherait son sort à celui du projet. C'est tout ce que nous voulons retenir pour le moment du discours de M. Barthou à Caen, car il y a parlé d'autres choses encore sur lesquelles nous aurions à faire des réserves, par exemple de la défense de l'école laïque ; nous lui rendons toutefois la justice que la défense de la patrie lui a paru être aujourd'hui d'un intérêt plus pressant. D'autres avant lui avaient déjà parlé de la nécessité de revenir au service de trois ans ; personne ne l'avait fait en termes plus affirmatifs, ni plus résolus. Devant les étudians, M. Barthou était accompagné et assisté du vice-recteur de Paris. M. Liard s'est préoccupé avec grande raison des facilités qui, dans le nouveau régime militaire, pourraient être données aux jeunes gens voués aux études supérieures pour leur permettre de les continuer ou de les terminer. Rien de mieux sans nul doute, et M. le président du Conseil le pense comme M. Liard et comme nous ; mais il a paraphrasé

le vieil axiome : *primo vivere, deinde philosophari,* et a dit sans ambages que, pour faire resplendir le génie français, il fallait d'abord défendre le sol français. On sait à quel point nous sommes de cet avis : les deux choses d'ailleurs ne sont pas inconciliables et on trouvera certainement, dans la pratique, les moyens de les concilier. On croirait vraiment qu'une année de plus à passer sous les drapeaux est la ruine fatale des hautes études : mais d'abord, s'agit-il vraiment de trois années pour tous? Égalité, oui; uniformité absolue, non. La Commission a admis, sous forme de congés, des tempéramens en faveur des jeunes gens qui auront obtenu le brevet d'aptitude militaire. Et enfin, nous le répétons, on fera pour le mieux en vue de faciliter leurs études aux élèves de l'enseignement supérieur.

La Commission de l'armée n'a pas paru, au premier moment, mettre un grand empressement à reprendre et à poursuivre ses travaux; cependant il est juste de reconnaître qu'elle a regagné le temps perdu et, en peu de jours, fait une besogne utile. Elle a travaillé, non pas sur le projet du gouvernement, mais sur le contre-projet présenté par ses deux vice-présidens, MM. Adrien de Montebello et Joseph Reinach. Hâtons-nous de dire que, non seulement il n'y a pas de contradiction entre les deux projets, mais qu'en réalité, ils n'en font qu'un. MM. de Montebello et Reinach se sont contentés de simplifier celui du gouvernement et de le présenter sous une forme qui supprime certaines objections. S'il n'y a pas assez d'hommes, disait-on, avec le service de deux ans, il y en a trop avec celui de trois. Est-ce aussi sûr qu'on le prétend, nous en doutons. La pénurie actuelle du contingent oblige les conseils de revision à prendre de véritables non-valeurs militaires, des hommes dangereux pour leurs camarades dans les chambrées et qui peuplent les hôpitaux. Les déchets annuels en sont grossis. Quand on ne prendra vraiment que les hommes valides, on en aura peut-être moins qu'on ne l'imagine. Admettons toutefois qu'il y en ait en excès. C'est ce qu'ont fait MM. de Montebello et Reinach et, renversant les termes du problème : — Ce qu'on cherche, ont-ils dit, c'est la fixité des effectifs. Commençons donc par fixer, d'après les indications du ministère de la Guerre, le nombre d'hommes nécessaires dans nos compagnies, nos escadrons, nos régimens. Ce chiffre devra rester immuable, il devra toujours être au plein. Alors, s'il y a des hommes de trop, on les libérera au moyen de congés où la faveur ne pourra jouer aucun rôle, parce qu'ils résulteront de circonstances matérielles et du chiffre obtenu au tirage au sort. — Tel est le système réduit à ses

termes les plus simples. Il est excellent; il écarte les objections et a le grand mérite d'assurer la fixité des effectifs, ce qui est la condition essentielle et primordiale que doit réaliser une bonne loi du recrutement. Le gouvernement n'a pas hésité à se rallier, dans son ensemble, au projet Montebello-Reinach; il y reconnaissait ses propres intentions; il les y voyait réalisées sous une forme mieux adaptée aux préoccupations de nos assemblées parlementaires et à celles du grand public. Souhaitons que ce projet soit voté le plus tôt possible; mais, si tôt qu'il le soit, il ne le sera pas assez pour permettre au nouveau système de fonctionner dès le départ de la seconde classe actuellement sous les drapeaux. Le serait-il, que nous subirions une fois encore le grave inconvénient qui a été si souvent signalé et auquel il n'a jamais été porté remède, à savoir que pendant six mois, du 1er octobre d'une année au 1er avril de l'année suivante, nous n'avons sous les drapeaux qu'une classe insuffisamment instruite et une autre qui ne l'est pas du tout. Qui ne sent le danger d'un pareil état de choses? Qui ne tremble rétrospectivement à la pensée de ce qui aurait pu en résulter? C'était là une des plus redoutables conséquences du service de deux ans.

Qu'a fait, ou plutôt que va faire le gouvernement? M. Barthou l'a dit dans son discours de Caen: s'appuyant sur un article de la loi actuelle, il a annoncé qu'il maintiendrait provisoirement sous les drapeaux la classe libérable le 30 septembre. On s'y attendait, on n'en était pourtant pas tout à fait sûr, on ne saurait trop remercier le gouvernement de s'y être résolu. Il doit être interpellé sur cette résolution; sa réponse sera facile, l'adhésion de la Chambre n'est pas douteuse. On pourra alors discuter la loi nouvelle en repos d'esprit et en tranquillité de conscience, puisqu'en fait elle sera appliquée avant d'être votée. Pour qu'il en fût ainsi, le gouvernement a engagé courageusement sa responsabilité. Il a rattrapé par là l'avance que le gouvernement et le Reichstag allemands avaient prise sur nous. Qui ne l'en féliciterait?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

